This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKW
Villemain

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME DEUXIÈME.

LASCARIS

ET

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

Les Ouvrages du même Auteur

SE VENDENT SÉPARÉMENT.

MÉLANGES LITTÉRAIRES, 1 vol. in-8°., 3e. édition, ornée de 8 portraits. Prix, 9 fr. Par la poste..... 10 50 c.

— *Le même Ouvrage*, 2 vol. in-18., ornés aussi de portraits. Prix, 9 fr. Par la poste 10

LASCARIS, ou les Grecs du quinzième siècle, suivi d'un essai historique sur l'État de la Grèce actuelle, d'un essai sur les romans grecs, et de plusieurs morceaux de littérature sur Plutarque et ses ouvrages, sur Tibère, sur l'empereur Julien, sur la vie et les ouvrages de Pope. — D'un fragment d'Hérodote. — Et du discours prononcé à la réception de M. Fourier. Troisième édition, ornée d'une carte de la Grèce. 1 vol. in-8°. Prix, 9 fr. Par la poste..... 10 50

— *Le même Ouvrage*, 2 jolis vol. in-18, ornés aussi d'une carte. Prix, 9 fr. Par la poste 10

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, 1 vol in-8., orné de deux portraits. Prix, 9 fr. Par la poste..... 10 50

— *Le même Ouvrage*, 2 vol. in-18, ornés aussi de deux portraits. Prix, 9 fr. Par la poste 10

PARIS.—IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
Rue des Marais St.-G., n. 17.

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME II.

A PARIS,

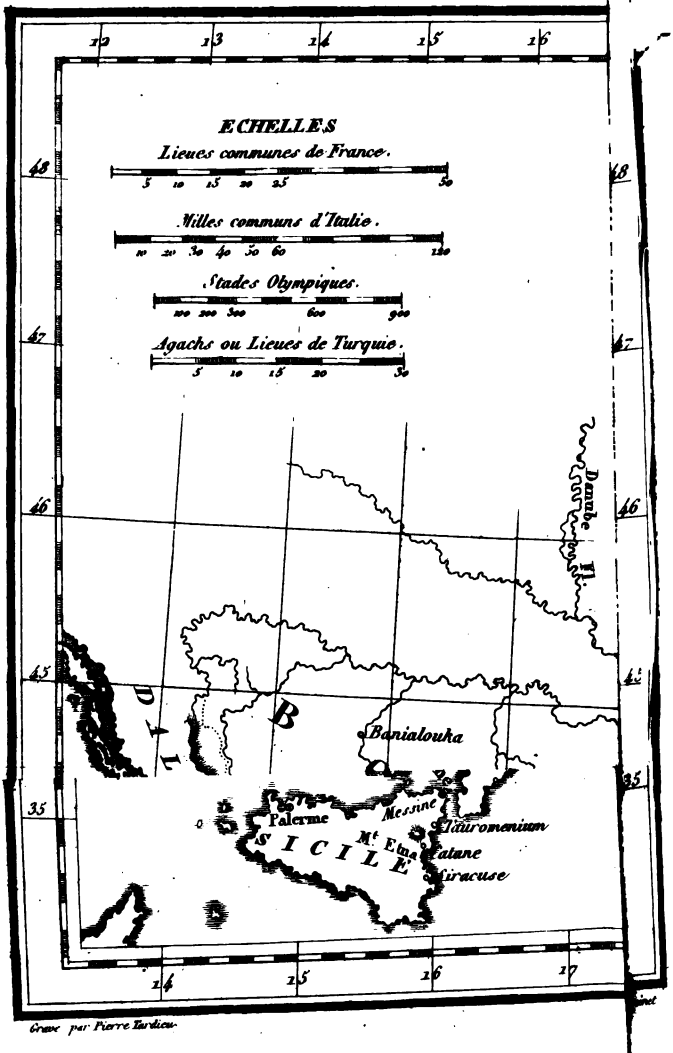
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CHARTRES,

QUAI VOLTAIRE ET AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXVII.

LIBRARY
NEW-YORK.



Gravé par Pierre Tardieu

PRÉFACE.

Tout ce qui parle de la Grèce attire l'intérêt public. Il y a dans cette faveur générale un mouvement de curiosité, autant que d'enthousiasme et d'espérance ; il est naturel de se demander quel a été depuis tant de siècles ce peuple oublié si long-temps, et tout à coup ressuscité pour l'histoire.

Ainsi on a pu lire quelques scènes historiques du quinzième siècle, où les Grecs paraissent aussi différens de ce qu'ils sont aujourd'hui, que des cendres le sont de la vie. Nous avions essayé de les peindre en effet tels que sont les peuples civilisés qui vont mourir, ingénieux, diserts, capables même d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme spéculatif, qui ne fait ni l'existence d'une nation, ni le génie d'un homme. C'est de ce néant pompeux qu'est sortie la race grecque, pour reparaître à demi barbare, mutilée par les stigmates et les vices d'une longue servitude, mais ayant conservé la croyance, et retrouvé le courage.

Les Grecs d'aujourd'hui sont comme ces hommes long-temps obscurs, dans la vie desquels on recherche toutes les époques, lorsqu'ils deviennent célèbres. Comment cette nation, morte depuis trois siècles, a-t-elle

lentement repris la vie, et s'est-elle régénérée d'une vieille civilisation par un esclavage qui lui donnait la barbarie? Tout prend de l'importance dans ce nouveau point de vue. Les moindres détails de mœurs, les plus tristes images de misère et d'oppression, les plus faibles indices de courage et d'esprit national, les superstitions populaires s'agrandissent par le dénouement glorieux qu'elles préparaient, et que nous voyons éclore.

Il faut le dire cependant, cette résurrection d'un peuple était naguère encore près de s'évanouir; et l'héroïque résistance de 1820 semblait menacée d'aller se perdre avec la nation elle-même dans l'abîme de la tyrannie musulmane, et de n'être qu'un dernier épisode un peu long de ces tristes annales. L'armée égyptienne transportée par des vaisseaux chrétiens, servie par des officiers et des artilleurs chrétiens, conseillée, préconisée par des hommes d'État chrétiens, avait occupé le sol presque entier de la Morée. Tout périssait, ou fuyait. Ibrahim, à la tête de ses Nègres et de ses Arabes enrégimentés en lignes, et faisant un feu régulier, avait, d'après l'avis de ses conseillers diplomatiques, emprunté l'humanité comme la tactique de l'Europe; il ne brûlait pas d'abord tous les villages; il ne massacrait pas tous les vaincus; il avait une espèce de clémence moderne, qu'on lui avait soigneusement recommandée, comme un moyen de victoire et de prochaine extermination. Il était de Vienne à Trieste célébré comme un vainqueur clément, et un sage politique. Enfin, soit puissance de la discipline, soit supériorité du nombre, soit influence de l'intrigue et de l'or, le pacha voyait tout tomber

devant lui; mais il fut bientôt las de cette humanité apprise qui le privait du meurtre, et ne lui donnait pas un sujet de plus. Les incendies, les massacres des prêtres, les envois de têtes coupées, recommencèrent avec une cruauté plus atroce que jamais. Ibrahim ne fit plus que des morts ou des captifs. Le fanatisme mahométan s'acharna même sur la malheureuse Grèce avec un redoublement de fureur; et l'été de 1825 parut près de devenir le terme de cette guerre, et la fin du nom chrétien dans la Grèce.

De nouveaux efforts ont enfin détourné ce péril: tandis que le plus expérimenté des anciens klephtes ramenait au combat ses bandes irrégulières, la discipline européenne a commencé de s'introduire parmi les Grecs de la Morée. Le système d'immobilité politique qui frappait de réprobation le courage de ce malheureux peuple, a été tout à coup ébranlé par un grand événement.

Le monde voyait avec étonnement, depuis cinq ans, un monarque d'une âme élevée, sensible à la religion et à la gloire, qui s'interdisait tout signe de pitié envers un peuple dont il partageait la foi, et dont ses ancêtres avaient souvent excité le zèle. Cette conduite s'expliquera peut-être par un sentiment de devoir singulièrement placé, mais concevable dans un homme qui se croyait garant de la paix de l'Europe, et sacrifiait tout au scrupule de cette mission; elle peut aussi s'expliquer par ce besoin de repos et cette hésitation à tenter la fortune, que devait éprouver un prince jeté malgré lui dans une guerre immense, dont il était sorti vainqueur avec une dictature paisible, qu'il ne voulait pas compromettre. Enfin les

troubles récens de la Russie peuvent indiquer un genre de péril connu du dernier empereur, et qui occupait tous ses soins. Mais s'il en est ainsi, on avouera que le succès n'a pas été proportionné à la grandeur du sacrifice. On conçoit difficilement qu'une guerre religieuse et nationale eût autant nourri les germes de mécontentement et de sédition, qu'a dû le faire le repos forcé d'un million de soldats, en présence du massacre des Grecs.

Souvent une guerre étrangère fut une diversion qui éloigna des troubles intérieurs; et il semble que les jeunes officiers du Nord engagés contre la Turquie auraient plus facilement oublié ces idées de révolution, qu'on les accuse d'avoir recueillies dans leurs expéditions d'Occident. Faudrait-il donc en conclure que là, comme ailleurs, la politique la plus généreuse eût été la plus habile ?

Peut-être cette pensée a-t-elle troublé les derniers momens d'un prince qui comptait sur une vie plus longue, et qui méritait de n'emporter aucun remords dans la tombe. On dit qu'Alexandre, en voyant la résistance obstinée des Grecs, en entendant les cris de tant de victimes égorgées par les ennemis de la croix, fut souvent inquiet sur l'inaction qu'il s'était imposée, et qu'enfin il voulait en sortir, lorsque la mort le prévint. A l'époque du débordement de la Newa, il n'avait pas vu sans douleur la religieuse consternation de son peuple interprétant ce désastre comme un signe de la colère céleste, pour l'abandon des chrétiens de Grèce. Avant son départ pour la Crimée, il n'avait pas entendu sans émotion, le jour de la fête de saint Alexandre Newsky, un vénérable archevêque qui s'était écrié, en

lui présentant la croix, au milieu de la cérémonie sainte : « Elle est foulée aux pieds par les infidèles, et elle ne » trouve pas de vengeur. » Mais la providence ne permet pas toujours aux hommes de faire le bien qu'ils ont long-temps différé; et, dans un coin de cette Grèce abandonnée et sanglante, la garnison de Missolonghi a célébré l'office des morts pour l'autocrate Alexandre Petrowitz.

Il semble que désormais les puissances de l'Europe ont envers la mémoire d'Alexandre la même dette qu'envers l'humanité. On a peine à concevoir quels intérêts peuvent s'y opposer encore.

« L'empire des Turcs, disait un grand écrivain, au » milieu du siècle dernier, subsistera long-temps; car si » quelque prince que ce fût mettait cet empire en péril, » en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances com- » merçantes de l'Europe connaissent trop leurs affaires » pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ. C'est » leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le » monde des Turcs et des Espagnols, c'est-à-dire les » hommes du monde les plus propres à posséder inuti- » lement un grand empire. »

Un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis cette prédiction; et les Espagnols ont perdu la plus riche moitié de ce grand empire qu'ils possédaient inutilement, suivant Montesquieu; et la plus active des puissances commerciales s'est très-bien arrangée de ce changement; et les autres attendent l'occasion d'y prendre part. La Turquie peut également perdre la Grèce, où elle n'avait

colonisé que la barbarie, sans que le commerce de l'Europe ait à redouter ce changement. Car il gagnerait plus à l'activité des Grecs exploitant un sol fertile, qu'il n'a pu gagner jamais à l'indolente pénurie des Turcs.

Cependant ce vieux colosse de l'empire ottoman ne pourrait encore tomber du consentement de toutes les puissances; car il est plus difficile à partager qu'à détruire. Mais du moins qu'on ne lui rende pas ce qu'il a perdu, ce qu'il ne peut reprendre que par la destruction de tout un peuple; que l'on ne ranime pas la barbarie turque expirante; qu'on laisse vivre les chrétiens échappés à cinq ans de guerre et de massacres ! Voilà ce que demandent le bon sens, l'humanité, la politique. Que la Grèce soit enlevée aux bêtes féroces qui la déchirent : ce n'est pas là une question de théorie sociale, c'est un vœu de religion et d'humanité. Nous avons rappelé à cet égard ce qu'avaient entrepris plusieurs pontifes dans le quinzième siècle et le siècle suivant. Pourquoi la même autorité sainte n'a-t-elle pas parlé de nos jours? Que n'eût-elle pas fait dans une semblable cause? et qu'il eût été beau de voir, dans une occasion solennelle, le pontife de Rome appelant, sur les malheurs de la Grèce et la désolation de ses temples, la pitié de tous les chrétiens d'Occident ! Il y a trois ans, lorsque la mort du vénérable Pie VII fut annoncée dans la Grèce, tous les vaisseaux grecs se couvrirent de drapeaux noirs. Portera-t-on le deuil de la Grèce dans l'Europe chrétienne ?

Depuis cinq ans, rien de décisif pour la Grèce, excepté son héroïsme. Aucun signe de salut ne s'est levé

sur l'horizon chrétien. Le Nord est immobile : la diplomatie voyage et délibère; cependant le sang coule, le sacrifice s'achève; la faim, la misère, le sabre des Turcs moissonnent cette nation, coupable d'avoir osé revivre au christianisme et à la liberté.

La Grèce meurt long-temps. Une de ses villes attire les yeux de toute l'Europe, par son intrépide résistance, et l'incertitude de sa destinée. Missolonghi, sous les feux qui l'écrasent, sous les assauts redoublés des barbares, est enveloppé pour nous d'un sombre nuage. Il semble par momens qu'il se dissipe, et que nous pouvons encore apercevoir sur des débris quelques hommes qui combattent au pied d'une croix. L'admiration publique les suit de ses vœux; elle tremble; elle espère; elle annonce leur victoire.

Ils ne peuvent avoir d'autre salut; l'empire ottoman ne veut plus même d'esclaves. Dans le sanguinaire orgueil de sa puissance au déclin, il aime mieux multiplier les cordons de têtes humaines attachées aux portes du sérail : c'est la réponse qu'auront les ambassadeurs chrétiens.

Et toutefois, peut-on songer sans frémir, que jamais plus affreux abus de la guerre ne fut plus facile à réprimer ? La barbarie n'égorge en ce moment que sous la tolérance des États civilisés. Un conseil, une menace expressive feraient rentrer la Turquie dans le néant de son impuissance. Mais il faut pour cela l'accord de plusieurs gouvernemens; il y a des intérêts difficiles à régler, des troubles dangereux à prévenir. Ah ! croyez-

vous qu'aucun des grands hommes dont s'honore l'histoire, eût été, dans de pareilles circonstances, arrêté par de tels obstacles? Est-il un autre exemple d'une si longue atrocité soufferte en pleine civilisation, à la lumière du christianisme? Veut-on donc promulguer hautement que la religion, la justice, l'humanité ne sont que de vains mots? Veut-on décréditer les solennités du culte interrompues par les cris lointains des martyrs de la Croix? Que sont en effet les pratiques d'une piété facile et quelquefois ambitieuse, à côté de la communion vraiment sainte de ces guerriers quittant l'autel pour aller mourir, dévoués à leur Dieu et à leur pays?

Partout, il est vrai, dans l'Europe, la pitié publique se manifeste; des aumônes sont réunies, des secours sont envoyés. En France, d'éloquentes protestations sont consacrées par les suffrages de l'un des grands corps de l'État. On voit à Paris les femmes les plus distinguées à tous les titres faire de pieuses quêtes pour les combattans et les blessés de la Grèce : tous les arts rivalisent de zèle et de générosité; le même sentiment éclate, le même exemple se renouvelle dans toutes nos villes. La Suisse, la Belgique, une partie de l'Allemagne, quelques hommes de l'Angleterre, ne montrent pas moins d'humanité; mais que seront tous ces secours, si la pitié ne vient pas encore de plus haut?

Il est à croire que l'empire turc, aidé, recruté, dirigé par les secours de la civilisation moderne, pourrait, dans peu d'années, beaucoup avancer la destruction de la race grecque. Ces familles errantes, ces populations de vieillards et de femmes, réfugiées sur des îlots dé-

serts, s'éteindraient promptement; les bandes irrégulières ou disciplinées qui résistent encore succomberaient à leur tour. Alors, des hordes nouvelles seraient transplantées dans la Grèce; une nouvelle avant-garde de peste et de barbarie viendrait border ce côté de l'empire turc; Hydra, le dernier espoir de la Grèce, périrait assiégé par quelques-uns de ces vaisseaux turcs construits dans nos ports; une race chrétienne aurait disparu lentement, difficilement, par une glorieuse agonie; quelques malheureux restes échappés au massacre se répandraient dans l'Europe, comme ces Grecs réfugiés de Byzance, il y a trois siècles. Cette fois, ce ne seraient pas des théologiens et des lettrés, débris d'un peuple vieilli; mais quelques enfans de ces héros, gloire immortelle d'un peuple rajeuni. Nous fonderions apparemment des hospices pour eux. Mais peut-on dire assez quel serait le sentiment de honte et de douleur, le sinistre malaise qui suivrait ce spectacle d'un peuple exterminé tout entier, pour avoir voulu conserver son culte et son indépendance! Ah! pour l'honneur de la religion, pour la paix des empires, qu'un si grand malheur ne s'accomplisse jamais!

Et si, comme tout l'annonce, ce dénouement funeste est retardé à force de courage, si d'affreux désastres laissent encore quelque espérance, puisse la politique européenne profiter de cette trève qui lui est laissée pour s'absoudre elle-même, et pour sauver un peuple dont la destruction achevée flétrirait à jamais notre époque! Puisse le sacerdoce faire entendre sa voix, et se rappeler ces belles paroles de Chrysostome conseillant un

acte de justice et d'humanité : *Il ne s'agit pas seulement ici du sort d'une ville, mais de l'honneur du Christianisme tout entier :* et cependant que les efforts de la charité publique ne se lassent pas ! que ce zèle si ingénieux à secourir le malheur s'anime et se multiplie ! que partout il parle, il agisse ! la civilisation à elle seule peut sauver la Grèce.

P. S. Enfin l'indifférence flegmatique des hommes d'État s'est lassée; le temps a marché. Les effroyables spectacles que nous déplorions sont devenus des souvenirs. Missolonghi a péri dans le sang et la flamme ! Quelques centaines de guerriers traînant, au milieu d'eux, des enfans et des femmes, ont traversé, entre des batteries, par une route jonchée de leurs morts, le camp d'Ibrahim. Ces restes de la Grèce nouvelle sont allés mourir devant la citadelle d'Athènes, assiégée par les Turcs.

Mais ici, je ne sais par quel motif, notre Europe a eu plus de pitié pour des ruines que pour des héros. On n'a pas voulu peut-être que le Parthénon périt dans une explosion dernière. On s'est interposé en faveur de la garnison d'Athènes ; et, grâces en soient rendues à un noble sentiment ! On a voulu sauver ce généreux Français, éprouvé par tant de fortunes diverses, et qui serait mort avec ceux qu'il avait défendus. Là commence, il faut le croire, une conduite nouvelle et décisive pour le salut de la Grèce. Le traité du 20 juin 1827 est venu promettre, par

la signature de trois grandes puissances, un secours qui ne saurait être inutile, sans une dérision flétrissante. Vainement on remarque les expressions timides ou ambiguës de ce traité, le soin de garder une sorte de neutralité entre les bourreaux et les victimes, la menace éventuelle en réserve contre les malheureux Grecs; il faut admettre ces précautions, en partie dictées par la pudeur du passé, et par les difficultés même qui sont nées d'une fausse et cruelle politique. On ne peut pas renier tout à coup le langage, que l'on a tenu si long-temps; on ne peut pas dire anathême à sa propre conduite. Que la cause de l'humanité soit sauvée, quoique bien tard; c'est encore un sujet d'éloge et de joie.

On sent ici la puissance de la justice et de la vérité. Il n'y a pas long-temps encore, la tribune de France a retenti de sophismes et d'invectives contre les Grecs. Une réponse éloquente et simple (1) justifia les victimes, et montra ce que le zèle de quelques Français, et la générosité publique avait fait pour soulager un peuple malheureux. Ces secours, fruit de tant d'efforts, étaient bien faibles sans doute, si on les compare aux maux effroyables, dont six ans de guerre et de ravage ont affligé la Grèce. Mais l'exemple avait été plus salutaire

(1) Discours de M. le général Sébastiani.

encore que le bienfait. Tant de voix qui se sont élevées de toutes parts, et surtout de la France, pour accuser une apathie barbare, ont agi sur ceux même qui semblaient les dédaigner. La supplique des Grecs avait été durement repoussée du congrès de Laybach; mais le cri de l'Europe, émue d'horreur, a lentement pénétré dans les conseils des princes. L'indignation des peuples a réveillé la conscience des politiques. C'est un des services qu'a rendus au monde cette liberté de la presse, tant accusée, mais accusée surtout du bien qu'elle a fait.

La France a vu le succès de ses vœux, au moment où elle venait de perdre la liberté, qui lui avait servi si noblement à les exprimer. Et l'on peut dire que l'opinion a joui de sa plus belle victoire, le jour même où elle subissait l'affront d'une chaîne nouvelle. Depuis cette époque, a paru la réponse du divan écrite avec cette bonne foi d'un despotisme ignorant que l'on inquiète dans ses massacres. Aucune ironie de publiciste n'aurait sans doute été plus amère que la prétention de ces barbares à séparer le monde en souverainetés absolues, parmi lesquelles ils réclament leur part de droit divin, et d'oppression inviolable. Certes, la liberté de la presse n'aurait pas trouvé, contre les abus du pouvoir arbitraire, un plus piquant sarcasme, que ce naïf et injurieux paral-

lèle allégué par la chancellerie de Constantinople. Il semble nous prédire que le vœu des trois puissances d'Europe va trouver des obstacles. Quand cesseront-ils? quand la destruction s'arrêtera-t-elle pour la Grèce? La face du monde est si changeante, et la mort si prompte, que l'homme d'état auquel arrive la pensée du bien, doit se hâter de l'accomplir, et d'honorer son nom.

Déjà l'un des auteurs du traité du 20 juin, le ministre qui, promettant partout l'émancipation et la justice, avait fondé son pouvoir sur l'attente de toutes les âmes généreuses, Canning a cessé de vivre. Interprète éclatant, plutôt que soutien nécessaire du vœu public, il laisse après lui des hommes qui n'abandonneront pas son ouvrage; et, quoique le salut de la Grèce soit une question secondaire dans les vœux de la philantropie anglaise, l'esprit de liberté doit la soutenir; et sans doute la politique saura bien y gagner quelque chose.

De grands motifs d'ambition rappellent aussi sur la Grèce l'ancienne protection de la Russie. La France arrive la dernière; elle semble traînée vers le but où l'opinion nationale l'aurait portée dès long-temps. Puisse du moins cette coalition être sincère dans le vœu de conserver ce qui reste du peuple grec! puissent enfin ses flottes ne pas arriver, pour ensevelir des morts! Il est manifeste que tous les conseils des souverains hésitent

avant de porter le premier coup à l'empire Turc. On craint le commencement d'une guerre et l'ébranlement de l'Europe; mais la nécessité des choses pousse à cette guerre; elle est tôt ou tard inévitable; et il vaut mieux s'y préparer sous de favorables auspices, en sauvant la vie d'un peuple. La politique, dans ses entreprises, n'a pas toujours de si heureux commencemens.

LASCARIS.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

LASCARIS.

En l'année 1453, quelques Italiens de noble famille étaient venus pour visiter la Sicile, et voir de près le mont Etna, dont les cimes fumantes attirent depuis tant de siècles la curiosité des voyageurs. C'étaient des jeunes gens de Venise et de Florence, qui avaient étudié la scolastique sous les plus habiles docteurs, connaissaient les lettres latines, et faisaient quelquefois des vers en langue vulgaire. Savans et polis comme ils étaient, la Sicile leur semblait un pays barbare, où rien ne leur rappelait les belles cités de l'Italie, et le riche commerce de Gênes et de Venise. Ils passaient les jours à parcourir avec étonnement ces contrées malheureuses au milieu de tous les dons de la nature, et malgré la fécondité d'un sol échauffé par le volcan. Ils erraient sous ces

fraîches allées (1) de platanes qui descendent depuis Taurominium jusqu'au pied de l'Etna, tandis que d'un côté de riches vignobles s'élèvent en amphithéâtre, tel que de l'autre la mer présente au loin la perspective continue de ses flots, et mêle ses mugissemens à ceux de la montagne.

Ces grands spectacles ne pouvaient détacher entièrement leur souvenir de ce qu'ils avaient admiré dans leur patrie. En voyant sur cette terre si fertile un peuple rare, pauvre, rude dans ses mœurs et dans son langage, ils comprenaient ce que les arts et le travail peuvent donner à l'homme; et ils redisaient, à la gloire de l'Italie, quelques vers de Pétrarque. Plus d'une fois aussi, pour se délasser de la contemplation des ruines, assis sur les débris d'un temple grec, ou dans un cirque romain, ils se rappelaient quelques-unes de ces fictions frivoles qui avaient rendu les noms de Boccace et du Pogge si fameux dans toute l'Italie : tel était alors le goût et le génie des Italiens. La ferveur enthousiaste et guerrière qui avait animé le moyen âge, et qui commençait à s'affaiblir dans toute l'Europe, n'avait depuis long-temps chez ce peuple presque aucun pouvoir. La cour de Rome, la démocratie de Florence, la politique, le commerce et les voluptés de Venise, tout cela repoussait également les mœurs chevaleresques.

Ces jeunes voyageurs avaient bien entendu dire, avant de quitter l'Italie, que le sultan des Turcs,

Mahomet II, devait bientôt assiéger Constantinople avec une formidable armée ; mais cette nouvelle ne leur avait paru exciter dans les esprits qu'un médiocre intérêt en faveur d'un peuple schismatique, follement obstiné dans une erreur qu'il avait en vain promis de rétracter, au dernier concile de Florence. Ce n'était plus le temps des croisades, et Byzance n'était pas Jérusalem. L'annonce du péril de la ville impériale n'avait donc sérieusement occupé que quelques marchands de Pise et de Venise, qui négociaient dans les mers du Levant, et qui avaient saisi cette occasion de vendre à la fois aux Grecs et aux Turcs de la poudre et des armes. Mais la Sicile était alors tellement dénuée de commerce et d'industrie, que l'on ne s'y était avisé d'aucune expédition semblable ; et l'on ignorait, dans cette île, quel était le sort ou le danger de Constantinople. Un zèle aveugle pour la religion romaine rendait seulement le nom de Byzance odieux parmi le peuple, qui regardait les Grecs comme des impies, ennemis de Dieu et des saintes images.

Un soir que nos jeunes voyageurs s'étaient arrêtés à l'orient de Catane, pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, coloraient d'une lumière rougeâtre la cime enfumée de l'Etna, et semblaient répéter dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vaisseau s'avançant vers la côte à force de rames frappa leurs regards. La voile latine demi-pliée autour du mât, la croix qui la surmonte,

tout annonce un navire chrétien. Il approche, il aborde ; et tandis que les esclaves turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissaient voir, au milieu de leur misère, une sorte de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien noble, mais abattu, des vieillards gémissant paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent, et, tombant à genoux, rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Du navire sortent des enfans, des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, étouffant par pudeur même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient, à la beauté de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits, paraissait commander aux autres, élève la voix : « Nous fuyons de Constantinople, dit-il ; nos frères sont morts ou captifs ; l'empereur est tué ; le temple de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet : et nous venons chercher un asile dans cette Europe chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir. »

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition d'une si grande infortune frappent vivement les voyageurs italiens, et quelques habitans accourus au bord de la mer. L'aversion superstitieuse qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs ; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte,

et dont les bâtimens extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère, les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil à des schismatiques de l'église d'Orient; et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes, en approchant d'une église romaine; mais le malheur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs italiens, un jeune Médicis surtout ne pouvait contenir sa vive douleur, en voyant ces derniers débris d'un grand peuple. « Qu'avons-nous fait? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors enviés par l'Europe? — Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'état tout entier a péri. — Mais quoi! reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs, étaient vos alliés, vos marchands! — Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles? Ils feront le même commerce avec les Turcs : c'était le courage désintéressé, c'était la foi religieuse de l'Europe qui seule aurait pu nous sauver. »

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de

vaisseaux, de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. « Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable, et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet, dans une seule nuit, fait transporter par terre, et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet! Alors notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple, et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il semblait que cet empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir. Le jour suivant ne trompa point

notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'empereur combattre jusqu'à la dernière heure; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'empire : « N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle pour me couper la tête? »

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir; ses forces lui manquent; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtemens. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent : « Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi descendant des empereurs, et de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre. Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas? Nous vivons encore. » Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi: « La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où, sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance avait rassemblé, dans l'église de Sainte-Sophie, nos familles tremblantes, et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares ap-

rocheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant exterminerait ces cohortes sacriéges; mais, hélas! j'avais appris de l'histoire et de a religion elle-même, que Dieu laisse tomber les empires vieillis, et que, s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur enoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine: que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et réunissant des amis courageux, je traverse, le fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînées au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts (2)! Exécrables ennemis! ah! que jamais ces villes d'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous sommes parvenus, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie,

ces dieux pénates de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Énée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta. »

Ces paroles de Lascaris, le tableau de cette grande catastrophe, redoublèrent l'intérêt et le respect de ceux qui l'avaient entendu ; et tandis qu'on le laissait avec ses compagnons goûter quelque repos dans l'asile qui leur était offert, la nouvelle de leur désastre et de leur arrivée se répandait au loin, et ne touchait pas tous les esprits d'une égale pitié ; on se disait que ce désastre était une punition de l'hérésie. Les femmes se montraient plus attendries et plus effrayées, et faisaient des prières pour la conversion des Grecs, et pour l'extermination de leurs ennemis. Les dames grecques, qui étaient sur le vaisseau de Lascaris, furent aussitôt conduites dans le couvent des sœurs de Saint-Benoît, près de Catane. On les accueillit avec une charité toute chrétienne. La plupart avaient dit qu'elles étaient religieuses et consacrées au Seigneur; mais, lorsque ensuite elles levèrent leurs voiles, et laissèrent paraître les longs flots de cheveux noirs qui couvraient leurs têtes et animaient la régularité de leurs traits, cet usage particulier aux monastères de l'Orient sembla presque, parmi les sœurs de Saint-Benoît, une profanation scandaleuse, et la preuve de toutes les erreurs tant reprochées aux Grecs par les docteurs d'Occident. Ainsi, quelques différences de costume, quelques variétés dans les usages avaient entretenu des haines

si longues, parmi des peuples chrétiens qui auraient dû s'éclairer l'un l'autre et se secourir. Toutefois les sœurs de Saint-Benoît, avant de retirer aux pauvres fugitives l'asile qu'elles leur avaient accordé, se résolurent d'écrire à l'archevêque de Palerme ; et les jeunes Grecques restèrent dans cette demeure, sous la loi sévère de retraite et de pénitence qui leur est imposée, et se faisant une solitude au milieu même du monastère.

Cependant les voyageurs italiens, dont l'esprit réunissait à l'enthousiasme de la jeunesse cette curiosité savante qui devenait alors commune dans leur patrie, étaient impatiens de revoir et d'entendre Lascaris. L'Italie moderne avait déjà reçu quelque reflet passager des arts de la Grèce ; mais ce que la tradition racontait du moine Barlaam n'avait rien de semblable à l'image de ce généreux Grec emportant du milieu de Constantinople les archives du génie antique. Jusque-là, presque tous les Grecs venus en Italie étaient ou des grammairiens assez obscurs, ou des théologiens plus occupés de controverse que passionnés pour le génie des arts. La trace de leur présence s'était bientôt effacée ; et les divisions excitées par le concile de Florence avaient interrompu ce commerce de lumière à peine renaissant. D'ailleurs, lorsque Constantinople existait encore, il semblait qu'on serait toujours à temps de consulter ce dépôt des sciences que la fortune ne se lassait pas de conserver ; mais aujourd'hui le foyer venait de

s'éteindre, et tout avait péri sans retour. Cette pensée occupait le jeune Médicis, digne du nom de son père, et zélé comme lui pour la renaissance des arts.

Lorsqu'au lever du jour Lascaris vint au bord de la mer, cherchant des yeux s'il n'apercevrait pas dans le lointain quelque navire chargé de ses malheureux concitoyens, il y trouva déjà Médicis et ses amis. L'un d'eux, jeune peintre dont les crayons devaient un jour honorer l'école de Florence, s'occupait à retracer le spectacle de la veille, au même lieu où il l'avait vu. Il esquissait ces fugitifs descendus sur la rive, ce vaisseau à l'ancre; mais sur la poupe il plaçait une Minerve qui regardait l'Italie. Un autre de ces voyageurs, Bembo, élevé dans le sein de l'aristocratie vénitienne, plus curieux de l'histoire des peuples que de celle des arts, méditait sur cette décadence si longue et cette chute si soudaine de l'empire d'Orient; et il était tenté de moins estimer une science qui ne préservait pas les états de leur ruine.

Il ne put se défendre d'exprimer cette pensée à l'illustre fugitif. « Hélas! dit Lascaris, les arts sont le plus beau titre d'un peuple, et le seul testament qu'il puisse laisser à l'avenir; mais les arts ne triomphent pas de la corruption des lois; il y succombent eux-mêmes. Depuis plusieurs siècles, nous mourions de langueur par le vice d'un gouvernement tyrannique et d'une société vieillissante; c'est aux peuples de l'Europe qu'il appartient de nous remplacer,

et d'ouvrir une époque nouvelle. Je l'avouerai, cette pensée depuis long-temps se mêlait en moi à la triste prévoyance du destin de Constantinople. Jeune encore, quand je vis nos querelles religieuses, la faiblesse de notre empire, le luxe de nos grands, je me tournai vers l'étude des monumens d'un autre âge, dont notre langue était demeurée dépositaire, mais qu'elle ne pouvait plus égaler. Je rassemblais autour de moi ces précieux chefs-d'œuvre; j'en multipliais les copies, comme un présent réservé pour le genre humain (3). Je me disais : Si nous devons périr, au moins que l'Europe hérite du génie de nos pères. J'étais semblable au navigateur qui, près d'être englouti par la tempête, chercherait à préserver des flots la carte de ses voyages et de ses découvertes. — La langue et les ouvrages des Grecs, reprit Médicis, trop peu répandus parmi nous, y sont cependant chers aux hommes les plus sages. Notre grand poëte Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor stérile dans ses mains. Boccace, son ami, s'instruisit dans l'idiome des Grecs, et interpréta pour lui les chants d'Homère. — Qu'ils soient entendus de tout le monde, ces chants sublimes! s'écria Lascaris; c'est l'imagination, la philosophie des Grecs, ce sont nos orateurs, nos poëtes qui doivent ranimer et enchanter l'Italie, et qui de là passeront dans le reste de l'Europe, que vous-même appelez encore barbare. Sous le ciel de la Grèce, une race d'hommes

habita long-temps favorisée du plus heureux climat et de la plus noble liberté. L'inspiration y naissait du patriotisme; et la gloire élevait incessamment les âmes aux grandes actions, qui sont le type secret des beaux-arts. Homère avait inventé le beau dans la poésie; Platon le porta dans la morale : et la raison devint plus sublime que l'enthousiasme. Voilà sous quels auspices s'était formée, et s'est renouvelée, plus d'une fois, dans la Grèce une élite de grands poëtes, de philosophes, d'orateurs, que nous, malheureux bannis de Constantinople, nous allons donner à l'Italie. Jamais vaincus n'auront emporté dans leur fuite un plus rare trésor; jamais hospitalité ne sera payée d'un plus magnifique présent; nous donnerons plus encore que nous ne possédions nous-mêmes. Chez nous, peuple déchu, les modèles du grand et du beau demeuraient fidèlement conservés, mais stériles et sans imitateurs; ils enrichissaient nos archives, et ne nous inspiraient plus. Notre esprit découragé demeurait immobile dans un cercle étroit, comme notre empire même était renfermé tout entier dans Byzance. Mais que ces modèles transportés parmi vous, et parmi les peuples barbares d'Occident, viennent animer des idiomes et des peuples nouveaux, alors un nouvel âge de gloire et de lumière naîtra pour l'Europe. Vous surtout, Italiens, avec la liberté de vos mœurs, vos souverainetés pacifiques et vos villes républicaines, vous pouvez retrouver les premiers quelque chose des heureux

loisirs et du beau génie de la Grèce. Les arts changeant tour à tour de climats ressemblent à ces brillans signaux dont parle notre Eschyle, à ces feux allumés de rivage en rivage, qui, pour annoncer la victoire d'Agamemnon, se succédaient et se répétaient l'un l'autre, depuis les sommets de l'Ida jusqu'aux montagnes voisines de Mycènes. Que cette flamme allumée par les Grecs, qui brûla sur les bords de l'Ionie, de la Sicile, de l'Égypte et de l'ancienne Ausonie, renaisse aujourd'hui dans la Rome chrétienne. Quand les barbares s'agrandissent dans l'Orient, que l'Europe s'instruise et s'éclaire; elle sera victorieuse. » Médicis, Bembo, le peintre Alberti, Calderino, qui depuis porta les lettres grecques en France, écoutaient avidement Lascaris, et semblaient s'animer de son enthousiasme. Lascaris continua quelque temps de les entretenir du génie de Platon; il leur exposait rapidement quelques-unes de ces grandes pensées qui s'étaient presque élevées d'avance jusqu'à la sublimité de la loi chrétienne. Lascaris s'arrêtait quelquefois pour s'accuser lui-même de se plaire à de tels discours. « L'empire grec n'est plus, disait-il; et moi, faible citoyen, je vais conter à des étrangers les merveilles du génie de nos pères qui n'ont plus de tombeaux! Je ressemble à ces Athéniens esclaves qui, dans cette même Sicile, allaient chantant les vers de Sophocle et d'Euripide; mais ces Athéniens n'avaient perdu que la liberté; leur patrie vivait encore et donnait

des regrets à leur esclavage ; moi, je suis libre, mais seul dans le monde : excusez-moi, si je cherche à retrouver une image présente de la Grèce dans le souvenir de nos arts; je n'ai plus d'autre patrie. »

Ces entretiens furent interrompus par la nouvelle que d'autres malheureux Grecs étaient abordés non loin de Messine, et cherchaient leurs compatriotes; ces nouveaux fugitifs venaient du Péloponèse et de l'Attique où Mahomet n'avait pas encore porté la guerre. Le plus célèbre d'entre eux était Gémiste Plétho. Jadis appelé à la cour des empereurs, employé dans les négociations d'Italie, un amour invincible pour les plus beaux souvenirs de la Grèce l'avait ramené près d'Athènes ; c'était là qu'il avait nourri son enthousiasme pour la philosophie de Platon ; il lui semblait que Byzance même, à l'extrémité de la Thrace, n'avait jamais été qu'une colonie demi-barbare, trop éloignée de la vraie métropole des arts et du génie. Entouré des monumens que renfermait encore Athènes, passionné pour tous les souvenirs de la Grèce antique, ce philosophe éloquent et bizarre avait attiré sur lui ces persécutions religieuses qui, jusqu'au milieu de la chute de l'empire, déchiraient les malheureux Grecs ; frappé d'anathème, il était banni de son pays, d'où tant d'autres fuyaient. On l'accusait d'avoir conservé une préférence impie, une foi sacrilége pour les anciennes divinités de la Grèce, et de ressusciter en lui les illusions et les vœux de Julien. L'Olympe d'Homère

était, disait-on, devenu pour cet idolâtre des arts une sorte de mystérieux symbole que son imagination adorait, auquel il croyait presque, mêlant l'enthousiasme et la subtilité, les extases et les allégories.

Gémiste, quoiqu'il eût autrefois vécu dans les honneurs de la cour de Byzance, portait le manteau des philosophes anciens: sa taille haute, son front large et découvert, sa longue barbe blanche, ses regards pleins d'un feu mystique, l'air de méditation et d'enthousiasme empreint dans la majestueuse singularité de ses traits lui donnaient quelque chose de semblable à l'idée que l'on se ferait de Pythagore ou de Platon. Mais Gémiste, déchu de cette simplicité des beaux temps de la Grèce, n'était qu'un imitateur des Plotin et des Porphyre. Toutefois il inspirait un respect mêlé de surprise. Beaucoup de Grecs amis des lettres s'étaient réunis autour de lui; il avait eu dans Byzance et dans Athènes de nombreux élèves, et c'était de son école qu'était sorti le célèbre Bessarion, qui, prévoyant la ruine de sa patrie, avait dès long-temps quitté la foi d'Orient, pour s'attacher à l'église latine, et, se faisant Italien, n'avait conservé de son origine que l'érudition grecque et les finesses de la cour de Byzance. Élevé au cardinalat par le pape Eugène IV, Bessarion semblait devenu l'espoir des Grecs fugitifs, et Gémiste, par l'attachement de son ancien disciple, leur promettait un appui.

Sa vue frappa d'étonnement Médicis et ses jeu-

nes amis ; son langage plein d'élévation les captivait plus encore ; il n'avait rien de cette tristesse inquiète, de cette douleur d'homme et de citoyen, qui se mêlaient à toutes les pensées de Lascaris, et venaient glacer jusqu'à son enthousiasme pour les arts. Gémiste semblait habiter un monde idéal, où les chagrins de la terre n'arrivaient pas ; son imagination voyait toujours au delà des événemens, ou plutôt les transformait à son gré, et les teignait de ses couleurs. Peut-être dans ce moment regardait-il avec une sorte de joie triste et douteuse la chute de l'empire byzantin. Peut-être au milieu de la victoire de Mahomet et de l'ébranlement de l'Europe, il rêvait le retour des fêtes de la Grèce et la liberté des temps antiques. Il remercia Médicis et les jeunes Italiens des égards et du zèle qu'ils avaient marqués pour ses compatriotes ; et son langage respirait une sorte de hauteur et de confiance dans l'avenir. « Jeune homme, dit-il à Médicis, vous faites bien d'admirer la Grèce ; vous êtes digne de votre père que j'ai vu dans Florence, à l'époque des inutiles débats du concile. Il fut curieux d'apprendre quelques-unes des vérités de nos sages. Mais son âme était trop occupée des soins étroits de la politique vulgaire ; il songeait surtout à gouverner ses concitoyens, et il ne s'attachait pas aux grandes pensées du maître des sages. Le temps lui manquait pour les hautes vérités ; et il ne comprenait pas la réforme qu'attend l'univers, et qui peut encore sortir de la Grèce. »

« Nous sentons déjà, répondit Médicis, tout ce que les arts de la Grèce peuvent donner de gloire et de lumière à notre patrie ; venez en Italie ; portez-y votre langue et les ouvrages des grands génies dont vous êtes les dignes interprètes. Lascaris nous a montré comment nos villes d'Italie peuvent imiter la politesse d'Athènes, et s'enrichir de ses antiques chefs-d'œuvre. La Grèce va renaître parmi nous ; elle passera chez les peuples d'au delà des monts ; elle y portera les lettres et l'éloquence. » Un sourire du vieux philosophe semble annoncer que de telles paroles ne répondent pas à sa pensée et à ses espérances. « Nous en parlerons, dit-il, j'attends ici les lettres de Bessarion : je veux savoir ce qu'il offre à ses concitoyens et à la Grèce, dont il a deux fois apostasié les souvenirs. »

Gémiste évita de prendre un asile dans le monastère de Saint-Benoît, si généreusement ouvert à ses compatriotes ; mais il se promettait de les voir sans cesse, et de parcourir avec eux quelques-uns des sites extraordinaires et des antiques monumens qui environnent Catane. Le lendemain, dans une de ces soirées où le souffle du vent de mer rafraîchit le climat brûlant de la Sicile, les fugitifs se reposaient après une longue course sur un des pics de l'Etna. Médicis et ses amis les accompagnaient, et un jeune frère du couvent de Saint-Benoît qui paraissait épris d'une vive curiosité pour leur science, les avait suivis. Là se trouvaient réunis, auprès de Lascaris et de

Gémiste, plusieurs Grecs illustres, Hermonyme de Sparte, Argyropule, nourri dans la philosophie d'Aristote, Georges de Trébizonde, fameux par ses querelles et son éloquence, Andronique, qui fut le maître de Laurent de Médicis, Démétrius d'Athènes, le plus ingénieux interprète d'Homère, Théodore Gaza, Michaël Apostole, l'admirateur et l'élève de Gémiste. De récentes nouvelles venues de l'Orient occupaient leur entretien; elles annonçaient la translation irrévocable de l'empire turc dans Byzance. Mahomet avait fait une mosquée de Sainte-Sophie, un harem du palais des Césars. D'innombrables familles, appelées des diverses parties de son empire, venaient remplacer dans Stamboul celles que la guerre ou l'esclavage avaient détruites ou dispersées; le culte grec était conservé dans la population des vaincus; et Mahomet leur accordait un patriarche qu'il avait décoré lui-même de la crosse pontificale. Du reste, le sultan allait dévorer tous les débris de l'empire, et menaçait Trébizonde et la Morée, devenus ses tributaires. Ces détails redoublaient la douleur de Lascaris. « Le faible reste de notre patrie, disait-il, est plus qu'anéanti; Mahomet arrête le carnage pour faire subsister dans la servitude une image du peuple vaincu; il y aura dans Byzance un christianisme esclave de l'Alcoran, un évêque chrétien choisi par le profanateur de nos temples : je n'ose plus rien espérer, même de la religion. » Cette douleur, ressentie par tous les amis

assemblés, paraissait ne pas se communiquer à Gémiste; il était préoccupé d'une autre pensée, et semblait animé d'une espérance qu'il n'avouait pas. « Que parlez-vous, dit-il, de destruction et d'esclavage? vous souvenez-vous des paroles que prononçait l'hiérophante à l'entrée du sanctuaire, à la lueur de la flamme sacrée : Veillez, et soyez purs? La Grèce meurt, parce qu'elle a perdu les traditions de ses aïeux; elle se retrouverait elle-même, en remontant aux sources sacrées où puisaient nos pères. » Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthousiasme enveloppé de mystère, à son aspect vénérable, à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pontife de Delphes ou d'Éleusis; ou plutôt ce lieu sauvage, où les Grecs étaient réunis, ce voisinage du volcan rappelait Empédocle tourmenté des grands secrets de la nature, et prêt à s'élancer dans les abîmes de l'Etna.

La préoccupation singulière qui semblait passionner Gémiste non-seulement pour les arts, mais pour les croyances de l'antiquité, n'était pas alors sans exemple, même en Italie. Le goût des lettres romaines, sans cesse éveillé par les monumens et les ruines qui couvraient le vieux Latium, ranimait aussi les souvenirs du polythéisme; et c'est dans ce même temps que vivait Pomponius Lætus, qui, né d'une famille illustre de Naples, avait adopté le nom d'un ancien romain, et au milieu de ses disciples, comme lui fanatiques de Rome profane, dressait

des autels à Romulus, et imitait furtivement les rites sacrés et les cérémonies chantés par Ovide. Le jeune Bembo avait récemment vu Pomponius à Vénise, où il s'était réfugié, son paganisme littéraire l'ayant fait soupçonner, avec quelques autres savans, de complot contre le trône pontifical. Frappé de ce souvenir, Bembo n'en était que plus attentif aux paroles et à l'enthousiasme de Gémiste, et l'écoutait cependant avec un léger sourire, tandis que le jeune religieux de Saint-Benoît, témoin de cette scène extraordinaire, demeurait les mains jointes, presque saisi d'une muette terreur.

Tout entier aux illusions et aux poétiques images qui se pressent dans son âme, Gémiste reprend bientôt avec chaleur : « N'était-ce pas, ô Grecs ! une admirable idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l'univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard éternel d'un Dieu suprême ? O Lascaris, qui voulez porter nos arts en Italie ! retrouverez-vous sur cette terre, devenue barbare, le Dieu qui dans la Grèce donnait l'inspiration et l'éloquence ? Que ferez-vous de nos chefs-d'œuvre qui, pour des peuples ignorans de nos mystères antiques, ne seront plus qu'une lettre morte et stérile? Quand Platon alla visiter les sages d'Égypte, lui suffisait-il d'admirer la forme des caractères et des symboles gravés sur le frontispice des temples? Ne voulait-il pas en pénétrer le sens et le mystère ? Que sont nos arts séparés du culte

et des croyances, c'est-à-dire de la vie de nos pères? Souvenez-vous de ces mots qu'un Romain écrivait à son ami : Vous allez à Athènes, adorez donc les Dieux. O Lascaris! peut-être vous n'avez pas senti cette puissante union de nos souvenirs et de notre génie, de nos arts et de nos traditions antiques, vous à demi étranger, vous retenu parmi les vaines querelles de Byzance, aux confins de la Thrace, loin de nos rives sacrées. Si vous aviez habité dans Athènes, si vos regards, au lever du jour, avaient rencontré le Parthénon, si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon, si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la perfection des arts et de la parole! Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits, et que vous voulez faire connaître aux peuples d'Occident, ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux? Élevons les ailes de notre âme vers cette beauté céleste; alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie dans les traditions et la poésie de nos pères. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune Michaël Apostole semblait s'animer à son exemple, mais d'un enthousiasme plus timide et moins confiant que celui du vieillard. Le doute se mêlait à son illusion; il apercevait comme de séduisantes promesses ce que l'ardente imagination du vieux platonicien réa-

lisait en l'exprimant. Il n'était point persuadé, il était ému. Surtout il partageait cette espèce de mépris que les Grecs de Byzance avaient pour la civilisation des Latins. « Pour moi, dit-il, sans espérer la renaissance de la Grèce qui succombe sous les coups des barbares d'Asie, je n'irai point vivre dans l'Occident. Je préfère me retirer dans quelques-unes des îles de la mer d'Ionie, à Chypre, ou (4) dans la Crète. Qu'irons-nous faire chez ces peuples qui sont étrangers à nos arts? Quand se dissipera l'ignorance de l'Europe, au milieu des guerres qui la divisent? Sur les ruines de Rome, qui fut elle-même barbare si on la compare à la Grèce, vingt peuples se sont élevés; dans leurs langues les moins grossières, on ne fait que retrouver les débris de l'idiome des Romains. »

En ce moment l'attention des étrangers fut distraite par les accens d'un voyageur qui descendait de la montagne en chantant quelques-uns de ces vers du Dante que, depuis un siècle, l'instinct de l'admiration avait rendus familiers parmi les peuples d'Italie; il redisait ce début admirable du poète * : « La douce couleur du saphir oriental, qui brillait dans la lumière d'un horizon limpide jusqu'au pre-

* Dolce color d'oriental zaffiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto;
Tosto ch' io usci fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e'l petto.

mier cercle des cieux, rendit à mes regards tous leurs plaisirs, sitôt que je fus sorti de cette morte vapeur, dont s'affligeaient mes yeux et mon âme. »

A ces beaux vers, qui semblaient tout ensemble une prédiction si heureuse et une si éclatante image du réveil des arts dans l'Occident, les Grecs fugitifs et les jeunes Italiens restèrent quelque temps muets d'admiration. « Croyez-vous, dit Médicis, que l'idiome capable de tels accens soit peu préparé pour recevoir les nouvelles inspirations de la science des Grecs? Vous le voyez, dans le chaos de nos mœurs encore barbares, un esprit sublime a fait entendre parmi nous ces chants presque divins. Que ne pourrions-nous pas, si les grands modèles et le beau génie de la Grèce venaient nous éclairer?

Lascaris, qui connaissait le Dante comme Homère, et dont l'esprit jugeait tout, parce qu'il pouvait tout comparer, saisit cette occasion d'expliquer l'erreur de Gémiste, et se tournant vers lui : « Vous avez entendu, dit-il, la réponse que les siècles font à votre système; une ère nouvelle est née depuis long-temps pour l'esprit humain. Elle a sa religion, sa poésie, ses hautes vérités, ses croyances populaires; elle peut recevoir encore des instructions et des modèles; mais elle ne peut s'enfoncer dans le passé qui n'est plus, et se transformer en une autre époque. Dans nos jeux antiques, les coureurs ne s'arrêtaient pas au moment où ils venaient de saisir le flambeau sacré. Ils s'élançaient avec plus d'ar-

deur, et la flamme s'animait agitée dans leurs mains; c'est l'image de l'émulation qui doit exciter les peuples dans la carrière des arts et de la vie sociale. L'ancien monde est fini; mais il règnera longtemps sur l'imagination des hommes par les monumens et les souvenirs qu'il a laissés. Nous serons les interprètes de cette savante antiquité; nous en publierons les merveilles; et, s'il se trouve dans la foule quelque heureux génie, sitôt qu'il aura été touché du souffle de nos paroles, il se sentira comme emporté au-dessus de ses contemporains et de lui-même. » — « Nous avons déjà commencé ce grand ouvrage, reprit Médicis; partout dans l'Italie on s'occupe de fouiller les ruines, et de retrouver le génie des Romains. Cosme de Médicis, mon père, est l'ami des savans; il rassemble à grands frais les manuscrits les plus rares. Ses vaisseaux qui commercent dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Inde, en ont quelquefois rapporté des livres qu'il estime plus que tous ses trésors. Combien n'aura-t-il pas plus de joie à vous accueillir! Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfans abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux. Montrez-nous l'usage des richesses que nous découvrons chaque jour, en nous apportant celles que vous possédez vous-même. »

Lascaris reprit alors : « Il ne s'agit pas pour vous de remonter vers les mœurs et les traditions des anciens Romains. Vous habitez l'Italie, mais vous

êtes un peuple nouveau ; vos pontifes et vos savans parlent l'ancienne langue de Rome ; mais tout est changé, excepté les mots dont ils se servent encore, et qui retentissent autour d'eux comme un stérile écho du passé. Au lieu de suivre servilement la trace des Latins, et d'être les copistes d'un peuple imitateur, allez droit à la source où puisèrent leurs grands hommes. L'ancienne Rome est tout ensemble trop près et trop loin de vous. Son génie vous accable ; le nôtre doit vous inspirer. Il y a dans les arts, comme dans la vie, une éternelle vérité et des formes passagères. La vérité, c'est ce qui touche au fond du cœur de l'homme ; le reste n'est qu'un vêtement qui change avec la saison et suivant les caprices de l'usage. L'erreur de l'enthousiasme, c'est de se passionner pour quelques-unes de ces formes changeantes et secondaires, et de les prendre pour la réalité même. » — « Je sais bien, dit Bembo, que vous ne prétendez pas apporter avec vous le cortége des anciennes fables de la Grèce. Mais alors, de quoi nous servira de connaître le génie de vos aïeux qui vivaient sous des lois, des mœurs, un culte religieux si différens des nôtres ? Célébrerons-nous, comme les Grecs, ces fêtes religieuses, où la poésie prodiguait sur la scène ses chefs-d'œuvre admirés par vos pères ? On joue quelquefois devant le peuple en Italie, et même dans les pays au delà des Alpes, les mystères de notre sainte religion ; mais les hommes savans regardent en pitié ces amusemens

grossiers. Comment pourrions-nous jamais égaler ces pompes de la Grèce païenne, dont nous voyons encore ici les vestiges? » En même temps, Bembo désignait de loin ces restes immenses d'un théâtre antique que l'on admire encore aujourd'hui près de Taurominium, assemblage de colonnes à demi brisées, vaste et magnifique enceinte, d'où se découvraient en perspective, au fond de la scène, le rivage de la mer et les cimes de l'Etna : « Ah! je ne sais, dit Lascaris, si vous ferez renaître les merveilles du théâtre d'Athènes. Il faudrait avoir vaincu les barbares pour étaler, comme Eschyle, leur défaite sur la scène. Mais les grands ouvrages de la pensée n'ont pas besoin d'inspirer des imitateurs pour être utiles au genre humain. N'est-ce rien pour un peuple que de recevoir de semblables leçons? Combien ne doivent-elles pas polir les mœurs, élever les esprits, et répandre partout cette chaleur d'enthousiasme qui précède et qui prépare les créations du génie? Je n'espère pas que la Grèce se délivre aujourd'hui des barbares par la vertu de ses souvenirs. Mais si, quelque jour, elle peut revivre, elle le devra sans doute à la civilisation et aux sciences dont elle a si long-temps gardé le dépôt. Il n'y a dans le monde que deux puissances, la force et la pensée; quelque inégale que paraisse d'abord la lutte entre ces deux puissances, la pensée triomphe toujours, car elle use la force et transforme la barbarie. Que les précieux écrits de nos grands hommes et de nos sages

soient conservés, voilà désormais le seul appui de la Grèce et l'espoir lointain de sa délivrance. »

En s'entretenant ainsi, Lascaris et ses amis retournaient vers la ville, dans l'intention de hâter leur départ pour l'Italie. Ils y trouvèrent des lettres venues de Rome, qui leur apportaient de bien faibles consolations. Le sort de Byzance y semblait déjà prévu; et l'on attendait la nouvelle de l'asservissement de toute la Grèce. Bessarion écrivait à ses anciens compatriotes avec l'expression d'une vraie douleur, et cependant avec une sorte d'amertume, comme s'il n'eût pas encore oublié les querelles du concile de Florence. Il déplorait la ruine inévitable de Constantinople, le triomphe des barbares, l'injure de toute la chrétienté. Il annonçait que le pape Nicolas V avait armé des vaisseaux pour secourir l'empire grec; mais en même temps il laissait entrevoir combien l'obstination schismatique des Grecs avait blessé tous les cœurs zélés pour la vraie foi. « Vous l'avez voulu, écrivait-il, vous avez tenté Dieu, vous avez mieux aimé périr par la main des barbares, que de rétracter vos erreurs dans le sein de vos frères. Le souverain pontife a dit sur vous la parabole de l'Évangile : « Si le figuier ne porte pas de fruit d'ici à trois ans, il sera coupé dans sa racine, détruit, jeté au feu. Voici la troisième année. » Toutefois, dans cette lettre adressée à Lascaris, Bessarion promettait à tous les Grecs l'appui généreux du souverain pontife, zélé protecteur des arts.

Il pressait Lascaris de se rendre à Rome, et il terminait en disant que, pour lui, malgré les nombreux emplois et les légations importantes dont il était chargé, il ne négligeait pas les lettres et la philosophie grecque, et qu'il s'en occupait dans ses ambassades à la cour des princes. Une autre lettre de Bessarion s'adressait à son ancien maître, le savant Gémiste. Elle ne renfermait aucun reproche, aucune réflexion sur les erreurs imputées à ce zélé sectateur de Platon. « Puisque l'on vous bannit de la Grèce, disait Bessarion, venez à Rome; vous y trouverez un asile dans la bibliothèque du Vatican.» Le reste de la lettre touchait à plusieurs points de la philosophie de Platon, dont le savant cardinal était fort préoccupé, et sur lesquels il consultait son ancien maître. A ces lettres était jointe une bulle de la cour de Rome*, en faveur du roi de Chypre. Bessarion l'envoyait comme une preuve de la sollicitude que le souverain pontife avait gardée pour les Chrétiens de l'Orient fidèles à l'église romaine. Lascaris, en jetant les yeux sur cet unique secours que l'Occident donnait à la Grèce, remarqua la forme nouvelle et la régularité des caractères qui ne semblaient pas tracés à la main. «Quelle est, dit-il, cette écriture inusitée? Nous ne la connaissions pas à Byzance; et nous ne l'avons jamais vue dans les lettres que nous recevions quelquefois de l'église de Rome.» — « C'est, répondit le messager du cardi-

* *Litteræ indulgentiarum Nicolai V, Pont. Max. pro rege Cypri datæ.*

nal, une invention assez curieuse, qui vient d'être faite au delà des monts, chez les barbares, dans une ville de Germanie. Ils ont imaginé de fabriquer avec du bois ou du plomb des caractères qui se gravent sur le papier autant de fois qu'on le veut. On accusait ces gens-là de magie et de commerce diabolique, mais bien à tort; car notre saint-père le pape en a fait venir quelques-uns de Mayence, pour écrire ainsi les brefs et les lettres nombreuses de la chambre apostolique. Déjà même on commence à copier de cette manière de plus longs ouvrages. »

Lascaris écoutait avidement ces détails, les yeux attachés sur la sainte bulle, et comme saisi de surprise et de joie. « Ah! dit-il, heureux effort de l'industrie de l'homme, source de vérités nouvelles, sauvegarde immortelle des vérités découvertes! Tous ces trésors de la pensée que je viens d'enlever aux flammes des barbares sont désormais en sûreté, même contre le ravage du temps. On va les multiplier sans nombre, ils vont pénétrer dans tous les points de l'univers, et porter partout le nom et le génie de la Grèce. C'est aujourd'hui, qu'au milieu de l'accablement de nos malheurs, je vois avec certitude l'aurore d'une grande époque commencer pour le genre humain. »

Le savant Gémiste, dont l'esprit vivait tout entier dans les traditions et les images de la Grèce antique, paraissait ne donner que peu d'attention à ce discours. Bien que le caractère de son esprit fût l'en-

thousiasme, il ne savait se passionner que pour ce qui n'était plus ; ses espérances même n'étaient que des souvenirs. Mais les autres Grecs plus jeunes entrevoyaient toute la grandeur de ces nouvelles promesses. Médicis surtout en paraissait charmé ; il tenait à la main une lettre de son père, et, la remettant à Lascaris : « Voyez, dit-il, Florence vous attend ; elle veut disputer à Rome la gloire de recueillir votre naufrage. » Voici quelques passages de cette lettre du grand Cosme de Médicis : « Les retours maritimes ont été très-favorables cette année, mon fils ; nos derniers vaisseaux venus d'Alexandrie et de Bassora m'ont apporté beaucoup de tissus précieux, des parfums, des diamans et plusieurs manuscrits en grec et en arabe que j'ai placés dans notre muséum ; mais ils annonçaient de bien tristes nouvelles sur Constantinople. Mahomet l'assiégeait de toutes parts ; et déjà sans doute vous aurez appris dans le lieu où vous êtes la ruine de cette malheureuse ville ; on ne fera rien ici pour la secourir. Dieu et les princes chrétiens l'ont abandonnée. Le pape, quoique ami des sciences, n'a pu pardonner aux Grecs leur obstination dans le schisme. On parle cependant d'une nouvelle croisade ; mais on ne s'accordera pas plus pour reconquérir Byzance qu'on ne s'est accordé pour la défendre. Faisons du moins tout ce qui est en notre pouvoir pour les malheureux fugitifs qui échapperont à ce désastre. J'envoie des vaisseaux pour les recueillir sur toutes les mers de

la Grèce. Toi surtout, mon fils, pendant ton voyage, si tu rencontres quelques-uns de ces Grecs illustres de Tessalonique ou de Byzance qui conservent tout le génie de l'antiquité, prodigue-leur tes soins. Ce sont des hommes rares et sacrés, mon fils; ramène-les avec toi dans notre patrie, dans notre maison; ta présence même en sera plus précieuse pour moi. Mon fils, servons les lettres; embellissons Florence de toutes les richesses du savoir; c'est ainsi que nous mériterons d'être les premiers parmi nos libres concitoyens. Nous ne sommes que des marchands, disent les Abizzi; mais favorisons les lettres et le génie, plus que ne l'ont fait les rois. » Quelques mots de cette lettre annonçaient aussi la découverte que l'on venait de faire en Germanie. Cosme de Médicis paraissait en avoir saisi d'abord toute l'importance.

« Je fais venir d'Allemagne, écrivait-il, cette merveilleuse invention; ne laissons aucun avantage à la cour de Rome. Qui sait les voies de la Providence? Peut-être cet art est-il un dédommagement du triomphe des Barbares dans l'Orient. »

Lascaris ne pouvait retenir ses larmes en lisant l'expression touchante de si nobles sentimens. « Ah! dit-il, dans l'excès de nos malheurs nous ne serons pas du moins des fugitifs importuns à ceux qui nous reçoivent! Si nous n'avons plus de terre natale à servir, nous pourrons encore bien mériter du genre humain. Allons répandre dans l'Italie ces nobles études, ces trésors de la pensée dont nous sommes

dépositaires, et qui sont attendus avec une si généreuse impatience. Profitons de ces découvertes qui viennent d'éclore; peut-être bientôt un héritier des Césars de Byzance (5) travaillera-t-il de ses mains à cette nouvelle industrie, qui doit perpétuer et répandre les plus sublimes ouvrages de la raison et du génie. Nous vous suivons, cher Médicis, avec plus de confiance que n'en ont ordinairement des malheureux et des bannis! »

Lascaris désirait d'autant plus hâter le départ de ses compatriotes, que la défiance et l'aversion religieuse des Siciliens pour les Grecs semblaient se ranimer et s'accroître. Quelque chose des singulières illusions de Gémiste s'était répandu au dehors avec mille interprétations plus bizarres. Les matelots grecs, imbus de la haine aveugle des moines de Byzance pour l'église romaine, ne cachaient pas la répugnance que leur inspirait le culte des Latins, et répétaient, en les voyant, le nom injurieux d'*Azymites*. Les Grecs n'avaient pas assisté aux prières de la liturgie romaine. Un bruit vague, une rumeur populaire les accusait d'impiété; on murmurait contre eux les mots d'*infidèles* et de *schismatiques*.

L'arrivée d'un martyr du christianisme oriental, de Marc Théodore, évêque d'Éphèse, fortifia ces bruits, loin de les détruire. Zélé pour les priviléges de l'Église grecque, il avait été le plus inflexible adversaire de la réunion proposée dans le concile de Florence; son nom était chargé d'anathèmes

par tous les docteurs de l'église latine. Sa présence parut un sujet d'effroi dans le monastère, qui d'abord avait accueilli Lascaris. Échappé aux outrages des Turcs, et, malgré son dédain de la vie, sauvé par mille hasards, l'évêque d'Éphèse abordait en Sicile, dépouillé, meurtri, défiguré par le fer et par le feu, mais intrépide et résigné, comme un apôtre des premiers temps. Cette austère pureté de mœurs que l'église grecque opposait à la licence, trop commune alors, des prêtres d'Italie, était relevée en lui par le malheur et la trace encore récente des tourmens qu'il avait soufferts ; et jamais le patriarche de Constantinople, s'égalant au pontife romain, et célébrant la pâque orientale au milieu des splendeurs de la basilique de Sainte-Sophie, n'avait paru plus vénérable à la foule prosternée sur les parvis du temple, que ne l'était en ce moment, aux yeux des malheureux Grecs, l'évêque d'Éphèse, proscrit et mutilé pour la foi.

L'évêque était plein d'indignation et d'espérance. Malgré l'amertume de son zèle contre les Latins, il se promettait enfin le secours de leurs armes, pour venger la prise de Constantinople et le sang de tant de martyrs. Il avait vu le triomphe de Mahomet, et le corps du malheureux Constantin tiré de la foule des morts et exposé à tous les regards comme le trophée de la conquête. Mais il ne pouvait croire que Dieu eût permis pour long-temps cette sacrilége victoire ; il lui semblait que l'Europe

émue allait se soulever de ses fondemens, pour écraser l'impie. Il blâma sévèrement le peu de confiance de ses frères, la timidité de leur foi. « Il nous faut, dit-il, avant tout, offrir le divin sacrifice de la messe pour les vivans et pour les morts, pour le salut des uns et pour la persévérance des autres. »

Aucun lieu consacré, dans Catane, n'était ouvert aux fugitifs pour l'accomplissement d'un tel devoir. Ils hésitèrent quelques momens sur le refuge où ils devaient cacher la cérémonie sainte. L'un d'eux proposa de se réunir aux portes mêmes de la ville, dans les ruines souterraines, monument de l'antique cité ensevelie par une éruption de l'Etna. « Non, dit l'évêque d'Éphèse, quelle que soit l'erreur ou l'injustice des hommes, la croix ne se cachera pas aujourd'hui dans les cavernes et dans les tombeaux, comme aux premiers jours du christianisme. C'est à la face du ciel, et près du rivage où vous êtes abordés que vous devez rendre grâce à Dieu qui vous a conduits. Notre foi n'est pas criminelle, et les chrétiens n'achèveront pas sur nous le martyre commencé par les Turcs. Demain, au lever du jour, que tous nos frères soient réunis sur cette colline entourée de bois épais, qui commence la première chaîne de l'Etna. Là j'offrirai le divin sacrifice, avant que nous nous embarquions pour l'Italie, afin que Dieu nous donne la force de garder notre foi parmi les chrétiens d'Occident, comme parmi les barbares d'Asie. »

La foi vive des Grecs leur fit saisir avec empressement ces paroles du vertueux évêque. Lascaris, qui avait long-temps souhaité la fin du schisme de Byzance, respectait la piété de l'évêque d'Éphèse, et il admirait cette image de la religion confiante et immobile sur les ruines d'un empire.

Toute la colonie des fugitifs se rendit dans la nuit au lieu que l'évêque d'Éphèse avait indiqué. A la lueur de ces torches de résine que fournissent les bois de l'Etna, ils traversèrent lentement la vallée; et l'aurore les vit réunis au sommet de la colline, sous cet arbre gigantesque qui subsiste encore aujourd'hui, et que l'on appelle (6) *le châtaignier des cent chevaliers*, parce qu'il est assez vaste pour couvrir un tel nombre de combattans sous son épais feuillage.

Cet arbre, selon la croyance du pays, était consacré à sainte Agathe, dont le voile, conservé dans l'église principale de Catane, protégeait la ville, disait-on, et pouvait seul, déployé dans les airs, arrêter les feux de l'Etna et les torrens de la lave en fureur. Sans connaître cette tradition des habitans, Théodore prépara sous ce majestueux abri la cérémonie sainte. On avait apporté le calice d'or donné jadis par le grand Constantin au sanctuaire de Sainte-Sophie, et sauvé dans la fuite des Grecs par une religieuse de Byzance, alliée à la famille du dernier empereur. On le plaça sur un quartier de roche, qui semblait artistement taillé pour quelque autre

usage. Le pain levé du sacrifice avait été, suivant la coutume, pétri par les mains d'une vierge; elle y avait gravé les caractères sacrés (7) qui promettent la victoire à Jésus-Christ. Revêtu de la longue robe blanche des pontifes grecs, la tête ornée de la couronne, après s'être incliné trois fois vers l'Orient, l'évêque commença les cérémonies saintes avec le même soin religieux, la même lenteur qu'il aurait observés dans Éphèse ou dans Byzance. Les Grecs étaient rangés à l'entour, debout, la tête couverte, et répétaient ces hymnes de l'Église orientale, embellies des plus harmonieux accens de la parole humaine : *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous !*

Lorsque Théodore fut au moment où, selon le rituel de l'Église d'Orient, le pontife adresse la parole au peuple assemblé, il s'écria : « Grand Dieu ! la Grèce chrétienne n'est pas détruite, puisque dans ce lieu désert, sous cet abri sauvage, nous te prions encore. Mahomet a souillé ton temple, brisé les images de tes saints; mais notre foi, toute spirituelle et pure, ne s'attachait pas à ces signes périssables. Daigne aujourd'hui, grand Dieu, soutenir la foi de nos frères parmi les épreuves de la captivité et les tentations du malheur ! Sauve notre religion sainte des cruautés et de la protection de Mahomet; daigne absoudre nos pontifes autorisés par ce maître impie; et ne leur ôte pas, tout indignes qu'ils sont, le pouvoir de sanctifier le peuple par ta divine parole. Puissé-

je bientôt retourner en Orient, et mourir pour la foi que j'ai gardée ! Mes frères, dans les hasards de l'exil, sous les climats où le sort vous jettera, conservez le christianisme de vos aïeux. En vain la Grèce est soumise, et les Grecs esclaves ou dispersés; vous serez un peuple, tant que vous aurez un culte. La religion, le partage des mêmes autels, la foi aux mêmes espérances, voilà la première et la plus sainte de toutes les patries; avec elle vous retrouverez, ou plutôt vous n'aurez jamais entièrement perdu cette glorieuse terre de la Grèce. Les autels de votre Dieu vous rendront un jour les tombeaux de vos pères.

» Ne sommes-nous pas en effet les aînés de l'Europe dans la religion comme dans les arts? n'avons-nous pas donné l'Évangile à l'empire romain? Athènes et Corinthe ont entendu la voix de saint Paul. Éphèse est une des sept villes fidèles qu'avait comptées l'apôtre. On conservait dans Byzance la chaire pontificale où s'est assis le grand Chrysostome. Hélas ! quels torrens de lumières versait l'Église grecque pendant ces premiers âges et ce glorieux avénement du christianisme ! Et maintenant elle est obscurcie, couverte de deuil, répudiée par les Latins, outragée par les Barbares ! Qu'elle vive cependant ! qu'elle conserve dans l'esclavage, et sous les anathèmes, le feu sacré de l'espérance ! Elle porte en soi le salut et la renaissance de la Grèce. Mes frères, on nous accuse d'avoir refusé l'union

des Latins; on nous reproche notre inflexible résistance : j'ai partagé cette sainte obstination avec de pieux évêques justifiés par le martyre; faudrait-il aujourd'hui me rétracter? C'est aux vaincus, c'est aux fugitifs qu'il appartient d'être inébranlables dans leurs maximes, et de garder la vérité pour unique et dernier trésor. Qui peut d'ailleurs prévoir les conseils de Dieu? Ce peuple du Septentrion, disciple de notre église, et dont les souverains se sont alliés jadis à la race de nos princes, ne serait-il pas l'instrument que le ciel réserve pour notre délivrance? Son exemple réveillera le zèle des Latins; on rougira de nos malheurs, en respectant notre fidélité. Quoi qu'il en soit, c'est dans Byzance affranchie, c'est au milieu de la Grèce victorieuse et ranimée, que pourra cesser la division des deux Églises réconciliées par un si grand bienfait. Jusque-là, gardons notre foi entière et invincible : prions incessamment pour nos frères esclaves en Grèce et en Orient; souffrons et espérons. La vie des peuples est longue, mes frères, et le christianisme est éternel. »

Le pieux évêque, après avoir achevé ces paroles, récita d'une voix forte le symbole de l'Église de Byzance, en s'arrêtant sur le terme unique et sacramentel qui sépare les deux communions; puis s'étant incliné trois fois vers la terre, il allait consommer le mystérieux sacrifice, quand tout à coup des cris affreux et de bruyantes menaces interrompent le recueillement de l'assemblée.

De toutes parts accourent des hommes au visage basané, dont les traits, dont les yeux semblent animés par la fureur, et troublés en même temps d'un superstitieux effroi ; c'étaient des pâtres, des laboureurs du hameau voisin, qui, frappés du vêtement des Grecs et de leur langue inconnue, croyaient voir l'arbre de sainte Agathe profané par quelque sacrilége, et déjà tous les feux de l'Etna près d'engloutir leurs campagnes désormais sans défense. Ces hommes ignorans et féroces, plus terribles par leur frayeur même, se précipitent sur le pontife. Lascaris s'est élancé le premier devant le saint évêque, pour épuiser l'effort de ces furieux. Il repousse de son épée le plus hardi des agresseurs ; c'était un brigand de la montagne, vengeur superstitieux de sainte Agathe, et qui déjà avait le bras levé pour égorger le pontife grec. L'intrépidité de Lascaris et de ses amis, qui se pressent autour de lui, arrête un instant l'aveugle rage des paysans siciliens ; mais leur nombre augmente ; les habitans du hameau de la Giari, au pied de la montagne, du côté de la mer, ont sonné le beffroi ; de nombreux signaux sont allumés, et partout, d'un sommet à l'autre, des cris féroces retentissent et se répondent.

Dans ce péril, Lascaris fait placer au milieu du petit nombre des Grecs étroitement serrés l'évêque d'Éphèse portant les choses saintes : lui-même marche à la tête de ses compatriotes, disperse la foule, et s'ouvre la route de Catane, malgré les fureurs de

cette populace sauvage. Mais tandis que l'intrépide et sainte procession traverse lentement les lisières du bois et le champ de lave cultivé qui s'étend du canton de *Montagnuole* jusqu'à la ville, partout, sur le chemin des Grecs, de nouveaux assaillans accourent et s'amassent. Sur la vague rumeur que des hérétiques avaient profané l'arbre de sainte Agathe, le peuple même de Catane, sans partager l'aveugle férocité des montagnards, était saisi d'indignation et d'effroi. Le danger continuel où vivent ces hommes, les feux toujours suspendus sur leur tête, la terre toujours tremblante sous leurs pas, redoublent en eux cette superstitieuse vivacité des imaginations du Midi. Au-devant de la foule bruyante qui suit et menace les Grecs, s'est précipitée de la ville même une autre foule d'hommes, de femmes, frappés de la même terreur. Partout des physionomies ardentes, effarées, des cris de colère, des récits effrayans que ce peuple écoute et répète avec l'inexprimable mobilité qui se peint dans tous ses traits : on dirait la plus terrible des séditions populaires.

Cependant le capitaine espagnol, qui commandait dans la ville au nom d'Alphonse d'Aragon, souverain des Deux-Siciles, envoie quelques cavaliers au milieu de ce désordre. Médicis et ses amis, touchés d'un sentiment généreux, sont accourus pour s'interposer en faveur des Grecs. La violence de l'émotion commence à s'affaiblir par sa durée même. Cependant,

mille voix demandent toujours le sang des Grecs, la punition de leur impiété. Lascaris, qui avait méprisé les menaces de la foule et repoussé sa violence, se rend au palais du chef espagnol, suivi par le peuple qui l'accuse. Ce chef était un vieux soldat, nourri dans les révolutions d'Aragon et de Naples, fidèle instrument de la conquête d'Alphonse, et méprisant les Siciliens comme des vaincus. Fort indifférent aux souvenirs et aux traditions des Grecs, il savait cependant que le roi Alphonse aimait ces étrangers, et qu'il était curieux de leurs arts. Lui-même ayant un jour, dans le sac d'une ville d'Italie, ramassé un manuscrit (8), en lettres grecques, qu'il alla porter à ce prince, en avait eu pour récompense une magnifique épée. Il reçut les Grecs sans colère, ne parla pas même de quelques habitans de la campagne blessés en attaquant Lascaris. « Mais pourquoi, dit-il, vous autres hérétiques, vous être approchés de cet arbre qui protège la ville, et nous avoir tous exposés au danger d'être enterrés sous la lave, comme l'ancienne ville, qui est là près de nous? Tout ce peuple est furieux à force de peur; et si je n'étais pas Espagnol, j'aurais peur moi-même. Je ne peux pas vous laisser libres ici. Ces gens-là se révolteraient, comme ils ont fait à Palerme; mais heureusement notre grand roi Alphonse arrive maintenant à Syracuse. Je vais vous envoyer à sa haute justice. »

Les Grecs passèrent la nuit dans la citadelle de Catane, tandis que l'effroi et la fureur du peuple

s'exhalaient en mille récits. Le lendemain, tout fut préparé pour les conduire à Syracuse. Le gouverneur espagnol les avertit en même temps qu'il allait, sur la demande de l'archevêque de Palerme, faire embarquer les religieuses grecques reçues au monastère de Saint-Benoît, pour les conduire à Rome, où elles seraient converties à la foi catholique. L'évêque d'Éphèse sollicita vivement la faveur de les voir avant leur départ. Au milieu de la ruine de sa patrie, du sort incertain de ses frères, il semblait surtout préoccupé de la crainte que des âmes faibles et sans défense ne fussent gagnées à la communion romaine. On ne rejeta point sa prière. L'évêque pénétra seul dans le couvent de Catane, au lieu où les religieuses de Byzance étaient retirées.

C'était un bâtiment de construction arabe, qui jadis avait servi de mosquée aux vainqueurs de la Sicile, et qui, depuis, avait été consacré à de plus saints usages. Les jeunes Grecques étaient assises dans une vaste salle, au milieu de laquelle jaillissait une eau limpide, suivant une coutume d'Orient transportée dans la Sicile. Pour ne point irriter les sœurs de Saint-Benoît, elles avaient couvert de voiles blancs leurs longs cheveux; mais elles refusaient d'assister aux prières communes du monastère. Seulement, elles observaient un jeûne rigoureux; elles chantaient dans leur langue des hymnes sacrées; ou quelquefois l'une d'elles, au milieu de ses compagnes en pleurs, célébrait, dans des vers soudaine-

ment inspirés, la perte de ses parens morts au siége de Byzance. Attirées par leurs voix, les religieuses du couvent venaient les écouter ; elles avaient peine à se défendre d'admirer leur beauté, leur douceur, l'harmonie de leurs chants, et leurs longues prières. Mais elles se plaignaient de ne pouvoir se faire comprendre d'elles.

Élevées dans une solitude austère, les filles nobles de Byzance, avant même d'être consacrées à la vie religieuse, ne voyaient jamais d'étrangers, et ne parlaient que la langue grecque, conservée presque (9) dans son antique pureté ; l'idiome vulgaire leur était inconnu. Plus tard, la retraite profonde des monastères ne leur permettait de lire que les livres sacrés, et les écrits des grands apôtres de l'Église d'Orient. Mais un souvenir fidèle leur rappelait souvent des chants poétiques qu'elles avaient entendus dans leur enfance, à côté de leurs mères; et dans chaque monastère d'Orient, l'instinct du climat et de la solitude inspirait à quelque religieuse le génie des vers.

Quand l'évêque d'Éphèse parut dans l'asile des jeunes Grecques, l'une d'elles, Aurelia, déplorait le martyre des pontifes de la Grèce égorgés par les Barbares. Des paroles de feu sortaient de la bouche de cette vierge timide. Elle invoquait Dieu ; elle accusait sa providence d'avoir laissé tomber la religion et l'empire. A la vue du saint évêque, elle s'arrêta pleine de trouble et de joie, et toutes les sœurs

tombèrent à genoux, comme si le Seigneur eût exaucé une partie de leurs prières, en leur envoyant ce confesseur de la foi : « O mon père ! s'écria la jeune Aurelia, Dieu vous a conservé pour être un exemple vivant du martyre. Mais, dites-nous, fera-t-il triompher son saint nom dans la Grèce? Reverrons-nous la Panagia de Byzance? ou faut-il mourir sur une terre déserte (10) et profane?—Relevez-vous, mes enfans, reprend le saint vieillard, et retenez mes paroles. Les jours d'épreuve sont à peine commencés; vous irez bientôt à Rome, dans la nouvelle Babylone. Telle est notre infortune, qu'il n'y a plus pour vous de refuge que dans le lieu même où votre foi est en péril. Vous allez à Rome. Promettez-moi que vous n'abandonnerez jamais les cérémonies saintes de nos pères; que vous ne reconnaîtrez jamais la parjure union de Florence. — O mon père! s'écrièrent-elles toutes ensemble, jamais. Que la Panagia nous protège ; que vos saintes paroles nous soutiennent et nous défendent ! Jamais nous ne suivrons l'erreur des Azymites. Nous ne couperons pas nos cheveux noirs; nous n'ôterons pas nos voiles, comme les vierges profanes d'Italie. » Alors l'évêque d'Éphèse, découvrant le calice d'or qu'il avait apporté avec lui : « Aurelia, dit-il, je vous rends ce gage sacré; il n'y a plus d'Église de Byzance. Que le don du grand Constantin serve au moins à protéger la fille des empereurs. Ce nom est vénéré dans l'Occident ; il vous recommandera devant le pontife

de Rome. D'autres épreuves nous sont réservées, et ce trésor de la foi grecque sera plus en sûreté dans vos mains que dans les nôtres. » A ces mots, Théodore bénit les jeunes vierges, et se retire.

On préparait déjà leur départ, et, d'après la demande de l'archevêque de Palerme, un prêtre romain et deux religieuses de Saint-Benoît devaient les conduire. La supérieure du monastère de Catane recommanda vivement aux sœurs d'obtenir une bulle d'absolution pour le tort qu'avait eu le couvent de recevoir des schismatiques dans ses murs, et elle vit cependant partir avec regret ces jeunes filles si modestes, et qui chantaient de si douces paroles dans une langue inconnue. Elles montèrent sur le vaisseau grec qui les avait amenées. Les matelots mirent à la voile, en répétant le cantique de la Panagia, et les jeunes vierges se redisaient entre elles les graves paroles de Théodore.

Cependant Lascaris et les autres Grecs étaient partis pour Syracuse, sur des mules de Sicile, avec une escorte de cavaliers espagnols. Médicis et les Italiens ses amis ne voulurent pas se séparer d'eux, résolus de partager et d'adoucir leur mauvaise fortune. C'était un touchant spectacle que ces Grecs dont les ancêtres avaient, à plusieurs reprises, conquis et civilisé la Sicile, voyageant aujourd'hui captifs à travers ce beau pays où partout ils retrouvaient des monumens de leurs arts antiques, et où leur nom était odieux et leur langue

inconnue. Au neuvième siècle, les empereurs de Byzance possédaient encore la Sicile, qui leur fut enlevée par les Sarrasins. Partout s'offraient des édifices, des ruines, des inscriptions, qui rappelaient les âges divers de la puissance grecque; et nulle trace n'en restait dans les générations présentes renouvelées par la conquête. Tant il est vrai que la mémoire des hommes est le plus périssable des monumens!

L'état malheureux de la Sicile, la rareté des chemins praticables sur cette terre tant de fois désolée par les ravages de la nature ou de la guerre, obligeaient les Grecs et leur escorte de prendre d'assez longs détours pour arriver jusqu'à Syracuse. Ils descendaient vers la mer, afin d'éviter les hautes collines et les plaines entièrement désertes, où l'olivier de la Grèce et les plus heureuses plantes de l'Asie couvraient un sol sans culture. Ils se rapprochaient des villes, et quelquefois même ils se détournaient un peu pour visiter les ruines. Il y avait pour ces fugitifs, qui portaient dans leurs cœurs tous les regrets de la patrie perdue, une sorte de diversion consolante et de charme douloureux à contempler des infortunes aussi grandes et plus anciennes que la leur; mais tout dans la Sicile semblait presque leur offrir cette pensée, les lieux habités comme les lieux déserts, et les cités comme les ruines. Après quatre jours de marche, à travers une plaine immense et sauvage, au midi de Catane, ils arrivèrent

à Syracuse; et, malgré ce port, dont l'admirable situation n'est surpassée que par le port de Byzance, malgré la magnificence de tant de débris, ils doutèrent un moment si c'était là le formidable écueil où jadis s'était brisée la fortune d'Athènes.

Alphonse venait de quitter Syracuse. Une sédition nouvelle le rappelait à Palerme. Syracuse n'était plus qu'une ville sans puissance, aisément contenue par quelques soldats espagnols. Un peuple peu nombreux habitait les cinq grandes enceintes de l'antique cité. Race incertaine et dégradée de tous les vainqueurs qui avaient passé sur cette terre, ce peuple, au milieu des monumens grecs, romains, arabes, qu'il voyait tomber en ruines autour de lui, confondait tout dans son apathique ignorance : il priait dans la chapelle de saint Mercure, il montrait pieusement le puits de sainte Junon. Nos Grecs souriaient de cette erreur, et Gémiste croyait y reconnaître l'invincible puissance de ces gracieux symboles qui avaient autrefois enchanté l'univers. Le jeune Michaël Apostole, animé des plus rians souvenirs de la poésie grecque, cherchait la fontaine d'Aréthuse; mais la barbarie avait détruit même cet ouvrage de la nature; il ne restait plus qu'une eau trouble et saumâtre, où s'amassaient les débris des monumens dont le génie grec avait autrefois orné les bords de cette source sacrée. Lascaris et ses jeunes amis étaient montés sur l'Épipole, pour contempler d'un seul regard ce que fut Syracuse. Quand ils virent

cette vaste enceinte que le commerce n'animait plus, ces ports déserts, ces ruines inégales qui s'élevaient çà et là, ce Proscenium que les vainqueurs espagnols (11) n'avaient pas encore achevé de démolir : « Athènes est bien vengée ! » dirent-ils, et leurs yeux se remplirent de larmes en songeant à leur patrie.

Les jeunes Italiens regardaient plus tranquillement ce triste spectacle ; ils naissaient à la vie sociale ; ils étaient pleins d'espérance. « Quelle situation favorable pour le commerce et pour l'empire ! disait le jeune Bembo, Venise elle-même n'est pas mieux protégée, mieux servie par la mer ! Mais quoi ! le destin des lieux change comme celui des peuples mêmes ! ce n'est plus ici que le commerce apportera les richesses de l'Orient ; c'est à Venise, qui s'élevait à peine au-dessus des flots de l'Adriatique, quand Syracuse était reine. » — « Oui, dit Lascaris, rien ne flétrit comme la conquête ; elle détruit même le génie des lieux et le bienfait de la nature. Venise le saura quelque jour. » Un ordre du gouverneur espagnol, qui commandait à Syracuse, avertit les Grecs de poursuivre leur route jusqu'à Palerme. Leurs guides, dont la rude indifférence ne voyait rien dans ces monumens antiques, les pressèrent de se mettre en route, pendant que la première fraîcheur du soir tempérait le ciel brûlant de la Sicile. Après avoir traversé l'Acranite, ils remontèrent lentement la haute colline que l'on appelle encore aujourd'hui l'*É-*

chelle grecque, et s'éloignèrent de Syracuse, où tout, excepté les hommes, retraçait l'image de la Grèce.

Leur route prolongée à travers les hameaux de la Sicile moderne ne leur offrait plus ces puissans souvenirs. Quelquefois, cependant, les débris d'un château moresque, et ce mélange d'architecture arabe et normande, commun dans la Sicile, attirait leurs regards. Le chef de l'escorte espagnole sortait alors de sa taciturne insouciance, et montrant le reste des petites tours crénelées des Arabes, il s'animait à cette vue, et contait les exploits de ses compatriotes contre les Maures de Grenade et de Xérès. C'était comme un lien nouveau que la haine des Musulmans formait entre les Grecs et les Espagnols. « Il faut, disait le chef aragonais, que votre schisme soit une terrible chose, pour qu'on n'ait pas voulu vous défendre contre ces mécréans qui nous donnent tant de peine en Espagne. » En même temps, il ne pouvait se défendre de regarder avec admiration le recueillement austère, le visage majestueux et les cicatrices de l'évêque d'Éphèse; il disait avec sa naïveté guerrière : « C'est pourtant chose étrange que l'on soit martyr sans être bon chrétien. »

Une marche de plusieurs jours, tantôt sur quelques débris de routes anciennement construites par les Romains, tantôt sur ces landes désertes qui hérissent la Sicile, n'avait offert aux voyageurs que des ruines diverses habitées par quelques pauvres familles. Enfin, à leurs regards brillent au loin de

hautes colonnes, de vastes murailles dont l'aspect annonce une grande cité. Toute la troupe presse le pas pour arriver dans ce lieu avant la chute du jour. Les rayons affaiblis du soleil éclairent d'une lumière plus douce ces monumens qui semblaient terminer l'horizon. Hors de la vaste enceinte qui les enferme, on aperçoit çà et là d'immenses blocs de pierre et de marbre qui semblaient transportés par une force plus qu'humaine. « Nous trouverons toujours là un asile, » disait le guide sicilien, qui s'était écarté de la route ordinaire. Après un effort de quelques heures, on arrive auprès de cette ville que la transparence limpide du climat de Sicile montrait de si loin. Elle était déserte, et ses monumens n'étaient que des ruines plus grandes et plus entières. Les voyageurs éprouvèrent une surprise presque mêlée d'effroi en se voyant au milieu de cette grande destruction, qu'ils avaient crue vivante. Leurs regards se portèrent sur un temple d'une hauteur immense, dont les colonnes étaient encore debout, et gardaient la trace de l'ancienne architecture dorique. Deux autres temples s'élevaient à quelque distance ; l'intervalle était rempli par des fûts de colonne, des marbres de la Grèce, et des murs à demi détruits que couvraient de leurs fleurs des rosiers sauvages. « Eh quoi ! dit Lascaris, serait-ce ici l'une des plus antiques colonies de la Grèce, Sélinonte (12), que nos historiens montrent comme détruite avant même la conquête romaine? Triste image de la destinée !

la vie des ruines est plus longue que celle des états; et nous trouvons encore aujourd'hui tant de grandeur dans les débris de ce qui n'est plus depuis deux mille ans ! »

Tandis que, frappé de ce sentiment, il parcourait les vastes détours de ces débris qui couvrent tout le plateau d'une montagne, et qu'il s'étonnait de la solitude de ce lieu, le son confus d'une voix humaine attira Lascaris et l'évêque d'Éphèse vers une hutte grossière, dont l'aspect était caché par quelques ruines, et qui était appuyée d'un côté sur le *pronaos* du grand temple. Ils approchent, et quelle est leur inexprimable surprise d'entendre les accens de la langue grecque sortir de cet abîme de silence et de solitude ! Une voix forte et pure répétait les belles paroles de Chrysostôme pour la prière du soir : « Qui êtes-vous ? » s'écrient les deux Grecs ; et ils se précipitent dans ce réduit, où un homme d'une figure majestueuse était agenouillé devant l'image du Christ, près de laquelle brûlait une torche, suivant le rit de l'Église orientale. Ils hésitent un moment ; ils reconnaissent Nicéphore d'Héraclée, le plus illustre des Grecs qui s'étaient réunis à la foi des Latins, dans le concile de Florence. Depuis cette époque, Nicéphore, voyant l'union repoussée avec fureur par le peuple de Byzance, et lui-même en butte aux soupçons et aux reproches, avait quitté la Grèce, et l'on ignorait le lieu de sa retraite. A peine ses yeux se sont-ils arrêtés sur Lascaris :

« Vous ici ! s'écria-t-il. Ah ! je le vois, Byzance est détruite, et j'avais vainement tenté le grand sacrifice que Dieu n'a pas voulu recevoir, ou plutôt dont il nous a punis. O Byzance ! lumière du monde, paradis de l'Orient ! comment es-tu tombée sous les coups des enfans d'Agar ? » Il se tut à ces mots, en reconnaissant l'évêque d'Éphèse ; et son visage se couvrit de rougeur et de larmes.

Cependant l'évêque d'Éphèse s'était retiré en arrière, à la vue du pontife d'Héraclée, comme si les divisions qui avaient préparé la ruine de Byzance devaient lui survivre. Ainsi, ces deux hommes vénérables par leur âge, leur vertu, leur génie, l'un portant la trace du martyre, et l'autre courbé sous le poids d'une rigoureuse pénitence, semblaient pourtant séparés par une insurmontable barrière. Leurs regards même craignaient de se rencontrer. Lascaris, interrompant ce silence plein de reproches, confirme le triste pressentiment de Nicéphore sur les malheurs de la Grèce ; et il le presse d'abandonner cette solitude, et de se joindre à ses compatriotes exilés. « M'admettront-ils aujourd'hui ? reprend vivement Nicéphore. Je me suis moi-même banni de notre patrie. Loin de la Grèce qui me réprouvait, loin de l'Italie dont les honneurs auraient récompensé le changement de ma foi, j'ai vécu dans ce désert, parmi ces ruines qui m'annonçaient la chute de Byzance. Là, chaque jour, j'ai gémi devant Dieu sur les funestes divisions des

peuples chrétiens, sur l'indifférence ou la haine qui les rendent inutiles l'un à l'autre. Souvent j'ai rétracté, par ma douleur, la fatale abjuration de Florence : le dirai-je? j'ai repris dans ce désert tous les rites de notre culte sacré, comme une image de notre patrie : mais où est maintenant le temple de Sainte-Sophie, pour me réconcilier solennellement à la foi de nos pères? »

A ces mots, l'évêque d'Éphèse, qui demeurait jusque-là silencieux et irrité, tendit la main à Nicéphore : « Venez, dit-il; soyez absous en partageant notre infortune. » D'autres Grecs s'approchaient en ce moment, et tous apprirent avec une grande joie la rencontre inattendue de Nicéphore. Il y avait pour ces fugitifs une sorte de charme à trouver un compatriote que leur accueil pouvait consoler, et qui s'honorait de rentrer avec eux dans la communion du même malheur. Ils s'empressent autour de lui, avec des paroles d'amitié; ils recommencent le récit des derniers malheurs de Byzance; ils redisent leurs vœux, leurs espérances, leurs projets, ils se rappellent leurs divisions passées. Triste hasard de la fortune! ainsi se trouvaient rassemblés dans ce désert les débris, et comme les images de toutes les croyances, de toutes les opinions qui avaient partagé la Grèce mourante, le platonicien enthousiaste et presque idolâtre, l'amant passionné des arts, le vertueux sectaire, le pénitent et le martyr. Assis sur les marbres mutilés de Sélinonte, ces hom-

mes s'entretenaient avec la vive imagination de leur pays, et cette mobilité d'espérances qui survit à tous les malheurs. Près d'eux, Médicis regardait avec attendrissement ce spectacle, cette joie mêlée à tant d'infortunes; et il prenait part quelquefois à leurs discours, en les avertissant de ne pas trop espérer dans les armes et la générosité des rois de l'Europe. Le pontife d'Héraclée, long-temps retenu parmi les débats de Florence, parlait la langue italienne avec autant de force que de grace; élevé jadis dans le couvent célèbre du mont Liban, il y avait puisé ces trésors d'érudition antique ignorés de l'Europe, et quelque chose du génie oriental: ses paroles étaient pleines d'élévation et de douceur. Il n'avait rien de l'austère véhémence de Théodore; il semblait fait davantage pour persuader et pour émouvoir. Les Italiens, en l'écoutant, admiraient ce peuple chez qui la supériorité de l'esprit se montre sous tant de formes diverses. A quelques pas de cette scène si vive, le chef espagnol, immobile, fumait une longue pipe arabe. A son attitude sérieuse et insouciante, à la monotone apathie de ses regards, on eût cru voir un Turc d'Occident. Le lever du jour éclaira la petite colonie fugitive, campée sur ces ruines antiques; elle ne les quitta point sans émotion et sans regret. Nicéphore s'agenouilla pour la dernière fois dans l'humble réduit où il avait passé tant d'années de pénitence. Gémiste et Lascaris contemplèrent longtemps les magnifiques frontons du temple, illumi-

nés par les premiers feux de l'aurore, tandis que les soldats espagnols détachaient négligemment leurs chevaux du pied des colonnes, qu'ils ne regardaient pas.

On se met en route : peu de jours suffisaient pour arriver jusqu'à Palerme, où le sort des Grecs devait se décider. Médicis, en les suivant, doutait s'il pourrait les servir auprès d'Alphonse, qui était alors en guerre avec Florence ; mais il comptait sur la générosité de ce prince, que l'on avait surnommé le magnanime, et qui n'avait été cruel qu'une fois, en précipitant du trône l'infortunée Jeanne de Naples. Il entretenait les Grecs de cette espérance ; et plus souvent il les interrogeait sur leurs sciences, comme s'il eût voulu ravir quelque chose de ce précieux dépôt. En approchant de Palerme, les Italiens et les Grecs ne purent se défendre de comparer avec un sourire les faibles monumens de l'art moderne aux ruines de Sélinonte. Entrés par la porte du Midi, leur escorte s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre, bâti en différens siècles par les Goths, les Normands et les Arabes. Les avenues de ce palais étaient bordées, pour tout ornement, de lourds canons en fer, qui menaçaient la ville : c'était la demeure royale d'Alphonse. Une garde espagnole veillait aux portes ; et l'on apercevait la trace des punitions que s'était attirées l'humeur mobile et séditieuse des habitans. Les Grecs pénétrèrent avec une sorte de répugnance dans cette citadelle du conquérant espagnol ; mais

ils étaient attendus ; et l'on avait ordre de les conduire à l'audience du roi. Ils sont introduits dans une vaste salle, qui présentait aux regards la plus étrange variété. A la voûte, étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Maures de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens. Au milieu de ces trophées brillait sur un bouclier la devise singulière du roi : c'était un livre ouvert (13). Sur une table immense de marbre étaient placées quelques médailles antiques des Césars ; dans une cassette d'ivoire, quelques instrumens d'astronomie, encore rudes et grossiers ; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les vastes murailles de la salle, étaient retracées les batailles et les plus fameuses aventures d'Alphonse. On le voyait dans la solennité de son sacre, au milieu de la cour d'Aragon, déchirant la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Un autre tableau le montrait dans Marseille prise d'assaut, arrêtant les fureurs des soldats, et refusant le riche présent que lui offraient les dames de la ville. Ailleurs, il était représenté vaincu, mais plus grand que dans la victoire, captif sur un vaisseau génois, conduit en présence de l'île d'Ischia, et refusant, au péril de sa vie, d'enchaîner par un ordre le courage de la garnison qui combattait en son nom ; enfin, on le voyait entrer vainqueur dans Naples, avec la pompe des anciens triomphateurs romains.

Cette salle était encore ornée de quelques statues que le roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare. Les Grecs éprouvèrent un mouvement de joie à cette vue. Au fond de la salle, le roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire de l'Italie; il avait près de lui le Pogge, profond érudit, dont l'Europe ne connaît que les contes badins, Antoine de Palerme, le plus savant des Siciliens, Æneas Sylvius, que son amour des lettres et son éloquence portèrent au trône pontifical, et beaucoup d'autres oubliés aujourd'hui.

Alphonse tenait à la main une vie d'Alexandre; et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidens qui composaient toute sa cour. Le visage de ce roi était singulièrement spirituel et guerrier: l'âge avait blanchi ses cheveux; mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu, jetant partout des regards expressifs, lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire espagnol. Sa devise chérie était empreinte sur le pommeau de son sabre; et l'on remarquait sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue de Lucrèce Alania, dernier objet de ses inconstantes amours. C'est dans ce lieu, c'est auprès de ce roi, que les Grecs étaient introduits presque comme des coupables: « Regardez autour de vous.

leur dit d'abord Alphonse ; vous n'êtes pas sur une terre ennemie. »

Toutefois, comme il rendait lui-même la justice à ses sujets avec beaucoup d'attention, il ouvrit les lettres du gouverneur de Catane, et voulut apprendre de Lascaris tous les détails de l'événement qui conduisait les Grecs devant lui. Après avoir écouté ce récit, il se livra tout entier à la vive curiosité que lui inspiraient ces étrangers, et donna des regrets amers à la perte de Constantinople. « Malheureux chrétiens! disait-il, pourquoi nous déchirons-nous de guerres perpétuelles, tandis que les barbares s'avancent chaque jour dans l'Europe! Quel avertissement pour nous, que la prise de Constantinople ! » En même temps le roi demandait quels monumens des arts, quels livres on avait sauvés : il paraissait presque s'en occuper autant que de la chute d'un empire. « Que n'ai-je pu m'armer, disait-il, pour cette cause si sainte ! Mais j'étais en guerre avec Florence, qui vient enfin de m'offrir une bonne paix ; et aujourd'hui il me reste à me venger de Venise et de Gênes. Cependant la vieillesse approche ; mais j'espère bien, en dépit d'elle, avoir encore assez de force pour chercher les Barbares sur le Bosphore, comme je les ai vaincus dans Tunis. J'exciterai les princes chrétiens ; j'appellerai les Francs d'au-delà les monts. Mais vous, payez-moi mon hospitalité ; répandez vos sciences dans mes États ; nous avons des écoles à Naples, où je vais souvent

écouter les maîtres habiles. Restez parmi nous, ô Grecs! Rome vous abandonne; moi, je veux vous accueillir et vous venger. » En même temps le roi fit apporter le présent que venait de lui envoyer la seigneurie de Florence, et qui avait désarmé son ressentiment; c'était un précieux manuscrit de Tite-Live *. Heureux temps, que celui où, pour acheter la paix, on cédait un livre au lieu d'une province! Les Grecs eux-mêmes furent étonnés de ce prix extraordinaire que l'on attachait dans l'Occident aux ouvrages de la pensée; et ils en conçurent l'espoir d'un meilleur avenir. Leur empressement de passer en Italie redoubla. Vainement Alphonse prodigua tous ses efforts pour les retenir à sa cour; ils devaient préférer la libre hospitalité de Florence. Le roi leur fit promettre seulement que quelques-uns d'entre eux s'arrêteraient à Naples, pour y répandre les arts de la Grèce.

Embarqués au port de Palerme, sur une galère espagnole, ils touchèrent bientôt l'Italie, où la nouvelle de leur désastre était déjà partout répandue, et adoucissait en leur faveur l'amertume des haines religieuses. En abordant sur la côte de Naples, ils virent tout un peuple qui poussait des cris de consternation et d'effroi. Le nom de Mahomet retentissait dans cette foule, avec des prières à Dieu et à tous les saints du ciel, pour détourner de l'Italie le fléau de sa colère. De longues processions

* *Tiraboschi*, t. VI.

sortaient des églises, et promenaient les choses saintes au milieu des habitans, qui se jetaient à genoux sur leur passage. Ils racontaient entre eux mille prodiges précurseurs de la chute de Byzance. On avait entendu des armées s'entrechoquer dans l'air; des pluies de sang étaient tombées du ciel, et l'on avait trouvé les reliques des saints dispersées hors du sanctuaire. La vue des fugitifs augmenta cette panique terreur : il semblait que les flottes de Mahomet et ses terribles janissaires allaient apporter le ravage et la mort dans l'heureuse Italie. Des femmes fuyaient avec leurs petits enfans dans les bras; et les hommes se faisaient bénir par les prêtres, comme s'il eût fallu bientôt combattre et mourir.

Au milieu de cet effroi, les Grecs trouvèrent des dispositions hospitalières et généreuses. La crainte avait produit la pitié. La vie douce de ces peuples, la mollesse de leur climat et de leur génie leur rendaient plus redoutable l'invasion de ces Barbares d'Asie, qui profanaient les temples, détruisaient les villes, et enlevaient les peuples en esclavage. Lascaris, en voyant cette terreur, disait : « Où donc sera l'asile des arts et de la pensée contre l'oppression des barbares? Où se conserveront ces nobles trésors de l'esprit humain, que nous possédons encore? — Vous ne devez pas, lui répondait le Vénitien Bembo, juger de l'Italie par Naples, par une ville subjuguée. Ces pauvres gens! ils ont peur comme s'ils n'étaient pas déjà conquis. C'est ma li-

bre patrie qui peut lutter contre les Turcs. Ses flottes seront le rempart de l'Europe. » Il parlait ainsi : il était jeune, il aimait la gloire, et ne siégeait pas encore au sénat de Venise : mais quelques jours après, étant retourné dans sa patrie, il apprit qu'elle avait fait un traité d'alliance avec les Turcs, pour se ménager la conquête peu durable de quelques villes de la Morée, et une part dans l'oppression de la Grèce.

Cependant, on disait que le souverain pontife allait enfin armer tous les princes de l'Europe pour reprendre Byzance ; on parlait d'une flotte de dix galères qui devait mettre à la voile ; et les Grecs, avec un triste sourire, écoutaient le récit de ce faible appareil, en songeant aux innombrables soldats de Mahomet. A mesure qu'ils avançaient en Italie, ils sentaient s'appesantir sur leurs têtes la ruine irréparable de leur empire : ils voyaient partout un asile, nulle part un secours et une vengeance.

Divisée en états rivaux et nombreux, l'Italie semblait agitée d'une émulation de savoir et d'élégance sociale inconnue jusqu'alors. De toutes parts l'antiquité sortait de ses ruines, et l'amour des arts renaissait avec elle. Dans les villes, des maisons, d'une architecture encore imparfaite et grossière, étaient décorées par des statues, que l'on tirait du milieu des décombres, ou du lit des fleuves qui les avaient ensevelies. La vue des Grecs excitait la curiosité : on se pressait autour d'eux pour les écouter ; on

s'occupait de leurs sciences, bien plus que de leurs malheurs.

Impatient de ces vains égards, l'évêque d'Éphèse avait hâte de se rendre à Rome, et ne pouvait renoncer à l'espoir de cette croisade tant promise. « Séparons-nous, dit-il à Lascaris, faites parler pour la Grèce nos arts et le génie de nos pères. Dieu permet cette voie profane pour intéresser à son culte les princes de la terre. » Lascaris suivit le jeune Médicis à Florence. En approchant des bords de l'Arno, il sentit plus vivement tous les regrets de la patrie perdue. C'était le doux climat des plus belles contrées de la Grèce; et c'était une terre d'exil! Mais la générosité de Cosme de Médicis avait déjà recueilli beaucoup de familles grecques fugitives; et les vaisseaux de son commerce ramenaient chaque jour quelques-unes de ces tristes victimes. Tous ses soins lui semblèrent payés par la présence de Lascaris apportant les arts et les monumens de la Grèce.

Là commença cette noble mission du génie grec au milieu de l'Italie. Florence vit alors briller cette Académie platonicienne, qui répandait l'enthousiasme, meilleur que la science. Cosme de Médicis la reçut dans son palais, agrandi par l'art de Donatello. Là se réfugiaient ces hommes que nous avons vus errant avec Lascaris. De là leurs paroles éloquentes interprétaient les grands génies de la Grèce: c'était une vive lumière partout répandue. On abandonnait une scolastique étroite et barbare pour se tour-

ner vers ces nobles études. L'idée sublime du beau reparaissait dans les arts du dessin, comme dans les inspirations de la pensée; et les Italiens eux-mêmes appelaient Florence la ville d'Homère.

Délivré des longues agitations qui avaient troublé la république, maître paisible de ses concitoyens, Médicis n'aspirait qu'à les occuper par les lettres et les arts. Il touchait à la vieillesse; le feu de vivacité qui l'animait autrefois était tempéré maintenant par une douceur majestueuse. A l'activité du commerce, aux intrigues de la place publique, il aimait à substituer d'agréables entretiens dans ses belles retraites de Fésolles et de Careggi. Là le dictateur adroit de Florence n'était plus qu'un philosophe ingénieux, passionné pour tous les plaisirs de la science. Ses deux fils l'imitaient; et Laurent de Médicis, encore enfant, promettait de continuer cette belle tradition dans une même famille. Cosme avait rassemblé près de lui quelques jeunes Italiens, épris de ce même attrait pour les arts. Leur vive imagination se laissait ravir à cette philosophie des Grecs, où la raison était parée de poésie. Cosme de Médicis se délassait en méditant avec eux sur ces théories sublimes. « Venez, écrivait-il un jour à Marsile *, le plus célèbre disciple des Grecs; apportez-moi le livre de Platon sur le souverain bien. Il n'est pas de recherche qui m'occupe davantage : venez, et n'oubliez pas la lire d'Orphée. »

Ce culte pour les arts et le génie de la Grèce fut

* Fabroni. Vita Cosmi.

porté si loin, que l'on célébra dans le palais des Médicis la fête de Platon, qui, depuis douze siècles, avait cessé dans Athènes. L'image du philosophe fut inaugurée dans les jardins de Careggi, ornés des marbres les plus précieux de la Grèce et dessinés comme les bosquets d'Académe. Le ciel de la Toscane jetait sur cette fête une lumière aussi brillante que le climat de la Grèce. Les disciples de Platon semblaient réunis : on lut un passage de ses éloquens écrits sur l'immortalité de l'âme, et la beauté de la vertu. On récita des hymnes à sa gloire. On remercia la Providence d'avoir accordé jadis à la terre cet homme vertueux et ce divin génie. Les Italiens étaient saisis d'une ivresse d'admiration ; les Grecs fugitifs éprouvaient une sorte d'orgueil en voyant honorer après tant de siècles les souvenirs de leur patrie. Gémiste se croyait dans Athènes affranchie des barbares.

Mais Lascaris, qui, dans les lettres, ne cherchait qu'une espérance de servir et de ranimer la Grèce, vivait malheureux parmi les fêtes et le repos de Florence. Souvent, lorsqu'au milieu d'une jeunesse accourue de toute l'Italie pour l'entendre, après avoir redit les grandes pensées de l'ancienne Grèce, il parlait de l'oppression de sa patrie, toutes les âmes étaient émues de colère et de pitié. Mais cette noble chaleur passait avec la mobile vivacité des imaginations d'Italie. La politique de Cosme ne songeait pas d'ailleurs à prendre la moindre part dans

des guerres aventureuses; et il croyait faire assez d'embellir Florence par le commerce et par les arts. « Soyez heureux parmi nous, » disait-il à Lascaris. Quand on annonça le projet du souverain pontife de marcher lui-même à la tête d'une croisade : « Voilà, dit-il, un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme. »

Cependant l'évêque d'Éphèse et Nicéphore étaient arrivés dans Rome, qui retentissait encore des prières ordonnées pour la délivrance de la chrétienté. Ils apprirent qu'au-delà des monts la ruine de Byzance avait excité la colère des Francs. Plusieurs pélerins, venus à Rome pour les indulgences de la croisade, racontaient une fête célébrée dans le palais du puissant duc de Bourgogne, et où le courage des chevaliers s'était enflammé par un spectacle extraordinaire. Au milieu des joies du banquet, on avait vu paraître dans la salle, sur un éléphant conduit par un Sarrazin de taille gigantesque, une femme vêtue de deuil, et qui semblait captive. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, cette femme, comme si elle eût représenté l'Église prisonnière des infidèles, avait chanté d'une voix douloureuse une complainte, pour appeler à son secours les preux de France et de Bourgogne. La foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus chrétiennes figurées par autant de jeunes filles vêtues de blanc, étaient venues ensuite chantant tour à tour des vers pour émouvoir le cœur des

fidèles. A cette vue, tous les chevaliers, et le duc à leur tête, avaient juré de prendre la croix ; ils avaient juré sur la Toison d'Or, sur le nom de la Vierge, et sur le faisan, symbole de cette chevalerie d'Occident.

Ces idées, ces coutumes étaient bien nouvelles pour des Grecs de Byzance et d'Éphèse ; mais la réputation du courage des Francs (14), toujours célèbre dans l'Orient, ranimait la confiance des fugitifs. Théodore, dans l'ardeur de sa foi, contemplait déjà la croix victorieuse relevée sur les murs de Constantinople, et le temple de Sainte-Sophie, sanctifié de nouveau par le culte du Seigneur.

Cet espoir l'emporta sur sa répugnance pour un déserteur de la foi grecque, et il se pressa de voir le cardinal Bessarion. Il se rendit à son palais, au pied du mont Quirinal, près de l'église des Saints-Apôtres. En traversant le péristyle, les yeux de l'évêque d'Éphèse furent frappés des richesses de la cour romaine. Sous un immense portique étaient réunis des marbres précieux de l'ancienne Grèce, des vases d'airain, des statues, monumens immortels du paganisme aboli. Tous ces trésors récemment découverts, tout ce luxe de l'antiquité renaissante, ornaient avec un peu de désordre la demeure du savant cardinal : et des prêtres de l'église de Rome prenaient garde, en passant, d'embarrasser leur robe dans les magnifiques débris de quelque dieu mutilé. Tous ne louaient pas également le zèle curieux de

Bessarion. Quelques-uns remarquaient avec ironie, qu'à ces soins profanes il était facile de reconnaître un Grec d'origine, un néophyte, ancien disciple de l'erreur. Retiré dans le lieu le plus solitaire de son palais, le cardinal était dans ce moment occupé d'une question de philosophie qui lui semblait mal expliquée par Aristote. Cependant, averti de la présence de Théodore, il abandonna tout pour voir un compatriote; et quelle que fût la division de ces deux hommes, leurs premières paroles, dans cette langue qui leur était commune, furent pour eux pleines de douceur. Bessarion n'était plus jeune : et les voyages, l'étude, les chagrins de l'ambition avaient vieilli les traits de son visage, où brillait une empreinte italienne et grecque à la fois, un mélange de vivacité, de finesse et d'enthousiasme, tempéré par la fierté d'un cardinal. Ses manières étaient simples : son vêtement rappelait celui des religieux de saint Basile; et il portait, suivant l'usage d'Orient, cette barbe longue dont se moqua Louis XI, dans l'audience solennelle qu'il lui donnait un jour, comme ambassadeur de la cour de Rome.

Accueilli par son ancien adversaire, Théodore s'informa promptement du sort des jeunes Grecques appelées en Italie, et du respect qu'on avait eu pour leur foi. Bessarion interrogeait l'évêque d'Éphèse sur les monumens de la Grèce profane; il se reprochait de n'en avoir pu recueillir encore qu'un bien petit nombre. «Mais quoi, disait Théodore, quelle

est cette vaine curiosité? sachez-le donc : l'Évangile est sous les pieds de l'impie. Nos frères de Grèce et d'Orient sont entre l'apostasie et l'esclavage. Il n'y aura bientôt plus de chrétiens dans la Grèce. Pontifes d'Italie, vous accueillez les traditions d'Athènes et les livres des gentils, mais vous laissez périr la vraie foi. — La vraie foi, dit Bessarion, elle est à Rome dans le sacré collége. — La vraie foi, reprend l'évêque d'Éphèse, est celle des martyrs; elle est gravée sur la dernière pierre de nos églises détruites et dans le cœur de nos pontifes égorgés. » En achevant ces mots, il sortit plein de colère.

Cependant Bessarion prodigua ses soins et sa richesse aux Grecs fugitifs. Retirées dans un saint asile, les religieuses de Byzance y conservaient leur règle austère. Un grand nombre de familles du Péloponèse et des îles étaient accueillies au port d'Ostie. Beaucoup d'autres étaient rachetées de l'esclavage. Le souverain pontife montrait également de la charité pour le malheur, et de l'admiration pour la science. Il enviait à Florence cette académie platonicienne fondée par les Médicis. Il encouragea les mêmes études dans Rome.

Parmi toutes ses dignités apostoliques, Bessarion était supérieur du monastère de *Crypta Ferrata*, bâti dans la *villa* de Cicéron, à Tusculum. Là souvent il réunit quelques-uns de ses éloquens compatriotes; et il semblait que l'ombre du génie de la Grèce vînt errer sur ces ruines qu'avait illustrées le

génie de Rome. Que de fois, dans ces entretiens, on espéra de voir la Grèce affranchie des barbares! Que de fois on se promit d'armer les princes d'Occident pour une cause si sainte! Lascaris quitta le repos de Florence et l'amitié des Médicis, pour venir exciter Bessarion, et ranimer en lui le zèle de la patrie par l'amour des arts. Souvent, sur les débris de Tusculum, il montrait à ses yeux la barbarie menaçant toute l'Europe, et Mahomet poursuivant bientôt dans l'Italie la Grèce renaissante. Le cardinal était touché de ses images : de telles paroles étaient plus puissantes sur lui que les prières hautaines de Théodore. Quand il voyait près de lui ces hommes ingénieux et enthousiastes, dont il était le compatriote, il oubliait les querelles religieuses et les défiances de la cour de Rome, il s'animait, comme eux, au souvenir des grands génies de la Grèce ; il versait des larmes, en pensant que cette patrie d'Homère et de Platon était la proie des barbares; il écoutait avec une sorte d'illusion les vives paroles de son maître Gémiste rêvant la liberté d'Athènes, qui serait encore quelque jour le temple de la philosophie et des arts ; il était ému de cette pensée, il redevenait Grec à force d'être platonicien : et il promettait d'employer son zèle, ses efforts, son crédit dans le sacré collége, pour hâter une croisade, surtout si l'église grecque voulait enfin reconnaître ses erreurs, et accepter avec une foi docile l'union de Florence.

Mais rien de cela ne répondait aux vœux ardens de Théodore. Il était inquiet du séjour de Rome pour la foi de ses frères; il était plus inflexible dans l'exil qu'à Byzance; il s'accusait d'avoir désiré le secours si tardif et si dangereux des Latins. En vain Nicéphore, dans son zèle plein de douceur, cherchait à calmer cette âpre véhémence. Il était faible devant l'évêque d'Éphèse; il respectait son invincible fermeté; il s'effrayait à l'idée de paraître lui-même abandonner encore la foi de ses frères malheureux; il eût craint, en combattant Théodore, de sembler parjure.

Ainsi l'évêque d'Éphèse, dans une longue attente, vit passer les espérances qu'il avait formées pour le salut de la Grèce. Les pontifes romains se succédèrent. Bessarion lui-même fut près d'obtenir le trône pontifical; et l'ancienne jalousie des Latins contre les Grecs, la défiance pour un nouveau converti, tout zélé qu'il était, l'écartèrent seules de cet honneur, où l'appelaient son savoir et son génie. Déchus de l'espoir d'un si grand appui, les Grecs se consumèrent en vains efforts. Leur zèle même nuisait à leur puissance. L'orgueil de l'église latine s'effrayait de la hauteur de ces prêtres d'Orient qui, proscrits, fugitifs, sans patrie, sans autels, ne perdaient rien de l'inflexibilité de leur foi, et n'auraient pas acheté d'un repentir le salut de la Grèce.

Enfin cependant l'Europe parut touchée de leurs plaintes, ou plutôt de ses propres périls. Æneas

Sylvius, ami passionné des arts et zélé pour la gloire du nom chrétien, fut élu souverain pontife, tandis que Mahomet étendait son empire jusqu'au Danube, et envahissait à la fois le Nord et le Midi de l'Europe. Venise menacée, Belgrade assiégée, tous les pays voisins de la Grèce subjugués comme elle, effrayèrent l'Occident. Le pontife romain fit un dernier effort pour apaiser les inimitiés des princes chrétiens, exciter l'ardeur des peuples, les réunir dans une croisade, et rejeter enfin les barbares au-delà de l'Europe. Il convoqua, dans cette espérance, un concile à Mantoue. On y vit les ambassadeurs de France et de Pologne, ceux du roi de Naples, des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et des républiques d'Italie. Le duc de Milan, François Sforce, y parut. Les envoyés de l'île de Lesbos, de l'Épire et de Monembasie dans la Morée, retracèrent les maux de leur pays. Le souverain pontife et Bessarion parlèrent avec éloquence. La guerre fut résolue. Bessarion repartit alors pour solliciter les secours des princes d'Allemagne; et le souverain pontife annonça la réunion de la croisade dans la ville d'Ancône.

Mais les rois, malgré leurs promesses, étaient distraits par leur ambition et leurs querelles. Alphonse d'Aragon était mort, avant d'avoir fait la paix avec Venise. Le duc de Bourgogne avait vieilli, en projetant une croisade dans les fêtes de sa cour; et maintenant il redoutait l'ambition de Louis XI.

L'Allemagne était pauvre et divisée; l'Angleterre était agitée par les guerres sanglantes des deux familles royales. Les princes d'Italie se surveillaient l'un l'autre. Les dîmes réclamées par la cour de Rome commençaient à peser aux peuples. L'empereur d'Allemagne abandonnait la Hongrie. Il n'accourut à la voix du pontife romain que des hommes obscurs et sans pouvoir. Toutefois le cœur des réfugiés palpita de joie; ils crurent toucher au moment de revoir leur patrie, et de combattre pour la délivrer. Mais la mort du pontife romain vint détruire toutes ces espérances. Faible vieillard, épuisé par les efforts d'une si grande entreprise, il expira dans Ancône, en faisant des vœux pour les chrétiens de la Grèce, et en recommandant à l'Europe de venger cette cause sacrée. Le zèle religieux, ranimé par un grand homme, s'éteignit avec lui; les mœurs plus douces, l'activité du commerce refroidissaient les esprits pour ces guerres lointaines. Les Vénitiens seuls voulaient combattre, parce qu'ils avaient besoin de se défendre. Leur ambition fit la paix, quand elle n'espéra plus tirer parti de la guerre.

Ainsi livrés à la politique intéressée de l'Europe, les Grecs continuaient d'éclairer de leurs sciences des peuples qui les abandonnaient. Ces apôtres des lettres eurent en peu d'années répandu leur langue et leur philosophie dans les villes d'Italie. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, révélés de toutes

parts, excitèrent un enthousiasme inconnu jusqu'alors. Le zèle exclusif, qui d'abord attacha les esprits à la contemplation du génie antique, semblait ralentir l'originalité nationale; mais elle germait avec plus de force sous cette riche culture. Les grands hommes du seizième siècle allaient naître; les bannis de la Grèce, qui travaillaient à préparer cette grande époque, ont laissé peu de gloire; leur puissance fut toute entière dans la parole, et fugitive comme elle. Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts; ils agitèrent l'esprit humain; ils sauvèrent la plus belle moitié des monumens antiques; mais, eux-mêmes, ils n'ont pas créé de monumens. Ainsi leur souvenir a disparu dans la gloire des hommes formés par leur exemple, et la grandeur même de leurs services en a plus rapidement fait perdre la trace.

Après la mort du pontife romain, l'évêque d'Héraclée, n'espérant plus rien de l'Europe, retourna dans l'Orient pour y soutenir la foi de ses frères contre les épreuves de l'esclavage. « C'est là seulement, dit-il, que je dois expier mon ancienne faiblesse, dont Rome me fait souvenir. » On raconte qu'il vécut quelque temps à Constantinople et dans la Morée, portant partout l'ardeur de sa charité, s'introduisant dans les bagnes des esclaves chrétiens, bravant chaque jour la peste et le cimeterre des Turcs. Doux autant qu'intrépide, il calmait ces haines religieuses que les chrétiens des deux communions

conservaient en Orient jusque sous le poids de leurs fers. Il leur prodiguait également ses secours et leur prêchait le même Évangile. Il n'était plus sectaire, il était chrétien; et dans sa bouche la divine parole inspirait un zèle plein de force et de patience. Il périt au milieu de ces œuvres saintes. Les Turcs, en permettant aux Grecs vaincus de racheter leur vie et l'exercice de leur culte par un tribut annuel, leur enlevaient une partie de leurs enfans pour les convertir à la foi musulmane ; et ils punissaient avec une grande cruauté tout prêtre chrétien qui cherchait à inspirer à ces jeunes Grecs l'horreur d'une telle apostasie. Accusé d'avoir voulu ramener à la religion de leurs pères quelques-uns de ces otages de l'Islamisme, élevés parmi les Azamoglans de Byzance, Nicéphore subit un affreux supplice. Son corps brisé à coups de marteaux de forge fut jeté à la mer, de peur que les chrétiens ne l'honorassent; mais son nom resta consacré dans la Grèce comme celui d'un martyr.

Avant d'apprendre cette fin glorieuse de Nicéphore, l'évêque d'Éphèse avait aussi quitté l'Italie, conduit par une autre espérance. Sur les plus âpres sommets de l'Épire, vivaient des pâtres à demi sauvages, dès long-temps traités de rebelles par les souverains de Byzance, mais qui, n'ayant jamais été souillés par le mélange d'une barbarie étrangère, conservaient dans leurs mœurs et dans leur courage la plus vive empreinte du génie national. Ces Grecs,

autrefois invincibles à la puissance romaine, n'avaient été domptés que par le christianisme; et ce joug, le seul qu'ils eussent porté jamais, leur inspirait d'autant plus de haine pour l'oppression des Turcs. C'est parmi eux que Théodore alla chercher un asile où il pût long-temps souffrir pour la foi et pour la patrie. Jeté par un navire italien sur les côtes de l'Épire, il traversa le pays désolé, et parvint dans les montagnes, sans autre trésor que son Évangile et sa croix d'évêque. Ces hommes belliqueux qui vivaient dans un continuel péril, entre les assauts des Turcs et toutes les privations d'un climat rigoureux, accoururent avec joie près du saint prêtre qui leur semblait envoyé par le ciel. Leurs villages avaient été brûlés dans les incursions de leurs barbares ennemis. Ils n'avaient plus d'autre refuge pour leurs familles, que le creux des rochers, et quelques huttes grossièrement construites aux lieux les plus inaccessibles, et sous les coups de la tempête. Ils campaient la nuit en plein air près des feux allumés; le jour, ils avaient à combattre sans cesse les postes des janissaires; et lorsqu'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils périssaient dans d'horribles tortures. Mais jusque-là ils étaient libres; et cette vie dure entretenait en eux le patriotisme et le courage. Théodore bénit le ciel d'avoir à partager de si rudes épreuves, qui promettaient d'être couronnées par le martyre.

On dit qu'il habita long-temps parmi ces bandes

guerrières dont la race s'est perpétuée sur les montagnes de la Grèce. De là, il visitait quelquefois les saints monastères qui couvrent les hauteurs de l'ancienne Arcadie. Il ranimait la foi des religieux découragés par l'oppression des Turcs. Il apparaissait au milieu d'eux comme une image de l'antique église : et lorsqu'au retour de la solennité de Pâques il célébrait sur la montagne le divin sacrifice, et chantait l'hymne du Christ glorieux, à ces mots *le Christ est ressuscité*, *le Christ est vainqueur*, les pâtres, les laboureurs accourus de toutes parts, croyaient entendre une voix prophétique annoncer l'affranchissement et la renaissance de la Grèce. On répétait les paroles sacrées ; on les mêlait au salut du matin et à l'adieu du soir. Une commune joie se répandait depuis les sanctuaires du couvent de Méga-Spiléon, et les sommets d'Agrapha, jusqu'aux villages de la plaine asservis par les barbares. Ainsi la religion soutenait ce peuple affligé, et faisait vivre son espérance. Que de fois Théodore, dans les plus âpres retraites de l'Épire et de la Thessalie, célébra les cérémonies sacrées, au milieu des klephtes adoucis par ses paroles ! Que de fois il ranima leur constance dans la défaite, ou les rendit humains après la victoire ! L'Évangile par sa voix enseignait à ces Grecs sauvages des vertus dignes de leur valeur. Parmi les représailles d'une vengeance journalière et terrible, souvent on vit briller en eux la générosité, la pitié pour les faibles, le respect pour les

femmes captives. Le saint évêque, disaient-ils, nous bénira. Il était comme une conscience visible pour ces hommes incultes et farouches.

Il leur rendait une patrie par la religion ; et quand ses paroles pleines de foi leur montraient le temple de Sainte-Sophie souillé, la croix d'or et la table sainte brisées par les infidèles, tous voulaient mourir chrétiens et libres. Souvent, dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie, et sur les sommets du Pinde, on entendit répéter le chant de la ruine de Byzance. Au milieu de l'esclavage et du désert, on redisait cette prophétie poétique, où respire tout l'espoir de la Grèce chrétienne : « O Vierge sainte, souveraine maîtresse ! Silence, ne pleure pas, ne gémis pas ; avec le temps et les années, et la ville et le grand monastère, toutes ces choses seront à toi de nouveau. »

Ainsi l'évêque d'Éphèse entretenait l'amour du pays et l'espoir de la délivrance parmi ces peuplades fidèles et ignorées, qui avaient à peine connu l'empire au temps de sa splendeur. Il se consolait lui-même dans la pensée qu'un jour, de ces retraites sauvages, sortiraient les vengeurs de la croix, et les libérateurs du temple. Il préférait leur rude simplicité et leur foi naïve à la mollesse et aux arts nouveaux de l'Occident. Il vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans cet apostolat, où le soutenait l'espérance. Quelquefois, par l'entremise d'un marchand étranger, ou d'un moine voyageur du mont Athos,

il fit parvenir des nouvelles de la Grèce à ses compatriotes dispersés à Rome, à Florence, à Mantoue. Il leur parlait de ces Grecs sauvages, autrefois dédaignés par l'empire, et où se retrouvait la patrie : « Tâchez d'émouvoir vos peuples polis, écrivait-il à Lascaris : moi, j'anime nos barbares. Répandez les arts dans l'Europe ; je conserve la religion dans la Grèce. » Au milieu de ces soins, il mourut plein de jours. Les pâtres de la montagne lui creusèrent une tombe dans la roche qu'il avait habitée. On se partagea ses vêtemens, comme de saintes reliques. Les feuillets de son Évangile furent distribués entre les familles errantes de la peuplade. On allait prier sur sa tombe, d'où jamais, dans leurs combats et leurs fuites, les montagnards ne laissèrent approcher les Turcs. Long-temps après les pères montraient à leurs enfans la pierre où le saint évêque s'était assis, le torrent desséché où il avait célébré le divin mystère, l'arbre auquel il avait suspendu une image de la Vierge sainte, le sommet de la montagne où il avait ranimé le courage des Grecs, l'étroit et sombre défilé où il avait obtenu la vie des prisonniers turcs enlevés dans la plaine; et le souvenir d'un homme conservait tout un peuple.

Tandis que la Grèce se renouvelait lentement par la barbarie, ses arts antiques éclairaient l'Occident. Protégée d'abord par la cour pontificale, l'imprimerie faisait connaître à l'Europe les chefs-d'œuvre d'Athènes; l'ignorance se dissipait à la lueur de ces

sublimes modèles. Ainsi s'accomplissait l'heureuse révolution qu'avait annoncée Lascaris. Pour lui, satisfait d'avoir mis la main à ce grand ouvrage, il tournait incessamment ses regards vers la Grèce. Ce sentiment était plus vif encore dans ce vieux adorateur de Platon, dans Gémiste chassé de son pays esclave. Le séjour de Rome et même de Florence ne put le retenir long-temps. Il aima mieux aller achever sa vie sous la domination des Turcs, au milieu des ruines d'Athènes. Arrêté par un charme puissant, il voulut mourir dans ces lieux sacrés pour lui, comme ces prêtres du polythéisme, qui, au milieu du renversement de leurs idoles, lorsque les temples étaient détruits, la flamme du sanctuaire éteinte, ne pouvaient être arrachés du lieu où ils avaient adoré des divinités qui n'étaient plus.

Sans partager ce culte aveugle pour le sol de la Grèce défigurée par l'esclavage, Lascaris voulut aussi se rapprocher de son infortunée patrie. Après avoir rempli à Florence, à Rome, à Mantoue, cette noble tâche de multiplier, de répandre les sciences et la philosophie de la Grèce, quand il vit une génération nouvelle se former autour de lui, quand il fut assuré que l'inestimable dépôt conservé par ses efforts était désormais acquis au genre humain, malgré la faveur des républiques et des princes d'Italie il revint en Sicile (15). Il préféra cette contrée pour son dernier asile, parce qu'il y recevait plus vite des nouvelles de la Grèce, et qu'il pouvait y

recueillir par intervalle quelques malheureux compatriotes échappés à l'oppression des barbares. La civilisation de la Sicile était toujours imparfaite et grossière, les arts de la vie presque entièrement négligés, les sciences inconnues, l'usage du papier fort rare. Lascaris, par sa seule présence, y fonda cependant une école qui fut bientôt célèbre, et qui attira des disciples de toutes les villes d'Italie, et des autres contrées de l'Europe, même des îles Britanniques.

C'est là que ce généreux Grec, plus de trente ans après la ruine de Constantinople, s'entretenait encore de ses tristes souvenirs et de ses nobles espérances déjà presque accomplies. Il avait vu, dans ce long intervalle de temps, beaucoup de projets formés en Europe pour la délivrance de la Grèce : les pontifes de Rome l'avaient souvent réclamée, les rois l'avaient promise. Rien ne s'était fait. La mort de Mahomet avait affranchi l'Italie de la terreur, mais avait laissé la Grèce dans les fers de Bajazet.

Cependant l'esprit humain s'était éclairé ; les arts avaient fait de rapides progrès ; une industrie d'abord merveilleuse était devenue presque populaire. Lascaris recevait de Rome ou de Venise ces ouvrages, dont il avait apporté en Italie les précieux originaux, maintenant reproduits par un art indestructible. Un jour qu'entouré de ses disciples il achevait de leur interpréter le sublime passage de Platon, racontant, sous une forme à demi fabuleuse, les vieil-

les traditions de l'Égypte sur l'île Atlantide, il apprit qu'un pilote génois venait de découvrir un nouveau monde, et de retrouver cet autre hémisphère que les siècles antiques avaient connu, ou que Platon avait deviné.

Belle époque de l'histoire moderne! Heureux âge de l'esprit humain où les âmes encore jeunes et naïves avaient incessamment le plaisir de la science et l'émotion de la découverte!

Lascaris, avec une vivacité d'imagination que la vieillesse n'avait pas affaiblie, versa des larmes, en apprenant cette nouvelle conquête du génie de l'homme. Dans les derniers temps de sa vie, il entretenait souvent les jeunes étrangers de cette grande révolution du monde; il parcourait avec eux tout ce qui s'était fait en Europe de grand et de nouveau depuis trente ans, les lettres florissantes, le génie des anciens retrouvé, leurs pensées entendues et inspirant des pensées nouvelles, enfin l'univers s'agrandissant à la même époque où les esprits s'éclairaient. Préoccupé de ces réflexions, et toujours animé par ce prosélytisme des arts qui avait passionné sa jeunesse, Lascaris, avant de mourir, conduisit un jour les jeunes étrangers rassemblés près de lui au lieu où, pour la première fois, il était débarqué, dans sa fuite de Constantinople. Il voyait parmi ses disciples les successeurs de ces généreux Italiens, dont il avait alors reçu les secours. Le plus brillant d'entre eux, le plus zélé pour les arts de la Grèce, était le jeune Bembo (16),

fils du sénateur de Venise, aux yeux duquel Lascaris avait autrefois justifié, sur ce même rivage, les arts et les sciences calomniés par la ruine de la Grèce.

Le sage vieillard prenait plaisir à rappeler ce souvenir, et à retracer l'image de ces premiers entretiens, comme assuré de les transmettre à la postérité en les confiant à la mémoire et au talent de ses élèves. « Je vais bientôt quitter la vie, disait-il, je ne laisse rien de moi; mais je vous ai formés dans l'amour des arts et des nobles sentimens qui les inspirent. Après ma mort, vous retournerez dans votre patrie; vous suivrez, dans la carrière des arts et du génie, ce mouvement qui doit entraîner l'Europe et qui commence par l'Italie. Combien de belles créations vous verrez éclore! A quelle gloire vous serez vous-mêmes associés! L'esprit de l'homme, échauffé par l'heureux levain de l'antiquité, fermente de toutes parts. Notre maître Platon a dit que les âmes arrivées à la vie retrouvaient par réminiscence tout ce qu'elles avaient su dans un autre monde, et que pour elles apprendre c'était se souvenir. Ainsi, le génie de l'antiquité devient chaque jour l'inspiration, et comme la pensée des temps modernes. Quand vous jouirez de cette heureuse révolution, quand vous en partagerez la gloire, songez à la Grèce esclave et malheureuse; souvenez-vous du jour où notre vaisseau fugitif vous apporta les monumens des anciens Hellènes. L'Europe ne sentira-t-

elle pas enfin la dette de reconnaissance qui l'engage envers notre patrie? Faudra-t-il attendre que ce nouveau monde qui vient à peine de sortir de l'Océan, instruit quelque jour par nos arts, dont il ne connaît pas encore le nom, s'intéresse à notre malheur, et nous envoie ses soldats et sa liberté! Et la civilisation doit-elle prendre un si long détour, avant de reparaître sur cette terre, d'où elle est sortie tant de fois? Oui, poursuivit Lascaris avec une sorte de chaleur prophétique, l'Europe entière n'abandonnera pas cette gloire. Quelque jour, l'enthousiasme des arts nous suscitera des vengeurs parmi les héritiers du génie de nos pères. »

Le vieillard ne survécut pas long-temps à cet entretien. Sa mort fut pleurée de la Sicile, à laquelle il avait donné l'idée d'une civilisation plus douce et d'une vie meilleure. Ses disciples se répandirent dans l'Europe, emportant avec eux le souvenir de ses paroles, et cette heureuse tradition de la Grèce qui vivait en lui. On a vu long-temps à Messine, dans l'église des Carmélites, un tombeau de marbre blanc, que les premiers citoyens de la ville avaient élevé à Lascaris; mais ce monument, négligé dans la suite, a péri sans retour. Car l'indifférence est plus destructive que le temps: et le sauveur des arts de la Grèce, Lascaris, à qui l'Europe doit tant de reconnaissance, n'a laissé trace de lui-même que dans quelques souvenirs transmis par ses disciples, et que nous avons essayé de rassembler.

NOTES.

(1) Ces descriptions appartiennent à la Sicile du quinzième siècle, telle que Bembo la représente dans un dialogue plein d'imagination sur l'Etna. Les mêmes lieux sont aujourd'hui incultes et stériles.

(2) Les Grecs s'exagéraient sans doute à leurs propres yeux la splendeur et la beauté de Constantinople; mais cette ville n'en était pas moins, à l'époque de la conquête, remplie des plus précieux monumens de l'art antique. Elle renfermait plus de livres et de sciences que tout le reste de l'Europe. Telle était l'idée que s'en faisaient les Latins. Le pape Pie II, dont Gibbon a célébré la sagesse et les lumières, nous donne, à cet égard, un témoignage qui n'est pas douteux : « Constantinople, dit-il, était restée jusqu'à présent l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance romaine, Constantinople la gardait de nos jours. »

Les peuples d'au-delà les monts n'avaient pas moins d'admiration que les Italiens pour cette ville savante. Comines, qu'il faut regarder comme un témoin des opinions de son temps, dit en parlant de la renaissance des lettres : « Ce rétablissement ne se fût guère avancé, si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II, et nous n'eussions pu dire encore une fois :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunce, Argyropule, Marulle, en un mot tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvait passer plus outre. »

Il y a bien quelque confusion dans cette date et dans ces noms; et probablement l'esprit humain aurait fini par passer outre sans cette catastrophe; mais ce qu'il s'agit de remarquer ici, c'est l'opinion des contemporains, et la manière dont ils virent la ruine de Byzance et l'émigration des Grecs.

(3) La précieuse collection rassemblée par Constantin Lascaris existe encore, et porte en effet la marque du soin prévoyant que nous avons attribué à ce zélateur des lettres. Transportée dans la Sicile et dans l'Italie, elle servit à faire connaître à l'Europe les plus célèbres écrivains de l'antiquité grecque; et maintenant elle est reléguée dans la bibliothèque de l'Escurial. On y voit la trace des efforts de Lascaris, pour conserver, pour réunir ces débris du génie antique, et l'intention généreuse qui l'animait. Plusieurs ouvrages, transcrits de sa main, portent des épigraphes qui rappellent quelque détail curieux, ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la Politique d'Aristote, sont écrits ces mots : « Louange à Dieu, auteur de tout bien! Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quiconque saura le comprendre. Πλείστη χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ παντὸς ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ κόπος καὶ τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τοῦ συνιέντος. »

Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Sicile et en Italie. Il se trouve aussi dans cette collection des lettres adressées à

d'autres fugitifs de Byzance, et des fragmens historiques qui n'ont jamais été publiés. Un abrégé d'histoire universelle, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constantinople, dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes : « Avec lui périt l'empire, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. » Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ρωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος, καὶ πᾶν ἀγαθόν.

(4) Ce Grec, l'un des plus savans et des plus ingénieux qui aient passé en Italie, vécut quelque temps dans l'île de Crète, qui, sous le pouvoir de Venise, conservait une civilisation détruite dans le dix-septième siècle par la conquête des Turcs. Il était poëte et platonicien.

(5) Plusieurs écrivains avaient remarqué cette heureuse coïncidence de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres grecques en Occident. L'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était. En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait trouver tant de choses admirables, n'étaient presque toujours qu'une réponse aux besoins et à l'activité de l'esprit humain tourné plus particulièrement sur un objet. Toutes les allusions que nous avons faites à ce mémorable événement sont d'une exactitude littérale. La bulle du pape Nicolas V en faveur du roi de Chypre est le plus ancien monument connu de l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de Constantinople. Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille impériale, Jean Lascaris, travailla dans une imprimerie de Florence, vers la fin du quinzième siècle. Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe, où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient pour recueillir des manuscrits antiques; Louis XII et

François Ier l'employèrent comme ambassadeur à Venise; Léon X se servit de ses conseils. Jean Lascaris était poëte, et il a célébré la découverte de l'imprimerie dans une pièce de vers que l'on peut traduire ainsi :

« Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et dit aux Muses : Que tardons-nous encore? nous sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste détaché du séjour éternel de la vérité, aplanit les routes glorieuses du poëte. Voyez ces fleurs nouvelles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissables, le rameau suppliant qui vous est présenté. Les poëtes implorent en foule votre divin secours; conservez, ô Muses, la gloire de la patrie. Apollon dit; et, pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce. »

Ces vers un peu chargés de mythologie sont un monument curieux de l'époque, mais ils ne valent pas sans doute les chants populaires de la Grèce moderne, publiés dans un précieux recueil où tout est neuf, la découverte et le commentaire.

(6) « J'arrivai au lieu où est situé le fameux châtaignier connu, à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de *Castagno di cento cavalli*, parce qu'on assure que cent chevaux pourraient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé, et placé sur une pente douce. Il était consacré autrefois à sainte Agathe, etc., etc. C'est à la protection de sainte Agathe que les habitans de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrens de lave. Cependant

tous les anciens édifices ont péri, et sous le règne de Guillaume-le-Bon, vingt mille habitans avec leur évêque furent abîmés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes. » *Voyage de Swinburne dans les deux Siciles*, tome III.

(7) Ce pain est de pâte de froment levée, sur laquelle on a imprimé les premières lettres de ces mots, Ιησους Χριστος νικᾶ, *Jésus-Christ est vainqueur.*

(8) Antoine de Palerme, dans son livre *de Gestis Alphonsi*, rapporte ces détails et beaucoup d'autres sur la passion d'Alphonse pour les lettres.

(9) Philelphe, savant italien qui avait habité Constantinople, a fait cette remarque. « Viri aulici veterem sermonis dignitatem atque elegantiam retinebant; imprimisque ipsæ nobiles mulieres, quibus, cùm nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus ille ac purus græcorum sermo servabatur intactus. »

(10) Cette expression est familière dans la langue actuelle. Les Grecs modernes appellent déserte la terre étrangère : Τὰ ἔρημα τὰ ξένα.

(11) Il ne reste plus de vestiges du Proscenium ; les pierres en furent employées dans les fortifications de la ville, par les ingénieurs de Charles-Quint. *Voyage de Swinburne dans les deux Siciles*, tome III.

(12) Les ruines de Sélinonte ont été souvent décrites, et tout récemment elles viennent d'être retracées, sous le rapport de l'art, avec une admirable pureté de dessin. L'illusion qui les fait prendre de loin pour une ville habitée est indiquée dans les récits de plusieurs voyageurs. « De loin, dit Swin-

burne, ces ruines ressemblent à une grande ville avec ses clochers; mes gens y furent trompés, et se réjouissaient d'arriver à un si bon gîte. Mais ils furent bien désappointés en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation. » M. de Forbin, dans ses ingénieux souvenirs de Sicile, raconte qu'il rencontra dans ce lieu désert une pauvre famille qui l'habitait.

(13) Cette devise, dont parle Antoine de Palerme, est gravée sur plusieurs médailles du règne d'Alphonse.

(15) On a conservé quelques lettres de Constantin Lascaris, datées de la Sicile; elles n'ont été publiées que dans le catalogue d'Yriarté. On y retrouve cet amour des arts et de la patrie que nous avons essayé de dépeindre. Souvent aussi le découragement d'un trop long malheur s'y fait sentir. Lascaris accuse avec amertume l'ingratitude des cours d'Italie, pour quelques-uns de ses savans compatriotes. Il refuse de retourner à Rome, qu'il appelle la nouvelle Babylone, et il se plaint de la barbarie de la Sicile, où il veut pourtant demeurer. Voici un fragment d'une lettre qu'il adressait à Jean Pardo, savant italien : « L'avarice des princes a relégué dans la Calabre Théodore élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronic, fils de Caliste, jusque dans les îles Britanniques où il est mort sans amis. Elle a forcé Démétrius de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des barbares. Je ne parle pas de mon maître, Argyropule, qui souffre la pauvreté dans Rome, et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure

ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu, je gémis de ne pouvoir m'embarquer, je ne sais que faire ni dans quelle terre aller. »

Le recueil d'Yriarté contient un autre fragment des écrits de Lascaris. C'est une espèce de préface de ses leçons publiques. Il y retrace les premiers efforts de l'Italie moderne, pour étudier les lettres antiques, surtout depuis que beaucoup de Grecs savans se furent retirés en Italie, à cause des malheurs de leur patrie. Il désigne dans ce nombre Argyropule, Théodore Gaza, Andronic, Démétrius: « Ces hommes, dit-il, et beaucoup d'autres se dispersèrent dans toutes les villes d'Italie, la langue grecque fleurit, enseignée non-seulement par les Grecs, mais par les Italiens même, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs; et si la jalousie de quelques savans et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fût opposé, tout serait rempli des monumens du génie grec, comme aux jours de l'empire romain. » Lascaris rappelle ensuite ses efforts pour répandre à Milan, à Naples, à Messine, le goût des lettres et de la philosophie grecque; et se livrant à l'enthousiasme, qui seul l'avait soutenu dans cette tâche souvent ingrate et laborieuse : « Quel bien plus grand que les lettres ! dit-il. Comment un homme peut-il l'emporter sur un autre, si ce n'est par la science ? Le riche y trouve la parure de sa prospérité, le pauvre, la consolation de ses maux, et le courage de mépriser toutes les peines de la vie. Il faut donc se livrer à l'étude, et orner notre âme du trésor le plus précieux, de celui qu'on ne peut ravir, et qui se conserve pendant et après la vie. »

(16) Bembo rappelle dans ses lettres et dans le dialogue sur l'Etna, le souvenir des années qu'il a passées en Sicile, près

de Constantin Lascaris. Il le nomme le plus vertueux et le plus éclairé des hommes. « *Nihil illo sene humanius, nihil sanctius.* » Il parle de son éloquence, de son goût exquis pour les arts, et de sa philosophie sublime. Tel fut l'ascendant de ces Grecs expatriés sur les hommes les plus célèbres de l'Italie.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS

LA CONQUÊTE MUSULMANE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉMEMBREMENT DE LA GRÈCE A L'ÉPOQUE DE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE. — CONQUÊTE DE LA MORÉE PAR LES TURCS.

Après la prise de Constantinople et le massacre des premières familles de l'empire, la civilisation grecque semblait ne plus exister que dans quelques pontifes et dans quelques savans qui emportaient avec eux les traditions et les monumens de leur littérature. Tel est le tableau que nous avons essayé de reproduire : c'est celui d'une nation chez laquelle le goût des travaux de la pensée survit à l'énergie des âmes, et où les hommes de caractère et de génie, s'ils peuvent y naître encore, n'ayant aucun

appui dans la foule, ne sont plus que des contemplateurs isolés et des enthousiastes sans pouvoir.

Aujourd'hui, tout au contraire, il se retrouve une nation grecque pleine de vigueur et d'audace, qui a peu de souci du passé, mais qui fait, comme par instinct, des actions héroïques. D'où vient ce contraste entre les derniers momens de l'empire grec, et la renaissance actuelle d'un peuple qui semblait disparu tout entier dans son esclavage? Quels événemens ont rempli cette époque intermédiaire, où les Grecs étaient frappés de mort civile, où leur histoire ne s'écrivait plus, où leur pays n'était plus que la propriété de leurs maîtres et le théâtre de quelques guerres, dans lesquelles ils figuraient seulement comme un accessoire de la conquête? Voilà maintenant le sujet de nos recherches; voilà l'étude toute historique qui doit expliquer comment les théologiens et les lettrés de Constantinople mourante ont aujourd'hui pour successeurs les pâtres guerriers du Pinde, et les matelots d'Ipsara.

« La Hellade, écrivait un Grec du dix-septième siècle*, nom jadis grand et glorieux, maintenant humble et misérable, est appelée la Grèce par les Européens, et la Romélie par les Turcs et les autres peuples. Dans le sens le plus étendu, elle comprend l'Épire, l'Acarnanie, l'Attique, le Péloponèse, la Thessalie, l'Étolie, la Macédoine, la Thrace,

* *Meletii Geographia.*

les îles nombreuses de la mer Ionienne et de la mer Égée. » Mais cette carte n'était pas celle de l'empire grec, lorsque Constantinople périt. Jamais cette antique et débile souveraineté ne s'était remise du choc terrible des Latins, et n'avait pu rassembler de nouveau ses membres épars.

A la fin de la conquête française, beaucoup d'îles grecques, l'Attique et une partie de la Morée, restèrent séparées de l'empire. Dès le commencement du quatorzième siècle, les Turcs avaient enlevé à Constantinople les provinces grecques de l'Asie Mineure, et appesanti leur joug sur ces peuples descendus des anciennes colonies de la Grèce et des premiers chrétiens de l'Orient. Ils avaient choisi, pour siége de leur empire, la ville de Broussa, bâtie au pied de ce mont Olympe d'Asie, dont les hautes cimes sont aperçues de Constantinople. Smyrne, Thiatyre, Antioche, Pergame, Sardes, Laodicée, Éphèse, toutes ces villes autrefois si riches, dans les contrées les plus riantes et les plus fertiles de la terre, avaient été prises ou ruinées par les Turcs. Une seule ville de la molle Ionie, Philadelphe, au pied du mont Tmolus, avait résisté long-temps à leurs assauts. Partout vainqueurs, les Turcs avaient permis aux Grecs de conserver leur religion, en payant tribut, et leur avaient laissé quelques églises. Bientôt ils avaient passé l'Hellespont, et s'étaient répandus dans l'Europe, où les Grecs énervés et désunis n'avaient pas opposé plus de résistance qu'en

Asie. En 1390, ils s'emparèrent de Larisse et de la Thessalie. Ensuite ils avaient envahi la Thrace jusqu'au mont Hémus ; et, suivant cette politique guerrière qui leur faisait placer leur capitale dans leur dernière conquête, ils avaient pris Andrinople pour siége de leur empire. En 1430, ils avaient saccagé Thessalonique, la ville la plus florissante de la Macédoine. L'année suivante, ils subjuguèrent la plus grande partie de l'Épire. Ainsi, maîtres du centre et des extrémités, ils séparaient la Grèce du reste de l'Europe, et ils s'avançaient jusqu'aux portes de Byzance, qu'ils environnaient d'une population de vainqueurs et de Grecs asservis.

La part des Vénitiens et des Génois n'avait pas été moins grande dans ce dépouillement de l'empire grec ; Venise s'était approprié, par la force ou l'argent, des principautés, des villes de la Grèce et de l'Archipel. Elle avait conquis Candie et Négrepont ; Corfou s'était donné à elle. Dans le quatorzième siècle, Argos et Napoli di Romanie ne lui avait coûté qu'une pension de 700 ducats à la veuve d'un seigneur feudataire, qui possédait ces deux villes. Lépante, dans l'ancienne Phocide, avait été de même échangée pour une pension de 500 ducats. Patras avait été livré par son archevêque, Étienne Zacharie. Modon et Coron étaient tombés au pouvoir des Vénitiens par l'abandon volontaire du prince grec de la Morée, qui cherchait à ce prix une protection contre les Turcs.

Les Génois avaient usurpé les îles de Scio, de Mytilène, et s'étaient établis dans les faubourgs mêmes de Constantinople. Un aventurier florentin avait conquis l'Attique. La Morée, Trébisonde étaient soumises à des princes grecs séparés de l'empire. Chypre avait pour roi un prince de la maison de Lusignan. Ainsi divisés en vingt dominations différentes, démembrés par de petites et faibles tyrannies, mélangés par des invasions étrangères, les peuples d'origine grecque avaient perdu tout sentiment de courage et jusqu'au nom de leur patrie. Il ne leur restait que le lien d'une religion commune.

La victoire de Mahomet servit presque à les réunir, en les menaçant d'un même esclavage. Toute la race grecque se sentit frappée par ce désastre. Dans la Morée et dans les îles, on fuyait sans savoir où aller *. La mer était couverte de vaisseaux, de barques, portant les familles et les richesses des Grecs. Les montagnes, les monastères, les îles occupées par les Génois et les Vénitiens, servaient de refuge. C'était, disent les chroniqueurs, une dispersion comme celle des Hébreux, après la ruine de Jérusalem.

Mahomet avait laissé d'abord ses soldats s'enivrer du pillage de Constantinople; lui-même racheta de leurs mains quelques Grecs des plus illustres familles, que, peu de jours après, il fit mettre à mort, sous prétexte d'une conspiration avec les princes d'I-

* *Chalcondyle*, l. 8.

talie. Choisissant désormais Constantinople pour capitale de son empire, il s'occupa de la repeupler d'habitans arrachés à toutes les provinces; et des colonies violemment transplantées vinrent combler le vide qu'avait fait le carnage. La population grecque demeura nombreuse à Constantinople, et occupa dès-lors un quartier qui prit le nom de Fanar.

Mahomet avait près de lui des interprètes grecs*, auxquels on donnait le nom de γραμματικοι. Il ne haïssait pas leur nation, qu'il accablait de tant de maux. Lui-même était instruit, savait quelques langues d'Europe, et n'avait d'un barbare que la cruauté. Connaissant le zèle des Grecs pour leur religion, il voulut le ménager, et peut-être y chercher un instrument de servitude. Il prit le temple de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée; mais il abandonna la moitié des autres églises aux Grecs, et leur ordonna de choisir un nouveau patriarche. Le synode des évêques nomma le moine Scholarius, qui, pendant le siége, avait été le plus grand adversaire de l'église latine, et le prophète de la victoire des Turcs. Mahomet l'intronisa lui-même, en lui remettant la crosse pontificale, et lui fit donner une bourse de mille ducats et un cheval magnifique. Les Grecs esclaves ont conté que Mahomet avait eu de longs entretiens avec le nouveau patriarche, et qu'il avait été convaincu par lui de la vérité du

* *Crusii Turco-Græcia.*

christianisme *. Leur servile reconnaissance a même expliqué par là ce qu'ils ont appelé la douceur de Mahomet. Quelle que soit l'absurdité de cette fable, il est certain que Mahomet accorda quelque faveur au culte chrétien. Du reste, il n'en poursuivit pas avec moins d'acharnement les faibles débris de l'empire grec. Par lui-même, ou par ses généraux, il conquit rapidement Enos, Athènes, Thèbes, l'île de Thase, la Samothrace, Imbros et Lemnos. Nulle part il ne trouva de résistance; Athènes était disputée par les héritiers de deux chefs obscurs, qui l'avaient successivement gouvernée. Mahomet dépossèda les deux partis; et on voit encore aujourd'hui, dans l'Attique, une famille de paysans grecs qui passent pour descendre de Nérie, l'un de ces petits souverains, et qui en portent le nom. Athènes, dit-on, qui s'était défendue contre Alaric, ne résista point à Mahomet. Les clefs de la ville lui furent apportées par le supérieur du monastère de Saint-Cyriani sur le mont Hymette, auquel il n'imposa que le tribut d'un sequin. Il admira les monumens d'Athènes, fit une mosquée du Parthénon, et laissa la plupart des autres églises aux habitans.

Le Péloponèse, qui n'était plus connu que sous le nom de Morée, était partagé entre deux princes, frères du dernier empereur de Byzance, et qui ne savaient pas mourir comme lui. L'un régnait à Misitra près de Sparte, et l'autre à Corinthe. Mahomet

* *Crusii Turco-Græcia.*

n'avait d'abord exigé d'eux qu'un tribut de 12,000 ducats. Mais bientôt la guerre se mit entre les deux frères. Sous prétexte de venir au secours de Démétrius, qui gouvernait Misitra, Mahomet s'empara de son territoire, mit sa fille dans le harem, et le relégua lui-même dans Andrinople. Le frère de Démétrius, sans attendre les armes de Mahomet, s'enfuit à Corfou ; et le pays se rendit aux Turcs. La terreur qu'inspirait leur cruauté était si grande, que les villes se soumettaient avant d'être assiégées ; mais elles n'en étaient pas traitées avec moins de barbarie. L'élite de la population était faite esclave ; les remparts des villes, les maisons étaient rasées. Un Grec du temps compare les habitans de la Morée à un troupeau de brebis, sans pasteur, en proie à la fureur d'une bande de loups *. Toutefois, lorsqu'un chef intrépide se montrait quelque part, il se défendait avec avantage contre les Turcs. Un Paléologue, enfermé dans une petite forteresse voisine de Patras, arrêta près d'un an leur armée, et obtint de se retirer libre sur les terres de Venise. « La Morée, disait un pacha turc, est un beau et riche pays, où j'ai trouvé beaucoup de cerfs et d'animaux fugitifs : mais je n'y ai vu d'homme que celui-là. »

Cependant, à cette époque, chez un peuple tout voisin des Grecs, et dont la race se confond souvent avec la leur, on avait le spectacle d'une héroïque résistance animée par le génie d'un homme. La

* *Chalcondyle*, l. 6.

haute Albanie, qui comprend une partie de l'ancienne Épire, fatigua pendant plus de vingt ans toutes les armées turques. Scanderberg, fils du souverain de cette petite province, élevé comme otage chez les Turcs, échappé de leurs mains, et rétabli par ruse et par audace, dans la ville de Croïa, capitale du pays, rassembla les tribus belliqueuses de cette contrée, et soutint d'innombrables combats contre les pachas. Dès long-temps des colonies d'Albanais avaient pénétré dans la Grèce. L'attique en était peuplée; et, bien que les Albanais parlent une autre langue que les Grecs, et que les traits de leurs visages décèlent une autre race d'hommes, le voisinage, le fréquent mélange des deux nations, la religion qui leur était commune, et la haine du joug musulman auraient dû, ce semble, les réunir sous l'étendard du héros qui défendait l'Albanie. L'inutilité de cet exemple est la plus grande preuve de l'abaissement où était tombée la Grèce. Scanderberg mourut en 1467; et son pays ne lui survécut pas. Malgré la protection des Vénitiens, auxquels Scanderberg avait laissé plusieurs villes de ses domaines, nous verrons bientôt l'Albanie tomber sous le joug et la religion de Mahomet.

Il restait encore de la famille de Comnène un prince de Trébisonde, ville grecque heureusement située sur les bords de la mer Noire, entourée de riches campagnes, et fort célèbre dans nos romans de chevalerie du moyen âge; il se rendit sur les me-

naces de Mahomet, et livra ses forteresses et ses sujets, sous la condition d'une retraite pour sa famille. Mais, peu de temps après, Mahomet le fit mourir avec ses enfans. Ainsi disparaissaient tous les débris de l'empire grec. Il n'y avait plus, hors du joug des Turcs, que quelques villes de la Morée, et les îles occupées par Venise. Cette république avait traité d'abord avec Mahomet; et, satisfaite de s'être assuré quelques avantages de commerce * dans ses états, elle n'avait pas gêné ses conquêtes. Mais quand Mahomet eut pris Lesbos sur les Génois, eut pénétré dans l'Illyrie, eut occupé la Bosnie et la Valachie, les Vénitiens craignirent pour leurs possessions, et se préparèrent sérieusement à la guerre. Après avoir donné des subsides à Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui résistait aux Turcs avec tant de courage, ils firent passer dans la Morée beaucoup d'insulaires de Candie **, pour soulever les Grecs; et étant descendus à Napoli, dont ils étaient maîtres, avec une armée de six mille hommes, ils s'emparèrent d'Argos, et vinrent assiéger Corinthe; mais le plus grand effort de cette campagne fut de rétablir la muraille qui coupait l'isthme de Corinthe, faible rempart élevé par la peur dans le quatorzième siècle. On espérait que, lorsque cette muraille serait rétablie, les habitans du pays prendraient confiance et s'armeraient de toutes

* *Chalcondyle*, l. 6.

** *Chalcondyle.*

parts. Les soldats de l'armée vénitienne pressèrent cet ouvrage. Les paysans de la Morée y travaillaient avec ardeur. Il fut rapidement achevé, et s'étendit d'un golfe à l'autre, fermant ainsi l'entrée de la péninsule.

En même temps, un jeune Grec du parti des Vénitiens, avait fait soulever la ville de Sparte, dont le peuple conservait encore un renom particulier de rudesse et de valeur. Un autre Grec avait pénétré dans Corinthe, dont il espérait gagner les habitans, asservis par la garnison turque; mais il fut découvert et mis à mort. Le siége se prolongea sans succès, tandis que le beglier-bey de la Grèce assemblait une armée nombreuse dans la Livadie. Lorsqu'il parut, les Vénitiens ne se crurent pas en sûreté derrière la muraille de l'isthme; ils reculèrent jusqu'à Napoli, et s'y défendirent avec courage. On préparait alors dans l'Occident une croisade promise depuis longtemps, que le pape Pie II excitait avec une admirable ardeur, et qu'il voulait diriger lui-même: mais les cardinaux et les princes d'Italie n'avaient rassemblé en tout que neuf galères; et la mort du pape, dissipant l'entreprise, réduisit à un subside de 40,000 ducats le secours que l'Europe donnait à Venise. Ce fut donc par elle-même que cette république lutta contre l'empire turc, dans la Morée et dans les mers du Levant: mais elle ne préserva point les malheureux Grecs de la vengeance des Turcs. La portion de la Morée qui avait accueilli les Vénitiens fut impi-

toyablement ravagée. On raconte que les habitans d'une bourgade près de Modon furent, au nombre de cinq cents, sciés par le milieu du corps. Les Vénitiens faisaient également une guerre de barbares; ils saccagèrent Athènes, dont Mahomet lui-même avait respecté les monumens : et dans la ville d'Énos, toute peuplée de chrétiens, ils enlevèrent deux mille Grecs, qu'ils vendirent comme esclaves.

Mahomet fit attaquer avec une flotte immense l'île de Négrepont; lui-même s'était avancé par terre jusqu'aux bords de l'Euride, tandis que sa flotte se déployait dans le détroit. Il couvrit ce passage d'un pont de bateaux, en face de Chalcis, et inonda l'île de ses soldats. La résistance des habitans fut intrépide; des femmes grecques combattirent sur les remparts, et on en trouva plusieurs parmi les morts. La ville ne fut emportée qu'après avoir été abandonnée par l'amiral vénitien. Les Turcs vainqueurs massacrèrent tout ce qui restait de Grecs et d'Italiens dans Chalcis, et ils emmenèrent les femmes et les enfans à Constantinople. L'île de Négrepont, que l'on appelait autrefois la clef de la Grèce, se trouva rangée sous le même joug que l'Attique, et fut gouvernée par le même pacha *.

Cette importante conquête fut suivie d'un changement dans le sort des Grecs de la Morée soumis encore aux Vénitiens. Jusque là, ils avaient été traités par leurs maîtres chrétiens avec autant de rigueur

* *Historia politica Constantinopolcos.*

et de mépris qu'ils pouvaient l'être par les Turcs. Exclus de tous droits, pillés par les bandes italiennes, accablés d'avanies et de corvées, ils n'avaient guère de distinction à faire entre les deux peuples qui se disputaient leur territoire. Après la prise de Négrepont, Venise effrayée essaya de les attacher à sa cause, et de les intéresser à la défense de leur propre pays qu'elle occupait. Mocénigo, grand homme de guerre que le sénat de Venise avait choisi pour réparer ses défaites, forma des milices grecques dans la Morée, leur donna le même rang qu'aux troupes vénitiennes, et en composa les garnisons de Napoli, de Patras et de Modon. Mais en même temps, la guerre que ce général porta sur les côtes de l'Asie-Mineure n'était pas moins funeste à la population grecque des villes maritimes qu'aux Turcs qui les avaient conquises. Mocénigo, à la tête d'une flotte nombreuse, qu'avaient grossie les escadres du pape et du roi de Naples, ravagea les campagnes d'Éphèse avec une barbarie toute musulmane, et vint saccager la ville de Smyrne, presque entièrement habitée par des Grecs. Ses soldats pillèrent également les églises et les mosquées. Une foule de chrétiens périt; d'autres furent emmenés esclaves. Smyrne fut incendié; et l'amiral ramena dans Modon sa flotte chargée d'un immense butin enlevé sur les Grecs d'Asie.

Venise réparait en même temps la perte de Négrepont par la conquête d'une des îles les plus ri-

ches et les plus fertiles du Levant : c'était l'île de Chypre, où régnaient, depuis la fin du douzième siècle, des princes de la maison de Lusignan, sous l'investiture du soudan d'Égypte. Les Vénitiens, qui dès long-temps ambitionnaient cette conquête, avaient favorisé l'usurpation de ce royaume par un bâtard du dernier Lusignan, qui chassa l'héritière légitime, et qui épousa une jeune Vénitienne, à laquelle le sénat conféra le nom de fille adoptive de la république. Ce prince étant mort, la reine fut nommée régente, sous la protection de Venise qui se réservait le droit d'hériter d'elle, à titre de mère. Cette subtile interprétation fut aidée victorieusement par les armes de Mocénigo. Il débarqua dans Chypre, à la tête d'une armée de Grecs et d'Italiens, fit punir de mort tous ceux qu'on accusait de conspiration contre la reine, et établit le droit de succession de la république. Quelques années après, Venise, comme une héritière impatiente, força la reine d'abdiquer. Dans une assemblée des nobles Chypriotes, cette princesse déclara que, fille de la république, elle remettait son pouvoir dans les mains de sa mère. Venise obtint l'investiture du soudan d'Égypte, qui d'abord affecta de méconnaître cette singulière hérédité, mais qui se laissa toucher par un tribut et de riches présens.

Tandis que les Vénitiens préparaient l'envahissement de l'île de Chypre, Mahomet essaya de leur enlever la portion de l'Albanie que leur avait léguée

Scanderberg. Il assiégea Scutari et la ville de Croïa, dont les habitans parurent encore animés du génie guerrier de leur ancien chef. La prise de Croïa fut l'événement le plus décisif pour compléter l'esclavage de la Grèce. Mahomet vainqueur fit massacrer les habitans de la ville, et, par la terreur, il rendit presque toute l'Albanie mahométane. Ainsi, ce peuple guerrier, qui pouvait être l'allié le plus utile des Grecs, devint, sous une religion nouvelle et barbare, leur plus cruel ennemi. L'ancienne Hellade fut pressée de toutes parts, et comme emprisonnée par des peuples musulmans. La seule protection qui lui restait, c'était le joug de Venise, encore maîtresse d'une partie de la Morée.

Vainqueur des Vénitiens en Albanie, Mahomet fit de nouveaux efforts pour les chasser des villes maritimes de la Grèce. Il envoya le Pacha de Romélie assiéger Lépante. Cette ville fut défendue par le courage de la garnison grecque. Enfin, Venise fit un traité de paix avec Mahomet, par lequel elle lui cédait l'île de Négrepont et l'île de Lemnos qu'il avait conquises, la ville de Croïa, et celle de Scutari et de Tenaro dans la Morée. La dernière entreprise du règne de Mahomet sur les débris de l'ancienne Grèce, fut l'invasion de Rhodes, possédée par l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui seul perpétuait alors la tradition et l'héroïsme des croisades. Dans la défense intrépide et victorieuse qu'ils opposèrent aux assauts des Turcs, les chevaliers tirèrent un puissant secours

des milices grecques du pays ; et Mahomet avait sur sa flotte un grand nombre de matelots grecs, et parmi les plus habiles généraux, un héritier des Paléologues qui avait embrassé la foi musulmane. Telle était la destinée de ce malheureux peuple de donner à ses ennemis une force qu'il n'avait pas pour lui-même, et de recruter ses oppresseurs. Enfin, Mahomet, après avoir fait trembler l'Europe pendant trente ans, porté la guerre jusque sur les côtes d'Italie, et menacé Rome du même sort que Byzance, mourut à Nicomédie, fondateur de l'empire turc en Europe.

Arrêtons-nous ici pour reconnaître un moment l'état de la Grèce à la mort de Mahomet. La servitude y semblait dès-lors régulièrement établie, autant qu'elle peut l'être sous le sabre des musulmans. Le pays était divisé en quatre gouvernemens principaux. Les trois premiers étaient la Macédoine, la Thessalie, Négrepont qui comprenait l'Aulide, la Béotie, l'Attique, la Phocide, et les côtes de l'Étolie. La Morée, dont il faut excepter les possessions vénitiennes, formait la quatrième. Des chefs particuliers commandaient dans les villes, dans les cantons, sous les noms de sangiaks, de beys, de vaivodes ; et enfin la nation conquérante tenait elle-même le sol, par une sorte de féodalité semblable à celle du moyen âge. En effet, à mesure que les Turcs avaient conquis la Grèce, le sultan s'était emparé des maisons, des terres, dont les possesseurs étaient

esclaves, morts ou fugitifs; il en avait donné plusieurs à perpétuité à des officiers musulmans*. Une autre partie considérable avait été, sous le nom de *vacouf*, réunie aux mosquées; et enfin beaucoup de champs et de domaines avaient composé des fiefs viagers, appelés *zaim* et *timar*, et donnés à des Turcs, sous la condition du service militaire. Ces nouveaux possesseurs, qui prenaient le titre d'*Agas*, formaient une milice de propriétaires armés. Ils étaient tenus de marcher en temps de guerre, et de fournir un nombre d'hommes proportionné à l'importance de leur domaine. La spoliation du territoire ne fut cependant pas complète : les petites propriétés furent conservées aux vaincus; ils en jouissaient en payant le cinquième du produit; et ils les transmettaient par héritage à leurs enfans. Des villages, des cantons entiers restèrent ainsi dans la main des Grecs. Ils étaient administrés par des espèces de municipaux grecs, appelés *proëstoi*, *archontes*, *codgia-bachi;* et ce fut, dès cette époque, et sous le poids accablant de la conquête, que commença l'humble pouvoir de ces primats qui forment aujourd'hui une faction puissante dans la Grèce délivrée.

Tous les Grecs, depuis l'âge de dix ans, payaient un impôt par tête, appelé *karatch*, par lequel ils étaient censés racheter annuellement leur vie. Le cinquième des enfans mâles, nés dans les familles

* *Voyage d'Olivier dans l'empire ottoman.*

grecques, était élevé dans la foi musulmane, et enrôlé parmi les janissaires. Sous ce joug pesant, la Grèce ne tarda pas à dégénérer, même de la décadence où elle languissait depuis tant de siècles. Tout se précipita vers la misère et la barbarie. Beaucoup de villes heureusement situées, devinrent désertes, et la population grecque reflua vers des lieux plus stériles, où elle forma de pauvres villages, qui seront un jour, qui sont déjà des cités historiques. Athènes, Thèbes et Corinthe cessèrent d'entretenir des fabriques de soieries, encouragées dans le quatorzième siècle par l'empereur Nicétas, et alors imitées par Venise et par Gênes. Le commerce de la Grèce fut presque entièrement détruit; des portions du sol fertile de la Morée restèrent sans culture; beaucoup d'habitans se réfugièrent dans les montagnes du Taygète, où ils menaient une vie presque sauvage.

Une seule peuplade de la Morée repoussait également le joug des Vénitiens et des Turcs : c'étaient les Maniotes. Nous sommes loin sans doute d'adopter ici cet enthousiasme d'érudit, qui voit dans les Maniotes les héritiers des Spartiates, et qui prendrait, au besoin, les brigandages d'une peuplade pauvre et grossière, pour une tradition classique des larcins autorisés par Lycurgue. Mais il est certain que ces montagnards, plus nombreux que ceux d'Épire et de Thessalie, résistèrent constamment aux Turcs. On ne peut même douter que beaucoup de Grecs

de Byzance ne se soient, dans le quinzième siècle, réfugiés parmi eux, et n'y aient porté quelques noms glorieux et quelques souvenirs. Mahomet n'essaya point de soumettre les Maniotes; il attacha peu de prix à réduire sous sa puissance ce canton stérile, qui s'étend depuis les montagnes du Taygète jusqu'à l'ancien promontoire du Ténare.

CHAPITRE II.

AGITATION DE LA GRÈCE VERS LA FIN DU XV^e^ SIÈCLE. — GUERRES DES VÉNITIENS. — CONQUÊTE DE SÉLIM ET DE SOLIMAN II.

La mort de Mahomet II avait rendu quelque espérance à tous les peuples abattus par ses armes. Mais l'empire turc était dans le progrès de sa force, et il continua de s'agrandir sous Bajazet. Ce sultan acheva de soumettre toute l'ancienne Épire, et se fit rendre par les Vénitiens l'île de Céphalonie.

Cependant la Grèce fut agitée, vers la fin du quinzième siècle, d'un mouvement qui prouve que la vie n'était pas encore éteinte dans le peuple vaincu. En 1495, Charles VIII avait traversé l'Italie, pour conquérir Naples. Les troupes de France avaient dissipé sans peine les bandes mercenaires de Condottieri. Charles, jeune et vainqueur, s'était enivré d'un projet de délivrer l'Orient. Il avait acheté d'un Paléologue ses droits sur l'empire grec; et, d'après ce singulier contrat, il avait pris le diadème d'empereur d'Orient, pour faire son entrée triomphale dans la ville de Naples. Le bruit de cette étrange révolution passa dans la Grèce. Charles devait marcher d'Otrante sur Valonne dans la haute Albanie, et de Valonne sur Constantinople, à travers les peu-

plades albanaises, esclavonnes et grecques, dont il espérait le secours. Un archevêque de Durazzo, albanais de naissance, servait cette entreprise avec ardeur, et avait fait de grands amas d'armes. Des envoyés venaient à Venise et dans la Pouille conférer avec les Français. On comptait sur un soulèvement de plus de cinq mille Grecs dans la seule Thessalie *. Mais déjà la première conquête du jeune prince lui échappait; et il avait peine à regagner son royaume à travers les troupes confédérées du pape, des rois de Castille et d'Aragon, et des Vénitiens. Charles, vainqueur à Fornoue, revint avec gloire d'une expédition inutile. Mais les espérances des Grecs, aussi légèrement conçues que les entreprises du roi de France, furent cruellement punies. Les Vénitiens dénoncèrent au sultan le complot qui avait été formé dans la Thessalie et dans la Morée; et ce malheureux pays, qui commençait à renaître par une paix de quelques années, fut inondé de sang.

Les Vénitiens, bientôt après, furent mal récompensés de leurs soins. Bajazet recommença la guerre, et s'empara de Lépante. Alors Venise essaya d'appeler les Grecs à la liberté; mais une nombreuse armée turque pénétra dans la Laconie, et vint mettre le siége devant Modon, après avoir ravagé par le fer et le feu tous les cantons que les Vénitiens avaient voulu soulever. Pressé par terre et par mer, Modon

* *Comines*, l. 7.

fut emporté d'assaut; les troupes italiennes et grecques périrent sous le fer des Turcs, et dans l'incendie qu'ils allumèrent. Coron et Pylos se rendirent à cette nouvelle; et le pacha, maître de Modon, marcha sur Napoli di Romanie. Cette dernière ville se défendit avec courage; et les Turcs se virent forcés d'en abandonner le siége. Cependant la république luttait contre l'empire turc, par des représailles de pillage et de cruauté, qui tombaient en partie sur les malheureuses peuplades de l'ancienne Grèce. L'amiral vénitien Pesaro désola les côtes de l'Asie-Mineure, Ténédos et Mytilène. Un grand capitaine avait alors paru dans les mers du Levant, Gonzalve de Cordoue, que Ferdinand d'Aragon envoyait avec une flotte au secours de Venise. Il aida l'amiral vénitien à conquérir Céphalonie, et à reprendre Pylos. La république reçut encore d'autres secours de la France, du pape et des chevaliers de Rhodes. Elle s'empara de l'île de Leucade, plus célèbre dans la poésie qu'elle n'est importante dans l'histoire. Mais enfin cette guerre, comme les précédentes, se termina par un traité qui confirmait les accroissemens de l'empire turc en Europe. La ville maritime de Lépante demeura dans la main des Turcs. Venise restitua même le rocher de Leucade, et elle ne conserva plus dans la péninsule que Napoli di Romanie, Modon, Patras et Malvoisie; mais elle avait encore Chypre, Candie, Céphalonie, Corfou, et toutes ces îles de l'Archipel que la culture, le com-

merce et des lois sages pouvaient rendre si fertiles et si riches. Malheureusement, la domination de Venise, comme celle de presque toutes les républiques, était dure aux peuples assujettis. La différence de communion religieuse aggravait encore le poids de ce joug. L'avarice des gouverneurs vénitiens, la fierté dédaigneuse du sénat, les préjugés du culte grec, tout se réunissait pour rendre l'autorité de Venise presque aussi fâcheuse aux habitans de la Grèce que celle des Turcs. Ces causes firent perdre à Venise la Morée ; et elles devaient lui enlever plus tard presque toutes ses possessions dans les mers du Levant.

En 1500, Bajazet conquit de nouveau sur les Vénitiens la ville de Modon : toute la population au-dessus de douze ans fut massacrée. Le règne de Sélim ne fut pas moins fatal aux chrétiens. Ce sultan, réputé cruel, même chez les Turcs, et monté sur le trône par le meurtre de son père, voulut, dans un zèle barbare pour l'Alcoran, forcer toute la nation grecque à l'apostasie. Suivant les récits des Grecs, il avait donné l'ordre de raser les églises de Byzance, sous prétexte que, la ville ayant été prise d'assaut, aucun privilége ne devait rester aux vaincus. Un Grec, nommé Xénacès, en fut instruit, et en prévint le patriarche. Celui-ci obtint une audience du sultan, et offrit de prouver, devant les docteurs de la loi musulmane, que Constantinople s'était rendu volontairement, et que même Constantin avait ap-

porté les clefs de la ville à Mahomet *. Il produisit en témoignage trois vieux janissaires, âgés de plus de cent ans, qui avaient assisté, dit-on, à la conquête, et qui déposèrent de la vérité des stipulations accordées aux chrétiens de Byzance. Alors Sélim révoqua l'ordre de démolir les églises chrétiennes, et renvoya le patriarche avec honneur dans son palais épiscopal. Cette fiction par laquelle les Grecs esclaves ont renié le courage qui avait illustré la chute de leur empire, ne peut prévaloir sans doute sur le témoignage unanime des contemporains qui racontèrent les premiers la prise de Byzance. Il est certain seulement que la tolérance du culte chrétien fut menacée sous Sélim, mais que ce dessein n'eut pas de suite. Les Grecs gardèrent leurs églises, et le droit de les réparer; il leur était seulement défendu d'en bâtir de nouvelles.

Sous Sélim l'empire turc continua de s'agrandir vers le Danube; ses armées étaient nombreuses, ses trésors immenses. Une sorte d'impulsion communiquée à tout le peuple musulman le poussait sur l'Europe.

Le génie d'un sultan vint ajouter à cette puissance. Soliman II a pris sa place parmi les grands princes que vit naître le seizième siècle. Moins barbare que ses prédécesseurs, il affermit les conquêtes de la Turquie. Non-seulement il continua de tolérer le culte chrétien; mais il accorda même aux Grecs quel-

* *Historia ecclesiastica Græcorum. — Oriens christianus.*

ques priviléges *. On place sous son règne l'institution des armatolis, ou milices chrétiennes établies dans la Grèce septentrionale. Soliman reçut aussi beaucoup de Grecs sur sa flotte, et les employa de préférence aux Turcs, qu'ils surpassaient en adresse et en expérience de la mer. La chute de Rhodes, où s'était brisée la force de Mahomet, fut le premier exploit de Soliman; et dès lors les Vénitiens purent prévoir qu'il serait bientôt maître de tout l'Archipel. Rhodes, sous la domination des chevaliers, avait conservé une population grecque d'origine, qui combattit avec courage dans les rangs de ses maîtres. Après un siége terrible, lorsque le grand-maître capitulé sortit du milieu des ruines de la ville, Soliman y mit une garnison. Il fut interdit aux Grecs d'habiter dans la ville : ils y venaient le jour pour faire quelque commerce; mais ils se retiraient à la nuit dans les villages voisins **. Cette île, si longtemps florissante dans l'antiquité, n'avait plus qu'une population de quelques milliers d'hommes; et son territoire admirable était presque sans culture; car les Turcs envahissaient tout, pour laisser tout dépérir.

Corfou restait encore dans les mains des chrétiens : et Venise, qui la possédait depuis trois siècles, était en paix avec les Turcs. Mais Soliman, dont les armées inondaient l'Albanie et l'Illyrie voisines des terres de la république, eut bientôt un

* *Historia ecclesiastica Græcorum.*

** *Belon.*

prétexte de guerre avec elle. En 1538, Soliman avec une flotte nombreuse, commandée par Barberousse, vint descendre à Corfou. Cette île florissait alors, moins par la domination vénitienne que par des libertés municipales qu'elle avait retrouvées dans le moyen âge. Le pays était riant et cultivé, couvert de vignes et d'oliviers, parsemé de nombreux villages. Tout fut détruit par les Turcs, excepté la ville même, que défendirent les habitans avec un courage digne de n'être pas employé pour des maîtres. Un provéditeur de Venise y commandait. Forcé d'abandonner le siége, l'amiral turc vint ravager Zante, Céphalonie, Paros, et lever un tribut sur Naxos, capitale d'un petit duché de l'Archipel, qui se conservait au milieu de la conquête des Turcs, comme un reste de la féodalité du moyen âge, transplanté dans les mers du Levant.

Venise, avertie de son danger, fit un nouvel effort pour former une ligue que signèrent le pape et l'empereur. On régla les forces que devait fournir chaque souverain, et la part qu'il aurait dans les conquêtes à reprendre sur la Turquie. Mais Soliman assiégeait déjà Napoli di Romanie et Malvoisie dans la Morée; et il était maître de la Péninsule, avant que les galères de l'empereur, que commandait Doria, fussent arrivées au rendez-vous dans la rade de Corfou. Les troupes musulmanes couvraient la Dalmatie, et Candie était menacée par les vaisseaux de Barberousse. Lorsque enfin la confédération

chrétienne fut réunie, elle fit peu de chose, malgré le génie de Doria; et les Vénitiens s'occupèrent bientôt de négocier avec la Porte. Ils auraient bien voulu garder quelques places dans la Morée, et ils offraient en échange un tribut de 6,000 ducats. Mais Soliman voulait leur expulsion de la Péninsule. Ils cédèrent Malvoisie et Napoli di Romanie, ainsi que toutes les petites îles de l'Archipel; ce fut la fin de la guerre. Dans la suite de son règne, Soliman, occupé de ses guerres contre la Perse, la Hongrie et les chevaliers de Malte, laissa reposer les malheureuses peuplades de la Grèce. Toutefois il soumit encore à son pouvoir l'île de Naxos, dont le petit souverain lui payait depuis long-temps tribut.

Ainsi, depuis la prise de Constantinople, la domination turque allait toujours s'étendant sur les débris de la race grecque, et lui rendait, pour ainsi dire, par l'esclavage, cette unité qu'elle avait dès long-temps perdue. Le règne de Soliman fut la plus glorieuse époque de la puissance musulmane; il consolida, par quarante ans de victoires, l'obéissance des peuples conquis. Jamais les armées turques ne furent plus nombreuses et mieux disciplinées. Son nom retentissait dans tout l'Orient comme celui d'un grand prince; et les rois de l'Europe recherchaient son alliance.

CHAPITRE III.

ÉTAT DES GRECS DEPUIS L'AFFERMISSEMENT DE LA CONQUÊTE. — DU CLERGÉ GREC. — LETTRE CURIEUSE DU PATRIARCHE D'ANTIOCHE AU PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE. — COMMUNICATION AVEC LES RUSSES. — MOINES DU MONT ATHOS A LA FIN DU XVI^e^ SIÈCLE.

CEPENDANT sous l'empire de Soliman, la Turquie, fréquentée par les ambassades et par le commerce des nations chrétiennes, commença d'être mieux connue; et quelques renseignemens précieux furent recueillis sur l'état des Grecs.

La curiosité savante, dont toute l'Europe était saisie dans le seizième siècle, fit tourner les yeux vers ces contrées fameuses, d'où les arts étaient sortis. On s'informa d'Athènes. Des savans du nord de l'Allemagne entrèrent en commerce de lettres * avec les prêtres de Constantinople. La civilisation italienne, importée par les Vénitiens dans les îles de leur domaine, suivit les Grecs sous le joug des Musulmans. De jeunes Grecs voyagèrent en Italie, étudièrent la médecine à Padoue, et revinrent l'exercer dans leur patrie. Cet art les introduisit dans la faveur des pachas et des grands de la Porte. Soliman les employa comme interprètes et comme écrivains. Ce fut le commencement de ces fortunes du fanar, qui, dans la suite, associèrent des raïas grecs au despotisme de leurs maîtres. Mais il fallait de bien

* *Crusii Turco-Græcia. Crusii Germano-Græcia.*

longues années avant que cette influence de l'esprit, exercée par quelques Grecs au milieu du sérail, descendît sur leur malheureuse nation, accablée par la conquête.

Les Grecs d'Asie demeuraient plongés dans la misère et l'ignorance. Ceux du continent européen étaient devenus barbares. En Asie, la population grecque était pressée et comme absorbée par une atmosphère toute musulmane. A peine dans la grande ville de Broussa se conservait-il deux mille chrétiens. Antioche n'était plus qu'une ruine parsemée de quelques huttes habitées par des paysans grecs. Enfin, sur le territoire de l'Anatolie, les Grecs ne formaient plus que de petites colonies perdues dans un mélange d'Arméniens, de Juifs et de Tartares. En Europe, la race grecque, plus nombreuse et plus également répartie sur le sol, était traversée ou environnée par des cantons musulmans qui formaient comme les postes avancés de la conquête, et qui répandaient autour d'eux la barbarie. Il n'y avait plus d'écoles chrétiennes dans aucun lieu de la Grèce, excepté dans Constantinople. Beaucoup de prêtres grecs même ne savaient pas lire. Les Grecs payaient tribut, cultivaient la terre et faisaient un peu de commerce, mais avec bien de la contrainte. Une anecdote suffira pour le montrer. Soliman par un scrupule de religion *, et malgré les réclamations de l'ambassadeur allemand, prohiba tout usage et tout

* *Lettres de Busbech*, t. II.

commerce du vin ; les Grecs effrayés arrachèrent aussitôt les vignes qu'ils cultivaient sur les coteaux voisins de Constantinople.

Parmi les sujets de la Porte, les Juifs et les Arméniens l'emportaient beaucoup sur les Grecs pour le commerce et l'industrie. En Thrace, près de Cypcella, il y avait des Grecs occupés à exploiter des mines d'or, d'alun et d'argent ; mais ils travaillaient pour des juifs. La Morée, lorsqu'elle n'était pas ravagée par les Vénitiens et les Turcs, produisait beaucoup de blé, que les Grecs allaient porter à Constantinople. L'Attique vendait ses figues, ses olives et son miel.

Toutefois le gouvernement des pachas, des beys, des vayvodes, pesait à divers degrés sur les Grecs du continent et des îles. Sur le continent, chaque village grec avait un primat de sa nation, qui recevait le tribut, et le payait au collecteur turc*, devant lequel il devait toujours se tenir debout. Dans les îles, la même fonction était remplie par des magistrats grecs que l'on appelait *Epitropes*, et qui venaient apporter le tribut au Capitan pacha, sur ses vaisseaux, lorsqu'il faisait sa tournée maritime.

Pour cette nation grecque, disséminée sur tant de lieux et mêlée partout à ses conquérans, il existait un pouvoir invisible qui s'étendait de l'Asie-Mineure jusqu'aux îles les plus rapprochées de Venise. C'était une sorte de police civile et religieuse

* *D'Ohsson.*

exercée par les évêques, et soumise au patriarche de Constantinople. Ce qui se passait en France, au huitième siècle, lorsque l'état était tout entier dans l'église et qu'il n'y avait d'autre vie publique, d'autre histoire que celle du clergé, se reproduisait alors parmi les chrétiens de la Grèce; et cet ordre de choses, qui serait oppressif et bizarre chez un peuple maître de son territoire et de lui-même, était, dans l'asservissement de la Grèce, une protection salutaire, et conservait seul un peuple que tout semblait détruire.

L'Église grecque, depuis sa séparation d'avec Rome, avait reconnu quatre patriarchats, ceux de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople. La présence du trône impérial avait donné la suprématie au siége de Constantinople; et le vainqueur musulman lui-même parut la reconnaître, en établissant le premier patriarche après la conquête. Ce faible privilége se maintint; mais la succession au patriarchat de Constantinople fut aussi variable et aussi précipitée que les caprices du despotisme. Bientôt cette dignité s'acheta, et dès-lors elle fut souvent vacante. La triste série de ces mutations forma les annales du peuple grec. Le patriarche de Constantinople fut considéré par les Turcs comme le chef, et, en quelque sorte, le garant de sa nation. Ces patriarches n'étaient que des esclaves du Divan. L'un d'eux, suivant les récits des Grecs, avait été frappé par Mahomet. Presque

tous étaient déposés, et souvent exilés, sur la plus légère défiance d'un visir; mais le caractère sacré dont ils étaient revêtus les rendait chers à la nation, et faisait de leur avènement une des joies de cette église affligée. Lorsqu'un nouveau patriarche était élu, toutes les églises épiscopales de Grèce lui écrivaient avec cette magnificence de style, employée si souvent chez les peuples du midi à cacher leur misère et à parer leur servitude. « Semblable, lui » disait-on, à l'étoile de lumière qui resplendit à » l'Orient, tu as ébloui, tu as illuminé l'Église. La » grâce est répandue sur tes lèvres, rejeton pré- » cieux des pontifes, gardien de notre foi, précep- » teur de Constantinople, de cette nouvelle Rome, » placée par le Seigneur sous ta protection sainte! » Avec ces belles paroles, le patriarche recevait les tributs modestes des églises. Dans le seizième siècle, c'étaient quelques produits des divers pays: le mastic de Scio, les olives et le miel de l'Attique, les laines grossièrement travaillées du mont Athos, quelques étoffes plus précieuses de l'Asie-Mineure.

Les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie relevaient du patriarche de Byzance, sans lui obéir; ils régnaient sur les Orientaux du rite grec. Ceux de Jérusalem et d'Alexandrie habitaient souvent à Constantinople, et prenaient part au synode. Le patriarche d'Antioche résidait à Damas, ville florissante et peuplée de beaucoup de chrétiens, tandis qu'Antioche n'était plus qu'une ruine

presque inhabitée. Il avait dans sa juridiction plus de quarante évêques. Chaque année, il allait célébrer une messe solennelle sur le mont Liban. Il donnait au patriarche de Constantinople le titre de frère et de collègue ; et il était le lien naturel entre les Grecs d'Europe et d'Asie.

Un monument curieux du seizième siècle fera connaître ce gouvernement ecclésiastique conservé sous la conquête ; c'est une lettre du patriarche d'Antioche au patriarche de Constantinople.

« Seigneur très-saint de la grande ville de Con-
» stantinople, de la nouvelle Rome, et patriarche
» œcuménique, frère et collègue de notre humilité,
» je prie Dieu qu'il te donne la santé du corps et de
» l'âme, et que tu prospères en tout. Sache, très-
» saint homme, que, dans la juridiction de ton trône
» épiscopal, il se trouve un chrétien du nom de
» Georges, né à Patras, dans le Péloponèse, et cor-
» donnier de son état. Il a ici, dans la ville de Da-
» mas, une femme et des enfans qui, Dieu merci,
» sont aujourd'hui bien portans ; mais lui, depuis
» douze ans, ne les a pas vus. Pourquoi est-il er-
» rant hors de sa maison, comme la brebis perdue
» de l'Évangile, sans prendre depuis si long-temps
» aucun souci de sa femme ni de ses enfans, sans
» s'inquiéter s'ils boivent ou s'ils mangent, et sans
» songer à sa maison ? Nous prions donc ta sainteté
» de faire une enquête pour le trouver, et de le ré-
» primander, et de lui remettre en l'esprit son de-

» voir, afin qu'il revienne dans sa maison ; car il n'est » pas bon qu'il soit si long-temps loin des siens. S'il » t'obéit, tout sera bien ; mais, s'il en est autrement, » et s'il n'écoute pas tes avis, retranche-le de la com- » munion des fidèles, et prononce sa séparation d'a- » vec sa femme ; prête l'appui de ta miséricorde à » cette œuvre juste ; et qu'il soit ainsi fait, nous t'en » prions.

» Adieu, sois heureux dans le Seigneur, cher frère » et collègue. Que Dieu soit avec vous et avec nous*. »

Le patriarche de Constantinople, investi, comme on le voit par cette lettre, du droit de prononcer le divorce, avait bien d'autres pouvoirs religieux et civils. Il était le juge des Grecs : il pouvait décerner plusieurs punitions, telles que l'emprisonnement et même quelquefois la peine des galères. Armé du droit d'excommunication, il pouvait étendre à tout ses décisions et ses défenses, et gouvernait en quelque sorte le peuple grec. Au seizième siècle, il exerçait ce pouvoir parmi les Grecs de l'empire turc et dans l'île de Candie, soumise encore à la domination vénitienne. En 1567, les Grecs de Candie avaient maltraité des négocians juifs. Le patriarche, averti de ce désordre, écrivit une lettre de réprimande adressée, suivant l'usage, aux évêques, aux prêtres et au reste du peuple chrétien ; il menaçait d'excommunication ceux qui avaient commis ou qui renouvelleraient de semblables violences, et termi-

* *Crusii Turco-Græcia*, l. 4, p. 295.

nait ainsi sa lettre, en ordonnant qu'elle fût lue dans toutes les églises de l'île * : « L'injustice, quel que soit celui qui en est l'objet, est toujours injustice ; et l'homme qui a fait du mal à quelqu'un ne sera pas justifié sur le prétexte qu'il a fait du mal à un homme d'une autre religion. Jésus-Christ notre Seigneur a dit dans son Évangile : Ne maltraitez et ne calomniez personne. Il n'a pas fait de distinction, et n'a pas permis aux hommes pieux de nuire à ceux qui ne le sont pas. »

Ces leçons de tolérance qui sortaient du malheureux synode de Constantinople étaient alors bien nouvelles en Europe. Elles prouvent qu'il se conservait quelques lumières dans cette église opprimée. Le plus grand bienfait de son pouvoir était de maintenir l'unité du peuple grec, de lui communiquer, sous le joug de la conquête, un même esprit, une même espérance.

L'église patriarchale de Constantinople était fort pauvre. C'est une plainte qu'elle répète sans cesse. Le présent d'une montre d'argent ** qui lui fut envoyée, dans le seizième siècle, par un savant d'Allemagne, excita toute la reconnaissance du synode. Ce synode se composait de plusieurs évêques et des dignitaires de l'Église, le Protonotaire, le grand économe, la grand logothète, le grand archiviste, l'orateur. C'était le conseil du patriarche pour juger

* *Crusii Turco-Græcia*, l. 3.

** *Crusii Turco-Græcia.*

tous les procès religieux et civils. Il maintenait ou déposait les évêques ; il s'occupait de la réforme des monastères, de la disposition des biens ecclésiastiques, des donations faites au clergé ; il intervenait dans les procès particuliers pour empêcher les Grecs d'aller plaider devant les infidèles ; et quand il ne pouvait y parvenir il fulminait des excommunications contre le témoin qui mentirait devant le cadi.

Près l'église de Constantinople, il y avait une école, où l'on instruisait de jeunes Grecs dans la religion et dans les lettres anciennes. « Jeunes élè-» ves, » écrivait l'évêque d'Andrinople, dans une lettre au savant Zygomala*, qui était chargé de les instruire, « appliquez-vous à l'étude ; je vous en-» verrai bientôt de beaux livres. » Rien n'est plus curieux que toute cette correspondance ecclésiastique au seizième siècle. De Napoli, de Coron, d'Athènes, de Janina, de Rhodes, de Scio, de Candie, on écrivait au clergé de Constantinople sur les accidens les plus simples de la vie privée, et l'on en recevait des décisions et des réponses.

Ce pouvoir du patriarche et du synode de Byzance ne se bornait pas aux peuples d'origine grecque ; il s'étendait sur plusieurs nations qui, dans le moyen âge, avaient adopté le schisme de Photius. De là cette relation singulière au premier coup d'œil entre les Grecs et les Moscovites ; de là cette

* *Crusii Turco-Græcia.*

tradition ancienne et obstinée qui faisait espérer aux Grecs le secours de la Russie. Le clergé russe, très-puissant sur un peuple barbare, regardait depuis long-temps les Grecs comme ses précepteurs et ses maîtres dans la foi. Au seizième siècle, une circonstance extraordinaire * marqua cette autorité de l'église de Byzance. Le patriarche Jérémie, exclu du siége de Byzance, ayant voyagé dans la Russie, avec les évêques de Malvoisie et d'Alassona, fut invité par les prêtres de Moscou et par le grand-duc à sacrer un patriarche qui serait le chef de l'Église grecque. Il célébra cette cérémonie nouvelle avec une grande pompe, dans la cathédrale de Moscou; et, de retour à Constantinople, étant remonté sur le siége patriarchal, à la faveur des riches présens qu'il avait rapportés de son voyage, il fit de nouveau confirmer dans le synode l'institution du patriarchat de Russie, dont le rang fut assigné au-dessous de celui de Jérusalem, comme si cette église de Byzance avait gardé dans son oppression le droit de régler l'établissement religieux d'un grand empire.

Dans tout le territoire de la Grèce, l'autorité du patriarche avait pour ministres et pour appuis les archevêques, les évêques, les archimandrites, les papas ou simples prêtres, et les caloyers ou religieux de Saint-Bazile. Un voyageur a dit que l'on trouvait dans la Grèce moderne plus de gens d'é-

* *Oriens christianus*, t. II.

glise que de laïques. Sans s'arrêter à cette singulière hyperbole, on sait combien les fondations religieuses avaient été multipliées dans les derniers siècles de l'empire grec, par la piété des princes et l'oisiveté pusillanime où le peuple était tombé. Toute la Grèce était couverte d'évêchés et de monastères. Une ville antique ruinée depuis plusieurs siècles avait son évêque; la bourgade moderne bâtie dans le voisinage avait également le sien. Il en était de même des îles, qui presque toutes conservaient des siéges épiscopaux institués dès les premiers temps de la prédication évangélique. L'Église grecque permettant le mariage aux simples prêtres, leur nombre était fort grand, d'autant plus qu'ils étaient exempts du tribut établi par Mahomet sur la population grecque. Il n'était presque aucune famille du continent et des îles qui n'eût un fils prêtre. Ces papas qui formaient l'ordre subalterne du clergé grec, étaient ignorans, superstitieux, avides d'aumônes; mais ils vivaient avec le peuple, ils étaient confondus avec lui; ils lui communiquaient le zèle sans lumière, mais plein d'ardeur, qui les animait. Aucune cause ne lutta plus puissamment contre la conquête, et ne servit davantage à conserver la nation grecque au milieu de ses vainqueurs.

Les monastères, multipliés sur tous les points de la Grèce, n'eurent pas une influence moins salutaire. Un seul ordre religieux, celui de Saint-Bazile, habitait ce grand nombre de couvens. Assujetti au

célibat, il était le séminaire unique d'où sortaient les archimandrites et les évêques. Ces moines vivaient de leur travail; ils étaient laboureurs; et leurs terres étaient les mieux cultivées de la Grèce. On comptait les monastères de Saint-Cyriani près d'Athènes, de Saint-Luc en Béotie, de Méga-Spileon, de Saint-George sur le mont Chelmos en Arcadie, et beaucoup d'autres répandus sur les hauteurs du Pinde, et sur la chaîne des monts Agrapha. Ces fondations saintes étaient encore plus nombreuses dans l'Archipel et dans les Cyclades. En effet, ces petites îles qui couvrent la mer Égée semblent disposées par la nature pour offrir un asile à des contemplatifs et à des solitaires. Il n'était presque aucun îlot cultivé qui n'eût un monastère. Quelquefois les religieux étaient les seuls habitans d'une île enchanteresse. La crainte des pirates avait fait bâtir plus d'un monastère sur des rochers presque inaccessibles, du haut desquels les solitaires voyaient à leurs pieds la tempête et le naufrage. Pathmos, fameuse par la retraite de l'apôtre saint Jean, les Sporades, les îles des Princes sur le Bosphore étaient occupées par ces pieux cénobites; ils étaient fort ignorans; et les voyageurs qui les visitèrent ont ri souvent de leur simplicité.

La plus nombreuse et la plus singulière de ces populations ecclésiastiques habitait le mont Athos, qui forme un isthme d'une vaste étendue à l'extrémité orientale de la Macédoine. Cet asile agréable

autant qu'inaccessible avait dû tenter ceux qui fuyaient le monde durant la décadence et les misères de l'empire d'Orient. Aussi, dès long-temps, il fut peuplé de monastères; et les ambitieux mécontens de la cour de Byzance l'avaient souvent choisi pour retraite. A l'époque de l'invasion, les Turcs laissèrent subsister ces paisibles colonies, dont le nombre s'accrut par les malheurs et par les dangers du reste des habitans. Le respect des Turcs pour leurs *Santons*, qui sont des espèces d'ermites, leur inspira quelques ménagemens envers les religieux du mont Athos. Mahomet ne leur imposa qu'un léger tribut, et les laissa en paix sur ces montagnes, où les autres Grecs et les Turcs même avaient défense de pénétrer. Ce privilége augmenta la mystérieuse vénération qui s'attachait aux moines du mont Athos. Les Grecs du continent et des îles appelaient ce lieu la Montagne Sainte (Ἅγιον Ὄρος). Il était vénéré par les églises schismatiques de Smyrne, d'Alexandrie, de Damas et même de Jérusalem, qui s'estimaient heureuses de recevoir des prêtres sortis de cet asile sacré. C'était la Rome des chrétiens d'Orient. Toutefois, les religieux du mont Athos reconnaissaient la suprématie du patriarche de Constantinople, recevaient ses instructions pastorales et lui payaient un léger tribut.

Au milieu du seizième siècle, on comptait vingt-quatre de ces couvens répandus sur les hauteurs et dans les gorges de la montagne, et remplis chacun

de deux ou trois cents religieux, sans parler de beaucoup d'anachorètes qui vivaient solitaires, et que les Grecs nommaient *philérèmes*. Le voisinage de la mer faisant craindre les invasions des pirates, la plupart des monastères étaient fortifiés de hautes murailles. Quelques-uns avaient été entretenus dans l'origine par des fondations de la Russie et de la Moldavie : mais les guerres et la conquête musulmane avaient interrompu ces secours; aussi plusieurs religieux allaient-ils chaque année faire des quêtes dans toute la Grèce, et jusqu'à Constantinople. Leur principale ressource était d'ailleurs le travail des mains, la culture des champs, et la pêche dans la Méditerranée, qui baigne le pied de la montagne. Ils avaient pour ce dernier usage de petits bateaux creusés dans un seul tronc d'arbre *, et qui n'étaient pas supérieurs à ces canots dont se sert l'industrie des peuplades sauvages. Le poisson et les fruits de la terre étaient leur seule nourriture, d'après l'abstinence prescrite par la règle de Saint-Bazile. Ils cultivaient le blé, les oliviers, et couvraient la montagne de riches vergers, n'élevant d'ailleurs aucun troupeau domestique.

Tous n'étaient pas prêtres; mais les prêtres parmi eux n'étaient pas plus exempts que les autres du travail matériel. Du reste, tous les rites de l'Église grecque étaient mieux pratiqués, et plus fidèlement conservés dans ces monastères qu'en aucun autre

* *Belon. Turquie chrétienne.*

lieu du monde. Les divers travaux de la journée, les exercices religieux commencés dès le point du jour, étaient marqués par le retentissement d'une plaque de bois ou d'airain, sur laquelle on frappait à la porte des monastères; car les Turcs avaient interdit le son des cloches usité dans les églises d'Occident. A ce bruit répété d'un couvent à l'autre, tout le peuple de la montagne passait de la prière au travail, allait aux champs ou descendait vers les écueils de la mer. La vie purement contemplative n'était le partage que de quelques ermites qui vivaient dans une retraite plus grande, sur les plus rudes sommets, et dont la sainteté devenait célèbre dans tout l'Orient. La langue parlée sur le mont Athos était généralement ce grec ecclésiastique, qui tient le milieu entre la langue ancienne et l'idiome vulgaire. La tradition des antiques prières et des chants religieux de l'église entretenait cette langue; mais il ne restait presque aucune trace de l'ancienne érudition. Les lettres profanes étaient entièrement négligées par les religieux; et ils ne conservaient que quelques manuscrits des pères de la primitive église, que tous ne savaient pas lire *. Tel était le tableau de ces couvens du mont Athos, vers le milieu du seizième siècle. Cette espèce de république monacale était, comme toutes les autres, agitée par des guerres civiles. On n'en devine pas les motifs. Il semble qu'en renonçant au monde,

* *Belon.*

les religieux de l'Athos auraient dû perdre les occasions de guerre et d'inimitié. Mais les passions de la terre arrivaient sur les sommets escarpés de la sainte montagne. En vain les Turcs étaient par un ordre du sultan exclus de ce lieu; la discorde et la violence venaient en troubler la paix. Peut-être une jalousie de prééminence entre les supérieurs, dont l'élection se renouvelait chaque année, peut-être quelque dispute théologique était-elle le prétexte de ces hostilités. Mais il est certain qu'elles n'étaient pas fort rares. La vie rude des cénobites les disposait à l'action autant qu'à la prière. On voit, par des monumens du seizième siècle*, que le couvent de Philothée, au pied de l'Athos, en face de l'île de Thase, fit éprouver une dure persécution au monastère de Sainte-Laure. C'est encore un exemple de cette vie barbare du moyen âge, qui s'est perpétuée dans la Grèce moderne. Un moine de Sainte-Laure écrivait au Protonotaire de l'église de Constantinople : « La plaie que nous ont faite il » y a quelques années les moines philothéites, loin » d'être guérie, saigne encore. Que dis-je? ils nous » affligent d'une calamité plus grande que la pre- » mière. Notre lit même, que tout le monde sait » nous appartenir de droit, ils nous le disputent; » ils viennent attaquer notre monastère de Sainte- » Laure la flamme à la main. Le feu consume l'in- » térieur du couvent, et les lieux qui l'entourent;

* *Crusii Turco-Græcia.*

» ils chassent nos frères de leur asile, et leur per-
» sécution n'a pas de terme. Nous écrivons aussi à
» ce sujet au vénérable patriarche, pour qu'il ré-
» prime leurs fureurs. Pour toi, secours le monas-
» tère de Sainte-Laure, deviens son défenseur, afin
» de mériter la couronne, et d'empêcher que le mal
» ne s'étende plus loin. »

CHAPITRE IV.

ÉTAT DE L'ILE DE SCIO SOUS LA DOMINATION TURQUE. — GUERRE DE CHYPRE. — CANDIE PAISIBLE SOUS LES VÉNITIENS. — MŒURS DES SPACCHIOTES. — POÉSIE GRECQUE.

Après le mont Athos, le lieu le plus libre de la Grèce et le plus exempt de la tyrannie des Turcs était l'île de Scio. Sans doute la vie devait y paraître aussi douce qu'elle était abstinente et sévère sur la montagne sainte. Sous le ciel le plus favorable, entre l'Europe et l'Asie, cette île charmante abondait de toutes les productions du sol le plus fertile, et y joignait les richesses du commerce maritime. Scio, depuis long-temps possédée par les Génois, auxquels les empereurs de Byzance l'avaient d'abord cédée comme hypothèque d'un emprunt, garda sous leur domination d'anciennes coutumes municipales, en y mêlant la liberté des mœurs italiennes. Les Grecs schismatiques formaient le plus grand nombre des habitans. Quelques Grecs étaient catholiques ainsi que les Génois : et il y avait aussi des négocians juifs qui étaient distingués par l'obligation de porter un bonnet jaune. Un gouverneur génois et un petit sénat ou conseil administraient le pays.

Soliman s'empara de l'île de Scio en 1566, et le peu de résistance des habitans adoucit la férocité habituelle du vainqueur, et leur valut des priviléges.

Il paraît qu'avant cette conquête Scio payait * depuis quelque temps au grand-seigneur un léger tribut; et l'on peut s'étonner qu'il s'en soit contenté si long-temps. La conquête fut une simple prise de possession. Un amiral de Soliman, s'étant présenté devant Scio avec une flotte nombreuse, fit mander à son bord les principaux de l'île, et les envoya sur une de ses galères à Constantinople. La croix et l'étendard de Gênes furent abattus, et le croissant mis à la place. Touché de cette docilité, Soliman, bien que l'île fût riche, ne lui imposa que des taxes assez légères : une entr'autres, qui portait sur le revenu des habitans, était d'une piastre sur cinq cents. Par une exception favorable, les terres furent exemptes de toute dîme particulière envers les agas turcs. La partie méridionale de l'île, où se trouvent vingt-quatre villages adonnés à la culture du mastic, jouissait encore de quelques priviléges et particulièrement du droit d'avoir des cloches dans les églises; enfin tous les habitans grecs de l'île conservaient des notaires de leur religion, dont les actes étaient reconnus devant les cadis; et cinq magistrats, sous le nom de Gérontès, jugeaient les procès civils. A la faveur de ces tolérances et de ces droits, malgré les vexations qui suivirent l'établissement de beaucoup de Turcs dans l'île, les Grecs de Scio commencèrent dès le seizième siècle à jouir d'une civilisation et d'un repos inconnus dans le reste du Levant.

* *Belon.*

Il s'y conserva beaucoup de familles catholiques, la plupart d'origine italienne. Elles profitèrent de la tolérance accordée par les Turcs à l'île de Scio. Elles avaient également un notaire de leur religion, qui prenait le titre de notaire apostolique ; et elles concouraient à l'élection des magistrats grecs. Plus d'une fois la haine entre les deux communions chrétiennes troubla l'île, et, par des accusations mutuelles, fournit des prétextes aux cruautés et aux pillages des Turcs. Toutefois cette île, peuplée de plus de cent mille chrétiens, jouissant de quelque liberté et d'une sorte d'aisance et de bonheur, était un lieu privilégié dans l'empire turc, une oasis florissante au milieu du désert. « C'est, nous dit un vieux voyageur, le meilleur séjour que je sache à mon gré, et où les femmes soient plus courtoises et plus belles *. » L'esprit ingénieux des habitans, leur humeur vive et folâtre, leur activité malgré la douceur énervante du climat, montraient assez dans cette île tout ce que pouvaient devenir les Grecs, lorsqu'ils n'étaient pas trop accablés par l'esclavage. Dans la suite, l'île de Scio fut l'apanage d'une sultane, et envoya son mastic et ses parfums pour l'usage du harem. On l'appelait le *jardin du sérail ;* et quelque chose de la mollesse asiatique semblait se communiquer au joug qui pesait sur elle. A la faveur de cette protection, il s'établit dès le seizième siècle des écoles dans l'île de Scio. Quelques sciences

* *Belon.*

y furent cultivées, surtout la médecine, si peu pratiquée dans l'Orient.

Non loin de là, l'île de Samos était presque dépeuplée, et les habitans y vivaient comme des sauvages. La plupart des autres îles, sans être aussi favorisées que l'île de Scio, conservaient quelque liberté. L'île de Cos, patrie d'Hippocrate, était presque entièrement occupée par les Turcs, et n'avait que deux villages grecs. Mais Pathmos, Calymno, et cette foule de petites îles que les anciens avaient nommées *Sporades*, et qui parsèment la mer, étaient toutes grecques, habitées par des moines, de pauvres paysans, et visitées par des pirates.

A la mort de Soliman, les Vénitiens possédaient encore Chypre, Candie, Corfou, Zante, Céphalonie, Cérigo et Paxos. La population grecque de ces îles recrutait leur marine, et s'appliquait sous les lois d'un peuple industrieux au commerce et à l'agriculture : les Vénitiens tâchaient d'ailleurs de la tenir dans l'ignorance. Le gouvernement de ces îles riches et fertiles était recherché par les principaux sénateurs de Venise. Ils y vivaient dans une mollesse orientale, et s'y corrompaient par le pouvoir et par le plaisir. Les Vénitiens ne gênaient pas la religion de leurs sujets ; ils avaient même permis l'établissement d'une église grecque dans Venise. Mais la différence des cultes empêchait toujours la nation soumise de se confondre avec ses maîtres; elle prenait quelque chose des mœurs italiennes, comme elle se

rapprochait dans l'Orient des mœurs turques. Sa langue dégénérée recevait l'empreinte de l'idiome italien ; mais le fond du génie grec se retrouvait sous ce costume servile. Le Grec esclave ne haïssait guère moins les Vénitiens que les Turcs. Au milieu de son ignorance, fier, subtil et moqueur, il était même plus blessé de la dureté hautaine des Vénitiens que de la férocité musulmane. Il cédait à l'une comme à un fléau terrible ; il était humilié par l'autre. Peut-être les Vénitiens auraient-ils pu vaincre cette prévention, en traitant ce malheureux peuple avec douceur. Mais ils étaient bien loin de cette politique généreuse ; ils employaient le sang des milices grecques, et ne choisirent jamais un officier dans leurs rangs. Venise eut cependant besoin de tout le courage des Grecs pour résister au nouvel effort de la Turquie.

Sélim, successeur de Soliman, vint attaquer l'île de Chypre avec une nombreuse armée. On sait que cette guerre, éloquemment racontée *, est un des plus beaux tableaux militaires du seizième siècle. Famagouste, capitale de l'île de Chypre, soutint un long siége où fut déployé tout ce que peuvent l'héroïsme et la fureur. Venise, puissante sur mer, renouvela plusieurs fois la garnison de Famagouste et de Nicosie, la seconde ville de Chypre. Elle y prodigua son or, le talent de ses capitaines et le sang des milices italiennes et chypriotes ; mais enfin les deux villes furent emportées. Des cendres et un pays dé-

* *Histoire de Venise*, par M. le comte Daru.

peuplé restèrent au pouvoir des Turcs. Au siége de Famagouste, un Grec * d'une taille gigantesque sortait souvent de la ville pour défier les plus braves d'entre les Turcs, et revenait toujours vainqueur. Cet exemple animait le courage des Grecs, et ils se battirent comme un peuple libre.

Une armée musulmane s'était en même temps jetée sur la province que Venise possédait encore dans l'Albanie, et avait saccagé l'ancienne Buthrotum, et Parga sur la côte voisine de Corfou. Cette île importante aurait subi le même sort que Chypre, sans le grand effort que fit alors la chrétienté. Il n'est pas de fait d'armes plus illustre que cette bataille maritime de Lépante, où parurent les flottes confédérées de l'empereur, du pape, du roi de Naples, de Venise et des chevaliers de Malte; tout le monde sait que Don Juan d'Autriche y commandait, que Cervantès y fut blessé, et que jamais les chrétiens ne remportèrent une victoire plus complète sur les Turcs. La politique et le péril de Venise avaient formé cette ligue; il ne s'agissait ni de délivrer la Grèce oubliée dans son esclavage, ni de renouveler les anciennes croisades : on voulait arrêter les progrès menaçans de la Turquie.

La bataille se donna dans ce bassin que forme la mer près du promontoire d'Actium, aux lieux où s'était disputée jadis la conquête de Rome et du monde. Toutes les forces de l'empire turc étaient

* *Crusii Turco-Græcia.*

rassemblées. Les vaisseaux du sultan occupaient le centre et la droite de cette armée ; le dey d'Alger en conduisait la gauche. La flotte chrétienne, ayant longé le rivage, vint se déployer, en face de l'ennemi, dans le golfe de Lépante. Venise, à elle seule, avait réuni cent huit galères, et formait près de la moitié de l'armée chrétienne. Ses vaisseaux, en partie montés par des Grecs insulaires, servirent puissamment à la victoire ; elle fut immense. Après cinq heures de combat, les vaisseaux turcs en désordre, mutilés, incendiés, s'abîmèrent dans les flots, se dispersèrent ou furent pris par les vainqueurs. L'escadre du dey d'Alger échappa seule à travers les feux des chrétiens. Un historien de la Grèce moderne rapporte que douze cents Vénitiens et huit mille Grecs périrent dans cette bataille. Cette inégalité de nombre serait glorieuse pour les Gres ; mais alors ils ne furent pas même nommés dans les récits qui remplirent toute l'Europe du bruit de cette grande journée. On sait qu'elle fut stérile ; les confédérés, jaloux l'un de l'autre, se séparèrent. Don Juan se hâta d'aller recueillir les honneurs qui l'attendaient en Italie, et les bénédictions du pape.

Venise, qui restait seule chargée du poids de la guerre et des suites de la victoire, voyant son commerce dépérir, commença bientôt après à négocier avec les Turcs. Elle renonça par un traité à ses droits sur l'île de Chypre, se fit rendre les ruines de Parga, et quelques places de la Dalmatie. Ainsi,

chaque guerre et chaque traité diminuait les possessions de Venise dans les mers du Levant. Corfou, ravagé souvent par les Turcs, semblait ne pouvoir échapper long-temps à leur joug.

Candie, encore plus importante, excitait toute l'inquiétude du sénat de Venise. Cette île, si fameuse dans les antiquités grecques, était, par la fertilité de son territoire, la plus riche colonie de la république. Il y avait au seizième siècle, dans les provinces de Candie, de la Canée, de Rethymo et de Sétima, plus de deux cent mille habitans. La plus grande partie de la population était grecque. Il s'y mêlait des Juifs, des Arméniens, et une tribu d'Arabes établie dans cette île au douzième siècle. On y comptait quatre cents gentilshommes vénitiens qui étaient comme les maîtres et les seigneurs du pays, sous l'autorité d'un provéditeur de Venise *. La république paraissait craindre que le peuple de cette île ne s'enrichît, et ne devînt plus difficile à gouverner; elle voulait le tenir dans l'abaissement.

Nous avons vu que les Grecs de Candie recevaient les instructions du patriarche de Constantinople. Leur clergé n'en était pas moins fort ignorant. Il n'y avait ** aucune école grecque dans l'île; mais on remarquait dans les habitans cette vivacité d'eprit particulière à la race grecque. L'instinct des vers était fort répandu : dans les fêtes, les

* *Relazione dell' isola di Candia, del clarissimo Marino de Canalle.*

** *Crusii Turco-Græcia.*

jeunes Grecs soutenaient souvent l'un contre l'autre des défis poétiques, comme les bergers de Théocrite. On retrouvait encore chez ce peuple plusieurs anciennes coutumes de la Grèce, et particulièrement l'usage de danser les armes à la main.

La tribu grecque la plus belliqueuse de l'île était cette des Spacchiotes*. Retirée sur les hauteurs et dans les gorges des monts Spacchia, elle se gouvernait par ses propres usages, ne parlait pas la langue italienne, et ne donnait à Venise d'autre marque de soumission qu'un léger tribut.

Vers la fin du seizième siècle, la république fort occupée de plans et de projets pour assurer la défense de Candie, songeait à lever des troupes parmi ces montagnards; mais en comptant sur leur courage, elle redoutait leur humeur indocile.

Une paix de trente années avec la Porte ottomane éloigna les craintes de Venise. Elle continua de tenir Candie sous le joug, sans chercher à gagner l'affection des habitans, et ne leur demandant que des tributs et de l'obéissance.

Cependant la civilisation italienne, si florissante au seizième siècle, devait se communiquer aux Grecs de Candie. Les familles grecques et vénitiennes se mêlaient, et quelquefois confondaient leurs noms. Le commerce maritime de l'île s'accroissait sous le pavillon puissant de la république; et plusieurs négocians grecs des principales villes de

* *Belon.*

Candie avaient amassé de grandes richesses, malgré la politique jalouse du sénat. Ils envoyaient leurs enfans étudier à Venise et à Padoue.

* Un degré de culture morale inconnu dans la Grèce suivit ce premier progrès; et il est à remarquer que la plupart des Grecs savans, dont les noms furent portés en Europe à la fin du seizième siècle et jusqu'au milieu du dix-septième, appartenaient à l'île de Candie.

Quelques-uns d'entre eux ** ne furent pas occupés seulement de controverses théologiques, ou de philologie ancienne; ils cultivèrent avec soin l'idiôme national. Un Grec de Candie, Portios, écrivit la première grammaire de la langue romaïque, et la fit imprimer en France, avec une dédicace au cardinal Richelieu. Quelques autres s'adonnèrent à la poésie, non cette poésie naïve et populaire, née du ciel et du climat, conservée par la tradition, et qui ne porte ni date ni nom d'auteur; elle se retrouvait à Candie comme dans tous les lieux de la Grèce; mais il y avait aussi dans cette île des hommes qui cultivaient cette poésie littéraire, souvent moins heureuse dans ses inspirations, mais dont l'existence suppose de l'art et de l'étude.

Ce caractère se retrouve dans un roman d'Érotocritos ***, ouvrage mêlé de prose et de vers, écrit en

* *Crusii Turco-Græcia.*

** *Leake's Researches into Greece.*

*** On peut lire dans l'excellent discours préliminaire de M. Fauriel une agréable analyse de ce roman.

grec moderne avec un goût d'élégance italienne et de recherche orientale. Le nom de l'auteur, Vincent Cornaro, semble annoncer un Vénitien de Candie, qui avait adopté la langue des Grecs. Mais à la même époque, un autre ouvrage, composé par un Grec de naissance, George Khortatzi, portait la même empreinte de savoir et d'imitation. C'est une tragédie d'Érophile, le premier drame sans doute que l'on eût vu dans la Grèce depuis le *Christ souffrant*, ouvrage de Grégoire de Naziance, dans le quatrième siècle. Ce drame, tout romanesque, présente une Égypte imaginaire, un tyran de Memphis qui ne ressemble à rien, une jeune princesse fille de ce tyran, et un jeune prince vertueux dont elle est aimée. Le tyran, mécontent de cette inclination, fait assassiner le jeune prince, et envoie son cœur et ses deux mains coupées à la princesse, qui se tue de désespoir. Il vient alors sur la scène, et est mis en pièces par le chœur, composé de femmes.

Ce poëme bizarrement imité d'Euripide et de quelques poëtes italiens, est, pour ainsi dire, entrelacé dans une autre pièce formée par quatre intermèdes, où sont reproduites les principales scènes de la Jérusalem délivrée. Les Sarrasins y sont appelés Turcs, et dépeints avec beaucoup d'énergie et de haine. C'est le seul trait national de cet ouvrage tout artificiel, où, parmi quelques beautés ingénieuses et brillantes, on peut surtout remarquer la

grande influence des idées italiennes sur l'imagination de l'auteur.

Une autre production de la même époque et du même pays porte dans sa forme et dans quelques détails une preuve d'origine grecque, et un caractère tout indigène. C'est une pastorale de Nicolas Drimitiko, natif d'Apokorona, près du canton des Spacchiotes. Le poëte indique lui-même son nom et le lieu de sa naissance, dans des vers d'une autre mesure, à la fin de la pièce; et il ajoute qu'il l'écrivit en 1627, et la fit imprimer à Venise.

Cet ouvrage d'un Grec civilisé conserve cependant une teinte rude et naïve qui témoigne de la vérité des peintures.

Rien de plus simple que le sujet, et de plus touchant que certains détails: c'est la nature antique retrouvée plutôt qu'imitée. Un jeune pâtre gardant ses troupeaux était devenu amoureux d'une jeune fille, dont le père était allé à la carrière chercher de quoi bâtir une bergerie. Ils se jurent de s'aimer, et se donnent pour gage de leur foi des bagues d'osier. Le jeune homme promet de revenir dans un mois demander la jeune fille en mariage à son père; il part, et, retenu dans ses montagnes par une maladie, ne revient qu'au bout de deux mois. Il rencontre au même lieu un vieillard assis sur un rocher; il l'aborde*; et le vieillard lui dit: « Elle m'a chargé de t'attendre dans ces lieux. Il passera, m'a-t-elle

* *Leake's Researches into Greece.*

dit, un joli berger, au teint bruni par le soleil, aux yeux noirs, à la taille élancée, au gracieux sourire. Il s'informera de celle qui est morte et perdue pour lui. Dis-lui qu'elle est morte en l'aimant toujours. Qu'il la regrette et qu'il la pleure ; qu'il inonde ses vêtemens de larmes : car la cause de sa mort, c'est qu'il avait laissé passer les jours sans revenir, et qu'il avait tout à coup oublié la pauvre fille ; et pour cela, elle est morte de chagrin. Et ce jeune berger, ajoute le vieillard, d'après la ressemblance, c'est toi. Je suis en peine pour toi, et je te plains; car je croyais que vous seriez tous deux mes enfans ; et nous avions parlé de mariage. »

Le malheureux berger visite la tombe de sa bien-aimée, et fait vœu de renoncer à ses troupeaux, pour errer dans les bois avec un mouton blanc qu'il avait reçu de la jeune fille.

On ne peut douter que cette pièce, qui peut-être n'est pas exempte de quelque souvenir de pastorales italiennes, ne retrace les mœurs des bergers spacchiotes près desquels le poëte habitait, et ne soit le monument curieux d'une poésie à la fois instinctive et cultivée.

CHAPITRE V.

DESCENTE DES TURCS DANS L'ÎLE DE CANDIE. — SIÉGE DE LA CAPITALE. — COURAGE DES GRECS DE CANDIE. — SECOURS ENVOYÉS PAR LOUIS XIV.

Les faibles traces de civilisation qui renaissaient dans l'île de Candie, sous le pouvoir de Venise, furent effacées par la longue et cruelle guerre dont les Turcs affligèrent ce beau pays. Elle commença dès l'année 1644, et dura plus de trente ans. L'invasion fut imprévue, suivant la politique peu scrupuleuse des Turcs. Le nouveau sultan Ibrahim était en paix avec la république, lorsqu'un vaste armement, préparé dans les arsenaux de Constantinople, excita l'inquiétude du sénat. La Porte rassura par des promesses le commissaire de Venise. La flotte musulmane vint amicalement relâcher dans l'île de Tines, possédée par la république; puis remettant à la voile elle tourna brusquement vers la pointe occidentale de Candie, et débarqua près du fort de la Canée, construit par les Vénitiens dans le quinzième siècle.

La population grecque de Candie, opprimée par ses derniers gouverneurs, montra peu de zèle pour la défense commune; elle fuyait aux montagnes, et ne paraissait pas s'inquiéter du péril de ses maîtres. Il restait pour la défense de l'île une flotte de trente

vaisseaux sous les ordres d'un amiral vénitien, Capello, et quelques milices indigènes commandées par le gouverneur Cornaro, qui résidait dans la ville de Candie, capitale de l'île. Les autres places, Réthymo, Spina-Longa, Setia, n'étaient défendues que par de faibles garnisons; mais les Vénitiens à cette nouvelle firent les plus puissans efforts pour garder une si précieuse possession. L'argent manquait; et le sénat, par une ressource dont il avait quelquefois usé, mais qui coûtait à l'orgueil aristocratique, mit à l'enchère plusieurs dignités de la république, et créa cinq titres nouveaux de patriciens, pour être vendus à autant de citoyens ou sujets de la république, choisis parmi ceux qui s'engageraient à verser au trésor soixante mille ducats. Une disposition particulière de l'ordonnance du sénat montre assez qu'il commençait à se repentir de l'injuste dédain, ou de la rigueur qu'il avait montrée pour la population grecque soumise à son empire. « Parmi les nations sujettes ou étrangères, disait cet acte, l'illustre et royale nation grecque sera préférée comme ayant possédé long-temps l'empire, et comme ayant bien mérité de la république. » Mais ce vain et tardif honneur ne ranima pas le zèle des Grecs de Candie; et quoique le sénat eût augmenté jusqu'au nombre de quatre-vingts ces promotions vénales, elles ne furent achetées par aucun Grec. Venise en même temps sollicitait avec ardeur les secours de presque tous les états de l'Europe; et elle cherchait à susciter,

pour sauver Candie, cet esprit de croisade et ce patriotisme chrétien qu'elle avait souvent trahis par ses alliances intéressées avec la Turquie.

Cependant les Turcs après un siége de cinquante-neuf jours s'étaient emparés de la Canée, et, forts de cette position, favorisés par le voisinage du Péloponèse, ils s'obstinaient à conquérir le reste de l'île.

Leurs progrès furent lents : Venise fit de prodigieux efforts; ses flottes vinrent plusieurs fois attaquer les escadres turques jusqu'à l'entrée des Dardanelles. La longueur de la guerre excita l'émulation des chrétiens. Candie devint une espèce de rendez-vous chevaleresque pour les braves et les aventuriers de l'Europe. Le cardinal Mazarin lui-même y fit passer un secours de neuf vaisseaux. Le désordre et la fréquente anarchie du gouvernement turc prolongeaient cette guerre; mais les forces n'étaient pas égales : sans cesse recrutés, les Turcs avaient conquis Réthymo, et tout le territoire, jusqu'à la capitale de l'île qu'ils bloquaient rigoureusement. Ce siége de Candie vit épuiser, de part et d'autre, tout l'art terrible des mines, des galeries souterraines, des bombes et des assauts.

Sans nous attacher à tous les faits d'armes des braves étrangers qui venaient teindre de leur sang ces remparts attaqués par les infidèles, nous voudrions retrouver la trace de ce que fit et de ce que souffrit le peuple indigène de l'île, ainsi disputé

entre des maîtres européens et des tyrans asiatiques. Mais bien que les vœux des Grecs de Candie ne fussent plus douteux, depuis qu'ils avaient senti le poids de la conquête musulmane, ils résistèrent peu. Toutes les plaines furent envahies; et au bout de quelques années il ne restait aux Vénitiens que deux ou trois forteresses maritimes, et l'imprenable capitale, qui, d'un côté baignée par la mer, était défendue par sept boulevarts et d'immenses fortifications. Les milices grecques enfermées dans la ville partageaient avec zèle tous les périls du siége. On remarquait leur courage, à côté même de ces guerriers français envoyés par Louis XIV. Leur manière de combattre offrait un curieux contraste. Tandis que les plus habiles ingénieurs de la France et de l'Italie, les Castellano, les Quirini, les Maupassan, dans les assauts, dans les combats, dirigeaient avec un art savant l'artillerie de l'Europe, les milices indigènes, gardant le cothurne antique, lançaient des flèches avec une force et une justesse redoutées des Turcs, et qui rappelaient ces archers crétois célèbres dans l'antiquité.

En 1665, lorsque Venise obtint du duc de Savoie le secours d'un général célèbre, le marquis de Ville, et que, d'une autre part, le visir Koproli, grand homme de guerre, vint lui-même presser l'interminable siége de Candie, les efforts redoublèrent. Tout ce qu'on avait fait jusque-là fut surpassé. Le nombre et la fureur des assauts, la hardiesse des

sorties, firent périr en quelques mois plus de vingt mille Turcs et quatre mille Chrétiens. Dans la plus mémorable de ces sorties, où les Turcs abandonnèrent leurs travaux et leurs étendards, les assiégés s'étaient avancés sur quatre colonnes, les Italiens, les Allemands, les Français et les Grecs de l'île. Tous combattirent avec une égale valeur; mais le génie opiniâtre du visir et les forces toujours renouvelées de l'empire turc devaient triompher.

Vainement un point d'honneur chrétien, et une mode de cour, firent encore arriver dans Candie la plus brillante noblesse française, l'aventureux duc de la Feuillade, le jeune comte de Saint-Pol, et d'autres illustres volontaires, des Beauveau, des Créqui, des Tavannes, le marquis de Fénélon et son fils. Vainement Louis XIV fit passer dans Candie un secours plus régulier, une armée de six mille hommes, commandée par le duc de Beaufort et le duc de Navailles. Cette protection qui, renouvelée de nos jours, suffirait pour sauver la Grèce entière des efforts de la Turquie sur son déclin, fut impuissante pour défendre Candie contre cette domination barbare, qui n'avait encore rien perdu de sa vigueur, et qui, par accident, avait un grand homme pour ministre.

Koproli joignait à la force des armes l'art des négociations; et sa fierté barbare ne dédaignait pas d'employer les ruses et la subtilité naturelles à l'esprit grec. Un insulaire de Scio, Panajoti, était, au

siége de Candie, le confident et le diplomate du grand visir.

Cet homme fort zélé pour sa religion, et même savant théologien, n'en était pas moins parvenu par son habile souplesse dans la faveur de Koproli. On dit que les Turcs le regardaient avec respect, comme une sorte de magicien; et les Grecs, qui imputèrent à ses ruses la chute de Candie, lui donnaient le surnom du traître Architophel; mais, sans exagérer l'influence de ce Grec, l'issue de la longue guerre de Candie s'explique assez par les efforts opiniâtres des Turcs.

Depuis plus de vingt ans, maîtres de tout le territoire de l'île, ils avaient bâti une seconde capitale, à une lieue de celle qu'ils assiégeaient.

A l'arrivée de l'expédition française commandée par le duc de Beaufort, Candie, depuis si long-temps écrasée par le feu des Turcs, n'était plus qu'une ruine défendue par quelques centaines de soldats de tout pays, et habitée par quelques familles grecques et italiennes.

Mais un grand homme, François Morosini, commandait au milieu de ces débris, et repoussait toutes les offres du grand visir et les insinuations de son adroit interprète. Entrés dans cette malheureuse place, les Français pouvaient derrière ses bastions à demi ruinés se défendre long-temps : leur courage les emporta dès les premiers jours hors des murs, malgré les avis de Morosini. Engagés dans

une sortie imprudente, surpris, embarrassés par l'ignorance du terrain, ils perdent cinq cents hommes et leur général, le duc de Beaufort. Ce fut un coup mortel à l'expédition; la destruction d'un vaisseau de ligne français, qui sauta sous le feu des Turcs, augmenta le découragement. On ne songea plus qu'à partir. Le duc de Navailles, inquiet sans doute de se voir seul comptable d'une expédition si malheureuse, résolut de mettre à la voile, malgré les instances du courageux Morosini.

Tous les habitans de la ville, le clergé à leur tête, poussèrent des cris de désespoir, en voyant partir leurs défenseurs. La flotte française s'éloigna, deux mois après son arrivée. Dans cet intervalle si court, les Français ne virent que les bastions de Candie; et leurs récits n'offrent point de lumières sur la situation de toute l'île occupée par les Turcs; mais on y retrouve quelque chose des usages grecs qui frappèrent leurs yeux. Un officier raconte que, traversant une rue de la ville sillonnée de bombes et de boulets, il vit beaucoup d'habitans assemblés dans une maison; étonné, il s'avance : le corps d'une femme était placé dans un cercueil, paré de beaux vêtemens, le visage découvert, la tête ornée de perles, les doigts chargés de bagues précieuses, les bras enveloppés de dentelles, la chaussure parsemée de piérreries. Beaucoup de jeunes filles se tenaient à l'entour, et l'une d'elles disait plusieurs choses à la louange de cette femme morte, racon-

tait ses vertus, puis s'arrachait les cheveux, déchirait ses habits, se frappait la poitrine, versait des larmes, et poussait des gémissemens auxquels toutes les autres répondaient par des cris et des pleurs *. Les détails de ce récit indiquent sans doute une femme grecque, d'une famille riche et considérable; ils marquent bien surtout la constance de cette coutume funéraire pratiquée dans les divers lieux de la Grèce, et qui s'observait avec tant de pompe, au milieu des horreurs d'une ville assiégée.

* *Voyage de Candie fait par l'armée de France en l'année* 1669, par M. Des Reaux.

CHAPITRE VI.

ÉMIGRATION D'UNE TRIBU DE MANIOTES DANS L'ILE DE CORSE. — VUE GÉNÉRALE DE LA GRÈCE AU COMMENCEMENT DU XVII^e^ SIÈCLE. — INTRIGUES DU PATRIARCHAT DE CONSTANTINOPLE. — IMPRIMERIE DÉNONCÉE AU DIVAN PAR LES JÉSUITES. — INFLUENCE DES NOBLES DU FANAR. — LETTRÉS DE CONSTANTINOPLE. — NAPOLI. — ATHÈNES. — COMMERCE DE LA GRÈCE.

La prise de Candie semblait consommer l'asservissement de la race grecque, et le triomphe des Barbares dans toutes les mers du Levant. Il n'est pas douteux que cette catastrophe n'ait porté le découragement parmi les Grecs du continent qui, malgré leur dégradation apparente, conservaient encore la haine du joug musulman et l'espérance de le briser. Sans regretter la domination vénitienne, les Moraïtes voyaient avec effroi la puissance turque les environner de toutes parts. Pendant le siége de Candie, on avait fait assidûment des prières dans les églises grecques pour le succès des armes chrétiennes. Après la prise de l'île tout espoir fut détruit. Les Turcs parurent décidés à ne plus souffrir aucune résistance. Les Maniotes, qui s'étaient conservés toujours indépendans, et dont le courage et la pauvreté tentaient peu les pachas turcs, furent attaqués dans leurs montagnes; et quelques familles de cette peuplade la quittèrent alors, désespérant d'y rester libres. C'est à cette émigration

que remonte l'établissement d'une tribu grecque dans l'île de Corse.

Un Grec de Mania, Jean Stéphanopoli, qui se prétendait issu d'une branche des Comnènes, et qui avait beaucoup voyagé, conduisit l'entreprise; il était allé d'abord à Gênes demander la protection du sénat, et avait visité la Corse. Il revint, après avoir choisi le canton de Paomia; et, de concert avec le capitaine d'un vaisseau français, il embarqua ceux de ses parens et de ses compatriotes qui voulurent s'associer à lui. Partie de Porto-Betilo, le 3 octobre 1675, la petite colonie, qui comptait sept cent soixante personnes, hommes, femmes, enfans, après avoir relâché à Zante et à Messine, se rendit à Gênes, où la concession de territoire qui lui était promise fut solennellement réglée par le sénat. Le printemps suivant, elle passa dans l'île de Corse, et s'établit à Paomia. C'est là qu'elle a long-temps subsisté, fidèle au gouvernement génois, parmi les séditions fréquentes de l'île, et cultivant ses terres avec une industrie fort supérieure à celle des habitans. On reconnaissait à cette marque le canton des Grecs. Quelques chants populaires des montagnes de la Morée se conservaient parmi ces Maniotes expatriés; et ils les redisaient comme un souvenir de leur pays. C'est même un renseignement précieux sur l'ancienneté de ces poésies, rassemblées de nos jours par un savant plein d'imagination et de goût. Le beau chant d'une femme de

la Morée sur la mort de son fils est connu chez les Grecs de Corse, depuis leur émigration. Ils le répètent encore aujourd'hui à Carghèse et à Ajaccio, où se conservent quelques familles grecques, dernier débris de cette colonie, qui fut, en 1730, chassée du canton qu'elle habitait par les Corses soulevés contre l'autorité de Gênes.

Le long épisode de la guerre de Candie nous a distraits du tableau général de la Grèce. En reportant les yeux sur l'état de ce beau pays, vers les commencemens du dix-septième siècle, on aperçoit d'abord peu de changement. Rien n'est immobile comme la servitude. Les années, les siècles même s'écoulent avec une lente uniformité. Des générations naissent et meurent sans laisser de trace. Il n'y a pas d'événemens pour elles. Il n'y a rien de nouveau, même dans leurs souffrances; et leur malheur est monotone comme la pitié qu'il inspire. Tel était le sort de la Grèce sous le joug abrutissant des Turcs, tandis que tous les peuples de l'Europe marchaient à grands pas vers la civilisation et la lumière.

Il semblait cependant que l'influence de ce progrès universel devait se faire jour tôt ou tard à travers le cordon de barbarie tracé par les Turcs autour de leur empire, et pénétrer jusqu'à cette race ingénieuse qu'ils tenaient asservie par le sabre et par l'ignorance. Les relations de commerce devenaient plus nombreuses, les voyages plus fréquens. Des consulats européens étaient établis dans les princi-

pales villes du Levant. Des missions chrétiennes les parcouraient; et cet esprit de secte qui divise les chrétiens venait y chercher des combats et un théâtre. Ainsi, le contre-coup des guerres civiles et religieuses de l'Europe se fit sentir jusque parmi les Grecs de Constantinople. L'esprit de la réforme, qui remplaçait l'enthousiasme des croisades, avait été, dans son origine, défavorable aux chrétiens d'Orient; et Luther, par le désir illimité de tout contredire dans les opinions de l'église romaine, écrivit, en style dogmatique, pour soutenir la légitimité des Turcs, et leurs droits sur les nations qu'ils avaient conquises. Indépendamment de cet étrange paradoxe, les guerres nées de la réforme ne permettaient pas de songer à de lointaines expéditions contre les Turcs: c'est la plainte d'un Grec savant de Corfou *, dans une lettre qu'il adressait au célèbre Mélanchton, vers le milieu du seizième siècle.

Plus tard le zèle du prosélytisme fit souvenir les protestans de l'existence des Grecs. Avant la prise de Candie, un Grec né dans cette île, Cyrille Lucar, ayant fait des études à Venise, voyagea chez les protestans d'Allemagne, et goûta leurs opinions religieuses. Plusieurs docteurs de la réforme attachèrent un grand prix à trouver des disciples dans cette église grecque, séparée de Rome depuis plusieurs siècles, et qui se vantait de remonter aux traditions apostoliques.

* *Crusii Turco-Græcia.*

Cyrille ayant passé en Turquie, auprès de Mélèce, son parent et dignitaire de l'église de Constantinople, commença bientôt après à répandre les idées nouvelles qu'il avait prises dans l'Occident. Il devint célèbre dans l'église grecque, et fut nommé patriarche d'Alexandrie. Il ambitionna le siége de Constantinople, que les caprices de la Porte rendaient souvent libre par la déposition et l'exil du patriarche. Repoussé dans une première élection, où Timothée, évêque de Patras, obtint la préférence, il lui succéda quelques années après; mais ses doctrines nouvelles excitèrent la défiance des évêques; et le synode de Constantinople fut rempli d'orages. L'ambassadeur d'Angleterre et l'envoyé de Hollande soutenaient le patriarche novateur. L'ambassadeur de France travaillait contre lui. Les évêques rédigèrent des protestations et des anathèmes; et le divan, fatigué de ces querelles qu'il ne comprenait pas, relégua Cyrille dans l'île de Rhodes.

Le patriarche, du fond de sa retraite, remua de nouveaux ressorts, et se fit rappeler. Rétabli sur son siége, il essaya de répandre un catéchisme conforme aux principes des églises protestantes. L'ambassadeur d'Angleterre fit venir secrètement pour cet usage une presse et quelques ouvriers d'imprimerie, les premiers qu'on ait vus dans Constantinople. Quelques missionnaires jésuites, dans leur zèle contre la réforme, dénoncèrent au divan cette nouveauté, comme une conspiration. La presse fut dé-

truite, et Cyrille exilé dans l'île de Ténédos *. Ce qui peut étonner, et ce qui montre la mobilité vénale et capricieuse des ministres de la Porte, c'est que Cyrille fut une seconde fois rappelé. Mais, sur de nouvelles plaintes et par de nouvelles intrigues, il fut déposé, conduit sur un vaisseau et mis à mort. Le dénonciateur principal du patriarche devint son successeur, et peu de temps après périt du même supplice. Le synode restait agité de querelles. On eût dit que les fureurs scolastiques qui avaient perdu l'empire des Grecs se ranimaient au milieu de leur esclavage; et les puissances chrétiennes, si longtemps indifférentes sur le sort de ce malheureux peuple, s'occupaient avec un zèle singulier de ce qui pouvait changer sa foi, et le faire passer du schisme à l'hérésie.

Ces fréquentes mutations du patriarcat de Byzance étaient liées presque toujours aux intrigues que formaient quelques familles établies dans le Fanar, et dont la fortune s'était augmentée par un négoce lucratif, et quelquefois par la faveur des grands de la Porte. Presque toujours le patriarche était un instrument docile dans la main de quelques-uns de ces Grecs, en qui la finesse naturelle à leur nation était aiguisée par les périls d'une cour ombrageuse et sanguinaire. Ces grandes familles du Fanar composaient une espèce d'aristocratie servile, distinguée du reste de la nation par ses vices et par ses lumières.

* *Collectanea de Cyrillo Lucare.*

Dans le dix-septième siècle, il y avait dans le Fanar une vingtaine de ces familles, la plupart enrichies par le commerce de diamants et de soierie. C'étaient les Juliani *, les Rosetti, les Soutzi, les Maurocordati, les Contaradi, etc. Aucun de ces noms, comme on le voit, ne rappelait les anciennes maisons de l'empire grec. Il se conservait cependant quelques-uns de leurs héritiers réels ou prétendus, qui portaient les noms de Cantacuzène et de Paléologue. Mais presque toute la noblesse fanariote était de nouvelle date, venue de l'Asie-Mineure ou de l'île de Scio, et mêlée de sang italien. Le crédit qu'avait obtenu Panajoti près du grand visir Koproli, redoubla les intrigues et l'ambition des Grecs du Fanar. La charge de drogman ou d'interprète devint une haute fonction qui donnait part à tous les secrets de la Porte, et dominait son ignorante diplomatie.

Tentées par le succès de Panajoti, les principales familles du Fanar firent instruire avec soin leurs enfans dans les langues d'Europe, pour les mettre au service du divan. Dans cet avilissement de l'esprit et de l'adresse servant au triomphe de maîtres cruels et grossiers, les Grecs du Fanar conservaient un zèle religieux qui faisait tout leur patriotisme : Panajoti en avait donné l'exemple. Il avait travaillé à la destruction des chrétiens de Candie, et il se servit de sa faveur pour faire relever des

* *Turquie chrétienne.*

églises et pour fonder des monastères. Telle fut la conduite des principaux Fanariotes, qui s'unirent toujours au patriarcat de Byzance, et firent à leur ambition toute espèce de sacrifices, hormis celui de leur culte.

Un autre résultat de leur influence fut de ramener quelque instruction parmi leurs concitoyens, et de préparer ainsi de loin la liberté, sans la vouloir. Le dix-septième siècle et l'âge suivant virent s'élever, parmi le haut clergé et les riches familles de la Grèce, un assez grand nombre d'hommes instruits dans les arts et dans les langues antiques et modernes. Le célèbre Cantemir, Moldave de naissance, mais Fanariote par son éducation, son séjour à Constantinople et son mariage avec une princesse Cantacuzène, a comparé les savans grecs de son temps aux plus célèbres génies de l'antiquité *.

C'est là, sans doute, une hyperbole grecque un peu forte ; mais il est certain qu'à cette époque parurent en Grèce des hommes que l'on aurait remarqués dans d'autres pays. Un Grec nommé Monolaki, enrichi par le commerce, fonda près de l'église de Byzance une académie, où l'ancienne langue, les diverses philosophies de l'antiquité et les sciences naturelles étaient enseignées par des maîtres célèbres. Ce fut là qu'Alexandre Maurocordato, interprète et médecin du sérail, fit connaître le principe de la circulation du sang, dont la dé-

* *Histoire de l'empire ottoman par Demetrius Cantemir.*

couverte récente était encore contestée dans l'Europe.

D'autres hommes savans, Jean Cariophile, Scœvophylax, Antonios Sébastos, illustraient cette école; et Cantemir, qui suivit leurs leçons, les cite avec la même reconnaissance que montre Marc-Aurèle en nommant ses maîtres. Mélèce, archevêque d'Arta et ensuite d'Athènes, Métrophane et plusieurs autres ecclésiastiques, ne s'adonnèrent pas aux lettres avec moins d'ardeur. Enfin le siége patriarcal fut occupé par un homme d'une grande vertu et d'une rare éloquence, Callinicos.

Parmi les Grecs célèbres de cette époque on peut encore citer Philaras d'Athènes, qui voyagea dans l'Europe et fut en commerce de lettres avec Milton *.

A la vérité ces lumières et cette érudition de quelques hommes n'avaient nul rapport avec l'état général de la nation. Au commencement du dix-septième siècle la population grecque du continent et du Péloponèse formait un peuple nouveau qui semblait repasser par les degrés successifs de la barbarie. Cachés sous le nom de *Romaioï* qu'ils se donnaient eux-mêmes, les Grecs n'avaient sur leurs antiquités qu'une notion très-vague. Ils croyaient que leur patrie avait été jadis habitée par des géans païens. Ils conservaient mieux les traditions du christianisme, mais entremêlées de fables et de coutumes bizarres : comme tous les peuples simples,

* *Milton's works.*

ils avaient beaucoup de fêtes religieuses. On sait aujourd'hui, par un recueil célèbre, quel instinct poétique se conservait parmi les Grecs; et, quoique la plupart des chants populaires rassemblés par M. Fauriel ne remontent pas au-delà du dernier siècle, on peut présumer que des traditions semblables appartiennent à des époques plus anciennes, et que les Grecs eurent toujours dans leur ignorance cette même nature poétique et musicale.

Les voyageurs qui, dans le dix-septième siècle, ont décrit la Turquie d'Europe, étaient des érudits plus attentifs aux monumens et aux inscriptions de l'antiquité qu'aux débris vivans de la Grèce. Ils sont cependant frappés de cette vivacité d'esprit, de ce feu du Midi qui brillait souvent dans un pauvre pâtre ou dans un paysan grec. Mais ils s'accordent à montrer la population toute entière comme abattue par l'oppression des Turcs.

Vers le milieu du dix-septième siècle une charge odieuse cessa cependant de peser sur les familles grecques; depuis l'année 1656 on ne leva plus le tribut du cinquième des enfans mâles. La Porte, moins heureuse dans ses expéditions militaires, avait abandonné son ancien usage de former les *ortas* de janissaires avec les enfans chrétiens enlevés dans le sac des villes d'Europe. Elle renonça également à les recruter avec la population grecque, et ne mit plus dans leurs rangs que des Turcs asiatiques.

Cet impôt du sang avait été surtout insupportable

aux Grecs, parce qu'il entraînait l'apostasie de leurs enfans. On avait vu souvent des mères poignarder leurs fils dans les bras des commissaires turcs, et se tuer ensuite elles-mêmes. Ce courage se retrouvait particulièrement chez les femmes de la Zaconie, canton de l'ancienne Lacédémone. La suppression de cette dîme odieuse fut pour les Grecs un grand allégement à leur servitude, et la population s'augmenta dans la Morée.

Quelques villes avaient obtenu d'ailleurs des espèces de priviléges dont profitaient les Grecs. Napoli, habitée en partie par des Turcs, avait le droit de ne recevoir le Pacha dans ses murs, que pendant trois jours chaque année. C'étaient autant de rapines et de concussions évitées pour le reste du temps. Aussi cette ville, heureusement située, était-elle enrichie par le commerce. On y rassemblait des productions de toute la Grèce; et il s'y faisait un grand trafic de blé, de vin, d'huile, de soie, de coton et de tabac. Le port était vivant et fréquenté. Il y venait des vaisseaux de Constantinople, du Caire, de Venise, de Livourne. Sur le rivage, on voyait beaucoup de femmes zaconites, d'une stature haute et vigoureuse, occupées incessamment à transporter des fardeaux. Les hommes naviguaient sur de petites *sarcolèves* au pavillon turc, et allaient trafiquer dans les îles voisines.

Il y avait dans la ville quelques négocians grecs fort riches, et à qui cette richesse donnait, comme

il arrive partout, une sorte de pouvoir. Les Turcs mêmes de Napoli paraissaient plus humains que les autres, et un peu civilisés par l'abord fréquent des étrangers. Dans les autres villes de la Morée nul commerce, nulle industrie. La vie des Grecs était à peu près la même que celle des Turcs. Les femmes des primats et des riches ne sortaient que voilées et entourées de suivantes, comme les femmes turques. A l'église, elles se tenaient dans un lieu séparé, qu'on appelait Gynecetis.

Les villages et les campagnes de la Morée offraient un aspect assez riant. La guerre ne les avait pas ravagés depuis près d'un demi-siècle; il y passait peu de troupes. Il n'y avait donc à supporter que les vexations habituelles des *pachas*, des *mousselims*, des *cadis* et des *naëbs*, les insolences de quelques agas, et ce dur mépris de la race victorieuse pour la race vaincue. Dans quelques lieux même, ce sentiment s'était adouci par l'habitude de vivre ensemble. Il se trouvait beaucoup de paisibles hameaux, nommés χωρια par les Grecs, peuplés de familles turques et chrétiennes, ayant chacune également leur petite maison * fermée avec une serrure de bois, surmontée d'une petite terrasse, où l'on passait la nuit sous le doux ciel de la Grèce, et entourée d'un jardin rempli de mûriers, de térébinthes et d'oliviers. Ce qui ne manquait nulle part, c'était une église chrétienne, quelquefois creusée dans le

* *La Guilletière en l'année* 1676.

rocher, une image de la vierge, et quelques prêtres pour absoudre le peuple de ses péchés.

Les anciennes habitudes, celles qui naissent du génie même des lieux, se retrouvaient dans les diverses parties de la Morée. Les habitans de l'Arcadie étaient toujours pasteurs; ceux de la Messénie, laboureurs et adonnés à la chasse ; ceux de l'Argolide, industrieux et commerçans. Mais ces traits distinctifs étaient affaiblis par l'oppression. Il est certain cependant, que, vers le milieu du dix-septième siècle, il restait parmi les raias de la Morée, l'espoir d'être délivrés par le grand duc de Moscovie, et même la croyance que quelque jour un vaillant capitaine * s'élèverait du milieu de leur nation, et reprendrait toutes les mosquées, pour en faire des églises chrétiennes.

Le sort d'Athènes avait été long-temps le même que celui des villes de la Morée. Malgré son beau port, elle avait moins de commerce que Napoli, et elle était exposée aux fréquentes rapines du pacha de Négrepont. Ce fut un bonheur pour elle d'être donnée en apanage au chef des eunuques noirs, par le crédit d'une belle Athénienne qui était entrée dans le sérail. Cette juridiction lointaine fut une espèce d'affranchissement pour Athènes. Les Grecs de cette ville se gouvernaient par un conseil de vingt-quatre vieillards, appelés *Vecchesiadoi ;* et ils se servirent quelquefois avec assez d'adresse de la protec-

* *La Guilletière.*

tion qu'ils avaient dans le sérail, pour obtenir le renvoi du gouverneur ou de l'aga. Les plus instruits d'entre eux * se vantaient de ces petites résistances comme d'un esprit de liberté qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres. Avec ce secours, ils échappèrent souvent à des avanies que voulait leur faire subir le pacha de Négrepont, par un ancien droit de sa charge.

Athènes, bien que remplie de ruines, conservait encore beaucoup de monumens qui furent mutilés dans la suite par les armes ou la curiosité des peuples civilisés. Les Grecs qui l'habitaient, indifférens pour ces souvenirs, se rapprochaient assez des mœurs turques; et les enfans des deux nations jouaient ensemble sur les débris des chefs-d'œuvre antiques.

Le peuple d'Athènes était ignorant, comme celui du reste de la Grèce; mais cet esprit subtil, que les anciens attribuaient à l'influence du climat de l'Attique, se remarquait dans la population moderne. Une chose fort singulière, c'est que la méthode ingénieuse de l'enseignement mutuel était pratiquée vers le milieu du dix-septième siècle dans la ville d'Athènes, où le didascalos instruisait une trentaine d'enfans. Athènes avait alors pour archevêque Anthime, homme savant, qui cherchait à répandre quelque instruction parmi ses compatriotes. La religion était fort en honneur dans la ville. On y comptait plus de cinquante églises des-

* *Spon et Wheler.*

servies par des prêtres grecs ; et là, comme ailleurs, le zèle religieux conservait la nation vaincue, malgré le mélange des races et la longue durée de l'oppression musulmane.

CHAPITRE VI.

CONQUÊTE DE LA MORÉE PAR LES VÉNITIENS. — MOROSINI ASSIÈGE ATHÈNES. — GOUVERNEMENT DES VÉNITIENS DANS LA GRÈCE. — ILS EN SONT EXPULSÉS DE NOUVEAU.

Vers la même époque, la prescription de l'esclavage fut interrompue dans une partie de la Grèce, ou du moins remplacée par une autre conquête. Les Vénitiens qui, depuis la perte de Candie, épiaient l'occasion de se venger de la Turquie trop puissante, saisirent le moment où elle était engagée dans une guerre contre l'empereur d'Autriche. Ils avaient jusque-là dévoré beaucoup d'affronts et d'avanies; mais quand ils apprirent que l'armée ottomane, campée sous les murs de Vienne, avait été défaite par le secours de Sobieski, roi de Pologne, ils n'hésitent plus; ils déclarent la guerre à la Porte, qui n'avait pas coutume de se laisser prévenir, et mettent tous leurs vaisseaux en mer.

Dans cette grande occasion, ils rappellent au commandement Morosini, qui, depuis la malheureuse issue de la guerre de Candie, subissait, malgré sa gloire, l'ingrat oubli de ses concitoyens. Morosini se vengea comme un grand homme, en redoublant de zèle et de courage. A la tête d'une flotte nombreuse, il se saisit d'abord de Leucade, poste avancé du Péloponèse, et débarque dans la Pénin-

sule huit mille hommes qui marchent sur Coron. C'était la première fois que l'étendard chrétien reparaissait dans la Grèce depuis bien des années; et, quoique l'ancienne domination de Venise eût laissé de fâcheux souvenirs, la haine du joug musulman ne permettait aucune incertitude dans les vœux des Moraïtes.

Toute la Péninsule fut ébranlée. Plusieurs évêques correspondaient avec le général vénitien; des paysans, des pâtres de la montagne arboraient les couleurs de Venise; et tout appelait les nouveaux conquérans. Coron fut emporté après quelques jours de siége, et les Turcs qui l'habitaient passés presque tous au fil de l'épée. Alors, des hauteurs du Taygète, descendirent les Maniotes pour combattre et piller; et leur secours servit à disperser un corps de troupes commandé par le capitan-pacha.

Ces premiers succès, poussés par le génie guerrier de Morosini, firent tomber en peu de temps les plus fortes places de la Morée. Dans la seconde campagne, en 1686, les deux forteresses de Navarin, Modon, Argos et Napoli se soumirent aux Vénitiens. C'était une révolution rapide; les Turcs se réfugiaient de toutes parts dans les villes, et les villes capitulaient avec les vainqueurs. L'année suivante, Patras et Neocastro furent emportés; Lépante et Misitra se rendirent; et le séraskier de la Morée, battu plusieurs fois, n'osa défendre Corin-

the; il fit sauter les fortifications de cette ville, incendia les magasins, et se retira vers les montagnes de l'ancienne Phocide *, en massacrant tous les Grecs qu'il rencontrait sur son passage, et qu'il accusait des maux de l'empire. Morosini, rapidement accouru, s'empara de Corinthe, enlevée aux Turcs et aux flammes. Il était maître de toute la Morée, où les Turcs ne possédaient plus que Malvoisie.

Ce général sentit alors le besoin d'étendre ses conquêtes, pour les assurer. Le port d'Athènes et l'île de Négrepont pouvaient seuls garantir la possession du Péloponèse; et, tandis que toutes les forces des Turcs étaient occupées dans la guerre contre l'Autriche et la Pologne, l'occasion était belle pour enlever la Grèce aux Barbares.

En 1687, Morosini vint assiéger Athènes avec une formidable artillerie, qui foudroya la garnison turque et les monumens antiques. Une bombe éclata dans le Parthenon, dont les Turcs avaient fait un magasin à poudre. Après quelques jours, la forteresse et la ville se rendirent. Morosini, dont les armes n'avaient pas été moins destructives que celles des Barbares, voulut emporter, comme trophée de sa victoire, la statue de Minerve, ouvrage de Phidias. Mais dans le travail des ouvriers qui l'enlevaient, ce chef-d'œuvre, sauvé depuis tant de siècles, tomba brisé de toutes parts.

La prise d'Athènes, en donnant aux Vénitiens le

* *Histoire de l'empire ottoman*, par Cantemir, t. III.

golfe Saronique, comme ils occupaient celui de Corinthe, protégeait leurs conquêtes dans la Morée. Morosini, à qui sa patrie venait de décerner une statue, le titre de *Péloponésiaque*, et bientôt après la dignité de doge, tourna ses efforts vers l'île de Négrepont. Mais les prospérités de Venise étaient passées. La capitale de Négrepont se défendit avec vigueur. Les chrétiens du pays, la plus pauvre et la plus sauvage de toutes les peuplades grecques, ne donnèrent aucun secours à l'armée vénitienne. La peste se mit dans ses rangs; et Morosini, après quelques mois d'un siége inutile, abandonna son entreprise. Il revint pour attaquer Malvoisie qui résistait encore; il tomba malade, et la guerre se ralentit. Les généraux qui lui succédèrent firent de vaines tentatives sur Candie, où la république possédait encore quelques forteresses voisines du rivage, et que les Turcs, maîtres de toute l'île, n'avaient pas su conquérir.

Morosini, chargé d'années, reparut un moment à la tête de la flotte vénitienne, pour venir expirer à Napoli, sur le théâtre de sa gloire. Les Vénitiens, sous un autre général, s'emparèrent presque sans combat de l'île de Scio; mais peu de temps après ils la perdirent; et cette conquête passagère ne fit qu'envenimer les haines des deux communions qui habitaient dans l'île, et qui s'accusaient mutuellement près du vainqueur. Les catholiques d'origine grecque ou génoise s'étaient montrés favorables à

l'invasion vénitienne ; et il en périt un grand nombre, quand les Turcs rentrèrent dans l'île, peu de temps après.

Cependant Venise conservait toujours Athènes, la Morée, les îles d'Égine et de Leucade ; et la stabilité de ses conquêtes ne semblait subordonnée qu'au succès de la grande guerre que l'empire ottoman soutenait contre l'Autriche et la Pologne. Ces deux puissances, pressées de se réunir à la ligue qui se formait contre Louis XIV, firent à la Porte des conditions plus favorables qu'elle ne devait l'espérer, après la perte de plusieurs batailles. On attribua cependant ce résultat au talent et à la finesse diplomatique d'un Grec qui fut l'interprète, ou plutôt l'ambassadeur de la Porte aux conférences de Carlowitz. C'était Maurocordato, que nous avons nommé parmi les hommes savans de la Grèce moderne. Éloquent, adroit, instruit dans les intérêts des princes de l'Europe, il défendit habilement ceux de la Turquie ; et sans doute il ne lui fallut pas moins de dextérité pour arracher à l'orgueil ignorant de la Porte quelques concessions nécessaires.

Par le traité de Carlowitz la Morée resta sous le pouvoir de Venise ; et le sort de ce beau pays ne dépendit plus que d'un peuple chrétien, qui s'en trouvait le maître paisible. Il semblait qu'un siècle de plus et le progrès de la civilisation dans toute l'Europe avaient dû adoucir le gouvernement de Venise. Mais, soit préjugé, soit défiance, soit hau-

teur habituelle envers les peuples assujettis, les Vénitiens ne marquèrent leur rétablissement dans la Morée par aucun bienfait pour les habitans. Le pays demeura pauvre et sans commerce, le peuple accablé d'impôts. Le sénat de Venise nomma cependant une Provéditeur extraordinaire, chargé de protéger les Grecs contre les abus du pouvoir et les vexations des chefs militaires. Mais un grand vice subsistait toujours : c'était la conquête.

Dans sa dégradation apparente, le Grec conservait l'horreur du joug étranger. L'aversion de l'église romaine, le zèle du schisme augmentaient ce sentiment. On se réunissait dans les églises ; on y priait Dieu pour être délivré des Latins ; enfin quelques familles de primats, pour qui les Turcs s'étaient adoucis par une longue habitude de vivre ensemble, regrettaient les anciens maîtres. Ainsi, pendant quinze ans, Venise occupa la Morée, sans y fonder son pouvoir. La paix de Carlowitz humiliait encore les Turcs. Le sultan Achmet III, ayant remporté quelques avantages sur le czar Pierre, avait hâte de venger l'injure du croissant, et de reprendre la Morée. Il fit marcher vers l'isthme de Corinthe une armée nombreuse qui pénétra dans la péninsule, et se rendit aisément maîtresse de toutes les places. On ne peut expliquer un tel succès, que par la profonde indifférence du peuple grec, par l'indiscipline et la corruption des garnisons étrangères. Corinthe et Napoli furent prises d'assaut ; les autres villes se

rendirent. Au bout d'un mois, il n'y eut plus de Vénitiens dans la Morée. En même temps, une flotte turque s'empara de l'île de Tine, de Sude, et de Spina-Longa, les deux forteresses que Venise conservait encore dans Candie.

Ainsi, la servitude de la Grèce fut plus complète et plus étendue que jamais. Les Turcs reprirent la Morée comme leur territoire. Les Grecs plièrent la tête, en regrettant peut-être Venise qu'ils maudissaient tout à l'heure. Les pachas, les mousselims, les beys, les agas reparurent avec tout leur cortége de vexations, de rapines et de cruautés. Les primats grecs reprirent leur misérable autorité, qui consistait à tourmenter leurs compatriotes, sous le bâton de leurs maîtres.

Les Maniotes seuls, retirés dans leurs montagnes, continuèrent à guerroyer contre les Turcs. La Morée se retrouva ce qu'elle était au seizième siècle. Cette reprise de la conquête, après une interruption de quinze ans, devait même plonger les Grecs plus avant dans la servitude; et ce malheureux pays semblait irréparablement condamné à ne jamais sortir de la domination des Barbares, et déchu même de l'espérance d'être conquis par des chrétiens.

CHAPITRE VII.

TENTATIVES DES TURCS SUR CORFOU. — PAIX DE 1718, QUI CONFIRME L'ESCLAVAGE DE LA GRÈCE. — KLEPHTES DEVENUS CÉLÈBRES. — COMMENCEMENT DE L'INFLUENCE DES RUSSES SUR LA GRÈCE.

Les Vénitiens, perdant à la fois la Morée et leurs dernières possessions dans l'île de Candie, semblaient accablés. Leur marine cédait à celle des Turcs. Partout le croissant triomphait. Il ne restait aux Turcs qu'à s'emparer de Corfou pour chasser la république de toutes les mers du Levant, et régner sans partage sur les ruines de la Grèce; mais cette île, que le courage de ses habitans et des circonstances heureuses ont conservée jusqu'à présent inviolable au joug des barbares, fut alors défendue par le génie d'un grand capitaine enrôlé sous le drapeau de Venise : c'était Schullembourg, célèbre pour avoir arrêté la fortune de Charles XII. A la tête de la garnison de Corfou, il soutint pendant plusieurs mois les assauts des Turcs. La valeur des Grecs de l'île seconda puissamment les efforts de Venise. Les femmes et les prêtres combattirent dans un dernier assaut, où les Turcs furent repoussés, et poursuivis par Schullembourg. Le lendemain la flotte des Turcs abandonna l'île.

Les Ottomans avaient à se défendre, à la même époque, contre les forces de l'empereur comman-

dées par le prince Eugène. Cette guerre était une puissante diversion en faveur de la république de Venise. La célèbre bataille de Peterwaraddin abaissa l'orgueil du sultan, et le réduisit à souhaiter la paix. Elle fut conclue à Passarowitz le 21 juillet 1718. Par ce traité, les Vénitiens n'obtinrent que Cérigo, Butrinto et Parga, en face de Corfou. Ils réclamèrent vainement la Morée dont les Turcs restèrent en possession par les traités comme par les armes. Tandis que l'asservissement de la Grèce semblait ainsi confirmé par la diplomatie des cours, d'anciens germes de liberté long-temps inaperçus se fortifiaient dans quelques-unes de ses provinces. C'est en effet au commencement du dix-huitième siècle que remontent les seules traditions un peu détaillées qu'on ait recueillies sur les bandes armées d'Épire et de Thessalie. C'est le temps des Christos Milionis et des Boukovallas, les plus anciens klephtes dont l'histoire se conserve dans les chants populaires des Grecs modernes. On sait que, bien long-temps avant cette époque, dans les provinces de la Grèce septentrionale, l'humeur belliqueuse des habitans et la situation même du pays avaient mis quelques conditions à la victoire des Turcs. Les plaines furent envahies sans obstacle; mais des tribus guerrières se maintenaient indépendantes sur l'Olympe, le Pélion, les chaînes du Pinde et les monts Agrapha.

Les Turcs, dès les premiers temps de la conquête, après avoir fait des efforts pour soumettre ces bandes

rebellés et pauvres, traitèrent avec elles; ce fut même une politique du gouvernement turc de les faire descendre de leurs montagnes, et de les attirer au milieu de la population soumise, en leur accordant des priviléges. Ainsi se forma, ou plutôt fut reconnue par les Turcs, la milice grecque des armatoles, qui, distribuée par cantons dans toutes les provinces, excepté la Morée, était chargée de la garde des routes. Au commencement du dernier siècle, la Grèce septentrionale se trouvait ainsi divisée en dix-sept armatolikes, ou capitaineries, dont le chef obéissait aux pachas et dans quelques lieux aux primats grecs. Ceux des montagnards qui ne voulurent pas accepter ce servage armé, continuaient à vivre sur leurs rochers, d'où ils s'élançaient quelquefois pour piller les troupeaux des Turcs. On leur donnait, et ils prenaient eux-mêmes le nom de klephtes, qui, dans l'ancienne langue, signifie voleurs.

C'est ainsi que, selon le récit de Thucydide, les premiers Grecs navigateurs s'étaient honorés du nom de pirates. Les klephtes se trouvaient dans une sorte de guerre forcée avec les armatoles devenus les gardiens du pays; mais le rapport de religion, de langue, d'origine rapprochait tous les Grecs, bien plus que cette division ne pouvait les séparer. L'armatole, fier et indocile sous le pouvoir des Turcs, regardait encore les klephtes de la montagne comme des alliés et des frères, vers lesquels il se réfugie-

rait quelque jour. « Je fus vingt ans armatole, et » trente ans klephte sur la montagne, » dit une vieille chanson *; c'est l'image de la vie du Grec qui avait une fois touché les armes, et se sentait du courage.

Quand il éprouvait un outrage des Turcs, ou même par inconstance, par dégoût de la plaine et de la servitude, il désertait aux montagnes. Quelquefois aussi le klephte était tenté par une vie plus douce, et venait s'enrôler dans la milice des armatoles, où il trouvait une paye régulière, et où il ne craignait plus la poursuite des spahis et des janissaires. Chaque capitaine d'armatolike formait lui-même sa bande. Il tenait à gloire d'y faire entrer les plus braves; il les appelait ses pallikares ou compagnons. Mais lorsqu'un capitaine, par le nombre ou par la valeur de ses pallikares, paraissait trop redoutable, il était souvent en butte aux trahisons et aux vengeances des pachas. Car les Turcs s'aperçurent bientôt de l'inconvénient d'avoir armé une partie des chrétiens; et ils auraient voulu ne plus employer que les Albanais mahométans, ennemis acharnés des Grecs. Les armatoles persécutés se rapprochèrent des klephtes. Quelquefois le même nom leur fut donné, avec les épithètes diverses de klephte apprivoisé, ou de klephte sauvage, suivant qu'ils reconnaissaient le pouvoir des Turcs, ou qu'ils s'enfonçaient dans les montagnes. La principale expédition des klephtes sauvages était de piller

* *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis par M. Fauriel.

quelques hameaux et d'enlever quelques Turcs opulens. On le voit par leurs chants populaires. « Ils avaient, » dit une de ces chansons, avec une franchise tout homérique, « des agneaux, des » moutons qu'ils faisaient rôtir, et cinq beys pour » tourner la broche. » Quelques capitaines d'armatoles ne se bornèrent pas à ces incursions passagères; ils se rétablirent à main armée dans leurs anciens postes au milieu de la plaine, annonçant par cet exemple que la liberté pouvait renaître, et s'étendre dans la Grèce asservie. Ainsi, sur le continent de la Grèce, même dans les provinces qui sont encore aujourd'hui sous le joug des Turcs, il se maintenait un reste d'indépendance qui devait croître avec le temps. Les traces en seront mieux connues, si, quelque jour, la Grèce victorieuse et paisible s'occupe à rechercher les antiquités de son moyen âge.

Dans les archives des monastères et des évêchés de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire, on exhumera de précieux documens sur cette époque, dont quelques points seulement sont éclairés pour nous.

Il est certain que, même dans ces provinces qui sont le siége de l'empire turc en Europe, la religion et la langue toujours subsistantes maintenaient l'existence nationale des Grecs. Un espoir de liberté se conservait parmi eux. A Thessalonique, dans les premières années du dix-huitième siècle, les habi-

tans s'informaient des victoires du Czar de Russie, et en parlaient comme de leur libérateur*.

C'est au règne de ce prince, en effet, que remontent les desseins de la Russie pour la délivrance, ou plutôt pour l'envahissement de la Grèce. Pierre-le-Grand, qui, par de violentes secousses, tira tout à coup son peuple de la barbarie, et le fit marcher de force à la gloire et à l'empire, n'osait pas encore espérer une domination facile sur les peuples de l'Europe éclairée. Son ambition était de s'agrandir du côté de la Turquie, et de vaincre les Barbares avec cette science de la guerre qu'il empruntait aux nations belliqueuses et polies de l'Occident.

Dans un semblable projet, le soulèvement ou l'invasion de la Grèce, la réunion sous un même drapeau des peuplades chrétiennes enclavées dans la Turquie, s'offraient naturellement à la politique du Czar. Il se prépara de loin, pour arriver à ce but. Il se servit de l'instruction nouvelle qu'il avait donnée à son clergé, pour exercer un pouvoir, auparavant inconnu, sur les moines grecs de l'Athos, et jusque dans le synode de Constantinople. De riches présens, des parures d'église, des livres imprimés étaient envoyés de Moscou dans les couvens et les évêchés de la Grèce; et quelques lueurs de civilisation sortaient d'une contrée encore à demi-sauvage, pour éclairer l'antique patrie des arts.

* *Missions du Levant*, t. II.

Ces desseins auraient été poussés plus loin, si la fortune n'avait pas arrêté le Czar sur les bords du Pruth, en le forçant de réduire son ambition à la retraite de son armée et au salut de sa propre vie. Ce revers inattendu montra la force qui survivait encore dans le vieil empire turc, et éloigna pour long-temps l'espoir de le détruire. Les Grecs, qui avaient tourné les yeux vers le nord, tressailli de joie au bruit des armes du Czar, retombèrent dans leur décourageante servitude; et seulement les prêtres des plus obscures églises de la Grèce, dans la prière qu'ils faisaient devant le peuple, mêlaient le nom de grand-duc de Moscovie à celui des saints de la nation.

Toutefois cette même époque, où les Grecs virent échouer l'entreprise de leur puissant protecteur, fut marquée par un incident que l'on pouvait croire heureux dans leur destinée. La Porte ottomane, qui, dans la guerre contre le Czar, s'était crue trahie par le célèbre Cantemir, hospodar de Moldavie, ne voulut plus confier cette province qu'à des gouverneurs étrangers. Les Grecs du Fanar, assidus courtisans des visirs, ne négligèrent pas cette occasion de s'élever; et Nicolas Maurocordato, fils du Grec habile et savant qui avait si bien servi l'empire turc, obtint le titre d'hospodar de la Moldavie. Mais la Porte, inquiète et jalouse de cette fortune inespérée qu'elle accordait à un Grec, ne permit pas à Maurocordato de visiter son gouvernement, et

le laissa jouir de ses honneurs dans un palais de Constantinople.

Cependant les Grecs se trouvaient initiés de plus en plus aux intérêts de la Porte. La rudesse farouche des Turcs s'étant amollie, sans qu'ils perdissent rien de leur ignorance, ils trouvaient commode d'emprunter l'esprit souple et facile, et la langue déliée de ces vaincus qui rampaient sous leur pouvoir. Les Turcs du sérail, dans leur indolente fierté, se faisaient un instrument de la pensée d'un Grec, comme du bras d'un esclave.

Mais cette servitude de l'intelligence n'est jamais complète, et finit quelquefois par donner plus de pouvoir à l'esclave qu'au maître. Le Grec fanariote, adroit, dissimulé, trompeur, conduisait souvent à ses vues secrètes les hommes les plus puissans de l'empire.

Constantin Maurocordato, fils de l'hospodar de Moldavie, parvint à exercer le pouvoir, dont son père n'avait eu que le titre. Il partit pour la Moldavie avec une garde de janissaires soumis à ses ordres, et une suite nombreuse de Grecs attachés à sa fortune. Ainsi, tandis que presque toute la nation grecque gémissait sous le joug, quelques hommes sortis de son sein allaient tourmenter, au nom de la Porte, une nation voisine.

On a beaucoup accusé les Grecs transformés en princes de Moldavie. Ils furent despotes comme des échappés de servitude. Le gouvernement arbitraire

et féroce qui pesait sur leur faible royauté les forçait d'ailleurs à mille concussions tyranniques. Ils opprimaient par peur et par nécessité. Toujours menacés par l'avarice de la Porte, ils se rachetaient du supplice, en le méritant.

Toutefois, il faut avouer que quelques-uns de ces hommes si supérieurs à leurs compatriotes et à leurs maîtres servirent utilement par leur crédit et par leurs lumières la nation grecque, qu'ils paraissaient oublier. Constantin Maurocordato, élevé deux fois à la précaire souveraineté de Moldavie, établit des lois sages dans cette province, ranima les études parmi le clergé grec, fit instruire avec soin un grand nombre de ses jeunes compatriotes, et forma le dépôt d'une riche bibliothèque dans la capitale de sa principauté.

Ainsi, aux deux extrémités les plus opposées, deux espèces d'hommes semblaient seuls exister dans la nation grecque, les klephtes et les fanariotes; les uns, libres par la pauvreté, puissans par le pillage, barbares, mais nationaux; les autres, ingénieux et polis, parvenus à force de bassesses à une sorte d'indépendance et de pouvoir, dédaignant leur patrie, mais la servant par leur prospérité.

Le reste du peuple languissait à la fois dans la misère et l'esclavage, à l'exception de quelques marchands établis à Smyrne, à Constantinople et à Thessalonique. Les habitans des îles, bien que moins opprimés, étaient aussi pauvres et aussi igno-

rans que les autres Grecs; ils n'étaient visités que par quelques armateurs d'Europe, et par quelques missionnaires.

Les missions avaient commencé dès la fin du seizième siècle à se répandre dans la Grèce; les principales s'établirent à Constantinople, Thessalonique, Smyrne, Scio, Naxos, Santorin. Protégées par les ambassades, elles jouirent d'une assez grande liberté, bâtirent des églises, ouvrirent des écoles, où elles attiraient des enfans de la communion grecque. Elles s'occupaient à la fois d'édifier les catholiques du Levant, nationaux, voyageurs ou captifs, et de convertir les Grecs et les Arméniens. La charité des missionnaires fut sublime et presque céleste, lorsqu'ils pénétraient dans les bagnes des esclaves chrétiens, consolaient des mourans et donnaient la communion à des pestiférés; mais leurs efforts pour amener les Grecs à la foi romaine excitèrent souvent de tristes divisions parmi les chrétiens de Constantinople. Le synode les voyait avec jalousie, et les accusa plus d'une fois près du divan.

CHAPITRE VIII.

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES DANS LES ÎLES DE LA GRÈCE. — TABLEAU D'ATHÈNES AU XVIII^e SIÈCLE. — FONDATION D'AIVALI. — PROGRÈS DE CIVILISATION CHEZ LES GRECS. — INTRIGUES DE LA RUSSIE.

A Smyrne, ville de passage et de commerce, peuplée d'une foule d'Européens, les missionnaires, moins suspects au clergé schismatique, instruisaient sans obstacle les enfans des familles grecques: ils étaient encore mieux accueillis dans quelques îles, et surtout dans celles où l'ancienne domination de Venise avait laissé des traces du culte romain. A Naxos, qui conservait un archevêque catholique, les missionnaires instruisaient les Grecs, et les Italiens attachés à la religion romaine; ils allaient dans les églises grecques; ils y prêchaient en grec vulgaire, après la messe orientale. Les Grecs, vifs et spirituels, étaient charmés de ces discours, auxquels l'ignorance de leurs prêtres ne les avait pas accoutumés. Lorsqu'ensuite les missionnaires rassemblaient les enfans sur le parvis de l'église, pour leur donner quelques instructions, les parens venaient s'y mêler, et se pressaient souvent de répondre pour eux, sans être plus habiles. Les missionnaires croyaient avoir converti l'île entière; mais les habitudes du rite grec prévalaient toujours; le pain azyme et la communion sous une seule espèce semblaient à ces

pauvres insulaires une différence insurmontable; ils disaient avec une subtilité naïve que *le pain azyme, n'étant pas du vrai pain, ne pouvant se changer en la substance réelle du corps de Jésus-Ghrist.* Toutefois ils aimaient la pompe des cérémonies de l'Église romaine. A la fête du Saint Sacrement, qu'ils appelaient le présent du ciel, lorsque l'archevêque italien sortait en procession avec son clergé, les Grecs accouraient de toutes les parties de l'île, se couchaient par terre sur son passage, baisaient le soleil mystique du tabernacle, et le touchaient avec des branches de myrte, et des fleurs, qu'ils remportaient avec eux, pour bénir et sanctifier leurs maisons.

Cette uniformité de la vie des Grecs sous le joug musulman était rarement interrompue par quelque événement nouveau. Sur le continent, les courses hardies de quelques chefs montagnards, les rébellions de quelques armatoles, les violences et la méchanceté du pacha faisaient tout l'entretien de la contrée. Dans les îles, la visite annuelle du capitan-pacha, et les descentes soudaines de quelque pirate, événemens de nature à peu près semblables, tenaient les esprits en alarme, et formaient toutes les annales des pauvres habitans.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Athènes gardait le même avantage qu'elle avait eu dans le siècle précédent. Elle semblait aux voyageurs une espèce de capitale de la Grèce. Les Turcs s'y montraient, comme à Napoli, plus doux et plus humains; et ils

avaient pris quelque chose des mœurs et de l'esprit grec. Les environs d'Athènes étaient en partie occupés par des Albanais laboureurs ou bergers toujours aux champs avec leurs femmes robustes comme eux, tandis que les Turcs restaient dans leur orgueilleuse inertie, et que les Grecs s'occupaient de petites ruses et d'un peu de commerce.

* Les maisons des Grecs ressemblaient à celles des Turcs ; la plupart étaient entourées de hautes murailles, sans fenêtres sur la rue. La chambre des femmes était dans le lieu le plus retiré de la demeure. Elles ne sortaient que cachées sous beaucoup de vêtemens, et le visage enveloppé. Un voile léger de mousseline, bordé d'une frange d'or, était jeté sur leur tête et sur leurs épaules.

Les Grecs recevaient quelquefois les voyageurs Européens dans le Gynécée. Là, et surtout chez les plus riches, les femmes prenaient un autre aspect et une autre parure. Elles avaient les pieds nus; un pantalon d'une toile légère descendait du milieu du corps jusqu'à mi-jambe : le bas de ce vêtement était orné de broderies. Elles portaient une chemise à manches larges et flottantes dont les bords étaient embellis de dessins faits à l'aiguille. Un corset d'étoffe de soie dessinait fidèlement la forme de leur sein et l'élégance de leur taille. Une riche ceinture serrait leurs vêtemens, et se fermait avec des agrafes d'argent

* *Chandler's Travel.*

doré ou d'or, et montées de pierres précieuses. Par-dessus elles portaient une robe ouverte et bordée d'hermine. Elles avaient des bracelets d'or, un collier formé de pièces d'or, quelquefois de cette monnaie que l'on appelle *byzantine*.

Leur coiffure était ordinairement un chapeau de couleur écarlate, ou verte, semé de perles, et qui se nouait sous le menton. Une boucle de cheveux tombait de chaque côté, et s'arrondissait sur la joue. Une profusion de tresses flottantes couvrait les épaules.

L'arrangement de cette chevelure, après le bain, était une grande étude. On la parsemait dans les jours de fête d'une poudre d'argent doré. D'autres artifices se mêlaient encore à la beauté naturelle de ces femmes; elles teignaient leurs doigts en rose, sans savoir d'ailleurs qu'Homère avait ainsi coloré les doigts de l'aurore. Suivant une mode orientale, elles marquaient d'une teinte bleue le cercle de la pupille, et peignaient en noir la membrane de l'œil et le bord intérieur des paupières.

Pour se donner cette singulière parure, elles jetaient sur le feu l'encens du Labdanum, et en interceptaient la fumée avec un plat qui se couvrait de suie.

La jeune beauté, curieuse de cet ornement, assise, les jambes croisées sur un sopha, fermait l'œil, et prenant entre le doigt et le pouce de la main gauche les deux paupières, elle les tirait en avant, et

introduisait dans le coin de l'œil une tête d'épingle imprégnée de la visqueuse vapeur, dont les particules s'attachaient à la membrane, et, en relevant l'éclat de la pupille, augmentaient singulièrement sa grandeur apparente. Une autre mode non moins bizarre employée par de jeunes filles grecques d'Athènes, c'était de s'appliquer sur les joues de légères feuilles d'or. Mais cette parure était réservée pour le jour des noces *.

Malgré l'étroite clôture où elles étaient retenues, les jeunes filles d'Athènes s'étudiaient aussi à danser, et à jouer d'une espèce de guitare turque ; elles brodaient surtout avec une extrême perfection. Mais rien n'était plus rare parmi elles que de savoir lire.

Il y avait pour les enfans grecs deux écoles dans Athènes : l'ignorance n'en était pas moins générale. Ceux qui lisaient n'avaient d'autre lecture que des légendes de saints traduites dans leur langue vulgaire. Très-peu comprenaient l'ancienne langue.

Pour conserver la santé des enfans, on les couvrait de petites croix et d'autres amulettes. On faisait chaque année arroser sa maison d'eau bénite, pour prévenir l'entrée du démon. Les seuls tableaux que l'on eût, étaient quelques mauvaises représentations de saints ou de martyrs, peintes sur les murailles des églises. Le clergé grec n'était guère moins ignorant que le peuple. Quelques ouvrages grecs manuscrits, ou de l'imprimerie des Aldes, appartenant au

* *Chandelor's Travel.*

monastère de St.-Cyriani sur le mont Hymette, pourrissaient dans le coin d'un grenier d'Athènes. Cependant ce clergé grec, humble et ignorant, était sans cesse exposé aux avanies des Turcs. Souvent l'archevêque d'Athènes était obligé de fuir.

Ces persécutions s'apaisaient avec quelques centaines de piastres ; et la ville était rarement ensanglantée par les Turcs. Quelquefois même elle offrait un spectacle d'aisance et presque de liberté. A la fin des vendanges, les paysans grecs, marchant en tête de leurs mules et de leurs ânes chargés de paniers remplis de grappes, formaient dans la principale rue d'Athènes des danses, où les voyageurs antiquaires croyaient reconnaître un souvenir du labyrinthe de Crète et de la fable d'Ariane.

Tout dans Athènes, malgré tant de révolutions, semblait en effet reporter l'imagination sur l'histoire et le génie de la Grèce antique. Une foule de monumens étaient debout, et s'élevaient comme le symbole d'une gloire indestructible au milieu des chétives constructions bâties par les modernes habitans. L'Acropolis, le Parthenon, le temple de Thésée attiraient les regards, et semblaient n'avoir impunément traversé le chaos du moyen âge, que pour être enfin à jamais mis à l'abri par l'admiration de l'Europe éclairée et toute puissante. Mais il en est autrement : les ruines même ont péri. Six années de paix en Europe et de sainte alliance entre les rois, ont suffi pour consommer la destruc-

tion de ces chefs-d'œuvre qui avaient survécu à quinze siècles de barbarie, et pour faire ce que n'avaient pas fait Alaric et Mahomet II.

Cependant un progrès imperceptible de civilisation gagnait les diverses parties de la Grèce. Parmi les insulaires, les uns allaient servir à Constantinople chez les riches du Fanar, ou dans les maisons de commerce de Smyrne; d'autres, plus entreprenans, commençaient à naviguer sur toute la Méditerranée, et faisaient les affaires des bourgeois turcs, comme les Fanariotes faisaient souvent celles des visirs. Le peuple vaincu, adroit, souple, infatigable, vivant de peu, semblait insensiblement croître et s'élever sous la dure protection de ses maîtres. Les Grecs étaient partout, ils se mêlaient à tout, et les Turcs; qui les accablaient encore d'outrages, ne pouvaient plus se passer d'eux.

Une tentative singulièrement heureuse, et qui marqua dans le dix-huitième siècle le nouvel état où pouvait aspirer la nation grecque, ce fut la fondation de la ville de Cydonie dans l'Asie mineure, le siége principal de la barbarie musulmane. Il faut le rappeler, maintenant que la politique de l'Europe a laissé périr Cydonie, et tant d'autres cités grecques. Dans le milieu du dernier siècle, une ville nouvelle, habitée par les Grecs seuls, et gouvernée par ses propres lois, fut fondée sur l'emplacement du village d'Aïvali, où quelques paysans chrétiens vivaient auparavant sous le bâton des Turcs. Les

firmans de la Porte autorisèrent cette création, et protégèrent la ville nouvelle, qui prit le nom de Cydonie. Ce ne fut pas le crédit des princes du Fanar qui acheva ce grand ouvrage; on le dut tout entier au génie et à la persévérance d'un pauvre religieux grec, Jean Œconomos. Témoin dans son enfance des persécutions qu'éprouvaient ses compatriotes qui habitaient le village d'Aïvali, il conçut l'espérance de les affranchir un jour. Il étudia pour devenir prêtre, et se retira parmi les religieux de l'Athos. De là, il vint à Constantinople avec des lettres pour quelques grands de la Porte. Habile dans les langues de l'Orient, à force d'insinuations, de prières, et par cette volonté de l'homme de bien qui réussit quelquefois à tout vaincre, il obtint un ordre pour éloigner les Turcs du village d'Aïvali. Alors il anima ses concitoyens; il invita les autres Grecs à partager cet asile; il leur montra comme une terre sacrée ce territoire qui ne serait plus habité que par des chrétiens. De toutes parts on accourut; plusieurs hommes riches et industrieux du Péloponèse, de Scio, et même de Constantinople, se réunirent dans Aïvali; une ville élégante s'éleva sur les ruines du pauvre village; de nombreuses églises la décorèrent; des manufactures jusque-là peu connues dans l'Orient y portaient les arts de l'Europe; un collége, qui s'augmenta dans la suite, formait la jeunesse à la religion et aux lettres antiques. La liberté, la richesse embellissaient Cydonie,

placée sous le ciel le plus pur, près du rivage de la mer.

Cette étonnante prospérité rencontra des obstacles. L'avare jalousie de quelques pachas, le fanatisme des Turcs du voisinage, et cette anarchie fréquente sous le pouvoir absolu, suscitèrent plus d'une attaque contre les murs naissans de Cydonie. Mais Œconomos, avec l'approbation ou la tolérance de la Porte, défendit par la force les droits de la ville qu'il avait fondée; il arma ses concitoyens que le sentiment de leur bonheur animait d'un patriotisme inconnu dans la Grèce; il repoussa toutes les insultes, toutes les violences; et Cydonie, libre et respectée, conserva ses priviléges, au milieu de l'Asie musulmane.

On attribua * ce rare bonheur surtout à la protection d'un riche banquier grec, nommé Pétrarki, fort accrédité dans le sérail, et qui, dès l'origine, avait secondé la généreuse entreprise d'Œconomos.

Ainsi, dans le dix-huitième siècle, florissait une ville grecque, dont l'existence devait encourager toute la nation asservie. Il semblait que la Grèce pouvait dès-lors, sans secousse et sans violence, espérer un adoucissement à son sort. L'exemple était donné; et les Turcs, dans leur insouciance, auraient peut-être renouvelé plus d'une fois des concessions semblables. Mais l'ambition d'une puissance étrangère poussait les Grecs à des entreprises plus

* *Histoire des événemens de la Grèce*, par Raffenel, t. I.

rapides et plus violentes. Les Russes, qui, mis une fois en mouvement par le génie d'un grand homme, travaillent sur ses idées comme sur un plan tout fait, ne pouvaient abandonner le projet de soulever la Grèce. On avait vu, sous le règne de l'impératrice Anne, le fameux maréchal Munich, qui portait la guerre en Moldavie, envoyer des émissaires, et répandre des proclamations et de l'or dans l'Épire et dans les montagnes de Thessalie. La prompte issue de la guerre borna ses tentatives; mais elles avaient ranimé au cœur des Grecs cette confiance et cette espèce de foi religieuse qui les faisaient espérer dans la Russie.

Le cabinet de Pétersbourg ne cessa pas dans la suite de cultiver ces mêmes sentimens. Une foule de Grecs, aventuriers et braves, étaient reçus dans les armées de l'empire. Le clergé moscovite entretenait un commerce fréquent avec les églises affligées de la Grèce; il recevait avec vénération les reliques saintes qui lui étaient envoyées du mont Athos et des autres couvens; et la cour de Russie adressait en échange des présens aux monastères de la sainte montagne.

Tant de motifs, ces prédictions populaires que nous avons citées, cette confiance si ancienne et qui n'avait pas encore été trompée, rendaient facile à la Russie d'agiter le peuple grec, et de le jeter dans des entreprises au-dessus de ses forces et des secours qu'elle lui donnerait.

CHAPITRE VIII.

PROJET D'ORLOFF POUR SOULEVER LA GRÈCE. — ÉMISSAIRES ENVOYÉS DANS LE CANTON DE MAÏNA. — DÉPART D'UNE FLOTTE RUSSE. — DESCENTE D'ORLOFF A PORTO-BETILO. — SOULÈVEMENT D'UNE PARTIE DE LA MORÉE. — PRISE DE TRIPOLITZA. — SIÉGE DE MODON. — ARRIVÉE DES ALBANAIS MAHOMÉTANS. — FUITE DES RUSSES. — EXPLOITS HÉROÏQUES D'UN CHEF DE KLEPHTES.

L'occasion parut naître avec l'élévation de Catherine et les vastes desseins qu'amenait le nouveau règne. Ces jeunes et entreprenans favoris, qui avaient couronné Catherine par le meurtre de son époux, cherchaient partout d'un regard avide des conquêtes et des entreprises nouvelles ; et leur souveraine elle-même était impatiente de couvrir de quelque gloire singulière le crime de son avènement.

Parmi les hommes qui se pressaient autour d'Orloff et flattaient son orgueil et son esprit aventureux, était un Grec de Thessalie, devenu capitaine de la garde russe. On le nommait Grégori Papapoulo. Cet homme, avec l'imagination vive et présomptueuse de son pays, fit briller aux yeux d'Orloff l'espoir de soulever la Grèce, de chasser les Turcs d'Europe, et d'agrandir l'empire russe ou la fortune du favori par une si belle conquête.

Orloff, sorti des derniers rangs de la milice, et qui, dans la civilisation comme dans les grandeurs,

était un parvenu de la veille, embrassait avec enthousiasme l'idée de se voir bientôt le libérateur de la patrie des arts. Ce plan trouva beaucoup d'obstacles dans la circonspection des ministres du cabinet russe; mais Catherine, séduite par la gloire ou par son amant, fit elle-même les frais d'une première expédition, qui, sous des apparences de commerce, alla reconnaître les mers de l'Archipel.

Papapoulo, parti à la même époque, vint à Trieste et sur le territoire vénitien former des liaisons avec diver marchands grecs. Il envoya des émissaires dans les montagnes de la Morée, et s'y rendit bientôt lui-même avec des présens pour les églises grecques. Mille bruits précurseurs circulaient dans toute la Grèce, et se mêlaient aux croyances religieuses du pays. Un voyageur anglais *, qui parcourait la Morée en 1767, par une curiosité d'antiquaire et sans prévoir les desseins de Catherine, entendait dire partout sur son passage que les Russes délivreraient bientôt les Grecs; que tout récemment une croix lumineuse était apparue pendant trois jours sur le dôme de Sainte-Sophie, que les Turcs avaient fait de vains efforts pour chasser ce signe miraculeux, et qu'ils étaient tombés dans la consternation.

La politique russe agissait en même temps sur une de ces peuplades barbares qui forment la ceinture de la Grèce devenue barbare elle-même. Les Monténégrins, ou habitans de la montagne Noire

* *Chandler's Travels in Greece*, p. 137.

près du golfe Adriatique, ont avec les Russes une conformité d'origine autant que de religion, puisqu'ils descendent des tribus slaves du nord de l'Europe. Cette peuplade, voisine de l'Albanie, vivait indépendante des Turcs, protégée par ses montagnes et par son rude climat. Quelques-uns de ses villages répandus dans la plaine étaient soumis aux Vénitiens; le reste bravait à la fois les Turcs et Venise, pillait la petite république de Raguse, et vivait dans une sorte d'anarchie, où dominaient les chefs de bourgades, et l'évêque de Monténégro.

A peu près à l'époque où Papapoulo partit pour la Grèce, l'évêque de Monténégro, qui avait été sacré en Russie, affectait de porter un portrait de la Czarine, et prédisait que les chrétiens allaient être délivrés du joug des Turcs; en même temps un jeune moine grec parcourait les montagnes, guérissant les malades et prodiguant les secours, les consolations, les prophéties. De concert avec l'évêque, qui paraissait le respecter, il dominait les esprits de cette peuplade; et quoiqu'il ne prît que le nom de Stéphano, il se faisait passer pour Pierre III, le dernier empereur de Russie.

On a peine à croire que cette bizarre supposition ait été calculée par Catherine, et que sa politique n'ait pas rougi d'employer un nom, qui devait lui donner des remords. Mais quelle que fût la cause de cette illusion fortuite ou préparée, le jeune Grec en usa pour soulever le peuple de ces montagnes et

quelques bourgades voisines du Cataro, dont les habitans se prétendent issus des Grecs du Péloponèse. Toutes les provinces voisines furent agitées, excepté l'Albanie, devenue mahométane. Le pacha d'Albanie marcha contre les Monténégrins, défit sans peine leurs rassemblemens confus, et saccagea leurs pauvres villages.

Cependant le principal émissaire d'Orloff, le Thessalien Grégori, s'était rendu à l'extrémité du Péloponèse, chez les Maniotes dont l'origine grecque n'est pas douteuse, mais qui n'étaient guère moins barbares que les Monténégrins. Il est visible par cette double tentative que la Russie, méditant une guerre contre la Porte, avait voulu s'appuyer sur la partie la plus belliqueuse des peuples enclavés dans la conquête musulmane.

Descendu à Porto-Vitulo chez un chef maniote qui se nommait Mauro-Mikali, Papapoulo fit retentir les promesses et le nom de Catherine, rempart de la foi grecque. Enfin, il détermina Mikali et son frère, autre capitaine redouté chez les Maniotes, à réunir les chefs des bourgades et le conseil des vieillards; mais ces hommes accoutumés à défendre leur indépendance contre les Turcs parurent peu confians aux secours des Russes, ne parlèrent qu'avec mépris des Grecs de la plaine soumis à la domination turque, et regardèrent sans doute avec défiance l'émissaire qui leur était envoyé.

L'adroit Thessalien, du milieu de cet asile, es-

saya de lier un parti dans la population subjuguée du Péloponèse. Le canton le plus voisin des montagnes, vers le golfe de Messénie, avait pour proëstos un Grec renommé parmi ses concitoyens par sa prudence et par ses richesses; c'était un vieillard, qui depuis longues années avait su gagner la confiance de tous les pachas turcs, et amasser impunément des trésors, dont il leur donnait une partie.

Benacki, c'était le nom de ce Grec, en protégeant par son crédit ses concitoyens soumis, avait eu l'art d'entretenir avec les rebelles Maniotes des liaisons secrètes. Il habitait la ville de Calamata, près de leurs montagnes. Il avait obtenu du pacha la permission d'y bâtir une demeure fortifiée. Papapoulo se fit connaître de ce Grec, l'excita par l'espoir d'affranchir son pays, et lui promit la puissante protection de la Czarine. Le vieux proëstos, qui sans doute comprenait tout ce qu'il y avait de précaire et de dangereux dans son existence sous la domination des Turcs, saisit avec ardeur un projet de délivrance; il réunit dans sa maison quelques primats, quelques évêques et quelques chefs venus secrètement de la montagne; et là, on promit de rassembler cent mille Grecs, si les Russes paraissaient sur la côte avec des vaisseaux et des armes. On souscrivit un engagement; et l'émissaire thessalien repartit pour Trieste.

La cour de Saint-Pétersbourg reçut ces magnifiques promesses données par les Grecs en échange

du secours qui leur était offert; et comme elle venait de déclarer la guerre à la Turquie, le soulèvement de la Grèce prit à ses yeux un plus grand caractère d'importance politique.

Le comte Orloff fit partir ses deux frères, Alexis et Féodor, pour surveiller cette révolution promise. Ils prirent le prétexte d'un voyage en Italie; mais une foule d'officiers russes arrivaient sur leurs pas. Venise, naturellement fréquentée par les Esclavons et par les Grecs, fut le poste avancé qu'ils choisirent, et où le Thessalien Grégori vint les retrouver. Cet homme avait composé en grec moderne un livre * sur la tactique des Russes, qu'il fit imprimer à Venise pour le répandre dans la Grèce. Ce présent d'une espèce nouvelle fut accompagné d'ornemens ecclésiastiques pour les évêques, de lettres, et de médailles d'or empreintes de l'image de Catherine. Sur la foi de ces premiers gages, plusieurs Grecs vinrent secrètement à Venise pour voir et pour entendre le comte Orloff; et l'ardeur des Grecs de la Morée s'anima par toutes les illusions de l'espérance.

Cependant la guerre engagée par les Russes sur les frontières de Moldavie avait trompé les premières conjectures. L'ignorance barbare des Turcs semblait encore l'emporter sur la tactique savante que les Russes empruntaient à l'Europe; et l'armée de Catherine, enfermée près du Niester, était dans un

* *Exposé de l'art militaire d'après la tactique des armées de la grande Russie.*

péril presque semblable à celui qu'avait couru le Czar Pierre sur les bords du Pruth. Catherine avait besoin d'exciter pour sa propre défense ce soulèvement de la Grèce qu'elle avait rêvé d'abord dans une fantaisie de gloire. Elle fait hâter l'armement d'une flotte, sur laquelle on jeta quelques matelots anglais, engagés par l'ambassadeur de la Czarine à Londres, et des marins grecs de l'île de Mycône, qui étaient venus sur un vaisseau marchand commercer dans le petit port de Tangarock. Cette flotte, mal construite et mal équipée, assez semblable aux prodigieux, mais grossiers essais de l'art maritime, sous Pierre le Grand, n'était montée que de douze cents hommes de troupes; mais elle portait beaucoup d'uniformes russes pour les Grecs du Péloponèse.

Cette première escadre commandée par l'amiral russe Spiritoff parvint, après une navigation pénible, dans les ports d'Angleterre, où elle trouva des secours et des recrues de matelots. En même temps à Pétersbourg se préparait une seconde expédition sous les ordres de l'Écossais Elphinston, qui faisait l'éducation maritime des Russes avec un dédain que supportait l'altière impératrice.

Cette flotte devait rejoindre et devancer la première, passer jusqu'aux Dardanelles, et menacer Constantinople, tandis que la Morée prendrait les armes.

Cependant les deux Orloff, en attendant la pre-

mière escadre russe, avaient tout préparé. Établis à Venise, puis à Livourne, comme dans un poste avancé, ils envoyaient des émissaires en Grèce et dans les îles, répandaient l'or, et achetaient les bras de cette multitude de Grecs aventuriers qui abondent sur la côte. Le dessein principal était pourtant caché. Ils avouaient seulement le projet de faire la course dans l'Archipel, et de secourir les habitans de la montagne Noire; un général russe parcourait ce canton récemment dévasté par les Turcs, et il y recrutait des soldats.

Enfin, l'escadre de Spiritoff parut dans les mers du Levant. Telle était l'ignorance du gouvernement turc, qu'il refusait de comprendre cette nouvelle, et que tout le zèle amical de l'ambassadeur français réussit à peine à persuader au divan, une carte sous les yeux, que des vaisseaux russes pouvaient arriver dans les mers de la Grèce.

L'amiral russe vint droit à Mahon, où la prévoyance des Orloff avait préparé des magasins, et où Féodor se rendit aussitôt. Trois vaisseaux se détachèrent pour aller sur les côtes de Sardaigne et de Toscane prendre les recrues qu'avait secrètement rassemblées Alexis, et le ramener lui-même. Dans cet intervalle, Féodor, avec le reste de la flotte, fit voile vers Malte, dont il espérait les secours; mais l'ordre de Malte, subordonné à la politique de la France et de l'Autriche, ne remplit pas les promesses que quelques jeunes chevaliers avaient

faites aux Russes : la ferveur de sa vocation belliqueuse contre les Turcs n'était plus la même; et d'ailleurs l'intérêt de Catherine, bien plus que celui de la religion, semblait engagé dans cette entreprise.

Féodor s'étant présenté devant Malte ne fut pas même reçu dans le port; ce contre-temps ne fit que précipiter son courage. Féodor avait l'audace et le génie aventureux de ses frères; il y mêlait la présomption de l'extrême jeunesse. Instruit soigneusement par des maîtres habiles, depuis la haute fortune des Orloff, il avait la passion des arts; son ambition, déjà sérieuse, était pourtant animée d'une sorte d'enthousiasme de collége, inspiré par des études récentes; et ce jeune Tartare, élevé dans une cour voluptueuse et despotique, en venant conquérir la Grèce au nom de sa Czarine, avait l'imagination toute remplie des Miltiade et des Thrasibule.

Repoussé de Malte, il fait voile vers le Péloponèse, s'arrête à la petite île Strophade, pour prendre quelques renseignemens dans un monastère de caloyers, et vient jeter l'ancre à Porto-Vitulo, sur le rivage des Maniotes.

La presqu'île de la Morée était dans l'attente et l'agitation. Depuis le commencement des hostilités entre la Porte et la Russie, tout usage des armes avait été interdit aux Grecs, suivant la précaution habituelle des Turcs lorsqu'ils entraient en guerre

avec une puissance chrétienne. Les Turcs, peu vigilans, n'avaient pas saisi les diverses trames formées par le Thessalien Grégori et par ses émissaires; mais ils furent frappés d'une sourde rumeur de mécontentement et d'espérance qui semblait circuler parmi leurs esclaves; il avaient alors défendu toute réunion entre les Grecs, toute prière publique, et fermé les églises; enfin, dans leur féroce inquiétude, ils avaient pris pour des rebelles une troupe de paysans laconiens qui revenaient tranquillement de la foire de Patras, et, se jetant sur eux, ils les avaient massacrés.

Les Russes furent accueillis comme des vengeurs, par des cris d'allégresse et de guerre; Mauro-Mikali vint conférer avec Orloff; les évêques de Lacédémone et de Chariopolis excitèrent le zèle du peuple. Féodor n'arrivait qu'avec trois vaisseaux de ligne et deux frégates montées de quelques centaines d'hommes; une frégate russe lui amenait en même temps quelques paysans monténégrins et leur évêque, qui avait voulu suivre et bénir cette faible expédition. Il rencontra dès l'abord un obstacle dans le bon sens sauvage des chefs maïnotes. Mauro-Mikali et son frère trouvèrent ses armemens aussi faibles que ses paroles étaient hautaines et présomptueuses. Ils réunirent cependant quelques bandes de montagnards, tandis que Bénacki, retiré dans Calamata, s'occupait furtivement à soulever les habitans de la plaine. On distribua les armes que

les Russes avaient apportées ; on construisit à la hâte quelques bateaux plats, pour aller chercher dans les îles voisines les Grecs qui voudraient prendre parti. Il en vint des îles de Zante et de Céphalonie ; quelques centaines de Spacchiotes ou montagnards de l'île de Crète arrivèrent dans des barques, et se réunirent aux Maïnotes. Malheureusement le jeune Moscovite avait refroidi dès le commencement l'enthousiasme des Grecs, en exigeant d'eux un serment de fidélité à la Czarine. Il n'en forma pas moins deux corps de Moraïtes et de Maïnotes mêlés de soldats russes, auxquels il donna les noms pompeux de légions occidentale et orientale de Sparte.

L'un devait pénétrer par les montagnes vers Misitra ; il était commandé par Psaros, jeune armateur de ce vaisseau grec, dont les Russes avaient engagé l'équipage. Le second, sous les ordres d'un capitaine russe, devait marcher sur la partie occidentale du Péloponèse.

Féodor, à la tête d'un troisième détachement, partit pour assiéger la ville de Coron. Cette place, dont le seul côté qui tenait à la terre est couvert par d'assez fortes murailles et par des rochers, se défendit. L'artillerie des Russes était faible et mal servie ; une galiote à bombes qui leur survint, et dont la vue seule avait épouvanté les Turcs, se trouva sans mortiers. Une mine conduite sous le bastion principal fut éventée par les Turcs ; ils reprirent courage, et cette expédition, qui ne pou-

vait réussir que par la promptitude, tomba en langueur.

Le jeune Psaros fit seul quelque chose d'important et de hardi; à la tête de quelques centaines de Russes et de Grecs paysans ou maïnotes, il traversa les montagnes, et descendit du Taygète dans la vallée que baigne l'Eurotas. Un corps de Turcs, qui s'était placé à la sortie des défilés, s'enfuit en jetant ses armes, et porta l'épouvante jusqu'à Misitra, ville moderne, bâtie à une lieue des ruines de l'ancienne Lacédémone. Les Turcs de Misitra se réfugient dans le château; et Psaros vient aux pieds de la forteresse occuper le palais épiscopal des Grecs. Le cri de liberté retentit dans Misitra. La population grecque est soulevée toute entière; et les uniformes russes, l'étendard de la Czarine, persuadent aux Turcs qu'ils sont assaillis par une nombreuse armée.

Ceux qui s'étaient réfugiés dans la forteresse offrent de rendre les armes, sous la condition d'emmener leurs familles. Ce traité s'exécutait de bonne foi, lorsqu'une bande de Maïnotes qui avaient suivi la petite armée de Psaros pénètre dans la forteresse laissée sans défense, et pille, massacre les vaincus. Ceux qui peuvent échapper fuient dans l'église chrétienne.

L'archevêque et son clergé sortent la croix à la main pour les défendre, et pour arrêter la fureur des montagnards; ils parvinrent à les écarter. Enfin, rassasiée de sang et de pillage, cette bande féroce

retourne aux montagnes, et Psaros reste dans Misitra avec sa légion, qui s'augmente de beaucoup de paysans grecs et d'habitans de la ville. L'archevêque, le primat et les vieillards s'occupent d'établir une forme de gouvernement régulier. On vit alors combien cette religion, qui avait maintenu le patriotisme, et pour ainsi dire l'existence du peuple opprimé, pouvait le modérer dans sa trop courte victoire.

L'indépendance avait gagné les provinces voisines; l'ancienne Arcadie commençait à se soulever; les caloyers du monastère de Méga Spiléon, sur le mont Chelmos, quittèrent leurs cellules, sans autre arme que cette croix si puissante aux yeux des Grecs; et ils réussirent à sauver les familles turques qui habitaient la vallée de Calavryta, non loin des bords du Mauro-Nero, le Styx des anciens. Après avoir mis ces familles à l'abri dans les grottes de leur couvent, ils les conduisirent à travers l'Achaïe, réunirent des barques pour leur faire passer le golfe, et les déposèrent en sûreté dans le port de Crissa, où flottait l'étendard musulman.

Cependant les Turcs, qui voyaient croître le soulèvement des campagnes, s'étaient réfugiés dans les principales villes de la Morée, Tripolitza, Napoli di Romanie, Corinthe. Le siége de Coron n'avançait pas; et Féodor, retenu par cette entreprise depuis deux mois, ne portait de secours nulle part, et manquait à toutes les espérances qu'il avait données.

La petite ville de Missolunghi, qui plus tard devait s'illustrer, fit seule sa révolution. Il n'y avait que quatre familles mahométanes, un cadi et quelques officiers turcs. Le primat grec les avertit de se retirer; puis il arma les habitans, mit la ville en défense, et s'empara des îles voisines; mais n'ayant pu obtenir d'Orloff un vaisseau qu'il lui fit demander pour défendre le port de Lépante, toute la population, avec un courage digne des temps antiques et de ces derniers temps, monta sur mer dans de faibles barques, emmenant les femmes et les enfans, et quelque peu de richesses acquises déjà par le commerce. Attaqués à leur sortie du golfe par des pirates mahométans, ils combattirent plusieurs jours de suite, et parvinrent à gagner les îles voisines, laissant un triste exemple de l'imprévoyance et de l'abandon de leurs nouveaux alliés.

Non loin de Missolunghi, la ville de Patras s'était soulevée avec le secours des Grecs venus de Zante et de Céphalonie. Mais la nuit du vendredi saint, tandis que les habitans étaient en prière dans leurs églises, les mêmes pirates qui venaient d'attaquer les braves fugitifs de Missolunghi, pénètrent dans Patras laissée sans défense; ils pillent, massacrent, et disparaissent chargés de butin.

Cependant Féodor, ne pouvant réussir à prendre Coron, détacha de sa flotte quelques vaisseaux pour s'emparer du port de Navarin, près de l'île de Sphactérie. C'était comme un refuge qu'il se ménageait

dans l'attente des secours que son frère devait amener d'Italie. Alexis Orloff parut enfin avec une escadre de cinq vaisseaux, des munitions, des armes, et de nouveaux manifestes pour exciter le zèle des Grecs. Chef suprême de l'entreprise, il fait abandonner le siége de Coron, et se retire dans le port de Navarin; puis il ordonne à ce jeune Grec, qui s'était établi dans Misitra, de marcher sur Tripolitza, véritable capitale du Péloponèse, dont la conquête pouvait seule étendre et ranimer l'insurrection des Grecs. Ce négociant grec, devenu général, s'avança sur cette ville avec quelques Russes et deux mille Maïnotes qu'il avait réunis.

Mais déjà les Albanais mahométans de l'Épire entraient de toutes parts dans la Morée, à la voix des pachas turcs. Patras, assiégée par quinze mille hommes, fut emportée d'assaut; tout ce qui était en âge de porter les armes fut égorgé, et les maisons incendiées. Mille cavaliers albanais viennent se réunir à la garnison turque de Tripolitza. Ils font une sortie, mettent en fuite les assaillans qui commençaient à peine à établir quelques faibles batteries, et rentrent vainqueurs dans Tripolitza, où la population grecque fut en partie massacrée. L'archevêque et plusieurs ecclésiastiques subirent le même sort par une sentence du pacha, et comme coupables d'intelligence avec les Russes.

Dès-lors les Turcs et les Albanais, maîtres de la plaine, se préparèrent à marcher sur Coron pour

attendre la flotte qui devait arriver de Constantinople. Ils avaient à traverser le défilé de Nysie, gardé par le capitaine Mauro-Mikali et quatre cents Maïnotes; ce furent les Thermopyles de cette petite et fatale insurrection. Mauro-Mikali, retranché dans une bourgade qui occupe le milieu de ce défilé, combattit plusieurs jours, se défendit de maison en maison; couvert de blessures, et resté seul avec son fils enfant, il tomba dans les mains des Turcs. Ceux-ci, maîtres du passage, se réunissent aux troupes musulmanes de Coron, qui n'était plus assiégée; et tous ensemble marchent vers les Russes qui bloquaient alors la ville de Modon, les chassent après un rude combat, et s'emparent de leur artillerie.

Cependant une nouvelle escadre russe avait paru dans les mers de la Grèce. L'Écossais Elphinston, après avoir relâché en Angleterre, était parti avec trois vaisseaux de ligne et trois frégates pour aller à la rencontre de la flotte musulmane. Il arriva vers la fin du mois de mai dans le golfe de Misitra, où Psaros s'était retiré avec les débris de la malheureuse expédition qu'il avait tentée sur Tripolitza. Il apprend que la ville est encore au pouvoir des Russes; il fait aussitôt descendre à Misitra deux officiers, auxquels Psaros annonce le mauvais succès de la guerre, et l'approche de la flotte musulmane, que l'on avait aperçue déjà du haut des montagnes. Animé par cette nouvelle, Elphinston mit aussitôt à la voile pour chercher l'ennemi.

Alexis Orloff, renfermé dans la forteresse de Navarin, ne crut pas devoir attendre l'issue d'un combat naval. Il voyait les Grecs, refoulés par la victoire des Turcs et des Albanais, accourir la plupart sans armes vers les murs de Navarin, où le nom russe les protégeait encore. Toutes ses espérances de soulever dans la Grèce une population belliqueuse, étaient perdues; il ne songea plus qu'à lui-même; il ferma lâchement les portes sur les malheureux fuyards, qui, traînant leurs femmes, leurs enfans, se jetèrent dans des barques pour gagner quelques écueils voisins. Poursuivis par les Turcs, un grand nombre y périt; et l'on a raconté que les Russes, du haut des murailles de Navarin, riaient avec une joie féroce du massacre et des naufrages de leurs alliés.

Pendant que les Russes, si promptement lassés de leur entreprise, abandonnaient à la fureur des Turcs le pays qu'ils avaient imprudemment soulevé, de nouveaux alliés leur arrivaient des montagnes de Livadie. Un chef d'Armatoles, Androutzos, sur le bruit de l'invasion, partit avec quelques centaines de guerriers, traversa l'isthme de Corinthe, et vint jusqu'à la côte de la Morée, d'où la flotte russe s'éloignait. Ne trouvant pas le secours qu'il cherchait, et surpris au milieu des Turcs en armes, Androutzos voulut retourner dans ses montagnes. Assez fort pour croire qu'on renoncerait à l'attaquer, s'il se retirait de bonne grâce, il fit demander un firman au

pacha de Tripolitza, reçut la promesse de n'être pas inquiété, et continua sa marche.

Mais au moment de repasser l'isthme, il se vit assailli par plusieurs milliers de Turcs et d'Albanais; il les repoussa, sans pouvoir s'ouvrir un passage, et se rejeta vers le golfe de Lépante, pour gagner la mer. Les Turcs s'acharnaient à le poursuivre; et l'ardeur de l'attaque fut animée par l'obstination de la défense. Toujours marchant, ou ne s'arrêtant que pour combattre, sans repos, presque sans nourriture, Androutzos et ses palikares arrivèrent en quelques jours près de Vostitza, à cinq milles de Patras. Là, les Turcs firent un dernier effort pour saisir une proie qui touchait au terme de sa fuite, et que la faim, l'épuisement, les blessures semblaient leur livrer. Ils enfermèrent la petite armée grecque, et renouvelèrent leurs assauts pendant trois jours.

Enfin le quatrième jour, Androutzos tente un dernier effort pour se faire passage; et, soit prodige de courage, ou puissance du désespoir et de la faim, il renverse, met en fuite les Turcs, et reste maître de leurs bagages, où ses soldats ne prennent que des vivres; il entre alors dans Vostitza, trouve quelques vaisseaux de Zante et de Céphalonie, embarque ses braves compagnons réduits à un petit nombre, et quitte vainqueur sa malheureuse patrie, qu'il méritait de délivrer.

CHAPITRE IX.

VICTOIRE NAVALE DES RUSSES A TCHESMÉ. — SIÉGE DE LEMNOS. — HIVERNEMENT DE LA FLOTTE RUSSE DANS L'ÎLE DE PAROS. — PILLAGES ET CRUAUTÉS DES ALBANAIS DANS LA MORÉE. — DISPERSION DES HABITANS. — COLONIE D'HYDRA. — MASSACRE DES ALBANAIS PAR LES TURCS. — SITUATION DÉPLORABLE DE LA MORÉE.

Orloff sauva les Grecs qui étaient près de lui, Benacki, Papapoulo, les évêques de Coron, de Calamata, de Modon; et se pressant d'embarquer ce qui restait de Russes, il mit à la voile du port de Navarin, pour aller rejoindre Elphinston. Ainsi rassemblées, toutes les forces des Russes vinrent chercher la flotte musulmane dans l'étroit canal qui sépare Scio de la côte d'Asie. La flotte turque était nombreuse, et avait parmi ses capitaines un grand homme de guerre, le fameux Hassan.

Les escadres russes étaient mal équipées, troublées par la division des chefs jaloux de l'amiral anglais, et chargées d'une foule confuse d'Esclavons, de Monténégrins, de Grecs. Mais l'art européen devait l'emporter sur l'ignorance des Ottomans. Après un premier combat, les vaisseaux turcs, qui s'obstinaient à ne pas quitter la côte d'Asie, s'étant retirés dans le petit golfe de Tchesmé, la flotte russe, qui les avait suivis, lança contre eux, à la faveur de la nuit, des brûlots montés par des insulaires de l'Archipel, que dirigeaient quelques offi-

ciers anglais. Ce fut dans la main des Grecs le début de cet art terrible qui devait un jour les affranchir, et les venger.

Un premier brûlot périt; le second touche un vaisseau turc et l'embrase; la flamme en jaillit sur ceux qui l'entourent, et se communiquant d'abord aux trois navires qui occupaient l'entrée du golfe, elle ferme le passage par une chaîne de feux. Ainsi resserrée, amoncelée dans un étroit espace derrière ce vaste foyer d'incendie, au milieu des batteries chargées que la flamme allume, des mâts brûlans qui tombent, des amas de poudre qui éclatent, toute la flotte turque est dévorée.

Les timides habitans de l'île de Scio, à la lueur de cette fournaise ardente, qui couvrait le golfe de Tchesmé, contemplaient de leurs rivages la destruction de leurs oppresseurs. Le territoire de Smyrne, sur la côte d'Asie, trembla de cette explosion épouvantable, dont le bruit fut entendu jusque dans Athènes.

Surpris et presque épouvantés de la grandeur de leur victoire, les Russes hésitèrent sur l'usage qu'ils en devaient faire. Elphinston voulait se hâter, et jurait de brûler Constantinople. Mais Orloff, blessé de l'orgueil de cet étranger, arrêta son ardeur, et resta quelques jours à recueillir les débris de la flotte musulmane, dispersés sur la mer et sur les rivages d'Asie. Beaucoup de Turcs s'étaient sauvés dans des chaloupes, et avaient gagné la côte. Dans leur première

fureur, réunis aux milices indisciplinées de Smyrne, ils massacrèrent une foule de Grecs.

Cette malheureuse ville nagea dans le sang. Quelques-uns des Grecs qui l'habitaient se jetèrent dans des barques, et vinrent demander secours au général russe, resté sur le théâtre de sa victoire, près de la baie de Tchesmé. Mais les consuls européens, effrayés peut-être également des Russes et des Turcs, envoyèrent une députation à Orloff, pour le supplier de ne pas exposer par son attaque les chrétiens et les Européens de Smyrne à la fureur des barbares. Et en même temps, tous les étrangers s'employèrent à des travaux pour la défense des Turcs et de la ville.

Orloff, dont la flotte mal équipée avait besoin de victoires rapides, craignit de tenter un long siége, et ne voulut pas même faire d'entreprise sur l'île de Scio, où la population grecque était sans armes, et contenue par une nombreuse garnison. Alors seulement il laissa partir en avant l'audacieux Elphinston, qui, sous prétexte de prévenir une nouvelle escadre que l'on disait envoyée de Constantinople, passa les Dardanelles, et vint jusque sous les batteries des Turcs étaler la faiblesse de leur empire.

Cependant ces bravades se réduisirent au siége de Lemnos; Orloff vint y commander. Pendant cette longue et aventureuse expédition de la flotte russe, les armes de Catherine avaient triomphé sur le continent; ses troupes victorieuses ébranlaient l'empire turc, et en détachaient des provinces. L'Angleterre,

commençant à craindre que la Turquie ne fût trop abattue, rappela ses officiers et ses matelots, qui faisaient la force de l'escadre de Spiritoff. Les Russes laissés à eux-mêmes, et n'ayant plus pour auxiliaires que des hommes moins habiles qu'eux, furent battus dans une descente nocturne que firent les Turcs, et abandonnèrent le siége de Lemnos dans le plus grand effroi. Orloff prit alors le parti de retourner en Italie sur une frégate, laissant à l'amiral russe le soin d'y ramener la flotte.

C'était une grande douleur pour les Grecs restés fidèles à la fortune des Russes, et qui n'avaient plus d'autre asile que leur flotte. Ce jeune armateur de l'île de Mycône, qui, recruté par hasard dans le port de Taganrock, avait conquis Misitra, supplia l'amiral russe de ne pas abandonner les mers de l'Archipel.

Les Russes vinrent hiverner à Paros, et s'emparèrent des îles voisines, sans que la marine turque, presque entièrement détruite, essayât de les combattre. Ils fortifièrent le beau port de Naussa, par des batteries placées sur la partie gauche de ce port et sur un écueil qui lui fait face. Ils construisirent des magasins, des forges, une église. L'amiral Spiritoff se fit bâtir une maison au milieu des casernes de ses soldats; ce fut comme une colonie du Nord transplantée dans les mers du Levant. Un grand nombre de Grecs vint y chercher un asile, et grossir la petite armée moscovite.

Mais, après l'hivernage, les Russes, qui semblaient vouloir changer leur expédition aventureuse en un établissement durable, ne purent long-temps résister aux chaleurs du climat. Une épidémie se répandit parmi eux; et Spiritoff fut obligé de ramener enfin les débris de sa flotte.

Un capitaine au service de la Russie rapporta de cette expédition un prétendu tombeau d'Homère, trouvé * dans l'île de Nios ou de Scyros, et qui, après avoir servi de texte aux dissertations des savans d'Allemagne, figure dans les jardins d'été d'un palais de Pétersbourg. Au reste on accusa les Russes d'avoir brisé plus de marbres précieux qu'ils n'en conservèrent; mais c'était là sans doute le moindre fléau de cette désastreuse campagne. Il faut un grand zèle d'antiquaire pour gémir sur ce malheur, au milieu des calamités effroyables qui accablèrent la population grecque.

Le séjour prolongé des Russes dans les Cyclades n'avait été qu'une faible protection pour les Grecs. La domination turque s'était en tout lieu raffermie par des massacres; et cette fatale entreprise fit encore perdre à quelques peuplades grecques l'espèce d'indépendance qu'elles avaient conservée. Les Spacchiotes de Candie furent attaqués dans leurs retraites par le pacha de l'île, qui vint les assaillir avec tous ses Turcs, en avant desquels il faisait marcher des Grecs de la plaine, pour épuiser le

* *Voyage de la Troade*, t. II.

feu des montagnards. Les Spacchiotes, après avoir vu brûler leurs villages et tomber leur plus brave jeunesse, furent obligés de se soumettre. Jusque-là on n'avait exigé d'eux d'autre tribut que d'apporter de la glace pour l'usage des Turcs. Ils ne recevaient dans leurs montagnes ni agas, ni cadis; ils envoyaient quelques présens à la sultane Validé, dont ils formaient l'apanage*; du reste ils étaient libres, se gouvernant par leurs antiques usages, et protégés par leurs montagnes et par leur pauvreté. Mais cette fois l'asile fut forcé; et les Spacchiotes se virent imposer le karatch, auquel ils avaient échappé jusqu'alors.

Tous les cantons qui avaient accueilli les Russes furent impitoyablement saccagés; tous les Grecs pris les armes à la main furent mis à mort, et un grand nombre de familles réduites en esclavage. On raconte cependant que le pacha turc eut souvenir de l'humanité qu'avaient montrée les moines du couvent de Mega-Spileon, et qu'il leur envoya, pour les protéger, un sangiac et des firmans. Ces bons religieux usèrent de leurs sauf-conduits pour pénétrer dans le camp des Turcs, qui regorgeait de captifs enchaînés; ils en rachetèrent un grand nombre. Ils demandèrent grâce pour les chrétiens de cette vallée de Calavryta, dans laquelle ils avaient empêché le massacre des Turcs; et, quoique rançonnés sou-

*Olivier.

vent eux-mêmes, ils sauvèrent beaucoup de malheureux.

Mais bientôt les généraux turcs ne furent plus les maîtres de contenir la fureur et la cupidité de ces bandes albanaises qu'ils avaient appelées dans la Morée. Après avoir ravagé le pays comme rebelle, les Albanais refusèrent d'en sortir, sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés de leur solde. Une armée que les Turcs envoyèrent contre eux fut battue sous les murs de Napoli; et ils continuèrent de piller les Grecs, et quelquefois les Musulmans.

En proie à ces désordres, la Morée demeura sans culture; les oliviers, principale richesse du pays, furent presque partout arrachés. En quelques années, la population chrétienne, que l'on portait à plus de deux cent mille âmes, se trouva réduite au cinquième. Le reste périt, ou se retira dans les montagnes de la Romélie, ou s'embarqua pour les îles, et pour le royaume de Naples. Les Hydriotes, adroits navigateurs, qui, depuis quelques années*, commençaient à suppléer par le commerce à l'aridité du rocher qu'ils occupent, sauvèrent un grand nombre de Grecs, soit en les conduisant sur les côtes voisines, soit en les recevant dans leur île, dont la prospérité s'accrut rapidement.

Ces nouveaux colons, qui avaient langui sur le sol

* *Chandler's Travels in Greece.* Mémoire sur l'état de la civilisation de la Grèce, par Coray.

fertile de la Morée, transplantés au milieu des bruyères et des sables d'Hydra, firent d'étonnans efforts. Mêlés aux insulaires, dont l'origine est albanaise, ils formèrent une population nouvelle, la plus industrieuse peut-être de tous les chrétiens de la Grèce, et la plus remplie de patriotisme et de courage.

Tandis qu'à côté de la péninsule, si cruellement ruinée par les barbares, il se préparait de nouveaux vengeurs de la nation grecque, les Russes paraissaient ajourner leurs projets contre l'empire ottoman. Pressée de donner tous ses soins au partage de la Pologne, Catherine avait accueilli la médiation de l'Autriche, constante alliée de la Porte. Satisfaite d'avoir conquis la Crimée, elle s'inquiétait assez peu d'abandonner la possession lointaine et douteuse de quelques îles dans les mers de la Grèce. Toutefois, dans le traité de Kainargi, souscrit le 21 juillet 1774, quatre ans après la désastreuse invasion du Péloponèse, les négociateurs de Catherine, en restituant à la Turquie toutes les îles de l'Archipel, occupées pendant la guerre, eurent soin de stipuler en faveur des habitans une amnistie, le libre exercice de leur religion, le droit de construire et de réparer les églises, enfin l'exemption de toute taxe pour l'époque où ils avaient été sous la domination russe, et pendant deux ans, depuis leur rentrée sous le pouvoir des Turcs.

Ces conditions étaient dictées par une sorte de

pudeur, et par l'espérance de conserver un droit sur ceux mêmes qu'on abandonnait. Mais de pareilles clauses étaient dérisoires, tandis que la Morée palpitait sous ses oppresseurs ; et les Turcs se hâtèrent partout de les violer avec une joie féroce et méprisante. Les îles remises en leur pouvoir subirent tous les maux d'une nouvelle conquête.

L'entière extermination des habitans de la Morée aurait été le couronnement du traité de Kainargi, si la Porte n'avait pas enfin été avertie par un intérêt matériel. Plusieurs membres du divan et le Sultan lui-même inclinaient à laisser détruire toute la race grecque par les Albanais. Mais Hassan, devenu capitan-pacha, et l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman, objecta que l'on perdrait ainsi le karatch, ou tribut par tête que payaient les Grecs. Ce motif prévalut ; et Hassan lui-même fut chargé d'aller enfin mettre l'ordre dans la Morée, et de conserver ce qui restait de la nation grecque, en lui faisant supporter la totalité du karatch, jadis réglé par Soliman sur une population dix fois plus nombreuse.

Cette pacification fut sanglante et terrible. Débarqué dans l'année 1779, Hassan appela de toutes parts les klephtes des montagnes, dont le nombre s'était augmenté par la fuite et le désespoir des habitans de la plaine ; il encouragea les Grecs à s'armer. Ayant marché sur le principal corps des Albanais campé près de Tripolitza, il les battit, et fit

élever en pyramide aux portes de la ville les têtes des vaincus.

Acharné à poursuivre le reste de ces bandes, il acheva de les exterminer sur les frontières de la Morée, dans le lit d'un torrent desséché, qu'on appelle encore aujourd'hui le *défilé du massacre*.

Ainsi la péninsule se trouva délivrée de ce fléau, mais sans pouvoir reprendre la vie, puisqu'elle restait sous le joug des Turcs. Les klephtes retournèrent dans leurs montagnes, à l'exception du plus fameux de leurs chefs, Colocotroni, que le Pacha fit périr, comme trop brave pour un sujet de la Porte. Le peu de laboureurs grecs qui survivaient au milieu de leurs champs ravagés, de leurs plants d'oliviers et de mûriers coupés à la racine, sans troupeaux, sans commerce, restèrent chargés d'une taxe accablante; ils payaient pour tous les morts.

Ces couvens si nombreux dans la Grèce furent alors secourables. Ils donnèrent des bras pour cultiver la terre. Les moines de Saint-Luc en Béotie, de la Vierge sur le mont Chelmos, de Saint-Laurent dans l'île de Salamine, accoururent à l'aide des pauvres laboureurs. Ils bénirent de nouveau les sillons. Ils animèrent au travail par leurs exhortations et leur exemple. Mais une peste, s'élevant du milieu de ce pays où tant de sang coulait depuis dix années, vint combler tous les maux des habitans.

Cette épouvantable suite de désastres accumulés sur la Morée semblait reculer de plusieurs siècles

l'affranchissement des Grecs, ou même le rendre à jamais impossible. La barbarie musulmane avait repris pied sur des cadavres; et sa domination s'était retrempée dans le sang. La Porte, avertie d'ailleurs par un premier exemple, veillait à ce que les Grecs fussent trop abattus pour se relever jamais ou s'unir à des libérateurs. On avait vu la puissance et le zèle des évêques dans l'insurrection de la Morée. Dans tout l'empire, les évêques furent dépouillés de leurs biens, qui passèrent aux mosquées et aux *imarets;* et l'esprit originaire de la conquête parut ainsi renouvelé.

CHAPITRE X.

NOUVELLE CAUSE D'AFFRANCHISSEMENT POUR LA GRÈCE. — PUISSANCE D'ALI-PACHA. — DÉTAILS SUR LES VILLAGES DE SOULI. — PROGRÈS DE LA MARINE GRECQUE. — PROTECTION DONNÉE PAR LA RUSSIE AUX ARMATEURS GRECS. — TENTATIVE POUR SOULEVER L'ÉPIRE. — VICTOIRE DES SOULIOTES SUR ALI-PACHA. — AMBASSADE GRECQUE AUPRÈS DE LA CZARINE. — NOUVEL ABANDON DE LA GRÈCE.

L'Europe chrétienne, si elle l'était alors, avait vu d'un œil de mépris la lutte infortunée des Grecs; et les Russes, par leur dangereux secours et leur impitoyable abandon, semblaient avoir rompu tout lien entre eux et les chrétiens d'Orient. Cependant cette même époque d'oppression et de misère devait être marquée par les plus grands efforts qu'eût jamais tentés la Grèce moderne pour sortir de l'ignorance, et s'avancer vers un ordre d'idées incompatible avec le joug abrutissant des Turcs.

Mille circonstances diverses, quelques-unes funestes, allaient se réunir pour soulever cette malheureuse nation au-dessus de l'abîme où elle était plongée; et tout, jusqu'aux excès de la barbarie, la poussait vers un grand changement, retardé depuis trois siècles.

Parmi les causes de cette révolution salutaire il faut compter l'existence d'un homme qui fit aux Grecs des maux effroyables, et qui reproduisit et surpassa tout ce qu'on rapporte des plus atroces ty-

rans. Ali-pacha, en créant au milieu de l'Épire un pouvoir indépendant de l'empire turc, en réunissant sous son joug de fer une foule de peuplades chrétiennes, en irritant par ses cruautés le désespoir des klephtes, prépara les germes d'une résistance terrible, dont il finit par donner lui-même le signal. Cet homme, qui devait avoir une si grande influence sur le sort de la Grèce, commença de paraître à l'époque où la désastreuse invasion des Russes avait laissé la péninsule en proie à tant de calamités.

Ali-pacha, fils d'un bey de la ville de Tébélen, qui avait été long-temps chef de partisans, exerça d'abord le métier de brigand au milieu de cette féodalité anarchique de l'Épire, assez semblable aux guerres privées du moyen âge. S'étant rendu maître de la ville de Tébélen par le meurtre des principaux habitans, il devint un chef considérable. A l'excès de la cruauté il réunissait au plus haut degré cette perfidie de barbares qui est la politique de l'Orient. Il avait épousé la fille du pacha de Delvino, l'une des trois provinces de l'Épire. Il dénonça son beau-père, et le livra dans l'espoir de lui succéder. N'ayant pas obtenu cette faveur, il flatta le nouveau pacha de Delvino, lui donna sa sœur en mariage, et quelque temps après le fit assassiner. Malgré ce nouveau crime, il n'obtint pas encore le gouvernement de la province. Un nouveau pacha fut nommé, Sélim, l'un des Turcs les plus humains qui aient gouverné dans la Grèce.

Cette fois, Ali, ayant redoublé ses délations et ses intrigues, se fit charger par la Porte elle-même du meurtre de Sélim, qu'il avait accusé de favoriser les Vénitiens. Il l'assassina dans son palais, et reçut pour récompense sa place et le sangiac de Thessalie. De là il s'introduisit avec des troupes dans Janina, qui était gouverné par une réunion de beys, ou feudataires, sous le pouvoir de la Porte. Il assembla le peuple et lui proposa d'élire, au lieu de ces beys nombreux et toujours en guerre, un seul chef, qui serait approuvé par le Divan.

On raconte qu'au moment d'envoyer le scrutin à Constantinople, il fit disparaître le nom du bey que les habitans avaient élu, et mit le sien à la place; mais tant d'adresse ne paraît pas nécessaire. L'or et les crimes d'Ali-pacha devaient suffire. Maître de la Thessalie et d'une portion de l'Épire *, Ali commença l'envahissement des pays qui l'environnaient, et s'étendit de plus en plus dans la Grèce, mêlant à la férocité d'un barbare toutes les ruses des tyrans italiens du seizième siècle. Tantôt à la faveur d'un titre obtenu de la Porte, tantôt par la guerre, tantôt par l'empoisonnement et le meurtre, il s'empara d'une moitié de la Macédoine, de la plus grande partie de la Livadie, du Xéromenos ou ancienne Acarnanie, et de la province d'Arta et de Prevesa. Visir de Janina et de Triccala, fermier du capitan-pacha dans l'Acarnanie, et de la sultane Validé dans

* *On peut voir un curieux Mémoire sur Ali-pacha*, par M. Bessières.

Arta, prévôt des routes dans la Livadie et dans la Macédoine, partout propriétaire d'un grand nombre de fiefs ou de domaines, la longue durée de son pouvoir le rendit presque uniformément maître absolu des hommes et du sol; il avait une armée de dix ou douze mille Albanais, un trésor considérable, ses concussions et ses vols; cela lui suffisait pour tenir sous le joug une population de près de deux millions d'hommes, Grecs, Albanais et Turcs.

Ce fut cependant près d'Ali-pacha que se conserva long-temps la plus libre des peuplades chrétiennes de la Grèce. A quatorze lieues de Janina, dans les montagnes de Chamouri, s'élevaient sur d'âpres rochers les villages de Souli, la vraie Lacédémone de la Grèce barbare. Depuis plus d'un siècle, un amas de Grecs et d'Albanais, fuyant l'esclavage de la plaine, avaient fondé cette colonie. Formée d'abord de quatre villages, elle s'était accrue de sept autres, et avait fini par s'étendre dans les campagnes voisines, où elle dominait sur quelques milliers de paysans chrétiens. Toute grecque par le langage, elle s'appelait d'un nom qui, dans l'ancienne langue, exprime l'idée d'une alliance armée. Ses villages se divisaient en tribus ou parentés. La réunion de chefs de tribus gouvernait. Le soin des troupeaux, le pillage et la guerre faisaient toute l'occupation de la peuplade. Une valeur héroïque la distinguait même parmi les montagnards de la Grèce; et tandis que la Morée semblait anéantie, et que le

pacha d'Épire tenait sous sa tyrannie la Grèce septentrionale, Souli demeurait libre et menaçante.

Cependant l'empire moscovite n'avait pas abandonné ses anciennes prétentions sur la Grèce. L'ambition de Catherine s'était enflammée par l'âge et par la gloire. Assurée désormais de la Pologne, victorieuse des Turcs, admirée dans l'Europe, enivrée des flatteries de la France, elle méditait sérieusement la conquête de Constantinople. La paix de Kainargi n'avait été qu'une trève, pendant laquelle, tout en abandonnant les Grecs aux premières vengeances de la Porte, elle avait repris à leur égard un plan de protection intéressée. Elle avait reçu dans ses États, dans ses armées, un grand nombre de fugitifs des îles grecques et de la Morée. Dans un traité de commerce qu'elle fit avec la Porte en 1779, elle stipula pour les habitans de l'Archipel le droit d'arborer le pavillon russe; et cette singulière condescendance de la Porte, que l'on explique par la corruption du Divan et l'adresse des Fanariotes, donna tout à coup de nouvelles forces au commerce des Grecs. On vit les petits bâtimens d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, se porter dans toutes les mers du Levant, et naviguer depuis Kerson jusqu'à Gibraltar. Ils approvisionnaient le marché de Constantinople; ils négociaient en Égypte; ils pénétraient jusqu'en Amérique. Sous leur double pavillon, turc ou moscovite, ils n'étaient pas à l'abri de l'attaque des pirates algériens qu'attira bientôt

une proie riche et nouvelle ; mais ce danger ne fit que les aguerrir. Ils construisirent de plus grands vaisseaux ; ils les armèrent de canons.

Rien n'était plus agile, plus hardi, plus infatigable que cette marine grecque. Les pères menaient avec eux leurs enfans dès l'âge le plus tendre * ; et, après les fatigues de la manœuvre, debout sur le tillac, les tenant dans leurs bras, ils les instruisaient à connaître la mer, les étoiles, les côtes et les moindres écueils. Le jeune Grec ainsi dressé se jouait de la tempête ; et dans ses chants, il se comparait au dauphin, qui bondit à la surface des flots. Un progrès de richesse et d'industrie vint animer les îles qu'habitaient les principaux armateurs ; un peuple nouveau s'élevait.

Un autre mouvement plus lent et moins sensible gagnait toute la Grèce, à mesure que l'instruction y faisait naître des idées inconciliables avec la servitude. La fuite d'une foule de Grecs, pendant le dernier ravage de la Morée, servit à la civilisation de leurs compatriotes demeurés sous le joug. Les plus jeunes de ces Grecs expatriés étudièrent les langues et les sciences de l'Europe. Ils traduisirent en grec moderne quelques bons livres, et firent imprimer ces traductions à Vienne et dans les villes d'Italie.

La fin du dix-huitième siècle vit se multiplier ces travaux. L'Histoire ancienne de Rollin, la Vie du

* *Mémoire sur la civilisation de la Grèce*, par Coray.

Czar Pierre, les Mondes de Fontenelle, quelques traités de mathématiques et de médecine, furent ainsi traduits dans l'idiôme romaïque, qui commençait à prendre plus de consistance et de régularité. En même temps de nouvelles écoles s'étaient établies sur plusieurs points de la Grèce, à Constantinople, à Cydonie, à Janina, à Salonique, à Dimitzana dans la Morée, à Zagori sur le mont Pélion, au monastère de Vathopédi sur l'Athos, enfin dans l'île de Pathmos, où le savant Villoison * entendit avec une grande joie une jeunesse nombreuse lire Homère et les tragiques grecs.

Toutefois la Grèce, dans le travail de sa furtive renaissance, attirait encore bien peu les regards et l'intérêt de l'Europe. La philosophie du temps, si puissante sur les opinions, ne parlait point de ce malheureux pays; elle avait peu de sympathie pour les martyrs de la croix; et Voltaire, dans son insouciante légèreté, se moque des descendans de Léonidas, si facilement massacrés par les Turcs, quand les Russes les abandonnèrent.

Un voyageur illustre par son rang et par son esprit, M. de Choiseul-Gouffier, eut l'honneur de combattre le premier ce préjugé d'indifférence, et d'exprimer une indignation généreuse sur les malheurs d'une race d'hommes que l'on oubliait, pour regarder des pierres et des inscriptions. Son ouvrage, monument élevé à la gloire des arts, était

* *Homeri Iliados prolegomena.*

une protestation en faveur de l'humanité; et, ce qui donnait une nouvelle autorité à ses paroles, ce qui semblait préparer un changement dans l'opinion de l'Europe, M. de Choiseul-Gouffier fut ambassadeur du roi de France à Constantinople.

Ayant deux fois parcouru la Grèce et les côtes de l'Asie, ayant vu de près et le peuple oppresseur et le peuple opprimé, il invoquait la justice, la pitié de l'Europe pour tant de milliers d'hommes abattus sous un joug de fer, et il faisait ressortir avec éloquence toutes les qualités fortes et brillantes qu'il avait entrevues dans cette nation dépouillée de tous ses droits, mais non déshéritée de son ciel et de son heureuse nature.

La puissance la plus empressée de répondre à de semblables appels était toujours la Russie; mais elle ne concevait pour la Grèce d'autre liberté qu'un changement de maîtres. On ne peut douter que l'exécution de ce projet n'ait occupé vivement Catherine dans ses dernières années. Le favori Potemkin excitait depuis long-temps cette ambition; et lorsque la czarine, avec la pompe de sa cour et le cortége de l'empereur d'Allemagne, parcourut les vastes déserts de ses États, elle avait rencontré sur son passage des arcs de triomphe, qui portaient pour inscription : *C'est ici le chemin de Byzance.*

Potemkin mourut; et Catherine, loin d'abandonner son dessein, fit répandre dans la Romélie, l'Épire et la Morée de nouveaux manifestes pour exci-

ter les Grecs à chasser les ennemis du nom chrétien, et à reconquérir leur indépendance. En même temps elle encouragea la tribu des Souliotes à prendre les armes contre Ali-pacha. Le Grec Psaros, qui avait servi dans la première guerre, fut employé avec d'autres émissaires pour préparer en Sicile et en Italie des envois d'armes et de munitions. Une flotte équipée dans le port de Cronstadt, et commandée par l'amiral Greig, semblait tenue en réserve pour faire une diversion redoutable à la Turquie. Le clergé du Péloponèse et de l'Épire annonçait que l'œuvre de Dieu allait enfin s'accomplir par la main de la grande Catherine.

La Russie n'essaya pas cependant de recommencer l'expédition de 1770. Des Grecs seuls parurent dans les nouveaux mouvemens qu'elle excita. Une petite flotte fut armée par eux dans le port de Trieste. Le commandant était un Grec de la Morée, Lambro Cansiani. Né de parens pauvres, long-temps matelot sur les vaisseaux turcs, et sur quelques petits bâtimens de pirates mainotes, cet homme, à l'époque de l'entreprise d'Orloff, avait pris parti dans les rangs des insurgés: s'étant distingué par son courage au combat de Tchesmé, il suivit la flotte en Russie, et parvint dans les troupes de la czarine au grade de colonel. Il avait l'esprit hardi, aventureux, une grande habitude de la mer; et quoiqu'il ait fini comme un pirate, il faillit presque devenir un héros. En 1790, il quitta tout à coup la Russie, vint à Trieste armer une

flotille de douze petits vaisseaux au pavillon russe, avec laquelle il courut les mers, enlevant les bâtimens de commerce, et même les vaisseaux de guerre des Turcs. Il était soutenu par les secours secrets de plusieurs négocians riches de Smyrne et de Constantinople: et telle était la faiblesse de l'empire turc, qu'avec quelques chaloupes il en fut vraiment la terreur pendant deux années.

D'une autre part, les Grecs de Souli, animés par leur courage bien plus que par l'espoir d'une protection étrangère, descendirent dans la plaine, et vinrent attaquer les troupes d'Ali. Quelques chefs de bande de l'Épire et de la Thessalie s'étaient réunis aux Souliotes. Au premier rang paraissait Androutzos, dont le courage héroïque avait mérité tant de gloire dans le soulèvement de 1770, et qui depuis, errant et proscrit, survivait à tous les périls de la vie aventureuse d'un klephte. Ils vainquirent les Albanais; et, à la suite du combat, une brillante armure que l'on disait enlevée sur le fils du pacha, fut remise à trois députés grecs qui vinrent l'apporter au pied de l'impératrice, avec les hommages et les vœux de la nation.

Catherine accueillit avec plaisir cette démarche solennelle préparée par ses émissaires; mais les trois députés se plaignirent violemment de Psaros qu'ils accusèrent de rapine et d'infidélité, et, se bornant à demander de la poudre et des balles, ils offrirent à Catherine leurs biens et leurs vies. « Grande impératrice, lui

disaient-ils dans un discours fidèlement conservé, gloire de la foi grecque, c'est sous vos auspices que nous espérons affranchir du joug des barbares mahométans notre empire usurpé, notre patriarcat et notre sainte religion indignement outragée. Donnez-nous pour chef votre petit-fils Constantin; c'est le vœu de notre nation. La famille de nos empereurs est éteinte. » Les députés furent ensuite introduits près du jeune grand-duc auquel ils adressèrent un discours en grec, et qui leur fit en peu de mots un remercîment gracieux dans la même langue, comme par un essai de sa souveraineté future.

Mais la révolution française et l'ébranlement de l'Europe donnèrent d'autres soins à la czarine vieillissante. La paix fut signée à Jassi; et la ruine de l'empire turc fut encore une fois ajournée. Heureusement le peuple grec n'avait pas pris les armes; et les Turcs n'eurent pas de prétexte pour massacrer les malheureux raïas de la Morée. Les Souliotes rentrèrent dans leurs montagnes, pour y attendre la vengeance d'Ali. Les klephtes se dispersèrent, et reprirent la vie errante. Le plus célèbre, Androutzos, trop menacé dans la Grèce, où il ne pouvait plus rien tenter de grand, résolut de passer en Russie. Mais comme il traversait les terres de Venise, il fut arrêté et livré par le misérable gouvernement Vénitien à la vengeance des Turcs, qui firent périr dans le bagne de Constantinople ce héros, que la Russie négligea de réclamer. Lambro qui continuait à courir

la mer pour son compte, et sous son propre pavillon, fut désavoué par ses compatriotes, et mérita cet abandon par des rapines et des violences. Cet homme n'était pas digne d'être le précurseur des Canaris, des Miaulis et des autres vaillans hommes qui sauvent leurs concitoyens de la fureur des Turcs et des trahisons de l'Europe. En 1790, Lambro, ayant attaqué deux navires de commerce français, fut poursuivi par une frégate française, et enfermé dans une anse voisine des Maniotes. Après un combat soutenu tout le jour, il échappa dans la nuit, laissant ses vaisseaux vides au pouvoir des Turcs qu'avait attirés le feu de l'artillerie française. Il se perdit parmi les Maïnotes; et son nom n'est plus prononcé.

Ainsi disparaissaient les traces de la dernière entreprise qui avait encore agité la Grèce, au profit de l'ambition moscovite.

CHAPITRE XI.

NOUVELLE GUERRE DES SOULIOTES CONTRE ALI. — DÉFAITE DU PACHA. — INTERVALLE DE PAIX. — ÉCOLE FLORISSANTE DE JANINA. — INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE SUR LA GRÈCE. — IDÉES NOUVELLES. — ENTREPRISE ET MORT DE RHIGAS. — PRÉCAUTIONS DU GOUVERNEMENT TURC. — CIRCULAIRE DU PATRIARCHE DE JÉRUSALEM, IMPRIMÉE A CONSTANTINOPLE.

La Grèce continuait à suivre un progrès d'amélioration, en même temps qu'elle était le théâtre de quelques événemens plus importans que ne semblait le permettre sa servitude. A cette époque, des hommes commencent à paraître au milieu de la nation; des efforts plus réguliers sont tentés; une lutte héroïque immortalise les Souliotes, et annonce déjà ce que fait aujourd'hui la Grèce.

Vaincu par eux en 1790, Ali était demeuré deux années sans leur faire la guerre; feignant même d'être occupé à combattre d'autres ennemis, il leur demanda des secours, et promit à leurs guerriers le double de la solde des Albanais, parce qu'ils étaient, dit-il, deux fois plus braves.

Les Souliotes ne lui envoyèrent que soixante-dix hommes commandés par Lampros Tsavellas, l'un de leurs plus vaillans chefs; et ils lui écrivirent: « Ce renfort te suffira pour être partout vainqueur. »

Ali avec ses troupes et ses alliés s'avance sur Argyrocastron, ville d'Épire, qu'il voulait soumettre.

Mais tout-à-coup il fait halte ; et les compagnons de Tsavellas, ayant posé leurs armes, sont saisis et garottés. Le pacha les envoie prisonniers dans Janina, garde auprès de lui leur chef, et, rebroussant sa marche, veut surprendre Souli ; mais il est prévenu par un des soixante-dix Souliotes. Échappé aux mains des Albanais, cet homme traverse à la nage la rivière de Thyamis, sous le feu des balles, et court avertir ses frères.

Le pacha arrive quelques heures après, et trouve les défilés partout défendus. Alors il menace Tsavellas des plus affreux supplices, s'il ne trouve moyen de lui livrer son pays. Le Souliote répond qu'il ne peut rien, étant prisonnier. Qu'on lui permette, dit-il, de faire venir de la montagne son fils ; il le donnera pour ôtage, et il ira voir ce qu'il peut faire pour le pacha.

L'échange est accepté. Tsavellas écrit qu'on lui envoie son fils Photos, jeune homme âgé de dix-huit ans ; il le reçoit, l'embrasse, et part : mais bientôt il écrit au pacha campé au pied de la montagne de Souli :

« Ali Pacha, je me réjouis d'avoir trompé un » fourbe. C'est pour défendre ma patrie contre » un brigand que je suis venu ici. Mon fils » mourra ; mais j'espère le venger, avant de mourir » aussi. Quelques Turcs comme toi diront que je » suis un mauvais père de donner mon fils pour ma » délivrance ; mis je dis que si tu avais pris notre

» montagne, tu aurais tué mon fils, toute ma famille, » tous mes compatriotes, sans que j'eusse pu venger » leur mort.

» Si, au contraire, nous sommes vainqueurs, » j'aurai d'autres enfans; car ma femme est jeune.

» Quant à mon fils, tout jeune qu'il est, il aura » de la joie de mourir pour son pays; autrement, il » ne mériterait pas de vivre; il ne serait pas mon » fils. Il souffrira la mort avec courage; sinon, il ne » serait pas un véritable enfant de la Grèce, notre » patrie. Avance donc, traître; je brûle de me » venger.

» Moi, ton ennemi juré,

» Tsavellas. »

Malgré sa fureur, en recevant cette lettre outrageuse, Ali ne fit point périr le jeune Photos; il le réserva par l'inquiétude que lui donnait le courage des Souliotes. En butte d'ailleurs lui-même aux soupçons de la Porte, occupé d'éluder par des ruses barbares un firman du grand-seigneur, il différa quelque temps toutes ses vengeances. Bientôt cependant Ali rassemble des soldats albanais et turcs pour marcher vers Souli. Il s'empare aisément des villages de la plaine; mais les défilés et les âpres sommets de la montagne étaient défendus par treize cents hommes, que commandaient Tsavellas et Botzaris. De plus, les femmes de Souli, robustes et maniant les armes, étaient guerrières comme leurs maris.

Le visir, ayant animé ses soldats par des promesses d'argent et des menaces, les fait avancer dans le défilé le 20 juillet 1792 : ils parviennent sans obstacle jusqu'au village de Kiapha, où s'étaient repliés les premiers rangs des Souliotes. Le combat y commence avec une rage nouvelle, sous un soleil brûlant.

Les Souliotes, après avoir tué beaucoup d'ennemis, cédant au nombre, se retirent de Kiapha et montent vers Souli. Des rochers et des bois les protègent. Les Turcs enhardis gravissent à leur suite, passent une tour qui n'est point défendue, et s'approchent de Souli. Mais là, du milieu des bois et des rochers les Souliotes font un feu terrible. Les femmes de Souli accourent avec fureur. Moscho *, l'épouse de Tsavellas, s'élance à leur tête, le fusil d'une main, le sabre de l'autre, et le tablier plein de cartouches.

Botzaris, Tsavellas, Zervas animent leurs guerriers; et, quand il est temps, leur crient de laisser le fusil et de tomber avec le sabre sur les Turcs en désordre; ceux-ci reculent ou sont renversés. Véli, le fils du pacha, est entraîné dans la déroute. Les femmes les poursuivent et les précipitent.

Emportée dans sa poursuite jusqu'au village de Kiapha, l'héroïne Moscho reconnaît, parmi dix jeunes Souliotes étendus morts, son neveu Kitsos : elle se jette sur lui, lui donne un baiser sur les lèvres,

* *Chants populaires de la Grèce*, recueillis par M. Fauriel.

et prononce, en lui enveloppant la tête, cette plainte poétique, comme une sorte d'adieu funèbre : « Cher » neveu, je suis venue trop tard pour te sauver la » vie; mais je puis du moins venger ta mort, en » tuant tes meurtriers. »

Cependant les Turcs et les Albanais ont fui jusque dans la plaine, laissant leurs armes et leur bagage. Le pacha qui n'a vu le combat que de loin, épouvanté du désastre, crève deux chevaux pour arriver à Janina. Il s'enferme dans son palais, et défend, sous peine de mort, que personne de la ville ne mette la tête à la fenêtre, de peur qu'on ne voie revenir ses soldats vaincus.

Les Souliotes vainqueurs rendent grâce à Dieu. Ces hommes simples avaient l'amour de la gloire. Ils célèbrent dans leurs chants le fameux Souli, Souli renommé dans le monde, disent-ils. Les klephtes, les pâtres de l'Épire répètent ces paroles et chantent dans des hymnes* sauvages le sabre de Tsavellas, *ce sabre ensanglanté du sang turc, qui fait porter des habits de deuil à toute l'Albanie, qui fait pleurer les mères sur leurs enfans, les femmes sur leurs maris.*

Ali défait et humilié envoie un évêque grec aux Souliotes pour négocier la paix; il convient de leur céder une portion de territoire dans la plaine, de leur payer cent mille piastres pour la rançon des prisonniers turcs, et de leur rendre le jeune Pho-

* *Chants populaires*, recueillis par M. Fauriel.

tos et les autres Souliotes qu'il peut avoir en sa puissance. Non-seulement Ali exécuta ce traité; mais pendant sept ans, il n'essaya point de s'en venger, et laissa reposer la belliqueuse peuplade.

Il y avait même un commerce pacifique entre les Souliotes et les habitans de Janina. Le libre montagnard venait, dès le point du jour, au marché de la ville. De jeunes enfans de Souli étaient reçus dans une école que le tyran avait permis d'établir, et où l'on étudiait avec ardeur la langue et l'histoire de l'ancienne Grèce.

Un Grec du pays, Zoï Caplani, ayant amassé beaucoup de richesses dans le négoce, avait généreusement doté cette école, à laquelle il légua, dans la suite, la plus grande partie de son héritage. On y lisait Homère et Plutarque. Le fils même de Tsavellas, le jeune Photos reçut cette leçon; et il mêlait au rude patriotisme, à la valeur sauvage de ses compatriotes, une générosité d'homme civilisé, et l'enthousiasme des plus beaux souvenirs de la Grèce antique.

A cette époque, et dans les années qui suivirent, quelques étincelles d'un feu nouveau étaient jetées parmi les Grecs du continent et des îles. L'embrasement de la révolution française pénétrait partout; et de loin, sans bien comprendre cette grande tragédie, beaucoup de Grecs voyant que tout remuait autour d'eux, attendaient un changement pour eux-mêmes. L'envahissement de l'Italie, la sou-

daine extinction de Venise leur était une espérance.

En même temps, la ruine ou l'interruption d'une partie de l'ancien commerce favorisa l'industrie des Grecs. Le Péloponèse mieux cultivé se couvrit de moissons. Les famines réelles ou factices dont la France avait été affligée pendant ses troubles appelèrent dans nos ports les blés de la Grèce et de l'Archipel, et firent affluer l'or dans les mains des négocians et des armateurs grecs. Des idées nouvelles de liberté se répandirent avec l'instruction qui devint moins rare, et que la jeunesse grecque saisissait avidement.

Mais cet esprit, pour ainsi dire étranger, ces théories républicaines exportées de la France, ne pouvaient opérer le prodige qui n'était réservé qu'à l'enthousiasme religieux et à l'indépendance native du pâtre ou du matelot. Il est curieux cependant d'observer, dans quelques livres publiés à cette époque par des Grecs lettrés et paisibles, l'esprit d'affranchissement et de réforme qui commence à s'y faire sentir. Un traité de géographie, composé par deux prêtres de Milié sur le mont Pélion, et destiné à l'instruction de la jeunesse, renferme des plaintes fort libres sur le despotisme du divan et des pachas. Après avoir exposé l'état malheureux de la Grèce, le désordre des routes infestées de brigands, les rapines des pachas, la fuite volontaire des négocians les plus riches, les avanies que le dernier des Turcs peut faire impunément à tout chrétien, ils ajoutent

d'une manière assez naïve* : « Si le sultan commu-
» niquait avec ses sujets, il pourrait connaître le pré-
» judice qu'il se fait à lui-même, et établir quelque
» réforme. Mais pour lui, sa capitale est tout le monde;
» et son palais est tout l'empire. »

Sans doute le divan ne lisait guère les réflexions de ces pauvres Grecs. Mais d'autres écrits, d'une forme et d'un esprit plus populaires, étaient destinés à exciter le courage de la nation asservie. Tels étaient surtout les hymnes guerriers de l'infortuné Rhigas. Cet homme est le plus vivant témoignage de l'enthousiasme qui commençait à naître dans la partie la plus éclairée de la nation grecque, et qui devait s'allier à la sauvage liberté des montagnards. Il était né en 1755, à Velestina en Thessalie; avait étudié les lettres anciennes, et s'était occupé de commerce, seule voie de fortune et d'indépendance pour un Grec. Il fut aussi professeur dans l'école de Bucharest; et ce fut dans cette ville, qu'au milieu de quelques négocians grecs, il forma le projet de délivrer son pays. La passion des lettres antiques l'animait bien plus que le zèle religieux. Il n'en réussit pas moins à faire entrer dans ses vues un grand nombre de ses concitoyens, et plusieurs évêques.

Assuré de quelques négocians riches, et de ces Grecs européens qui vivaient loin de leur patrie, il voulut se donner le secours des chefs de bande qui combattaient sur le sol, depuis tant d'années. Il par-

* *Leake's Researches into Greece.*

courut leurs postes et leurs montagnes, et se fit entendre de la plupart d'entre eux. C'est pour eux, on le voit, que sont faits ces beaux chants de guerre : « Jusques à quand, ô braves ! vivrons-nous dans les » défilés, dans les bois, sur les montagnes, seuls » comme des lions, et habiterons-nous dans les ca- » vernes ? »

Rhigas, pour mûrir et préparer son entreprise, vint s'établir à Vienne en Autriche, où il publia divers ouvrages qui lui paraissaient propres à exciter le zèle de ses compatriotes. On assure qu'il avait formé un vaste complot, où même des Turcs avaient pris part. Le feu de la révolution française vint encore l'animer d'une nouvelle espérance. Il imita dans un hymne grec à ses concitoyens la terrible chanson des armées françaises, et s'efforça de répandre dans la Grèce un recueil imprimé de ses chants. Une carte très-étendue de la Grèce, qu'il fit graver en Autriche, devait sans doute servir au projet qui occupait toutes ses pensées.

Mais l'ardeur même de Rhigas trompa ses efforts. Sa présence inquiétait un gouvernement absolu. En mai 1798, il fut arrêté avec d'autres Grecs associés à son entreprise, conduit sur le territoire des Turcs, et lâchement remis dans leurs mains à Belgrade. Ainsi périt cet homme courageux, sans avoir entrevu le commencement de la délivrance qu'il espérait pour son pays. Ce qui montre qu'un tel mouvement d'esprit n'était pas seulement la chimère de quelques

enthousiastes et de quelques lettrés, c'est qu'il inquiéta l'ignorante apathie du divan, qui s'avisa de le combattre par des moyens semblables. Rien de plus singulier sans doute que de voir le gouvernement turc mettant lui-même en usage l'imprimerie pour se défendre. Ce phénomène arriva cependant. Le sultan Sélim ayant fait établir une presse à Constantinople, le patriarche Anthime, titulaire du siége de Jérusalem, fit imprimer, sous la sanction de la Porte, un livre qui s'adressait aux chrétiens du rite grec, et avait pour objet de les maintenir tout à la fois dans leur culte et dans leur servitude. Ce singulier ouvrage est écrit avec une sorte de candeur, dans le but manifeste de réconcilier les Grecs avec l'usurpation et le despotisme de leurs maîtres. Il a pour titre : *Instruction paternelle* *.

Le bon patriarche, après avoir rappelé les anciennes hérésies qui ont affligé l'Église, raisonne ainsi : « Le démon a suscité pour la perte des saints » une nouvelle hérésie; j'entends l'hérésie latine, » d'où sont sortis, comme autant de rameaux, les » luthériens, les calvinistes, les évangélistes, et » d'autres sectes sans nombre. Aussi convient-il » que nous, chrétiens de prédilection, nous admirions la souveraine bonté de Dieu pour nous. » Voyez quelles choses merveilleuses a préparées » le Seigneur, infini dans sa miséricorde comme » dans sa sagesse, afin de conserver sans tache

* *Leake's researches into Greece.*

» notre foi sainte et orthodoxe. Il a suscité la puis-
» sante domination des Ottomans, à la place de
» l'empire romain, pour nous protéger contre l'hé-
» résie, pour tenir en bride les nations de l'Occi-
» dent, et défendre son église d'Orient. »

Ensuite le patriarche repousse, comme une invention de l'ange apostat, ce nouveau système de liberté que l'on vante, dit-il; il le croit imaginé par la jalousie du démon, en haine des prospérités de l'église orientale; et, pour prouver les dangers de cette liberté nouvelle, il cite les malheurs récens et les ravages de l'Italie. Enfin, il se résume en quelques vers, pour mieux graver dans les esprits le précepte de soumission. Le sang du patriarche Grégoire et de tant d'autres martyrs a bien expié ces leçons d'esclavages, que la crainte avait arrachées de la bouche d'un faible vieillard.

CHAPITRE XII.

NOUVELLE GUERRE D'ALI-PACHA CONTRE SOULI EN 1800.— HÉROÏSME DE PHOTOS, FILS DE TSAVELLAS. — VICTOIRE DES SOULIOTES. — LEURS SOUFFRANCES. — TRÊVE AVEC ALI. — BANNISSEMENT DE PHOTOS. — SON GÉNÉREUX STRATAGÈME. — SA CAPTIVITÉ. — NOUVELLES TENTATIVES CONTRE LES VILLAGES DE SOULI. — TRAHISON DE DEUX CHEFS. — DÉFAITE DES SOULIOTES. — DÉVOUEMENT DU MOINE SAMUEL. — CAPITULATION DES SOULIOTES. — ILS SONT ATTAQUÉS, ET EN PARTIE MASSACRÉS DANS LEUR RETRAITE.

L'INQUIÉTUDE du Divan était d'autant plus vive, que les victoires de l'armée d'Italie et le traité de Campo-Formio donnèrent à la France les îles de Corfou, de Zante, de Céphallonie, de Cérigo, d'Ithaque, de Paxos, de Leucade, et le territoire de Parga, jusque-là possédé par Venise. La vieille domination de l'aristocratie vénitienne était remplacée dans les mers de la Grèce par une puissance vigoureuse et rajeunie. Le drapeau de la liberté française flottait sur le rempart de Corfou : il semblait que la flamme électrique de la révolution, l'esprit d'aventure et d'audace allait se répandre sur tous les rivages de l'Adriatique, et soulever partout les opprimés et les esclaves. En même temps le génie du jeune conquérant portait à la barbarie turque des coups plus sûrs, et l'attaquait jusque dans l'Égypte. Jamais l'empire du Sultan n'avait paru plus menacé.

Cependant, soit influence de leurs prêtres, do-

minés par les menaces de la Porte, et les conseils jaloux de la Russie; soit haine contre les Francs, soit ressouvenir des désastres de la Morée, et des vengeances implacables de la Porte, soit tout autre motif encore mal expliqué, les Grecs des îles et du Continent ne furent pas excités à l'indépendance par cette grande occasion.

Bonaparte avait envoyé chez les Maïnotes quelques émissaires choisis parmi ces Grecs dès longtemps émigrés dans l'île de Corse. Il les avait chargés d'une lettre adressée *au chef du peuple libre de Maïna*, et dans laquelle il ne manquait pas de prodiguer le nom de Spartiate, dont s'honoraient toujours ces Grecs demi-barbares; mais personne ne remua. En Égypte, le général français enrôla quelques centaines de Grecs; mais la nation grecque, dans les îles et sur le continent, resta sous le joug, ne fit aucun effort, ou n'en fit que pour ses maîtres. Les petits vaisseaux des Grecs et leur marine déjà pleine d'audace servirent même beaucoup la Turquie, en coupant les communications et les convois de l'armée française en Égypte. Hormis ces expéditions de corsaires, dont profitait la Turquie, rien ne fut essayé par les Grecs.

Les villages de Souli continuaient seuls à donner l'exemple d'une héroïque liberté. Reléguée dans un coin de l'Épire, cette peuplade consumait, à défendre quelques cîmes de rochers, des vertus dignes d'affranchir la Grèce.

Ce ne fut qu'en 1800 que le pacha de l'Épire, s'étant de tous côtés agrandi par le meurtre et le pillage, revint sur les Souliotes. Il avait ramassé plus de troupes que jamais, c'est-à-dire près de 20,000 hommes. A prix d'or, il avait acheté la défection de l'un des capitaines de Souli, de Georges Botzaris qui s'était retiré de la montagne avec sa tribu, où l'on comptait près de 200 hommes de guerre. Un autre héros de Souli, Tsavellas, était mort depuis quelques années.

Mais il laissait un fils, ce même Photos donné par son père en ôtage au pacha. A l'approche d'Ali, les Souliotes choisirent Photos pour leur général. L'intrépide jeune homme étonna bientôt les Turcs par son audace. Dans une première embuscade, à la tête de 200 hommes, il défait un corps de 1,200 ennemis, coupe la tête à leur chef, et se retire sur ses rochers. Bientôt il revient dans la nuit attaquer le camp du pacha; et, protégé par un violent orage, dont se jouent ses montagnards, et qui frappe les Turcs de terreur, il les chasse et les massacre.

Ce nouveau Léonidas, obscurément héroïque dans un coin de l'Épire, faisait ces grandes actions au mois de juin 1800, peu de jours avant cette bataille de Marengo, où tant de sang était versé, sans profit pour la liberté d'aucun peuple.

Ali-Pacha, désespérant de forcer les Souliotes par les armes, entreprit de les affamer. Il ferma d'un camp retranché la montagne; et bientôt après, ayant,

à force de corvées et de menaces, rassemblé plusieurs milliers de paysans et d'ouvriers, il fit construire aux principales issues douze tours fortifiées.

Emprisonnés sur leurs âpres et stériles montagnes, les Souliotes n'eurent bientôt pour se nourrir que les vivres qu'ils arrachaient aux assiégeans. Chaque jour les plus alertes et les plus hardis Souliotes descendaient de rochers en rochers, pour enlever quelques bestiaux à la pointe du sabre.

Ali cependant leur faisait parvenir des offres de paix. Par ce moyen, il tira d'eux vingt-quatre ôtages, ensuite ne voulut plus traiter, et les somma de se rendre. Les Souliotes lui écrivirent alors cette lettre : « Ali-Pacha, il nous est mort dix-sept »hommes en nous défendant contre toi; si tu fais »mourir nos vingt-quatre ôtages, ce ne seront en»core que quarante-un Souliotes qui auront péri »pour la patrie : elle vaut davantage, et ne sera point »livrée à ce prix. »

Ali renouvelait chaque jour ses subterfuges, ses mensonges, ses promesses; et tout était repoussé avec une fermeté digne de Sparte, et quelque chose de cette moqueuse et laconique énergie qu'ont admirée les anciens.

Ali, pour animer le courage des siens, avait promis 500 piastres pour chaque tête de Souliote. Les généraux de Souli firent à leur tour l'offre que voici :

« Le pacha a donc oublié combien les têtes des Sou»liotes sont difficiles à conquérir, puisqu'il les met

» à si bas prix. Pour nous, afin de payer à leur va-
» leur les têtes des Turcs, nous promettons à chaque
» Souliote dix cartouches pour une tête. »

Ce siége singulier durait depuis neuf mois ; et les Souliotes commençaient à souffrir de la disette. Ils essayèrent d'abord de diminuer leur nombre, en faisant sortir une troupe de vieillards et d'enfans qui furent heureusement conduits à Corfou ; ensuite ils se réduisirent aux plus misérables alimens, des herbes sauvages, des écorces qu'ils faisaient bouillir, avec un peu de farine.

Pressés enfin par l'extrême détresse, ils résolurent de tenter un dernier effort pour avoir des vivres. Quatre cents hommes et cent soixante-dix femmes formèrent un détachement qui franchit par une nuit sombre les postes musulmans, et parvint épuisé de fatigue à Parga, ville grecque, près de la mer, à huit lieues des montagnes de Souli.

Le peuple de cette ville qui, dépendant de Corfou, ne craignait plus le Pacha, les reçut comme des frères, les nourrit, et les renvoya le cinquième jour, chargés de vivres. Ils passèrent encore cette fois sans combat à travers les détours des rochers, et revirent leurs malheureux compatriotes presque expirant de faim.

Ce secours inespéré ranima les forces et le courage des assiégés. Il paraît d'ailleurs que les chefs Souliotes initiés aux mœurs et aux ruses des barbares, s'étaient ménagé de secrètes alliances parmi

les pachas auxiliaires d'Ali, et jusque dans les agas de son armée. Ali le soupçonna d'abord, et fit tuer quelques-uns de ses officiers, pour les punir de l'heureuse sortie des Souliotes. Ces rigueurs accrurent le mécontentement; et quatre chefs turcs, le pacha de Berat, le pacha de Delvino, l'aga de Paramythia, et l'aga de Conispolis traitèrent secrètement avec les Souliotes. Ils retirent leurs troupes, et commencent la guerre contre Ali.

Mais Ali par ruse et par corruption reprit bientôt l'avantage. Les Souliotes, pour sceller leur alliance, avaient envoyé au pacha de Delvino six otages de leurs premières familles, qui furent déposés dans une forteresse.

Ali s'en rendit maître, en fit pendre quatre, et réserva les deux derniers, l'un frère de Photos, et l'autre fils de Dimos, vaillant capitaine souliote. Il espérait s'en servir pour gagner leurs parens; mais quand la nouvelle en vint à Souli, Photos et Dimos appellent le peuple à l'église; et là, s'adressant à celui de leurs prêtres qui avait le titre de Protopapas:

« *Maître, lui dirent-ils, chante l'office des morts, » pour eux tous, pour ces six braves. Les deux » comme les quatre, nous les comptons pour tués: ni

* « Δέσποτα, τον πρωτοπαπαν ἐφώναξαν κ'οἱ δυό,
« Ψάλλ' ὅλων τὰ μνημοσυνα τῶν ἓξ παλληκαριῶν μας,
« Τα δυο καθως τα τεσσερα, σφαμμένα τά μετρουμε,
« Οὔτε ὁ τυραννος ζωήν τῶν Σουλιωτῶν χαρίζει.
« Οὔτε Σουλιώτης ζωντανος 'σ τά χέρια του λογᾶται.»

Chants populaires, recueillis par M. Fauriel.

» le tyran n'accorde la vie aux Souliotes, ni un Sou-
» liote dans les mains du pacha, n'est réputé vivant.

Tout le peuple entendit avec recueillement le service funèbre ; et ensuite ils allèrent combattre.

On sentira combien il était difficile de vaincre de tels hommes, robustes, infatigables, animés par le désespoir et la religion.

Un de ces incidens communs sous la domination tumultueuse du sultan vint leur porter secours. Ali fut obligé de marcher avec la plus grande partie de ses forces contre le pacha d'Andrinople qui s'était révolté. Dans l'intervalle les Souliotes sortirent de leurs montagnes, ramassèrent des vivres, et se préparèrent pour une nouvelle résistance.

Ali reparut bientôt, et essaya de négocier encore. Les Souliotes, depuis qu'ils n'étaient plus pressés par les derniers maux de la guerre, s'étaient divisés. Le pouvoir était disputé entre les vieillards, chefs de tribu, les capitaines, et un caloyer appelé Samuël, qui se surnommait lui-même *le Jugement dernier*. Cet homme, sans autre lecture que *l'Apocalypse*, où il trouvait des prédictions contre Ali, enflammait les Souliotes de son ardente foi. Souvent il marchait à leur tête, avec le crucifix et le sabre nu. On lui avait confié, sous le titre de polémarque, la garde des vivres; et il avait fait bâtir, pour cet usage, un fort entre Kiapha et Souli.

Tout-à-coup le fils de ce Botzaris qui avait, quelques années auparavant, abandonné son pays, se

présente aux postes avancés des Souliotes; il n'avait jamais porté les armes contre sa patrie, et l'on estimait sa valeur. Il vient offrir à ses concitoyens la paix, sous la condition que la garde d'une tour lui sera confiée, et que Photos s'éloignera de Souli. Selon toute apparence, des ennemis, des envieux de Photos secondaient ce message. Les pauvres villages de Souli n'étaient pas moins remplis de rivalités et d'intrigues qu'une brillante république de l'ancienne Grèce. L'église, où l'on délibérait sur les affaires du pays, était agitée comme autrefois la place publique d'Athènes.

Le plus grand nombre des chefs de famille, séduits par l'espérance de la paix, se résout au bannissement de Photos; celui-ci paraît alors dans l'assemblée, avertit ses compatriotes de leur imprudence, leur dit adieu, rentre dans sa maison, y met le feu, et part, en versant des larmes.

Le pacha lui fait promettre secours et amitié, l'appelle à Janina, et le presse de mettre leur vengeance en commun, en allant comme son envoyé tromper les Souliotes. Photos n'accepte que pour avoir l'occasion de retourner à Souli. Une fois au milieu de ses concitoyens, il les avertit du rôle dont il est chargé, leur prouve la haine implacable d'Ali, et les conjure de prendre les armes : puis, fidèle à sa parole, il revient se mettre au pouvoir du pacha qui bien averti le fait charger de fers.

La guerre recommença plus opiniâtre. Ali reprit

le siége de la montagne avec le secours de ses deux fils Mouktar et Véli. Les Souliotes repoussés sur leurs derniers sommets, conservant quelques vivres, manquaient d'eau. L'Aspro-potamos, l'Achéron des anciens, roulait ses eaux noirâtres au pied de la montagne ; et l'on dit que, du haut de leur brûlante retraite, les Souliotes exténués de soif y laissaient tomber, avec une longue corde, des éponges qu'ils retiraient imprégnées d'eau.

Malgré ces dures privations, il semble que les Souliotes auraient résisté long-temps, sans la corruption qui n'est guère moins puissante chez les hommes à demi-sauvages, que parmi les nations éclairées et polies. Deux capitaines de Souli qui s'étaient battus avec courage, vendirent leur pays pour quelques centaines de piastres. L'un d'eux, pendant la nuit, reçut à Souli même et cacha dans sa maison deux cents Turcs, qui, le lendemain, surprirent les Souliotes par derrière, au moment où l'armée musulmane gravissait la montagne.

Ce récit semble à peine croyable ; mais quelles que soient les circonstances, le 25 septembre 1803, les Turcs se rendirent maîtres de Souli. Deux autres villages de la montagne furent pris ; et il ne resta plus aux Souliotes que le village de Kiapha, moins élevé que Souli, et le petit fort où s'était cantonné le moine Samuël. Les Turcs, désormais établis sur la montagne, attaquèrent ces deux derniers postes avec l'artillerie et les bombes.

Dans cette extrémité des guerriers Souliotes, Photos, toujours retenu dans les cachots de Janina, conçoit un dernier stratagême pour sauver ses concitoyens. Il demande la grâce d'être amené devant Ali, et lui offre d'aller à Kiapha, d'en retirer les guerriers de sa tribu, et par là de faire tomber la place au pouvoir des Turcs.

On peut s'étonner que le cruel et rusé visir prêtât l'oreille encore au discours du Souliote, et consentît à le laisser sortir de ses mains. Mais Ali gardait en ôtage la femme et les enfans de Photos; et il semble qu'ayant, par ses armes et ses ruses, tendu un inextricable filet autour des malheureux Souliotes, il risquait volontiers quelque chose pour hâter leur perte, assuré d'ailleurs que, ni Photos, ni les siens ne pouvaient lui échapper long-temps.

Le Souliote délivré arrive au camp du fils d'Ali, et en obtient la permission d'entrer dans Kiapha, pour accomplir son message. Là il expose à ses concitoyens son véritable projet; il veut emmener, non pas les guerriers de sa tribu, mais les vieillards, les enfans, les femmes trop jeunes ou trop faibles. Il espère les conduire à Parga; et il reviendra mourir avec les siens dans ces murs qui ne seront plus habités que par des hommes capables de les défendre.

Applaudi de ses compatriotes, Photos les quitte, pour aller tout disposer à Parga; mais dans l'intervalle les Turcs faisaient jouer d'autres intrigues parmi

les Souliotes. Une de leurs tribus, celle de Zervas, exécute réellement ce que Photos avait feint de vouloir; elle sort de Kiapha, et se sépare de ses concitoyens.

Photos averti revient à la hâte, trouve ses compatriotes découragés par la défection et désormais trop faibles de nombre, pour défendre Kiapha. Il l'abandonne avec eux, et court s'enfermer dans le petit fort bâti par le moine Samuël, dernier coin de rochers qui fût encore aux Souliotes. Là, suspendus pour ainsi dire sur une cîme de toutes parts à pic, Photos et les siens se défendirent encore.

Ali furieux, et accusant la maladresse de son fils, accourt de Janina pour commander l'assaut. Les Souliotes le préviennent; et s'avançant sur les derniers bords de leur rocher, ils accablent les Turcs d'un feu terrible, roulent sur eux des blocs de pierres énormes, et les forcent de reculer, en laissant la montagne jonchée de morts.

Cette victoire ne put différer la perte des malheureux Souliotes entassés, avec leurs femmes et leurs enfans, dans un aride et étroit asile. L'eau vint à leur manquer; ils supportèrent, dit-on, cette horrible privation pendant sept jours entiers; mais vaincus par les souffrances de leurs femmes et de leurs petits enfans, ils offrent enfin, non de se rendre, mais de quitter leur poste, et de se retirer avec leurs armes.

Véli, le fils du pacha, impatient et comme étonné de sa victoire, leur accorde ce qu'ils veulent; et la

capitulation fut signée le 12 décembre 1803. Elle assurait aux Souliotes la liberté de se retirer où il leur plairait avec leurs armes et leurs biens, et leur promettait des terres dans l'Albanie, s'ils voulaient y rester. Le pacha confirmait ce traité par un serment terrible, se soumettant, s'il y manquait jamais, à *passer pour musulman apostat, à être trahi de ses femmes, et écrasé par la foudre de Dieu.* Sur la foi de cette convention les Souliotes sortirent du fort; et l'armée turque leur fournit quelques bêtes de somme pour leurs bagages et leurs blessés.

Le moine Samuël et quatre Souliotes refusèrent seuls de profiter de la paix. Quand les officiers du pacha entrèrent dans le fort, Samuël, assis sur un caisson de poudre, y mit le feu; et tout ce qui était présent périt avec lui.

Couverts de leurs armes, menant au milieu d'eux leurs femmes et leurs enfans, les Souliotes s'étaient lentement éloignés de leur patrie. En sortant des défilés, ils se divisèrent en deux troupes; la plus nombreuse, sous la conduite de Photos et de Dimos, prit le chemin de Parga. Le reste, cédant aux conseils de Botzaris qui, par son courage et ses anciennes liaisons avec le pacha, semblait leur assurer un appui, le suivit à Zalongos, montagne escarpée à quelques lieues de Souli.

Plusieurs autres familles de Souliotes étaient déjà dispersées, ou se réunirent en petites troupes dans les montagnes et sur les côtes de l'Épire; mais Ali

ayant une fois expulsé de son asile la vaillante peuplade, n'avait d'autre pensée que d'en exterminer tous les débris.

Photos réussit cependant à conduire les siens sur le territoire de Parga ; et quoique poursuivi dans sa retraite, il ne fut point attaqué ; mais la perfide vengeance des Turcs se tourna sur la troupe moins nombreuse de Souliotes qui s'étaient réfugiés à Zalongos. Botzaris, devenu leur chef, ne voulait plus séparer son sort du leur ; et, comme si l'instinct de la patrie se fût ranimé en lui par les malheurs de ses concitoyens, il voulait mourir pour ceux qu'il avait autrefois trahis. Un autre chef, Coutzonicas, accusé d'avoir servi les intrigues du pacha, refusait également de lui livrer les derniers restes de ses compatriotes, et les animait à se défendre.

A peine cantonnés sur les hauteurs de Zalongos, avec beaucoup d'enfans, de femmes, de vieillards, de malades, les Souliotes virent paraître quatre mille Turcs, et une nombreuse artillerie. L'attaque commence avec fureur ; les Souliotes n'avaient que peu de munitions, et ils les épuisèrent dans un premier combat. Le lendemain, les Turcs reviennent à la charge. Alors, sur une cîme taillée à pic, au pied de laquelle s'entr'ouvre, entre des pointes de rochers, le gouffre d'un torrent, soixante femmes se sont rassemblées avec leurs petits enfans dans leurs bras ; elles regardent l'affreuse mêlée, et bien-

tôt, saisies de désespoir, chacune d'elles précipite son enfant dans l'abîme; ensuite, se prenant par la main, et formant un cercle, elles se mettent à danser sur le bord du précipice. On a décrit plus d'une fois cette ronde funéraire, d'où se détachait, à chaque tour, une femme qui s'élançait dans l'abîme, tandis que la chaîne reprenant faisait un nouveau tour, et se brisait encore, pour laisser tomber une nouvelle victime, jusqu'à la dernière.

Cependant d'autres femmes souliotes combattaient à côté de leurs pères et de leurs maris. La nuit fit cesser le carnage. Les Souliotes avaient perdu la moitié des leurs, et restaient sans vivres et sans cartouches. Ils entreprirent de s'échapper à travers le camp des Turcs. Divisés en deux troupes, ils s'avancent sans bruit. Les mères, et à défaut des mères, les hommes portaient leurs enfans. Mais ils trouvent les Turcs debout et en armes. Dans cette attaque nocturne, quelques Souliotes sont tués; un plus grand nombre faits prisonniers; d'autres échappent, soit en se dispersant, soit en formant un petit bataillon qui frappe, renverse, et poursuit sa course. On dit qu'à peine cent cinquante de ces Souliotes se dérobèrent aux Turcs, et parvinrent, conduits par Botzaris, sur le territoire sauveur de Parga.

Les Turcs, après cette victoire, vont dans un petit village où ils croient n'avoir qu'à massacrer: c'était à Regniassa, refuge des veuves et des enfans de quelques Souliotes.

Mais lorsque après avoir pris ou tué ce qu'ils rencontrent, ils vinrent à une maison plus fortifiée qu'on appelait la tour de Dimoulas, ils furent assaillis de coups de feu. Une femme, nommée Despot, y était enfermée avec sept de ses filles et de ses brus. Elle avait un caisson de poudre, et, s'armant d'un tison : « Nous ne vivrons pas esclaves des » Turcs, dit-elle, mes enfans, suivez-moi ! » Elle met le feu au caisson ; et tout disparaît dans la flamme.

Les Souliotes faits prisonniers à Zalongos furent conduits à Janina; et le visir en fit torturer plusieurs sous ses yeux. On raconta le martyre d'une jeune fille et de ses deux frères qui, livrés aux bêtes féroces, comme les premiers chrétiens, moururent en invoquant le nom du Christ.

Il restait encore quelques centaines de Souliotes, la plupart de la tribu de Zervas, déserteurs de leur patrie, auxquels le pacha devait pardonner. Ils étaient établis au village de Vourgarelli, à quelques lieues de Zalongos. Botzaris était venu les rejoindre; et ce petit reste d'une peuplade guerrière excita bientôt la haine implacable du pacha. Prévoyant leur sort, ils quittèrent Vourgarelli, et se retirèrent au monastère fortifié de Seltro, non loin des monts d'Agrapha, si fréquentés par les klephtes, et des rives de l'Achéloüs, célèbres dans l'ancienne poésie. Ils y furent aussitôt assiégés par un détachement de l'armée d'Ali. Épuisés de fatigue et de faim, ils suc-

combèrent, après quelques semaines de résistance.

Beaucoup de femmes et d'enfans, s'étant défendus avec une espèce de rage, se noyèrent dans l'Achéloüs. Une cinquantaine de guerriers seulement, avec Botzaris à leur tête, se firent passage, et arrivèrent par les montagnes jusqu'à Parga. La fureur d'Ali s'arrêta devant cet asile que protégeait le drapeau moscovite, qui venait de succéder à celui de la France.

CHAPITRE XIII.

LES RUSSES S'EMPARENT DES ÎLES IONIENNES, ET LEUR DONNENT UNE CONSTITUTION. — NOUVELLE ENTREPRISE DES SOULIOTES RÉFUGIÉS A CORFOU. — MUTATIONS FRÉQUENTES DE LA RÉPUBLIQUE SEPT-INSULAIRE SOUS LE POUVOIR DES RUSSES. — ELLE EST CÉDÉE A LA FRANCE. — PROGRÈS DU COMMERCE DES GRECS. — PROSPÉRITÉ D'HYDRA. — NOUVELLE DISPOSITION D'ESPRIT PARMI LES GRECS.

Les Français, pendant l'occupation de Corfou, avaient fait tenir aux Souliotes de la poudre et des armes. La seule présence des garnisons de la France républicaine dans les îles adriatiques était un encouragement à tous les Grecs opprimés. Aussi la Porte, sans espoir de prendre pour elle-même cette ancienne possession de Venise, fit-elle tous ses efforts pour y appeler au moins d'autres maîtres que les Français. Dans ce dessein elle fit alliance avec la Russie. La France avait à peine eu le temps de faire briller les idées de liberté, cortége et talisman de ses victoires, lorsque les escadres confédérées de la Russie et de la Porte vinrent bloquer Corfou, qu'une faible garnison ne put défendre. Telle fut cependant l'heureuse influence de ce passage des drapeaux français dans la Grèce que les deux puissances victorieuses se crurent obligées de reconnaître l'indépendance de Corfou, Cephallonie, Zante, Cérigo, Ithaque, Paxos et Leucade, sous

le nom de république des Sept-Iles. L'amiral russe Ouzakoff leur offrit lui-même une constitution qui devait être ratifiée par le sultan. Quelques nobles de Corfou, chargés de la porter à Constantinople, en substituèrent une autre que le divan prit pour bonne, et qui fut exécutée au retour des envoyés.

Malgré le droit d'investiture si singulièrement attribué à la Turquie sur la république des Sept-Iles, Corfou, protégé par la Russie, était un asile pour les ennemis de la Porte, et particulièrement pour les intrépides Souliotes.

Photos et les siens s'y réfugièrent d'abord: Botzaris les y rejoignit avec les restes de sa troupe. De-là ils ne tardèrent pas à former de nouvelles entreprises pour rentrer dans leur patrie. Ils se liguèrent avec les agas turcs du canton de Chamouri; et secondés par le gouvernement russe, qui leur donna des vivres, des munitions et de l'argent, ils descendirent sur la côte d'Albanie, battirent les troupes d'Ali, et reprirent Zalongos, ancien théâtre de leur courage et de leurs souffrances. Après de nouveaux exploits, ils furent cependant forcés de revenir à Parga. Ils entrèrent alors dans un régiment au service de la Russie. La femme de Photos y fut admise dans le grade de major; et elle combattait près de son mari, dans la campagne de Naples en 1805.

Cependant l'oppression légale des nobles du pays sembla bientôt au peuple de Corfou plus importune que le joug étranger. Une escadre moscovite

reparut devant la république, avec un ministre plénipotentiaire qui venait surveiller sa liberté. Ce ministre apportait une nouvelle constitution qui faisait un partage plus équitable entre les nobles et le peuple. Elle créait un pouvoir exécutif, un sénat, un corps législatif, un tribunal de censure et des assemblées électorales, belles expressions qui se réduisaient toutes à l'autorité souveraine du commissaire moscovite. Il avait pour associé un plénipotentiaire turc, singulier spectateur de cette comédie républicaine, dont la politique russe avait seule le mot. L'action compliquée de tous les ressorts par lesquels passait la volonté du gouvernement russe, fatigua l'impatience naturelle au pouvoir absolu. Les Grecs de Corfou, malgré la souplesse contractée dans une longue servitude, avaient trop d'esprit pour ne faire absolument aucun usage de la liberté qu'on leur donnait. Quelques voix se firent entendre parmi eux. La petite constitution fut aussitôt supprimée, et remplacée par une autre plus simple, à laquelle le ministre moscovite faisait de fréquentes réparations, d'après les notes de sa cour. Tandis que la Russie s'arrêtait à ce jeu assez extraordinaire de la part d'une telle puissance, les vaines formes qu'elle avait créées attiraient l'attention des Grecs du continent et des îles; et le mensonge dont s'amusait le pouvoir absolu servait à la liberté. Ainsi, par une fatalité remarquable, la puissance qui a si sévèrement condamné l'héroïque résistance des

Grecs avait semé parmi eux tous les sentimens, et même toutes les idées, toutes les théories qui l'ont fait naître.

Le cabinet de St.-Pétersbourg songeait à donner aux Sept-Iles une quatrième constitution. Mais les événemens mémorables qui agitaient l'Europe firent passer la république sept-insulaire de la tutelle des Russes sous celle de la France. A la suite de la grande guerre de 1806, le traité de Tilsitt, dans le vaste partage qui fut attribué à l'empire français, comprit cette conquête de nos armées d'Italie. La despotique unité que le chef de l'empire étendait alors partout ne s'accordait pas avec les simulacres républicains, dont le plénipotentiaire russe avait amusé les Grecs de Corfou.

On ne laissa dans les Sept-Iles qu'un petit sénat de douze personnes sans aucun pouvoir. Du reste, l'administration française se montra douce et tutélaire. Elle plut à l'esprit grec par ce prosélytisme des arts, et ces institutions scientifiques qu'elle portait au moins avec elle, depuis qu'elle ne propageait plus l'esprit de liberté.

Le souvenir du sage et habile général Donzelot est encore honoré dans ce pays, passé sous le pouvoir britannique. L'académie ionienne, dont il fut le protecteur, en même temps qu'elle répandait l'instruction, servit à nourrir de généreux sentimens.

On entreprit d'utiles travaux pour embellir la

ville de Corfou. Des routes furent commencées, d'importantes fortifications furent achevées. Les tribunaux que l'ancienne autorité de Venise avait laissés dans le plus honteux désordre subirent de sages réformes. Quelques usages barbares disparurent; les meurtres, jadis très-fréquens, rachetés à prix d'argent et quelquefois d'avance, sous le gouvernement corrompu de Venise, furent prévenus avec une fermeté si salutaire * que l'île de Zante, où l'on comptait par an plus de deux cents homicides, en vit à peine cinq à six pendant deux années de domination française.

La république ionienne, ou plutôt la province française des sept îles, aurait prospéré sans l'interruption et les pertes qu'éprouva son commerce par la longue hostilité de l'Angleterre et de la France. Et même, dans cette situation malheureuse, toujours bloquée et plusieurs fois assiégée par les Anglais, elle fit d'incontestables progrès utiles à toute la nation grecque. Un bataillon de ces héroïques Souliotes, poursuivis avec tant de fureur par Ali pacha, servait dans la garnison de Gorfou, et y faisait admirer même à des soldats français sa discipline et son courage.

Une heureuse alliance se formait entre les Français et les Grecs; et cette communication doit être comptée parmi les causes qui élevaient insensible-

* *Mémoire communiqué par M. Bessières, commissaire impérial à Corfou.*

ment l'esprit de la nation grecque, et la préparaient pour de nouvelles destinées.

Les événemens de l'Europe, depuis la paix de Tilsitt jusqu'à l'année 1814, n'avaient sur les autres parties de la Grèce qu'une influence indirecte. Mais cette influence leur fut singulièrement propice. Le commerce anglais expulsé d'une partie du continent, et les vaisseaux français expulsés de la mer, favorisaient doublement l'activité et les entreprises des armateurs grecs. Ils héritèrent de presque tout le commerce du Levant que faisait autrefois Marseille; et, prenant tour à tour le pavillon russe ou turc, ils vinrent négocier dans tous les ports de l'Europe.

De là, de grandes et rapides fortunes, et avec elles un nouveau besoin d'indépendance. Le rocher d'Hydra se couvrit de maisons régulièrement bâties, dont l'intérieur était orné avec l'élégance de nos arts. En même temps, les marins grecs demeuraient sobres, actifs, industrieux. Leur navigation était rapide et peu coûteuse. Ils étaient les facteurs de toute la Méditerranée; et ils allaient jusqu'à New-Yorck et Washington.

Les négocians grecs qui présidaient à ces entreprises élevèrent de riches maisons de commerce à Malte et à Londres. Toute cette marine marchande de la Grèce, formée de grandes barques et de petits vaisseaux, semblait peu redoutable. Mais elle était montée par une race d'hommes chaque jour

plus confiante et plus intrépide; et cependant les forces navales des Turcs s'affaiblissaient, parce que les insulaires grecs, qui en formaient la meilleure partie, s'échappaient pour aller servir sur les vaisseaux de leurs compatriotes.

Cet état de choses annonçait une crise inévitable, qui n'aurait pas trompé la prévoyance d'un gouvernement plus actif et mieux averti que celui de la Porte. On ne peut douter qu'il n'ait eu lui-même, à ce sujet, quelques inquiétudes; et l'on doit croire que les Grecs riches et éclairés qui vivaient à Constantinople ne voyaient pas non plus sans alarmes l'approche d'un événement qui pouvait tout perdre ou tout sauver. Quelques-uns de ces Fanariotes craignaient pour leur luxe et pour leurs richesses. Le haut clergé grec éprouvait le même sentiment de défiance sur l'avenir. Il comprenait le danger d'avertir trop tôt les Turcs par des démonstrations imprudentes, ou de précipiter le mouvement, déjà si rapide, de la nation. C'est par-là que l'on doit expliquer quelques tentatives du patriarche Grégoire pour restreindre l'enseignement des nouvelles écoles de la Grèce, et modérer le patriotisme dont elles s'animaient à la lecture des grands génies de l'antiquité grecque. Quelques négocians, tout occupés de leurs entreprises lucratives, redoutaient aussi les chances aventureuses d'une insurrection. Enfin, ceux qui, sous la domination des Turcs, exerçaient quelque part d'autorité sur leurs conci-

toyens, étaient moins pressés de rompre un joug dont ils ne sentaient pas tout le poids.

Ce sont là les sentimens divers que l'on peut voir exprimés, avec une amertume un peu satirique, dans un poëme composé par un Grec, il y a près de vingt ans *. Cet ouvrage, intitulé d'une manière assez bizarre, le *Russe Anglo-Français*, met en scène trois voyageurs appartenant aux trois grandes nations de l'Europe, et qui s'entretiennent successivement avec des Grecs de différentes conditions.

Le premier qu'ils rencontrent est un archevêque, qui répond avec assez de sang-froid à leurs exclamations sur les malheurs et l'abaissement de la Grèce. « Depuis que je porte cette robe noire, dit-» il, je ne me suis pas aperçu des maux dont vous » parlez. D'ailleurs, si la Grèce souffre sans se plain-» dre, c'est une mortification méritoire qui rachè-» tera ses péchés. » L'archevêque ajoute en même temps que le peuple grec commence à rêver la liberté, et à dire que le Christ la veut; mais il se retranche dans une sorte de quiétude, satisfait et consolé pourvu que les dîmes soient abondantes.

A cette première peinture que, d'après le dévoûment sublime de tant de prêtres grecs, on doit accuser d'injustice, l'auteur fait succéder une satire plus vive et plus vraie de l'égoïsme et de l'orgueil des Grecs devenus seigneurs en Valachie. « Que vou-

* *Williams Leake's Researches into Greece.*

» lez-vous? répond un de ces princes aux trois voya-
» geurs : je tyrannise et je dépouille les Grecs pour
» plaire au divan et pour garder ma tête. » Puis il rompt brusquement l'entretien, étant pressé, dit-il, de se rendre à son harem, où l'une de ses femmes doit recevoir la visite et les présens d'un boyard de la province.

Un peu découragés par ces réponses, les trois voyageurs abordent dans la suite un nouveau personnage, qu'à son air grave et soucieux ils croient plus occupé des intérêts de son pays : c'était un marchand. Il leur avoue tout naïvement qu'il ne songe nullement à la Grèce. « Le sujet de mon inquiétude,
» c'est, dit-il, le retard de mes vaisseaux, et les car-
» gaisons que j'attends de Barbarie et de France. Voilà
» ce qui m'empêche de dormir. Je prête de l'argent,
» pour qu'il me rentre à gros intérêts, ou je l'enfouis
» quand je ne puis faire mieux. Il y a des gens qui
» jettent le leur sur la nation et sur les écoles, pour
» les réveiller; mais c'est le petit nombre; et ils n'ont
» pas assez de fonds pour réussir. »

« Enfin nous ne trouvons aucun homme qui aime
» son pays, s'écrient les voyageurs. Approchons, et
» voyons ce que dira ce personnage qui fronce le
» sourcil, et agite sa main avec colère. Il est de ceux
» que les Turcs appellent *Codgia Baschi.*

» Salut, président. Pourquoi paraissez-vous si
» troublé? Qui vous a fait injure? »

— « Hélas! répond le primat, les gens de ma na-

» tion me persécutent. Ils disent que je les ai dé-
» pouillés. La vérité, c'est que j'ai été à Naxos pen-
» dant trois ans. J'ai gouverné la province comme il
» me plaisait. Si j'en ai tiré par force beaucoup d'ar-
» gent, je le rendais aux Turcs, en contributions. Et
» maintenant, parmi les Grecs, les uns veulent me
» brûler, et les autres me pendre; mais je leur ferai
» connaître qui je suis; et petits et grands se sou-
» mettront à moi. C'est pour cela que je cours vers
» les Turcs. »

Les voyageurs s'éloignent alors, blessés d'un tel égoïsme. Ils rencontrent sur leur passage une femme d'une taille majestueuse, mais couverte de vêtemens en lambeaux, faible, baignée de larmes, et les mains chargées de fers; interrogée par eux sur son malheur, elle leur répond qu'elle est la Grèce elle-même. Elle accueille avec un sourire d'indignation la stérile pitié des voyageurs, et leur empressement à blâmer l'indifférence du peuple grec. « Les blessu-
» res que me font mes enfans, dit-elle, sont cruelles,
» mais involontaires; elles viennent de l'excès de leurs
» maux. Mais comment oublierai-je, étrangers, que
» c'est vous qui, sans nécessité, avez causé mes plus
» grands malheurs? La Russie a déclaré trois guerres,
» et de toutes parts appelé mes enfans. En écrit, elle
» promettait de les délivrer; elle en a fait périr beau-
» coup dans sa cause, et a laissé les autres plus mal-
» heureux qu'ils n'étaient auparavant. La France vint
» aussi proclamer ma liberté et approcha de mes fron-

» tières; mais la Russie et l'Angleterre accoururent » pour l'en arracher, l'une parce qu'elle est payée, » l'autre par la vaine gloire de sauver les Turcs et de » m'immoler.

» N'êtes-vous pas les hommes qui avez reçu de si » sages leçons par la voix des grands génies, mes pre- » miers enfans? Sans eux vous seriez encore aujour- » d'hui les esclaves de l'ignorance; et maintenant, si » vous me délivrez d'une tyrannie sacrilége, vous en- » tendrez une voix nouvelle sortir de mon sein; vous » verrez briller une nouvelle lumière dans cette pa- » trie des arts, que vous méconnaissez parce qu'elle » est défigurée par l'esclavage. »

Cette satire, fort piquante dans l'original, est sans doute l'ouvrage de quelque jeune lettré qui voyait avec impatience la lenteur et la circonspection des classes les plus élevées parmi les Grecs. Au fond, sous des formes diverses, le mouvement des esprits vers la liberté était général dans toute la Grèce. On en retrouve la trace dans les récits des voyageurs les plus modernes. Si quelques primats grecs, par habitude ou par timidité, se montraient, devant les étrangers, favorables au pouvoir des Turcs, leurs fils * éclataient en menaces contre ce joug détesté. L'idée la plus commune parmi les Grecs était que les peuples de l'Europe s'occupaient de les affranchir. Tout voyageur anglais leur semblait un en-

* *A classical and topographical tour through Greece, by* **Dodwell.**

voyé qui venait observer le pays dans cette intention.

Parmi les hommes qui visitèrent la Grèce à cette époque, il faut compter un illustre Français, qui, dans une course rapide, jetant le coup-d'œil du génie sur cette poétique et malheureuse contrée, peignit, avec l'immortel éclat de ses couleurs, le contraste de ce beau ciel, de ces grands souvenirs, et de cette dure oppression. Tandis que des voyageurs anglais venaient détacher pierre à pierre les ruines du Parthénon, et pillaient, pour ainsi dire, le tombeau de la Grèce, l'éloquent auteur de l'*Itinéraire* semblait la ressusciter pour nous par sa vive imagination et ses regrets sublimes. Dans la désolation de cette terre à demi dépeuplée, au milieu de ces décombres modernes que l'indolente tyrannie des Turcs laissait partout s'amonceler sur les débris antiques, il apercevait le principe destructeur qui dévorait leur funeste empire. Tout à ses yeux était mort dans la Grèce, excepté la religion qui devait la ranimer et l'affranchir; et, quand il invoquait la foi des martyrs dans la patrie des héros, les vœux échappés de son âme généreuse devenaient la prophétie de la politique et de la raison.

Il est à remarquer cependant, que plusieurs des causes qui préparaient l'affranchissement de la Grèce étaient encore obscures ou mal connues. Les klephtes, qui devaient être les premiers libérateurs de leur patrie, n'étaient désignés par tous les voyageurs que comme de malheureux brigands.

Ali pacha parut même les avoir exterminés, en même temps qu'il détruisait presque partout la milice grecque des armatoles. Le fils de ce visir, le féroce Veli, nommé pacha de la Morée, appesantit plus que jamais l'esclavage des habitans. Les actes de rapine, de concussion, de violence, se multiplièrent jusqu'à la chute de ce tyran; et l'on vit, ce qui avait eu rarement lieu depuis la conquête, quelques villages grecs adopter l'islamisme, pour se dérober à l'excès des maux qui les accablaient.

CHAPITRE XIV.

ANNÉE 1814. — INFLUENCE DES GRANDS ÉVÉNEMENS DE L'EUROPE SUR LA GRÈCE. — LES SEPT ÎLES, CÉDÉES AUX ANGLAIS. — VENTE DE PARGA. — *Étairie*. — DISPOSITIONS A UN PROCHAIN SOULÈVEMENT. — RÉVOLTE D'ALI-PACHA. — COMMENCEMENT DE LA GUERRE.

L'ANNÉE 1814, et la grande révolution de l'Europe, trouvèrent les Grecs dans un état de force croissante et d'oppression insupportable. Ils virent dans ce changement un espoir nouveau. L'étendard de la sainte alliance leur parut le signe précurseur de leur affranchissement. Les récits que l'on faisait alors de la puissance moscovite, et de la magnanimité d'Alexandre, circulaient dans toutes les provinces comme autant de présages heureux qui répondaient aux anciennes espérances entretenues par les prêtres. On célébra des messes en l'honneur du triomphe de la religion grecque. Les paysans de la Morée savaient qu'un Grec des îles, leur compatriote, était le confident du grand empereur de Russie, rempart de la foi grecque. Ce fut alors que, sous une haute influence, se forma dans toutes les provinces de l'empire turc cette association grecque, désignée par le nom d'*Étairie**, qui comptait dans ses rangs des princes du fanar, de riches négocians, des lettrés, des archevêques, et quelques diplomates

* *Waddington's visit to Greece.*

étrangers. Le but de cette institution secrète était surtout d'accroître et de répandre l'instruction parmi les Grecs. Le zèle de la religion s'animait en même temps que celui des lettres; et les livres saints étaient le code d'un patriotisme que l'on prêchait impunément sous les yeux des Turcs.

La prospérité maritime des Grecs, principe de leur vie nouvelle, ne se soutenait pas avec moins d'avantage, depuis que la paix avait rendu à toutes les nations la liberté des mers. Les voies prises par le commerce ne s'abandonnent pas aisément; la navigation économique des Grecs, le bon marché de leurs transports, leur assuraient l'avantage sur d'autres peuples, qui s'en sont bien vengés depuis. Quelques circonstances favorisèrent encore leurs entreprises. La disette qui affligea la France en 1818 fut pour les Grecs insulaires une source de richesses. Les vaisseaux de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, apportèrent à Marseille les blés de la Morée, qui furent vendus à haut prix.

Hydra surtout, Hydra, la forteresse navale de la Grèce, prenait chaque jour un nouvel accroissement. Cette ville de granit et de marbre, bâtie sur un aride rocher, où la terre même des jardins est apportée du continent, cette population de trente mille habitans dans un lieu qui pouvait à peine nourrir quelques misérables pêcheurs, ce port incessamment rempli de vaisseaux qui partent ou qui arrivent, tout dans Hydra formait un spectacle plein

de grandeur et d'espérance. Les hardis marins qui s'élançaient de cet asile et des écueils voisins, ne cachaient plus leur mépris pour l'ignorance brutale des Turcs; ils semblaient les défier par la vitesse de leurs voiles et la dextérité de leurs manœuvres. Sur mer, ils disaient : Nous sommes libres! Et dans tous les lieux de la Grèce où touchaient leurs légers navires, ils semaient par leur présence les mêmes sentimens, la même haine du joug, et l'émulation de leur vie fière et libre.

Ainsi se préparait l'affranchissement, ou du moins la lutte immortelle de la Grèce. A côté de ces forces actives et menaçantes, les instigateurs secrets de l'*Étairie* employaient pour gagner des partisans ou pour écarter des obstacles, l'adresse et l'insinuation naturelles à l'esprit grec. On obtenait à prix d'argent de nouvelles concessions du divan. Les *Barats*, ou exemptions, par lesquelles un Raïa se rachète du Karatch, et se place sous la protection d'une ambassade étrangère, étaient vendus facilement par la Porte. On dit qu'elle paraissait même disposée à permettre aux Grecs en masse de quitter l'habillement qui leur était imposé, depuis la victoire de Mahomet II. Mais ces condescendances nouvelles ne compensaient pas tant d'années d'oppression. Elles étaient précaires, incertaines et mêlées sans cesse à des retours odieux de violence et de cruauté. Dans cette anarchie du despotisme turc, lorsque le gouvernement semblait vouloir s'adoucir, la nation

conquérante n'en restait pas moins oppressive et tyrannique. Les insolences des janissaires, les avanies des pachas et des chefs subalternes n'étaient pas moins fréquentes : seulement elles s'exerçaient sur des hommes qui devenaient chaque jour moins faits pour les souffrir.

Les exemples de ce genre se retrouvent dans les récits les plus authentiques des dernières années. Un négociant grec revenait-il d'un long voyage, il était rançonné par un aga turc. On le forçait de se rembarquer au milieu de la tempête. Il échappait, la rage dans le cœur, pour être, quelques années après, un des plus hardis capitaines qui brûlent les vaisseaux turcs *.

Cependant les Sept-Iles, passées depuis 1814 sous la domination anglaise, conservaient au milieu des mers de la Grèce un exemple de civilisation qui n'était pas sans influence sur les peuplades voisines. Corfou demeurait, pour beaucoup de Grecs de la Morée, un asile et un rendez-vous, dans lequel ils pouvaient se concerter sans péril; les habitans de cette île et des îles voisines, malgré la dure autorité du gouverneur, continuaient, à la faveur de la protection britannique, de riches entreprises de commerce et d'industrie; ils gardaient ce patriotisme grec qui survit au milieu des morcellemens de l'esclavage, et même de ces dissensions, de ces guer-

* *Essai sur les Fanariotes*, par Zallony.

res civiles, auxquelles le peuple grec se laisse si facilement emporter.

Les insulaires de Corfou n'étaient pas hardis et entreprenans comme les Hydriotes; mais ils ne portaient du moins qu'un joug européen; et leur soumission n'était pas un abrutissement. Quatre villes du continent grec, Prévésa, Vonizza, Parga et Butrinto, étaient depuis long-temps une dépendance des Sept-Iles, et auraient dû échapper ainsi au pouvoir des Turcs. Parga surtout prospérait par son commerce et l'active industrie de ses habitans; plus d'une fois elle avait donné retraite aux braves montagnards de Souli. Elle était une des forteresses sur lesquelles pouvaient s'appuyer un jour les chrétiens de l'Épire et la Morée *.

C'est ici que l'on doit rappeler un des actes les plus déplorables de la politique moderne; espèce d'avant-scène qui semblait présager l'odieux abandon de la Grèce. Ali pacha, qui, depuis tant d'années, suivait obstinément le projet d'anéantir tous ceux qui lui avaient résisté, vit avec douleur Parga protégée par le pavillon britannique; il n'essaya pas de contester la justice de cette réunion; il aima mieux marchander une proie que de réclamer une possession fort incertaine. L'arrangement fut conclu : le ministère anglais vendait Parga, ses murs, ses églises, ses maisons, pour cinq cent mille livres

* *Voyez l'intéressant ouvrage de M. Pouqueville sur la régénération des Grecs.*

sterling. L'inventaire de la malheureuse ville fut dressé; l'habileté des commissaires anglais consistait surtout à évaluer bien haut le prix de tout ce qu'on cédait, depuis la demeure du pauvre jusqu'au ciboire des saints autels. Tout fut compté, tout fut payé, excepté les personnes des malheureux habitans, auxquels on avait réservé le droit de se retirer nus et dépouillés, et de chercher un asile à Corfou, dans la conquête du peuple qui venait de vendre ainsi leur patrie.

Telle était l'horreur qu'inspirait le joug de la Porte et du pacha, que les Parganiotes, ne sachant où fuir, acceptèrent une semblable retraite. Mais, tandis que les Anglais, fidèles à leur marché, abattaient sur les tours de Parga le pavillon britannique pour faire place au croissant, les malheureux fugitifs, voulant au moins dérober les ossemens de leurs pères à la présence sacrilége des Turcs, ouvrirent les tombeaux, réunirent ces tristes dépouilles, les brûlèrent sur la place publique, et emportèrent avec eux ces cendres sacrées comme le plus précieux reste de leur patrie *. Je ne sais quelle grandeur antique semblait se réveiller dans chaque tribu grecque, toutes les fois qu'elle était frappée de quelque nouveau malheur.

Réfugiés dans Corfou, parmi les Anglais qui réduisirent, avec une avidité de marchands, l'espèce d'indemnité promise à la peuplade expropriée, les

* *Parga and the Ionian islands, by lieutenant Col C. P. de Bosset.*

enfans de Parga trouvèrent au moins dans les Grecs de l'île une pitié secourable ; un ministre de l'empereur de Russie * vint les visiter dans le campement qu'ils occupaient ; l'indignation fut unanime dans l'Europe. Les autres tribus grecques rougirent d'être encore soumises aux Turcs, en voyant l'exil volontaire des habitans de Parga.

Ainsi chaque nouveau coup d'oppression, qu'il vînt de l'Europe ou de l'Asie, semblait rapprocher les malheureux débris de la nation grecque, ranimer son courage, et préparer sa renaissance.

Quelques années après la vente de Parga, ce fut de Corfou que partirent les derniers conseils adressés à tous les partisans de l'Étairie, espèce de document officiel qui circula dans toute la Grèce **, et qui dirigeait les esprits vers l'établissement d'un état libre et fédératif.

Mais c'était surtout par l'influence de l'éducation, par le progrès des lumières, que les moteurs invisibles de l'Étairie voulaient amener cette révolution; et cependant il y avait, dans la simplicité à demi-sauvage de quelques cantons de la Grèce chrétienne, dans la vie rude des klephtes, un germe de liberté plus puissant que tous les secours de la civilisation étrangère ; et la souffrance du peuple ne lui permettait guère d'attendre qu'il fût éclairé, pour commencer à s'affranchir. De là ces élémens si divers

* *M. Capo d'Istria.*

** *Waddington's visit to Greece.*

qui concoururent au soulèvement de la Grèce; de là cette prodigieuse inégalité de civilisation, qui rend si difficile l'œuvre de sa renaissance; mais de là cette force irrésistible et spontanée, qui déterminait dans la Grèce un événement où les Grecs étaient poussés tout à la fois par la civilisation et par la barbarie, par l'enthousiasme religieux et par les idées modernes, par les richesses et par la pauvreté; un événement que voulaient le pâtre, le matelot, le marchand, le prêtre, le pontife, et même le prince du fanar, exposé dans son palais à la bastonnade et au cordon.

A Constantinople même, sous les yeux du divan, et parmi les derniers des Grecs, on voyait se produire chaque jour une hardiesse nouvelle. Les anciens vaincus, les raïas, si long-temps insultés, devenaient insolens à leur tour. Les étrangers remarquaient souvent avec surprise dans les rues de Byzance de petites querelles populaires, où des Turcs étaient impunément battus par des Grecs. Les papas animaient sourdement cette disposition patriotique, en y mêlant l'idée de la protection moscovite.

Leurs églises ne renfermaient plus seulement des représentations de saints, mais d'autres tableaux plus expressifs qu'ils faisaient voir avec mystère. En 1819, dans une église grecque, librement fréquentée à deux cents pas de la grande mosquée, les prêtres grecs montraient à tout chrétien, même catholique, un vaste tableau habituellement caché par une toile,

et qui représentait la victoire de Constantin sur Magnence. Les soldats du victorieux Constantin y portaient l'étendard de Russie, et ceux de Magnence avaient le drapeau rouge, le drapeau musulman; et, pour plus d'exactitude, ils étaient coiffés de turbans.

Le divan finit par apercevoir quelques-unes des causes qui hâtaient le mouvement de la Grèce; mais il ne pouvait les atteindre toutes. Il ferma quelques écoles chrétiennes; il chassa de Smyrne un homme éloquent, qui excitait au plus haut degré, dans le cœur de la jeunesse, la religion du Christ et de la patrie. Mais ce n'était pas de Smyrne, ville de plaisir et d'opulence, asiatique par les mœurs, et marchande à la façon de l'Europe, que devait partir le premier cri de liberté; et ce n'était pas dans un seul lieu qu'on pouvait étouffer la voix de la Grèce.

La traînée de feu était partout, dans la Morée, dans l'Épire, parmi les Grecs de Moldavie et de Valachie, dans les îles, depuis la riche et voluptueuse Scio jusqu'aux rochers de Spezzia et d'Hydra, où brillait à tous les yeux l'exemple du succès et de l'audace.

Que l'on ne cherche donc pas un rapport, une alliance entre les révolutions passagères de Naples et du Piémont, et la profonde, la persévérante révolution de la Grèce. La date peut tromper quelques esprits; mais les causes sont aussi différentes que la durée. Le mouvement de la Grèce,

si juste, si nécessaire, toujours prêt, et suspendu comme par hasard, fut enfin déterminé, comme toutes les choses inévitables, par le premier incident qui s'offrit; et cet incident venait des Turcs et de la Russie. La révolte d'Ali pacha dans l'Épire, la présence d'Ipsilanti dans la Moldavie dirent enfin aux Grecs : Il est temps de commencer.

Le désordre était redoublé dans l'anarchique domination de la Porte. Ali, le meurtrier, le spoliateur des tribus chrétiennes de la Thessalie et de l'Épire, Ali, qui, depuis tant d'années, avait mis à mort les plus braves des klephtes et des armatoles, mais qui avait augmenté, par la foule des malheureux qu'il avait faits, le nombre des hommes errans et désespérés, Ali, voulant dans sa vieillesse secouer le joug de la Porte, et ne plus opprimer que pour son compte, est attaqué par les Turcs, chassé de ses provinces, et bloqué dans sa dernière forteresse, avec ses femmes, ses trésors, son cortége d'empoisonneurs et d'assassins. Alors il imagine d'appeler à lui cette race grecque qu'il a décimée, ces restes des armatoles qu'il a détruits, ces klephtes qu'il a chassés même de leurs montagnes; il parle d'affranchir la religion grecque; il répand l'or parmi les chrétiens; il leur fait donner des armes; il soulève ses victimes contre l'empire turc, content de laisser au moins une révolte après lui.

D'une autre part, tandis que le pacha de la Morée poursuivant Ali au nom de la Porte est retenu au

pied d'une forteresse de l'Épire, le lieutenant qui commande à sa place permet aux chrétiens de l'Arcadie de prendre les armes, pour se défendre par la force contre les incursions d'une tribu musulmane qui habitait près d'eux. Ainsi ces armes si longtemps attendues par les Grecs leur sont jetées par leurs tyrans.

En Moldavie, l'entreprise tentée par Ipsilanti, fils d'un ancien hospodar et général russe, languit d'abord et fut bientôt désastreuse. De jeunes étudians grecs, venus d'Allemagne et d'Italie, avec des vêtemens de deuil, une croix sur la poitrine, et l'enthousiasme des lettres et de la patrie, tombèrent comme des victimes sous le sabre des janissaires, touchantes et glorieuses prémices du sang qui devait couler dans cette guerre sacrée.

Le mouvement des deux provinces fut apaisé par des massacres; mais tout ce qui était chrétien et grec se soulevait de toutes parts; l'archevêque Germanos excite et réunit les habitans de la Morée; le bey des Maniotes, Mauro-Mikali, descend dans la plaine avec sa tribu ardente au pillage; le vieux Colocotroni, ancien chef de klephtes, depuis longtemps réfugié dans l'île de Zante, reparaît avec des bandes de montagnards; les pâtres d'Arcadie accourent; la guerre commence par instinct, par religion, par nécessité, sans règle ni prévoyance; c'est l'antipathie des races, c'est la vieille haine du vaincu contre le vainqueur, du chrétien contre le

Turc, qui reparaît dans toute sa force primitive; la séparation est faite, le joug brisé; tout ce qui est né musulman se réunit et s'enferme dans quelques villes mal fortifiées; tout ce qui est chrétien s'enhardit, s'amasse, et vient confusément assiéger ces villes. De grossiers instrumens de labour, quelques vieilles armes européennes, laissées autrefois par les Russes, quelques sabres turcs, les fusils et les poignards des klephtes sont aux mains de cette multitude sans discipline et sans artillerie; c'est la voix d'un prêtre qui les harangue, les anime, et leur permet de rompre l'abstinence du saint temps de carême, à cause de la guerre sacrée.

En même temps Hydra, Spezzia, Ipsara, mettent en mer leurs hardis vaisseaux. La domination des Turcs sur les Grecs semble tomber et s'écrouler de toutes parts; de hideuses cruautés ne la raffermissent pas. Les nobles du Fanar et plusieurs prêtres du synode égorgés, des massacres tumultueux à Constantinople et à Smyrne, le meurtre du patriarche Grégoire, l'extermination du peuple de Scio, toutes ces barbaries enfoncent plus avant au cœur des Grecs qui survivent la haine de l'esclavage et de l'Alcoran. Ils sont dévoués dès-lors à la destruction ou à la victoire; et parmi les vicissitudes qui se mêlent à cette entreprise, parmi les fautes, les intrigues, les défaites, les traits d'héroïsme, on voit que la guerre ne peut se terminer que par la délivrance, et qu'une nation nouvelle est entrée

dans le monde. Elle a marqué pour jamais son existence, quelque borné qu'en puisse être le cours. On peut massacrer tous les Grecs ; on ne peut plus les rendre aux Turcs.

Ici doit s'arrêter cette faible esquisse ; les actions contemporaines veulent être racontées par des témoins. Les événemens nouveaux de la Grèce sont partout ; les noms de ses nouveaux héros sont dans toutes les bouches ; cette guerre est l'entretien de l'Europe ; fasse le ciel qu'elle n'en soit pas la honte, et que par cette fatalité qui fait souvent sortir de l'injustice les fautes et les malheurs, on ne soit pas un jour plus divisé par la ruine de la Grèce, qu'on ne l'eût été pour sa délivrance!

Si l'on regarde en effet la religion et la morale comme la vie des empires, si le christianisme et l'humanité ne sont pas de vains mots, si la pitié est la vertu de l'homme, et l'Évangile sa vérité, comment croire qu'un profond oubli de ces lois divines soit sans crime et sans péril? Comment croire qu'en politique une grande contradiction soit une chose indifférente, et qui ne laisse point de traces? On fait en Europe, dans l'intérêt des trônes et de la paix, de grands efforts pour affermir les croyances religieuses, pour inspirer le respect des autels ; on inscrit en tête d'un traité fondamental LA SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ ; et on laisserait périr, à cause de sa religion même, le peuple chez lequel ces saintes croyances conservent le plus de force, et font en-

core des martyrs ! Un tel contraste n'encourage-t-il pas le scepticisme et l'indifférence? et des autels rétablis parlent-ils plus haut que ne le ferait un peuple chrétien sauvé de la mort ou de l'apostasie ?

Il y a douze ans, quand l'Europe se poussa tout entière contre le dominateur de ses trônes et de sa liberté, on vit la Prusse luthérienne, l'Angleterre dissidente, la Russie schismatique s'unir pour honorer le vénérable pontife de Rome et relever son pouvoir; et Rome, avertie par cet exemple que l'animosité des sectes religieuses a disparu devant la charité chrétienne, ne couvrirait-elle pas de son intercession les églises affligées d'Orient? N'autoriserait-elle pas en leur faveur la sollicitude et les prières de tout le sacerdoce chrétien?

Pontifes du Très-Haut, successeurs des Bossuet et des Fénélon, comment n'a-t-on pas entendu votre voix dans cette cause sacrée? Oh ! combien elle serait précieuse pour les guerriers de la croix l'aumône recueillie dans les temples du Seigneur ! L'église de la France n'a-t-elle pas, hélas ! à l'époque la plus affreuse de nos troubles civils, connu toutes les tortures de la persécution, et ne trouve-t-elle pas de la pitié dans ses souvenirs? Vers la fin du moyen âge, dans la chaleur des dissensions réveillées par le concile de Florence, le pape Calixte fit publier des indulgences, et ordonna des prières dans tous les temples de l'Europe, pour les chrétiens de la Grèce qui combattaient les infidèles; il ou-

bliait leur schisme, et ne voyait que leur malheur! Paul II, au nom du ciel, demanda des secours pour les familles grecques chassées de leur pays et réfugiées sur nos rivages; la fausse piété de nos jours serait-elle plus intolérante que la foi du quinzième siècle?

Ne craint-on pas, si la Grèce achève de périr, si plusieurs millions d'hommes sont massacrés par le Musulman, car telle est la condition de sa victoire, ne craint-on pas de préparer à l'avenir un terrible sujet de blâme et d'étonnement? Ne craint-on pas de fournir à l'esprit novateur un argument contre les plus justes pouvoirs? Comment l'avenir, qui nous touche et qui nous presse, expliquera-t-il cette épouvantable calamité? Les peuples chrétiens de l'Europe, dira-t-on, étaient-ils dénués de force et d'expérience pour lutter contre les barbares? Non. Jamais tous les arts de la guerre n'avaient été portés si loin. Quelques officiers chrétiens auraient suffi pour donner la victoire à la croix; ils allèrent discipliner les hordes féroces des pachas musulmans. Cette catastrophe fut-elle trop rapide et trop soudaine, pour que la politique ait eu le temps de calculer et de prévenir? Non. Le sacrifice dura cinq ans; plus de cinq ans s'écoulèrent avant que tous les prêtres fussent égorgés, tous les temples brûlés, toutes les croix abattues dans la Grèce. L'Europe en eut le spectacle.

Espérons que ce crime ne se consommera pas

tout entier. Le pacha d'Égypte, malgré les pavillons chrétiens qui ont remorqué sa flotte, et transporté ses trésors, n'a pas conquis la Morée. Il possède une partie du sol ; il n'aura pas les habitans. Réfugiés dans les montagnes, ou cantonnés dans quelques villes, ils combattent encore. Beaucoup d'hommes périssent ; mais la nation s'opiniâtre à vivre par l'excès de son héroïsme et de son malheur. La guerre d'extermination, la destruction entière et absolue dont la Porte a besoin, ne peut avoir le temps de s'achever, avant que quelque grande puissance de l'Europe ne perde patience, ne soit touchée de honte, ou tentée par l'occasion d'un bon calcul. On a vu l'Amérique méridionale, quelque temps reniée par tous les états de l'Europe, y trouver tout-à-coup une grande alliance. La pauvre, la valeureuse Grèce n'offre pas sans doute des chances de commerce aussi favorables que les provinces du Mexique affranchi ; on peut même redouter son génie maritime, son activité qui renaîtrait si vite. On lui fera des conditions asservissantes et dures. Mais il faudra bien enfin sortir de cette neutralité meurtrière ; on trouvera moyen de secourir la Grèce, en refusant un protectorat qu'on ne pourrait garder ; quelques îles de son domaine peuvent se détacher encore, et augmenter cette échelle de garnisons maritimes que l'Angleterre étend partout depuis Malte jusqu'à Ceylan.

Quoi qu'il en soit, les amis de la religion et de l'humanité salueront avec joie tout événement politique qui arrêtera cette horrible effusion du sang humain, qui sauvera la vie d'une race chrétienne, qui donnera une nation de plus au monde civilisé. Ainsi, et c'est là sans doute le triomphe de l'habileté, une puissance de l'Europe sera quelque jour remerciée de l'adroite spéculation qu'elle aura faite. Elle aura du gain et de la gloire, et fera, pour son propre avantage, une chose populaire dans toute l'Europe.

Il y a dans le monde des mutations inévitables, dont profite celui qui sait les pressentir, et que la sage politique doit reconnaître à temps, pour les diriger. L'invasion qui avait abattu devant les Turcs, il y a près de trois siècles, une race chrétienne, née sous le ciel le plus heureux pour le génie, cette invasion toute militaire et toute asiatique, qui n'avait pu triompher de l'antipathie des races et de celle des religions, qui n'avait pu arracher à la nation grecque ni ses mœurs, ni son idiôme, ni son culte, cette invasion maudite par l'ancien droit public de l'Europe, et toujours illégitime, devait cesser tôt ou tard.

L'époque de l'événement était incertaine, mais l'événement infaillible. Bacon, Leibnitz, Montesquieu, et d'autres publicistes, l'avaient annoncé. La politique d'une grande puissance l'avait longtemps préparé; lorsqu'il éclate enfin, quelles que

soient les répugnances nées de combinaisons nouvelles, on ne peut empêcher qu'il ne soit juste, nécessaire, approuvé par les lois de Dieu et la conscience du genre humain; on ne peut empêcher que la civilisation croissante de l'Europe, la douceur de ses mœurs, la perfection de ses arts n'aient fait de la présence des Turcs au milieu de la Grèce une espèce d'anomalie barbare qui doit disparaître. Et lorsqu'ils ont une fois reculé, lorsqu'il s'agit non pas de maintenir, mais de recommencer l'ancienne invasion, les anciens massacres; lorsque les Turcs ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, puissans, victorieux, redoutables à l'Europe encore ignorante et grossière; lorsqu'au contraire ils auraient besoin maintenant d'une garde européenne pour se rétablir dans la possession de la plus belle partie de l'Europe, ne faut-il pas avouer l'invincible décret de la Providence qui affranchit la Grèce?

Ces raisons morales entrent aussi dans la politique*. Les pensées généreuses ne sont pas toujours

* Enfin le cri de la conscience publique, l'indignation de tous les hommes qui ne sont ni valets, ni ministres, est montée jusqu'aux trônes. Le traité signé à Londres le 6 juillet 1827 promet aux Grecs une médiation protectrice. On fait, après six ans, pour les débris dispersés de ce malheureux peuple, ce qu'il était juste, ce qu'il était aisé de faire pour le peuple même, dans les premiers jours de sa glorieuse renaissance; on condamne par cet acte de tardive pitié six ans d'une barbare apathie. Quoi qu'il en soit, que la politique soit au moins sincère dans son retour aux sentimens humains; qu'elle se *rapproche* des Grecs, suivant l'expression du traité; qu'elle n'affecte pas dans son intervention même une espèce de neutralité absurde entre le gouvernement atroce et fana-

écartées du cabinet des Rois. On s'en défie d'abord, comme si elles devaient être moins utiles, parce qu'elles s'adressent surtout à la conscience et à l'honneur; mais l'honneur des nations est une partie de leur force. Voyez le règne de Louis XIV : l'expédition de Candie, la délivrance des esclaves chrétiens par le bombardement d'Alger, la guerre soutenue pour la succession d'Espagne étaient des entreprises généreuses; elles n'en furent pas moins des entreprises hautement politiques, favorables au commerce, à la marine, à l'ascendant de la France. Et, dans une guerre toute récente, la magnanimité personnelle du prince qui commandait l'armée française n'était-elle pas un instrument de victoire? Ne prenons pas une chose glorieuse pour une imprudence. Toute intervention de la France en faveur de la Grèce serait un calcul de sagesse, autant qu'un acte d'humanité. Ce n'est pas en vain que Charles X a du sang de saint Louis dans le cœur. Cette inspiration de religion et de loyauté, ce point d'honneur de Français et de Roi qui anime ses paroles, et qui est comme le mouvement naturel de son âme, sem-

tique de la Porte, et les victimes échappées à sa tyrannie, ou survivant à ses massacres; qu'elle ne ménage pas les oppresseurs si entêtés dans leurs prétentions sanguinaires; qu'elle ne s'irrite pas contre les opprimés, qui ont doublement le droit d'être défians; surtout qu'elle se hâte, qu'elle ne vienne pas seulement pour enterrer les morts. Alors l'estime publique saluera les réparateurs de cette longue inhumanité, ceux qui auront sérieusement sauvé les faibles restes d'un peuple chrétien, que l'on a laissé tuer si long-temps, sans pouvoir le détruire !

ble nous promettre que son règne ne verra pas sacrifier une nation malheureuse, dont l'anéantissement ne peut s'accomplir, si la volonté d'une seule puissance persiste à la sauver.

ESSAI

SUR

LES ROMANS GRECS.

PRÉFACE.

On a cru pouvoir réimprimer ici quelques recherches sur un sujet bien frivole en apparence, mais qui ne s'en rapporte pas moins à l'histoire de la civilisation byzantine : c'est un *Essai sur les romans grecs* *. Il ne sera pas sans intérêt de voir, dans cet écrit, à quel point était tombée une nation qui cependant conservait le dépôt des arts, et qui devait, après une décadence de plusieurs siècles terminée par un abrutissant esclavage, sortir énergique et nouvelle de sa décrépitude héréditaire. Quelle peut donc être l'influence d'un mauvais gouvernement pour qu'une race ingénieuse, et qui continuait à cultiver son esprit, soit descendue si bas, et ait langui si long-temps dans un marasme social qui lui ôtait la force, et lui laissait l'intelligence?

L'empire grec avait ce caractère particulier parmi tous les états de l'Europe, de n'offrir aucune interruption entre l'ancien monde et le monde moderne, et de n'avoir pas éprouvé le passage de la barbarie. Tandis que, dans le reste de l'Europe civilisée, de grandes invasions détruisaient partout la vieille société, et la recommençaient avec un sang nouveau, l'empire grec, à dater de Constantin, garda ses lois, ses mœurs et la forme de sa sou-

* Ce morceau fait partie de la collection des *Romans grecs*, publiée par M. Merlin, libraire.

veraineté. Les Turcs seuls ont été pour lui la barbarie. Aussi, maintenant que le peuple grec, conquérant de son propre sol, envahit sa terre natale, comme les populations du nord envahissaient la Gaule et l'Italie, il a toute la vigueur et toute la durée d'une race nouvelle; il commence un empire.

Une autre réflexion naît de ce contraste entre le présent et le passé, c'est que la tyrannie théologique a fait autant de mal à l'empire de Byzance que la religion fait aujourd'hui de bien aux peuplades de la Grèce : la première tue, et l'autre vivifie. Si l'on parcourt en effet les longues annales des Césars de Byzance et cette série monotone d'usurpations, de fourberies, de meurtres qui souillèrent leur trône, parmi tant de fléaux, on trouve au premier rang le fléau des intrigues monacales et des querelles religieuses : c'est là le poison de l'empire. Pendant plusieurs siècles, on voit des souverains qui avaient un peuple à rendre heureux, mesquinement occupés à remettre ou à ôter des *images*, à gagner des moines, à concilier deux patriarches rivaux, à doter des monastères déjà trop riches. On voit un empereur qui laisse envahir par les Sarrasins la plus belle province de l'empire, tandis qu'il emploie les soldats de sa flotte à construire une église. On voit Byzance agitée perpétuellement par de mystiques arguties, tandis que les barbares sont à ses portes, et viennent enlever les enfans et les femmes dans les campagnes de son territoire. On voit, sur tous les points de la Grèce, le christianisme abandonné, sanglant, livré aux chaînes et au sabre des Turcs, tandis que la théologie contentieuse et l'égoïsme monacal triomphent dans l'enceinte rétrécie de Byzance.

Malgré ces vices de l'empire grec, on ne peut nier qu'il n'ait conservé jusqu'à sa chute une civilisation dont profita le reste de l'Europe.

Dans la barbarie du moyen âge la science de Constantinople était un phénomène. On ne trouverait rien, à cette époque, dans l'Occident qui puisse donner l'idée du vaste savoir et de l'esprit philosophique de Photius. Ce patriarche, d'une profonde érudition et d'une infatigable activité pour les affaires, homme de cour et de solitude, austère intrigant, passionné pour les lettres, ayant quelque chose de saint Ambroise et du cardinal de Retz, est un personnage prodigieux dans le neuvième siècle, et qui semble appartenir par la politesse, le génie et les vices à une époque de splendeur sociale.

Anne Commène, ambitieuse et savante, faisant des conspirations de palais pour arriver au trône, et se consolant de la vie privée par le plaisir de présider des cercles philosophiques, n'offre pas, dans sa vie et dans ses ouvrages, un exemple moins remarquable de la civilisation moderne, anticipée dans la Grèce du douzième siècle. Que l'on compare les récits élégans et les mensonges adroits de cette femme spirituelle aux traditions naïves de nos chroniqueurs de la même époque, on se croirait à plusieurs siècles d'intervalle.

Lorsque les croisés français virent pour la première fois Constantinople, ils éprouvèrent la même surprise que des Tartares qui seraient transportés aujourd'hui à Londres ou à Paris. Constantinople faisait alors seule tout ce qu'il y avait de commerce dans le monde. Le palais de l'empereur était brillant d'un luxe asiatique, et les Français contemplaient, avec une avide stupeur, des cham-

bres remplies d'or et d'étoffes précieuses. La foule des courtisans et des grands dignitaires de l'empire ne les étonnait pas moins. Il ne manquait à Constantinople que des soldats; aussi les Français, tentés par l'occasion, s'emparèrent-ils de cette ville avec une singulière facilité.

On voyait de jeunes barbares, venus de Champagne et de Bourgogne, se promener dans les rues de Byzance avec des robes orientales, portant une écritoire et du parchemin, comme pour parodier les savans de Constantinople. Si la conquête pouvait jamais aviver un peuple, ce passage d'une dynastie française à Constantinople aurait dû rendre aux Grecs les habitudes de la guerre : mais il n'en fut pas ainsi. Les vainqueurs gardaient le privilége des armes, comme gage de la puissance. Ils donnaient des tournois dans l'Hippodrôme; mais ils ne laissaient pas descendre les Grecs du banc des spectateurs. Ils avaient établi dans la Morée des seigneuries féodales à la façon de leur pays; mais on voit, par une chronique récemment publiée, qu'ils n'employaient pas les Grecs dans leurs expéditions de guerre, et ne daignaient pas même les faire tuer pour eux. On peut remarquer aussi qu'ils contractaient peu de mariages avec les femmes de la nation assujettie. Ainsi l'empire latin établi à Constantinople, ne s'étant pas fondu dans le peuple, disparut après soixante années; et la vieille civilisation byzantine, réfugiée quelque temps dans l'Asie avec une portion de la famille impériale, revint au milieu du peuple grec, qui voyait passer tant de vainqueurs, en gardant son schisme religieux et ses mœurs indigènes. Il ne resta plus de l'irruption des Français dans Byzance, que la puérile prétention de quelques familles qui avaient cherché pendant

la conquête leurs généalogies dans nos romans chevaleresques, et qui prétendaient descendre de Roland ou des pairs de Charlemagne. Mais le fond du génie grec, malheureusement dégradé par le despotisme de cour et l'esprit monacal, prédomina bientôt sur ces restes d'une influence étrangère. On reprit les querelles théologiques interrompues par la conquête des Latins. On en inventa de nouvelles; et ce rétablissement de l'empire ne fut que le sursis de sa destruction.

Cependant, à cette époque même, les trésors de savoir entassés dans les bibliothèques de Byzance, l'usage de cette belle langue grecque qui se maintenait presque dans sa pureté, la tradition et, si l'on veut, je ne sais quelle routine de vie intellectuelle conservée par l'étude des lettres au milieu d'une nation abattue par l'esclavage et le monachisme, tout cela donnait encore aux Grecs une physionomie remarquable au milieu du reste de l'Europe. On lisait, on écrivait, on raisonnait à Byzance plus que partout ailleurs; il ne manquait à ce travail que l'imagination et la force, c'est-à-dire la jeunesse et la virilité, deux choses qui ne reviennent pas dans les individus, et qui ne se conservent dans les nations que par la liberté.

Les moines controversistes opprimaient la science des lettrés, et troublaient le bon sens du peuple.

Toutefois, il y a dans l'enthousiasme, lors même qu'il est destitué du secours et du spectacle de la vie active, une telle vertu qu'au milieu des théologiens, des historiographes et des romanciers de Byzance, qui tous attestaient l'épuisement d'idées où était tombée la civilisation grecque, quelques esprits se relevèrent par le culte passionné des lettres et de la philosophie. Mais ces exemples

étaient rares, isolés : de futiles disputes occupaient le plus grand nombre des savans; et le peuple grec, épars dans la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Morée, les îles, séparé sans être affranchi, opprimé par ses maîtres, sans être défendu contre l'étranger, languissait entre la civilisation et la barbarie, sans avoir les arts de l'une, ni l'énergie de l'autre.

Ainsi le gouvernement impérial, faible et absolu, cruel et superstitieux, laissait tout dépérir. Les Turcs, qui le pressaient depuis trois siècles, s'agrandissaient chaque jour, et enveloppaient de toutes parts la race indigène qui n'avait plus de patrie, mais que sa religion suivait dans son esclavage. Il est merveilleux que dans une telle misère sociale et politique, et parmi les vaines querelles qui consumaient à Byzance le génie subtil et fécond des Grecs, on ait vu dans cette ville la civilisation se ranimer, en approchant de sa ruine. Un empereur tel que Cantacuzène, un savant tel que Emmanuel Chrysoloras, étonnent dans le quinzième siècle. Car si le reste de l'Europe commençait à sortir du chaos, les souffrances et la pénurie de l'empire grec s'accroissaient d'une manière effrayante, et sa civilisation devait être vaincue par son malheur.

Cependant il y avait alors un mouvement de renaissance dans la partie la plus éclairée de la nation. Au milieu du quinzième siècle, la veille de la chute de l'empire, à côté de ces moines non moins ambitieux qu'imbéciles, qui disputaient sur la lumière du Mont-Thabor, il y avait quelques esprits élevés et prévoyans, quelques hommes d'état habiles, et un empereur plein de dévouement et de courage. Constantinople périt lorsqu'elle mé-

ritait de vivre; et les services que quelques hommes échappés de ses ruines rendirent aux lettres dans l'Europe, attestent que si la vie s'éteignait en elle, ses cendres du moins n'étaient pas stériles.

ESSAI

SUR

LES ROMANS GRECS.

Dans le siècle le plus grave de notre littérature, un pieux évêque n'a pas dédaigné de faire une dissertation sur l'origine des romans; il caractérisait cependant cette sorte d'ouvrage par une définition, dont sa sévérité aurait pu s'inquiéter, s'il n'avait pas eu trop de véritable vertu, pour s'aviser d'un tel scrupule. « Ce que l'on appelle proprement *romans*, » dit-il, sont des fictions d'aventures amoureuses, » écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruc- » tion du lecteur. » Cette définition est sans doute fort incomplète, et bien éloignée de comprendre tous les caractères d'un genre de composition que le besoin de lire et la paresse d'esprit ont si prodigieusement diversifié dans notre Europe moderne. Ni *Don Quichotte*, ni *Gil Blas*, ni les *Puritains d'Écosse*, ne peuvent être ramenés à ce cadre étroit; mais le savant évêque ne prévoyait pas la perfectibilité indéfinie du roman. Il avait vécu dans la cour galante et polie de Louis XIV; il était contemporain

et admirateur de mademoiselle de Scudéri, dont les romans sont bâtis, comme chacun sait, sur un échafaudage de sentimens amoureux, auxquels n'échappent pas même Brutus et Scævola. De plus, sa dissertation sur les romans devait servir de préface à la *Zaïde* de madame de La Fayette, c'est-à-dire à un ouvrage qui n'est nourri que de la plus pure essence de tous les sentimens tendres et délicats. Son érudition même ne lui présentait dans les romans grecs parvenus jusqu'à nous que des modèles assez conformes à cette définition. Je ne parle pas seulement de *Daphnis et Chloé*, que le français d'Amyot avait rendu populaire; mais *Théagène et Chariclée*, fort imité par nos proxiles romanciers du dix-septième siècle, *Leucippe et Clitophon*, etc., ne sont en effet que *des fictions d'aventures amoureuses écrites en prose avec art*, quoique ce ne soit pas toujours pour le plaisir ou l'instruction du lecteur.

Il faut l'avouer d'ailleurs, ce que le savant évêque désignait comme la source unique des romans en est toujours la source la plus féconde et la plus heureuse. On ne peut inventer rien de mieux que l'amour; et de nos jours l'admirable Walter Scott, dans ses créations si éclatantes et si nombreuses, dans cette vie nouvelle qu'il a donnée au monde romanesque, en le rendant quelquefois plus vrai que l'histoire, emprunte encore ses plus touchantes inspirations à la peinture de cette passion, qui a si long-temps occupé les crayons des romanciers et des poëtes.

Le docte Huet, en attribuant l'origine des romans à l'imagination des peuples asiatiques, suppose qu'ils furent importés assez tard dans la Grèce, et qu'ils y passèrent comme un fruit de la conquête de l'Orient. Les ouvrages qui nous restent sous le titre de *romans grecs* sembleraient justifier cette opinion, puisqu'ils appartiennent tous à des âges postérieurs à celui d'Alexandre, et sont nés dans la décadence littéraire de la Grèce. Mais il ne faut pas tirer de cette première apparence une induction trop exclusive. Peut-on supposer en effet qu'aucun genre d'imagination, qu'aucune forme de l'esprit, ait été étrangère aux beaux jours de cette civilisation grecque si inventive et si raffinée? Non, sans doute. Mais la fiction romanesque se produisit alors sous des formes plus sévères et plus nobles, et se trouva bornée dans ses applications par l'état social des peuples, et par la supériorité même de leur instinct poétique.

La *Cyropédie* de Xénophon est un véritable roman philosophique, comme le remarque Cicéron. Les faits y sont supposés ou distribués pour faire ressortir une instruction morale; c'est le *Télémaque* réduit aux formes de l'histoire, et sans intervention mythologique. La belle fiction de l'*Atlantide*, dans Platon, présente un caractère à peu près semblable, et n'offre qu'un merveilleux, puisé dans la tradition et les récits fabuleux des voyageurs. Mais on concevra sans peine que cette invention roma-

nesque, qui ne fut pas négligée par deux philosophes éloquens, dans les plus beaux siècles d'Athènes, n'ait pas dû s'étendre alors à beaucoup d'autres sujets. Tout l'empire de la fiction était, pour ainsi dire, envahi par le polythéisme ingénieux des Grecs. Cette croyance devait suffire aux imaginations les plus vives; elle satisfaisait ce besoin de fables et de merveilleux si naturel à l'homme. Chaque fête, en rappelant les aventures des dieux, occupait les âmes curieuses par des récits qui ne laissaient point de place à d'autres étonnemens. Le théâtre, dont les solennités n'étaient point affaiblies par l'habitude, frappait les esprits par ce mélange d'intervention divine et d'histoire héroïque, qui faisait son merveilleux et sa terreur. De plus, chez une nation si heureusement née pour les arts, la fiction appelait naturellement les vers; et l'on ne serait point descendu de ces belles fables si bien chantées par les poëtes, à des récits en prose qui n'auraient renfermé que des mensonges vulgaires. Remarquons d'ailleurs combien tout était public et occupé dans la vie de ces petites et glorieuses nations de la Grèce; il n'y avait pour personne de distraction privée ni de solitude. L'état se chargeait, pour ainsi dire, d'amuser les citoyens. Toute la Grèce courait aux jeux olympiques, pour entendre Hérodote lire son Histoire. A Athènes, les fonds du théâtre étaient faits avant ceux de la flotte; et les affaires de la république, après avoir occupé les assemblées où tout

homme libre prenait part, étaient régulièrement mises en comédie par Aristophane. Les fêtes sacrées, les jeux de la gymnastique, les délibérations politiques, les réunions de l'académie, les orateurs, les rhéteurs et les philosophes, se succédaient sans interruption, et tenaient les citoyens toujours animés et réunis. Deux écrivains célèbres reprochent aux nations de l'antiquité de n'avoir pas connu le genre rêveur et mélancolique. Je le crois bien; elles étaient trop occupées pour cela; elles parlaient, elles agissaient au grand air; elles jouissaient de la liberté comme on jouit de la vie. Dans cette existence si vive, il n'y avait ni satiété, ni langueur.

Sous d'autres rapports, cette forme de société fournissait peu à l'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque. La civilisation, quoique prodigieusement spirituelle et corrompue, était plus simple que la nôtre. L'esclavage domestique formait une première et grande uniformité; le reste de la vie des citoyens se passant sur la place publique, était trop ouvert à tous les yeux, pour que l'on y pût supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affaiblissait la puissance de cette passion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes.

Puisque nous avons perdu Ménandre, nous ne saurions dire assez nettement jusqu'à quel point la

vie privée des Athéniens pouvait offrir de nuances originales à l'époque où ce poëte écrivait, c'est-à-dire après la destruction du gouvernement populaire, et sous l'influence de la conquête macédonienne. La comédie, telle que Ménandre paraît l'avoir conçue, touche de trop près au roman moral pour ne pas croire qu'une société qui a pu inspirer l'une, pouvait aussi servir de texte à l'autre. Si nous conjecturons le génie de Ménandre d'après Térence, son imitateur, la fiction dans les choses de la vie commune était alors peu variée; l'amour ne s'adressait qu'à des courtisanes ; et le nœud romanesque était presque toujours l'exposition ou l'enlèvement d'un enfant qui finit par retrouver ses parens. Cependant, pour ne choisir qu'un exemple, la pièce de Térence intitulée l'*Heautontimorumenos*, cette situation d'un père, qui d'abord injuste, parce qu'il fut trompé, regrette son fils qu'il a éloigné, et se punit de sa faute par une vie dure et solitaire, présenterait un récit plein de naturel et d'intérêt. Marmontel en a tiré le plus touchant de ses contes moraux. Il est difficile de croire que, dans l'antiquité, le siècle où la nouvelle comédie, c'est-à-dire la comédie des mœurs, fut cultivée par Ménandre, par Philémon et par d'autres, n'ait pas vu naître plusieurs productions ingénieuses écrites en prose, et destinées à peindre pour les lecteurs, et sous la forme d'un récit, des personnages fictifs et des mœurs véritables, tels qu'on les représentait sur le théâtre.

Un genre de fiction romanesque dans lequel il n'est pas douteux du moins que les Grecs se soient exercés, c'est l'allégorie. Plutarque nous apprend qu'Héraclide avait composé, sous le nom du fabuleux Abaris, un livre dans lequel les opinions des philosophes sur la nature de l'âme se trouvaient mêlées à des contes faits à plaisir. Une autre production que l'on peut regarder comme une dépendance des romans, ce furent les *fables milésiennes*. C'étaient de petites fictions assez semblables à nos fabliaux, et qui respiraient toute la mollesse de mœurs entretenue par le beau climat de l'Ionie. Un certain Aristide de Milet avait écrit dans ce genre un recueil célèbre. Cette corruption, qui, du reste, ne devait sembler guère nouvelle aux spectateurs des comédies d'Aristophane, gagna toute la Grèce, et fut portée dans l'Italie encore républicaine. L'historien Sisenna avait traduit en latin le livre d'Aristide; et Plutarque nous raconte qu'après la défaite de Crassus, le général des Parthes trouva cet ouvrage dans le bagage militaire d'un officier romain, et qu'il le fit porter à Séleucie pour le montrer à l'assemblée de la nation, comme une preuve de la décadence et des vices de leurs ennemis.

Ces *fables milésiennes* étaient fort vantées pour les grâces et la naïveté du style. Le nom en resta dans la langue latine, pour exprimer des récits enjoués et libres. Un empereur romain peu connu dans

l'histoire, Albinus, avait écrit dans ce genre, déjà cultivé par beaucoup d'écrivains, quelques contes, dont le succès dura même après son règne. Il est douteux que toute cette littérature ait jamais produit quelque chose de plus ingénieux et de plus délicat que la fable de *Psyché*, qui fut pourtant écrite dans la barbarie commencée du quatrième siècle, et à laquelle Apulée donne aussi le nom de *fable milésienne*, soit qu'il fût l'inventeur, ou le traducteur de ce charmant récit.

Il nous est resté un petit recueil composé sous l'empire d'Auguste par un Grec, Parthénius de Nicée; qui paraît avoir puisé dans les récits de conteurs plus anciens. Mais le style de ce Grec et le choix de ses histoires ne peuvent donner qu'une bien faible idée des originaux perdus avec tant de chefs-d'œuvre d'un caractère plus grave et plus digne de nos regrets. Parthénius est un abréviateur assez maladroit. Il a cependant conservé, parmi plusieurs contes mythologiques d'un intérêt médiocre, quelques historiettes d'une origine vraiment *milésienne*, ce qui doit paraître d'un grand prix aux curieux amateurs de l'antiquité. Malheureusement ces historiettes sont très-courtes; et pour le style et l'enjouement du récit, on concevrait peut-être davantage ce que devaient être ces *fables milésiennes* tant vantées, en lisant un petit conte en prose que Bussy-Rabutin a traduit du latin moderne de Théophile, pour l'offrir à madame de Sé-

vigné, qui lui répondit avec une indulgence très-méritoire : « Votre petit conte, mon cousin, est » habillé si modestement, qu'on peut le louer sans » rougir. »

Mais laissons là ces *fables milésiennes*, sur lesquelles nous sommes réduits à des conjectures, et parlons des romans grecs conservés jusqu'à nous. Le plus ancien qui nous soit nettement connu, au moins par un abrégé, est plus nouveau que le siècle d'Alexandre. Le patriarche Photius, dans sa bibliothèque, donne l'extrait fort court de cet ouvrage, écrit par Antoine Diogènes, qui se composait de vingt-quatre livres comme l'*Iliade*, et avait pour titre : *Des choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*. C'est une suite d'aventures extraordinaires et de courses lointaines et merveilleuses, au milieu desquelles se soutient le nœud d'un amour entre la jeune Dercyllis Tyrienne, et l'Arcadien Dinias. Cette histoire ressemblait assez, à ce qu'il paraît, au *Recueil des voyages imaginaires* et au roman de *Cyrano de Bergerac*. Dinias va même aussi dans la lune, qu'il rencontre de plein-pied en s'avançant jusqu'à l'extrémité des pays du nord. Le nom d'Alexandre est mêlé à ces folies; et l'auteur suppose que ce conquérant a découvert le manuscrit de cette histoire dans une cassette près des tombeaux qui renfermaient les restes de Dercyllis et de Dinias. Voilà les fictions que les Grecs dégénérés faisaient succéder à leurs belles fables poétiques.

On conçoit en effet que la lointaine expédition d'Alexandre, étant venue saisir ces imaginations si long-temps fécondes, et qui commençaient à se lasser de produire, leur ait inspiré le goût d'un nouveau genre de merveilleux, que favorisait encore l'ignorance générale de la géographie. Aussi paraît-il certain que les récits de voyages fabuleux et l'emploi de ce romanesque surnaturel, qui est le plus facile et le moins estimable de tous les genres, furent à l'excès multipliés. L'*Histoire véritable* de Lucien ne semble écrite que pour tourner en ridicule par l'exagération même de la folie, toutes ces narrations fabuleuses dont la Grèce était inondée.

Il faut ranger dans une autre classe le second roman dont Photius a donné l'analyse, *les Babyloniques, ou les Amours de Rhodanes et de Sinonis.* Cet ouvrage, pour la contexture, se rapproche assez de nos romans du seizième siècle, dans lesquels, après des enlèvemens, des combats, des aventures incroyables, on épousait une belle princesse, et l'on devenait empereur ou roi. Il n'y a du reste dans tout cela nulle passion vraie, nulle peinture de mœurs, nulle imitation de la nature, mais quelquefois un mouvement singulier d'imagination. Ce n'est pas le roman tel qu'il est entré dans le domaine du génie moderne. L'auteur des *Babyloniques*, nommé Jamblique, et Syrien d'origine, vivait sous le règne de Marc-Aurèle, au milieu du second siècle.

La même époque vit naître un ouvrage singulier, qu'il faudrait placer parmi les plus fabuleux romans, si son principal caractère n'était point d'être écrit avec une bonne foi de superstition, avec un délire de crédulité, qui en fait le plus curieux témoignage de l'état où était alors tombé l'esprit humain, et lui donne sous ce rapport l'importance d'un tableau de mœurs. C'est la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, par Philostrate. Jamais tant de visions bizarres ne furent rassemblées par un écrivain; jamais contes si puérils ne furent débités avec un ton plus doctoral. Philostrate annonce cependant qu'il a travaillé sur des mémoires authentiques, et pour satisfaire la juste curiosité de l'impératrice Julie. L'intention morale du livre d'ailleurs n'est pas douteuse. Des idées d'humanité, de bienfaisance, de justice, sortent du milieu de ce fatras de révélations et de récits merveilleux. On sent l'influence de cette philosophie théurgique qui, dans la Grèce dégénérée, remplaça les pures et sublimes leçons de l'école de Socrate. C'est une espèce de roman moral sur la magie; c'est la Cyropédie de l'*illuminisme*. Un pareil ouvrage n'appartient pas aux romans grecs; il prend un rang plus haut dans les archives de la littérature, quoique l'on doive le placer sur les tablettes particulièrement consacrées aux folies de l'esprit humain. C'est un monument fort peu honorable pour la raison; mais, par cela même peut-être, c'est un véritable monument historique.

Au reste, depuis Jamblique jusqu'à Héliodore, qui fut contemporain de Théodose-le-Grand, nous trouvons une longue lacune, dans laquelle on ne place aucune composition romanesque. Les *Amours de Théagène et de Chariclée* forment donc le plus ancien monument complet qui nous soit parvenu d'un récit d'aventures supposées, mais vraisemblables, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction du lecteur. C'est le premier type du roman d'amour. On sait qu'Héliodore fut évêque de Tricca (aujourd'hui Triccala), ville de Thessalie. Un ancien historien a même raconté que le synode de la province, mécontent de l'ouvrage d'Héliodore, lui enjoignit de le supprimer, ou de quitter l'épiscopat, et que l'auteur préféra son livre à son évêché. Le sévère Boileau plaisante sur cette anecdote, dont il fait une application peu généreuse à l'archevêque de Cambrai et à son immortel Télémaque. Mais Bayle, et il faut lui en savoir gré, a fort bien réfuté cet ancien conte d'un évêché sacrifié pour un roman. Il a montré que le refus n'avait pas eu lieu, parce que la proposition était impossible, Héliodore n'ayant aucun moyen de supprimer son livre, dont les copies étaient, dès long-temps, répandues dans la Grèce.

Cette apologie s'accorde avec le récit de Socrate, historien ecclésiastique, qui place la composition des *Amours de Théagène et de Chariclée* dans la première jeunesse d'Héliodore. Du reste, l'espèce

de singularité que ce fait peut offrir dans toutes les suppositions s'explique assez par l'état de l'ancien monde, qui se débattait entre les restes usés du polythéisme et les bienfaits nouveaux du christianisme. Dans cette crise des opinions humaines, les talens étaient une conquête que les deux partis en présence se disputaient, et cherchaient mutuellement à se ravir. Ainsi, tel disciple des écoles profanes, nourri dans la douceur des mensonges d'Homère, venait tout-à-coup chercher dans la loi chrétienne d'austères et sublimes vérités, et apportait avec lui, dans son passage, les arts et les séductions de sa première croyance. Le philosophe Thémiste se plaignait en mourant de ne pouvoir léguer son école au jeune Chrysostome, qui avait été long-temps son plus brillant élève. « J'avais espéré, disait-il, le consacrer aux Muses; » mais les chrétiens me l'ont ravi par un sacri- » lége. » Chrysostome devint bientôt le plus sublime et le plus touchant orateur de l'Église primitive.

Au reste, le roman d'Héliodore, bien qu'il soit rempli d'allusions aux croyances mythologiques, est écrit sous l'influence des mœurs nouvelles; et l'on ne peut douter qu'Héliodore, évêque ou non, lorsqu'il le composa, ne fût au moins initié dès-lors dans les idées chrétiennes. On le sent à une sorte de pureté morale qui contraste avec la licence habituelle des fables grecques; et le style même, sui-

vant la remarque du savant Coray, est empreint des formes de l'éloquence chrétienne, et renferme beaucoup d'expressions familières aux écrivains ecclésiastiques. Ce style est d'ailleurs pur, poli, symétrique; le langage de l'amour y prend un caractère de délicatesse et de réserve fort rare dans les écrivains de l'antiquité. On conçoit la vive impression que cette lecture avait faite sur l'imagination du plus tendre de nos poëtes, de Racine, dans sa première jeunesse, étudiant la langue grecque à Port-Royal. L'élégance des tours avait dû lui plaire; le sujet encore davantage, en lui offrant de nouveaux sentimens qui répondaient à son instinct poétique, et dont les graves lectures qu'il faisait avec ses maîtres ne lui avaient point donné l'idée. Telle était la respectable sollicitude de ces pieux solitaires, que, dans les éditions toutes grecques, qu'ils confiaient à leurs élèves, ils avaient eu soin d'effacer les moindres passages qui pouvaient blesser la plus parfaite innocence de mœurs. Ils étendaient ce soin même aux textes grecs des historiens les plus graves. Ce roman d'Héliodore, surpris dans les mains du jeune Racine, devait être un grand scandale. Un premier, un second exemplaire, furent jetés au feu; et Racine, pour se mettre à l'abri de ces confiscations, prit le parti d'apprendre par cœur le livre proscrit; sorte de désobéissance qui n'était pas d'un usage facile, et que le sévère Lancelot dut presque lui pardonner.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette première passion tant traversée alla jusqu'à lui inspirer une tragédie, dont le roman d'Héliodore avait fourni le plan, les caractères, et probablement les principales situations. Racine choisit bientôt de meilleurs modèles et des sujets plus dignes du théâtre ; mais l'erreur du jeune poëte s'explique par le fonds d'intérêt qui règne dans *Théagène et Chariclée*. « Il avait conçu dès l'enfance, nous dit Racine » le fils, une passion extraordinaire pour Héliodore ; » il admirait son style et l'artifice merveilleux avec » lequel sa fable est conduite. » Ce dernier éloge doit nous paraître sans doute fort exagéré. La fable d'Héliodore est bien éloignée de la savante intrigue de nos bons romans. Des pirates, des combats, des enlèvemens, des captivités, des reconnaissances, voilà tous les ressorts de l'ouvrage. Mais ce que l'on doit le plus regretter dans le roman d'Héliodore, c'est qu'il ne fait point connaître un état de la société, et qu'à l'exception de cette lueur d'humanité chrétienne que l'on y voit percer, il n'offre que des mœurs fictives, et ne représente ni un siècle, ni un peuple. On ne pourrait indiquer, d'après l'ouvrage, à quelle époque les personnages sont placés. Sous ce rapport, ce roman ressemble beaucoup à nos prolixes romans du dix-septième siècle, où l'on faisait consister l'imagination à ne rien peindre suivant la nature. Ainsi Héliodore promène long-temps ses personnages dans l'Égypte ;

mais cette Égypte n'est ni l'ancienne Égypte, ni l'Égypte des Perses, ni celle des Ptolémées, ni celle des Romains. Il met sous nos yeux les fêtes et les assemblées publiques d'Athènes; mais il n'emploie que des traits vagues qui ne montrent ni Athènes libre, ni Athènes conquise. Le roi l'Éthiopie, qui figure dans son ouvrage, ressemble tout-à-fait à ces rois de Perse ou d'Arménie, dont mademoiselle Scudéri faisait grand usage, et qui n'étaient d'aucun temps ni d'aucun pays. Cette manière d'écrire est une grande perte pour la curiosité du lecteur. De quel prix seraient des ouvrages antiques où les aventures fictives s'uniraient à la peinture vraie des mœurs et de l'état social! Mais la littérature sophistique du Bas-Empire ne s'est point élevée si haut. Héliodore n'est point un Walter Scott; son livre doit paraître toutefois un monument précieux, je dirai même respectable, comme étant la source la plus ancienne de cet art du roman, qui a tant amusé notre Europe moderne.

On ne saurait le lire que dans l'original ou dans la traduction d'Amyot, dont le style un peu diffus est toujours naturel, ingénieux et élégant à sa manière.

Les *Amours de Leucippe et de Clitophon* viennent après ceux de *Théagène et de Chariclée*, et ne les valent pas sous un rapport. Je ne sais à quoi pensait le bon empereur Léon le Philosophe de faire un petit madrigal en vers grecs à la louange de ce

livre, pour en recommander la lecture aux amis des bonnes mœurs. Il est bien vrai que l'héroïne Leucippe, captive et sans secours, conserve une irréprochable pureté et une parfaite constance; mais les peintures les plus libres et les traces les plus choquantes de l'infamie des mœurs antiques se rencontrent dans ce roman. L'auteur, Achille Tatius, finit, au rapport de Suidas, par embrasser le christianisme, et devint évêque. Le savant Huet, qui a jugé son ouvrage avec une grande mais juste sévérité, paraît douter de cette circonstance; et l'on doit croire au moins qu'il y eut un long intervalle entre le roman et la promotion à l'épiscopat.

Il faut avouer au reste qu'indépendamment de l'extrême liberté de quelques images, le livre entier est écrit sous une influence toute païenne, et dans une allusion continuelle aux fables voluptueuses de la mythologie. Sous ce point de vue, il est infiniment curieux, ainsi que plusieurs autres de ces romans grecs; il marque bien à quel point l'ancien système religieux avait préoccupé les esprits et les sens, et quelle force il conservait encore au milieu du quatrième siècle. Il semblait, pour ainsi dire, que ce système fût lié à tout mouvement de l'imagination, et que l'esprit ne pût se jouer sans retomber dans les liens de ces fables trop flatteuses. C'est un des traits les plus frappans de l'histoire si intéressante de l'esprit humain, pendant les premiers siècles de la régénération chrétienne.

Au reste, le roman d'Achille Tatius, épuré comme il doit l'être, paraîtra l'un des plus agréables ouvrages de la collection romanesque des Grecs. L'auteur est sophiste; et pouvait-il ne pas l'être au temps où il écrivit? Mais les aventures qu'il raconte offrent une variété assez piquante; la succession des événemens est rapide; le merveilleux, naturel; le style, un peu affecté, n'est pas sans éclat. Photius, du reste assez rigoureux pour cet ouvrage, en loue beaucoup l'élégance et l'harmonie; il observe que les périodes de l'auteur sont précises, claires, agréables à l'oreille, et qu'enfin il fait surtout un fréquent et habile usage d'une figure appelée l'*épitrope*. Ce dernier mérite n'intéressera guère la foule des lecteurs; mais, ce qui vaut mieux peut-être pour eux, le livre est court, et il amuse.

Immédiatement après cet ouvrage, Huet a placé parmi les romans grecs, et a longuement analysé un récit des *Aventures de Théagène et de Charide*, qui porte pour titre : *Du vrai et du parfait amour*, et que le docte évêque croit pouvoir attribuer à l'ancien Athénagoras, philosophe d'Athènes, et l'un des premiers défenseurs du christianisme. Il est certain que ce roman n'est pas sans mérite, et qu'il respire surtout une sorte d'élévation et de spiritualisme. S'il venait de l'antiquité, ce serait un monument curieux. Mais le manuscrit original ne s'est jamais trouvé; et l'on ne doute plus aujourd'hui que l'ouvrage entier ne soit une fiction du prétendu tra-

ducteur. C'est même le premier modèle de toutes ces suppositions de romans traduits du grec ; genre de travestissement facile et souvent insipide, que Montesquieu n'a pas dédaigné d'emprunter dans le *Temple de Gnide.*

Les Amours d'Abrocome et d'Anthia, dont Huet ne parle pas, sont bien autrement respectables ; car ils ont une origine certaine et vraiment grecque. L'auteur, Xénophon d'Éphèse, écrit avec art ; son livre ne présente, suivant le défaut général de tous ces romans, que des mœurs vagues et fictives et des aventures communes ; mais il y a de la grâce dans quelques détails. Le romancier n'a pas craint de commencer par un début qui ressemble à un dénoûment. Dès les premières pages le bel Abrocome et la belle Anthia, l'ornement de la ville d'Éphèse, sont heureux amans et heureux époux ; mais il arrive bientôt de cruelles séparations et de longues traverses, qui ne servent qu'à développer davantage la fidélité d'Abrocome et la vertu d'Anthia, jusqu'au moment d'une paisible réunion. Ce petit livre, à tout prendre, est d'une lecture agréable, et, pour le fond des aventures, aussi neuf que beaucoup de romans modernes.

Entre ces différens romanciers et ceux qui les suivent encore, la série chronologique se marque, pour ainsi dire, par une décadence progressive. A chacun de ces ouvrages, cette admirable littérature grecque, dont ils sont le faible et dernier produit,

semble baisser d'un degré. Comme les auteurs ne prennent rien dans la nature, comme ils imitent ce qui les a précédés, et n'ont pas l'air de sentir le temps où ils vivent, ils deviennent successivement des copistes de copistes. Toute couleur disparaît ; les traits mêmes s'effacent ; et les plus récens de ces ouvrages semblent quelque épreuve de gravure sortie la dernière d'une planche usée. C'est l'idée qui se présente involontairement, lorsque l'on passe d'Abrocome et d'Anthia aux *Amours de Chéréas et de Callirhoé*, ouvrage que le docte Larcher a traduit, mais qu'il n'a pu rendre amusant.

Mais à quelle époque de cette décadence, sur quel point de cette ligne qui aboutit au néant, faut-il donc placer la jolie pastorale de Longus, cette peinture de *Daphnis et Chloé* tant célébrée pour la naïveté? Les savans n'en disent mot. On ne sait rien sur Longus, ni sa vie, ni son siècle, ni même s'il a existé ; car le nom latin de Longus est assez singulièrement placé en tête d'un ouvrage écrit en grec. Le style de cet ouvrage, quel que soit du reste l'auteur, ne peut donner que de faibles probabilités sur le temps où il a été écrit. Ce style, hâtons-nous de le dire, n'est rien moins que naïf. Amyot seul a trompé le lecteur. La diction de l'original est d'une élégance curieuse, ingénieusement concise, habilement symétrique ; rien n'est perdu pour l'art. Chaque épithète, chaque mot est placé dans une intention fine et délicate. Les termes sont employés dans les

acceptions les plus justes et les plus expressives; le rapport des sons est adroitement ménagé : c'est un petit chef-d'œuvre de clarté, de propriété, de finesse et de coquetterie, plutôt que de grâce. Photius ne le désigne pas dans sa Bibliothèque; mais il est impossible que cette exquise élégance soit d'une époque plus rapprochée de nous que le siècle de Photius, et ait pu naître dans le mauvais goût et l'ennuyeuse scolastique du huitième siècle.

Du reste, Longus est-il du second, du troisième ou du quatrième siècle? c'est ce que l'on ne peut même conjecturer. Il semblerait, par la pureté de son élocution, appartenir de droit à l'époque la plus ancienne : mais les Grecs étaient de studieux imitateurs des formes du style; et dans quelques-uns des plus modernes, le bon goût et le choix de cette imitation peut tromper sur la date de leurs écrits. Ce qui ne saurait se feindre, c'est une première fleur de naturel qui appartient aux langues jeunes encore, et que l'art ne peut ni leur conserver, ni leur rendre. Le peintre de *Daphnis et Chloé* est sans doute le plus élégant et le plus gracieux des sophistes; mais il est encore sophiste. On le sent, on le voit à l'élégance travaillée de ses descriptions, et quelquefois même à un certain luxe de naïveté qui n'est pas la nature. Il faut l'avouer cependant, le sujet si heureusement choisi par Longus corrige, pour ainsi dire, l'artifice trop visible de son langage. Il y a dans cet amour qui ne se connaît pas lui-même, dans

cette première ignorance du cœur et des sens, un charme infini dont la peinture souvent essayée plaira toujours à l'imagination. C'est le charme qui se retrouve dans le *Premier Navigateur* de Gesner, dans les scènes de Shakspeare entre Ferdinand et Miranda, enfin et surtout dans *Paul et Virginie;* car nous ne parlons pas du conte où Marmontel a gâté la grâce native de ce sujet par une lourde indécence et des puérilités doctorales.

Le romancier grec n'a pas évité l'écueil d'un pareil récit, les images trop libres; et le hardi français d'Amyot les fait encore ressortir. On y trouve même quelques souillures de mœurs grecques, qui déparent indignement un tableau tracé quelquefois par la main d'Albane. Cependant on ne peut nier que *Daphnis et Chloé* n'ait servi de modèle à *Paul et Virginie.* A travers les changemens de costume, de croyance et de climat, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amans; les mêmes naïvetés passionnées sortent de la bouche de Daphnis et de celle de Paul : mais la supériorité de l'auteur français, ou plutôt des sentimens qui l'ont inspiré, se montre partout, et fait de son ouvrage l'une des plus charmantes rêveries de l'imagination moderne. Cette supériorité ne tient pas seulement à une diction plus simple, à un goût plus ami du naturel et du vrai; elle tient surtout à la pureté morale et à l'espèce de pudeur chrétienne qui règne dans *Paul et Virginie.* Le tableau de Longus n'est que volup-

tueux; celui de l'auteur français est chaste et passionné.

Un écrivain célèbre, dans le parallèle ingénieux qu'il établit entre les littératures ancienne et moderne, et leurs manières diverses de concevoir des sujets semblables, a choisi pour opposer aux plus heureuses scènes de *Paul et Virginie* quelques passages des idylles de Théocrite. On peut regretter qu'il n'ait pas voulu faire usage du roman de Longus. Ce choix eût mieux servi le dessein que l'auteur se proposait par ces comparaisons littéraires, et fait ressortir davantage cette idée de perfectionnement moral qu'il attribue à l'influence du christianisme, et qu'il recherche dans les monumens de la société et dans toutes les productions de la littérature et des arts chez les nations modernes. L'objet de la comparaison est frivole sans doute; mais nulle part les différences n'auraient paru plus marquées et plus à l'honneur de la civilisation nouvelle. Que renferme en effet la jolie pastorale de Longus? Une peinture plus vive que touchante des premières émotions, des premiers sentimens de deux jeunes amans élevés dans la simplicité d'une vie champêtre et protégés contre eux-mêmes par la seule ignorance. Du reste, nulle idée de bonté morale ne se mêle à ce tableau, et ne vient l'épurer et l'embellir. Daphnis et Chloé sont innocens, et non pas vertueux. L'intérêt même de cette innocence ne se conserve pas long-temps; et l'épisode de la courti-

sane Lycénion, si choquant sous le rapport du goût, fait disparaître la moitié du charme. Un merveilleux mythologique assez ridicule vient terminer le seul incident qui sépare les jeunes amans. Enfin Daphnis et Chloé, long-temps nourris par des bergers, retrouvent leurs parens qui les avaient fait autrefois exposer; le père de Daphnis, parce qu'il avait déjà deux autres enfans; et le père de Chloé, parce qu'il avait éprouvé des revers de fortune : les deux amans sont unis et heureux.

Quelle distance de cette barbare exposition des enfans négligemment racontée comme une aventure commune, de ces premières années de l'adolescence si librement décrites, de ces mœurs impures dans leur innocence même, de cette passion sans combat et sans sacrifice; quelle distance de tout ce matérialisme d'amour à la sublime chasteté d'âme qui règne dans *Paul et Virginie*, à cette piété filiale, à cette active charité, à ces vertus religieuses groupées comme autant de compagnes inséparables autour d'une innocence qu'elles défendent et qu'elles embellissent ! Combien la naïve tendresse des deux jeunes amans est rendue plus intéressante par leur bonté pour les autres ! Que Virginie est touchante lorsqu'elle va demander à un maître barbare la grâce de la pauvre négresse ! Quelle sublimité dans cet héroïsme de la pudeur qui termine les jours de la jeune fille, plus vierge encore qu'amante ! Il faut l'avouer, tous ces sentimens délicats et tendres sont

prodigieusement supérieurs aux jolies descriptions du sophiste grec. C'est un nouvel ordre moral; c'est un monde meilleur; et je ne connais pas dans la littérature ancienne et moderne de terme de comparaison où l'avantage poétique de la civilisation chrétienne se fasse mieux sentir.

La pastorale de Longus n'en mérite pas moins des lecteurs; c'est le seul de tous ces romans grecs où l'on remarque un caractère d'originalité. Le naturel est d'ailleurs une chose si admirable et si rare, que, dût-on n'en retrouver que quelques traits perdus dans mille défauts, il faut en tenir un compte infini. Quelques pages de *Daphnis et Chloé* sont marquées de cette heureuse empreinte, que le style d'Amyot rend plus vive encore et plus vraie. Sa traduction est un monument de la langue française. Un savant et spirituel helléniste, habile imitateur de notre vieux français, a complété et embelli cette traduction en y joignant la version d'un fragment qui manquait à toutes les éditions de Longus, et qu'il a découvert dans une bibliothèque de Florence. On peut donc lire aujourd'hui Longus, et le juger à coup sûr; on lui rendra justice en le préférant aux pastorales italiennes, où l'on trouve les mêmes jeux d'esprit, les mêmes affectations de langage, avec moins de passion et de vérité.

Après avoir parlé de Longus, nous pouvons descendre, sans nous arrêter, dans les derniers abîmes de la décadence littéraire des Grecs; il n'y a plus

rien sur notre passage qui mérite attention. Les *Amours d'Ismène et d'Isménias* réunissent tout ce qu'il y a de vulgaire et de mauvais dans les ouvrages précédens. On peut remarquer seulement que dans ce roman le personnage principal raconte lui-même son histoire ; forme dont les modernes ont fait beaucoup d'usage, mais qui ne se retrouve guère parmi les anciens que dans la *Métamorphose de Lucius*, et dans le trop fameux *Satyricon* de Pétrone. Cet ouvrage est intitulé, dans l'original, *Drame d'Eustathe sur Isménias et Ismène.* Eustathe est désigné par Ducange comme *protonobilissime* et *grand-archiviste.* Son ouvrage est bien digne de ce misérable Bas-Empire, sous lequel ces dénominations de la cour de Byzance avertissent qu'il faut placer l'auteur. On y sent l'épuisement d'idées, l'espèce d'appauvrissement intellectuel qui caractérise cette époque de l'histoire. Il peut être lu avec curiosité sous ce rapport; ce sont les médailles d'un siècle de décadence, médailles mal frappées, mais précieuses et véridiques par leur imperfection même.

Les *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès* sont du même temps, ou même moins anciens. Le romancier qui vivait au onzième siècle, annonce qu'il est *illettré, nouvellement revêtu de la bure, et l'un de ces humbles moines qui ne possèdent rien sur la terre.* Il a cependant de l'érudition et quelque rhétorique; et même il a écrit sa narration en vers, c'est-à-dire dans une espèce d'iambes peu réguliers, alors fort

en usage, et nommés vers politiques. C'est dans la même forme que sont écrits les *Amours de Drosille et de Charicles*, par Nicétas Eugénianus, le dernier ouvrage de cette série. Il semble que les auteurs de ces fades romans, copiés de tous ceux qui les avaient précédés, aient été à la fin saisis eux-mêmes d'une sorte de pudeur, en voyant la stérilité de leurs inventions, et qu'ils aient essayé de couvrir une telle indigence par cette parure des vers qui, dans les premiers jours de la civilisation grecque, avait embelli la fable et l'histoire, et semblait presque inséparable de la parole même. Mais les vers, accent naturel de l'imagination inspirée, ne sont rien par eux-mêmes, quand l'imagination est éteinte : ils n'ont pas une vertu magique qui ranime des cendres :

Carmina non possunt Erebo deducere manes.

Nicetas Eugenianus avait langui bien des années dans la poudre des manuscrits. Un savant célèbre, M. Boissonnade, l'en a tiré ; et il a fait disparaître, pour les érudits du moins, la nullité du texte, sous des notes dictées par la philologie la plus curieuse et la plus variée. Mais le roman, laissé à lui-même, n'en est pas moins l'insipide redite de ces amours de convention, de ces infortunes triviales, de ces vaines descriptions que l'on a vues partout, et qui reviennent comme des importuns cent fois rencontrés et toujours inévitables. Ce sont des brigands,

des tempêtes, des pirates. Il serait impossible de tirer de là une peinture fidèle, un sentiment vrai, une seule expression naturelle et vive. C'est une littérature morte, image d'une société détruite par le malheur et la servitude. Il y a des sons, des phrases, des formes de style, des apparences, et, s'il est permis de le dire, des ombres de pensées; mais il n'y a plus d'âme, plus de vie. On dirait de ce guerrier d'Arioste qui, tué dans un combat, continua de combattre quelque temps par habitude, avant de s'apercevoir qu'il était mort. Ce roman n'offre aucune des curiosités de mœurs, aucun des traits ingénieux qui, dans les ouvrages précédens, balancent et rachètent bien des défauts, et doivent encore exciter l'intérêt. Il mérite un anathème sans réserve.

On éprouve un sentiment de douleur en voyant cette admirable littérature grecque, si variée, si brillante, disparaître et se perdre ainsi dans les sables. Long-temps féconde sur son propre sol, heureusement transplantée en Sicile, en Égypte, en Asie, il semblait qu'elle fût douée d'une vie immortelle. Seule, dans les annales du monde civilisé, on l'avait vue jouir du privilége de se renouveler plusieurs fois avec la même splendeur, et de se conserver florissante pendant plus de mille années. Combien de siècles d'intervalle, combien de révolutions de temps et de mœurs entre Homère et saint Jean Chrysostome ! Et tout cet espace avait été

marqué, de distance en distance, par de grands génies, poëtes, philosophes, orateurs, qui avaient enrichi l'héritage de l'esprit humain. Enfin la chaîne s'est rompue, sans pouvoir se renouer; le sol inépuisable a cessé de produire; et le onzième siècle, l'époque la plus barbare et la plus malheureuse de notre Occident, nous montre aussi dans l'Orient le génie grec réduit presque aux misérables productions d'Eustathe et de Nicétas. Car les chroniqueurs de Byzance, dans ce siècle et les âges suivans, ne valent guère mieux que ses romanciers. La fiction et l'histoire attestent également la décrépitude où était tombé l'esprit humain.

La conquête musulmane est venue surcharger, d'un poids épouvantable cet affaissement de la nation la plus ingénieuse de la terre. Cette langue qui avait reçu le dépôt de tant de grandes pensées, et qui, même dans les faibles et dernières productions que nous venons d'analyser, conservait encore ses formes inimitables, a fini par se déconstruire et s'altérer. Non qu'elle soit devenue méconnaissable dans l'idiôme qui lui a succédé, et qui porte le nom de *romaïque*. Ses élémens étaient trop indestructibles; ils ont été seulement déplacés, confondus, entremêlés de quelques termes barbares, à peu près comme ces débris des statues de Phidias, ces précieux bas-reliefs, ces fûts de colonnes, ces fragmens de marbre et de granit, qui, après avoir décoré les temples des dieux, servent, dans cette même Grèce

conquise et subjuguée, à étayer de grossiers ouvrages, et se sont conservés dans un bain turc ou dans le vestibule mal orné d'un pacha. Ainsi, le grec moderne, s'il a perdu les savantes combinaisons et l'ingénieuse économie de l'ancien hellénisme, en a gardé littéralement presque tous les mots et les sons; et le Philoctète de Sophocle s'écrierait encore en les écoutant : O voix chérie ! qu'il est doux d'entendre et de reconnaître de tels accens ! Ὦ φίλτατον φώνημα.

Cette ineffaçable ressemblance qui a survécu à tant de maux, cette filiation conservée dans la langue et dans les usages, est aujourd'hui bien mieux attestée par les efforts des Grecs pour briser un joug impie et détestable. Les Grecs ont encore quelque chose de leurs aïeux. Depuis les premiers jours de leur révolution si récente *, et la plus légitime que les hommes aient jamais entreprise, on ne peut voir sans admiration tous les traits d'héroïsme et de dévouement national qui ont honoré leur cause si digne des regards et des secours de l'Europe civilisée. Tout à l'heure nous recherchions péniblement les traces de leur ancienne décadence dans les monumens de leur littérature jusqu'au douzième siècle; et cette futile stérilité d'esprit qui caractérisait leurs dernières productions nous semblait une prédiction

* Ceci a été publié pour la première fois en 1821, à une époque où beaucoup d'anathèmes, de sophismes et de préventions politiques attaquaient l'insurrection naissante des Grecs.

et une image de l'apathie servile où ils ont langui pendant plusieurs siècles. Portons les yeux plus haut. Cherchons les Grecs sur cette scène où le monde les voit reparaître avec toute la vigueur d'une nation nouvelle, et je ne sais quelle tradition d'enthousiasme antique. Leurs évêques se sont montrés, comme aux siècles de l'Église primitive, défenseurs des peuples, hommes d'état, et martyrs. La nation tout entière s'est levée contre les barbares, avec cet orgueil de la supériorité morale qui animait les anciens Hellènes, et qui redoublait en eux la vertu guerrière; et, il ne sera pas inutile de le dire, les lettres avaient préparé dès longtemps ce mouvement sublime. Les nombreux lycées qui, depuis vingt-cinq ans, s'étaient formés dans la Grèce asiatique et dans les îles, ont fourni des officiers aux milices courageuses de la Morée. Le petit sénat de Calamata compte dans son sein de savans religieux nourris dans les traditions historiques et dans l'ancienne langue de leur patrie. Nos sciences modernes même ne sont pas tout-à-fait étrangères aux Grecs; et elles ont concouru à leur noble entreprise, en leur donnant dans la marine une supériorité relative, qui seule a pu leur permettre de lutter sans folie contre le nombre et la puissance des Turcs. Il y a donc chez ces hommes, naguères si opprimés, tous les élémens d'une société forte et éclairée. Le sentiment de la patrie surtout les domine au plus haut degré; il s'est soutenu dans leur esclavage, il s'est

nourri de leurs malheurs ; il est maintenant à découvert, trahi par l'espérance, enflammé par le succès, et ne peut être comprimé que par la destruction entière d'une race chrétienne. Puisse donc cette nation, qui ne saurait plus être abandonnée aux Turcs sans être anéantie ; puisse cette nation, si long-temps malheureuse, être enfin rendue à la civilisation de l'Europe, et trouver dans la protection des grandes puissances une paix qu'elle n'a point connue sous les violences arbitraires de l'esclavage, et qui lui donne enfin le loisir de cultiver tous les arts où l'appelle son heureux génie ! Gloire au prince qui accomplira ce grand ouvrage, et qui se fera, pour ainsi dire, honneur de la destinée, en hâtant et surtout en rendant moins sanglante * l'inévitable libération d'un peuple chrétien ! Pour la première fois l'ambition mériterait d'être remerciée au nom de l'humanité.

* Les Turcs, a dit énergiquement M. de Bonald, *ne sont que campés en Europe.* Laissera-t-on ce camp barbare s'asseoir sur les cendres de la Grèce ? en serait-il mieux affermi ? Jamais le massacre d'un peuple n'a consolidé la paix. Les dernières cruautés que les Turcs ont commises dans l'île de Chio, dans cette contrée opulente et paisible, attestent qu'ils ont juré l'anéantissement de la population grecque. Quelque faible et abandonnée que soit cette population, l'arrêt de mort et de destruction finale lancé contre elle lui rendra des forces, prolongera cette lutte épouvantable et désespérée, et ne permettra pas sans doute à l'Europe du dix-neuvième siècle et de la Sainte-Alliance de laisser s'accomplir sous ses yeux cet holocauste d'un peuple entier, d'un peuple chrétien.

DE PLUTARQUE

ET

DE SES OUVRAGES.

DE PLUTARQUE

ET

DE SES OUVRAGES.

Les *écrits de Plutarque*, dit Montaigne, *à les bien savourer, nous le découvrent assez; et je pense le connaître jusque dans l'âme; si voudrais-je que nous eussions quelques mémoires de sa vie.*

Ne serait-on pas curieux en effet d'étudier la vie de ce grand peintre des hommes, et satisfait de pouvoir distinguer sûrement dans ses ouvrages ce qu'il reçut de l'expérience, et ce qu'il apprit par la réflexion? Montaigne eût voulu savoir sur Plutarque, ce que Plutarque lui-même nous apprend sur tant de grands hommes, ces petits détails, ces traits de mœurs qui font revivre la nature humaine dans l'histoire. Si cette description minutieuse plaît singulièrement par le contraste, lorsqu'il s'agit des grands acteurs de la scène du monde, elle fait tout l'intérêt des conditions obscures, ou qui n'ont eu que le paisible éclat des lettres et de la philosophie.

Les temps où a vécu Plutarque donneraient plus de prix encore à cette connaissance de sa vie privée. Comment, sous le double joug de la conquête et du despotisme, dans la Grèce esclave de cette Rome qui devenait elle-même la vile esclave des Domitien, s'est formée cette âme libre et fière qui comprenait si bien les vertus des républiques? La philosophie de Plutarque n'offre pas moins de problèmes à l'esprit. Elle fut témoin de la décadence du polythéisme ; elle fut contemporaine des premiers efforts d'une religion sainte qui, prêchée d'abord par des Juifs et des Grecs, semblait, au milieu de sa nouveauté sublime, résumer les plus belles spéculations de la philosophie, emprunter au platonisme quelque chose de ses dogmes, au stoïcisme ses rigides abstinences, à quelques républiques anciennes leur communauté de biens, et leur fraternelle démocratie.

Plutarque, l'un des écrivains de l'antiquité le plus connu, le plus cité, et pour ainsi dire le plus populaires, naquit en Béotie, dans la petite ville de Chéronée, qu'il ne faut pas confondre avec cette autre Chéronée, trop fameuse par la victoire de Philippe, et l'asservissement de la Grèce.

On ignore l'année précise de la naissance de Plutarque ; mais il nous apprend lui-même qu'il suivait à Delphes les leçons d'Ammonius au temps du voyage de Néron dans la Grèce ; ce qui se rapporte à l'an 66 de notre ère. Ainsi l'on peut conjecturer qu'il

naquit dans les dernières années de l'empire de Claude, vers le milieu du premier siècle. Plutarque sortait d'une famille honorable, où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire. Dans son enfance il vit à la fois son père, son aïeul et son bisaïeul; et il fut élevé sous cette influence des vieilles mœurs, et dans cette douce société de famille, qui sans doute contribua pour quelque chose au caractère de droiture et de bonté que l'on aime dans ses écrits.

Il avait conservé souvenir de son bisaïeul Nicarchos, et des vives peintures que ce bon vieillard lui avait souvent faites des malheurs de sa patrie, lorsque le triumvir Antoine, dans sa lutte contre Octave, ayant amené la guerre sur les mers de la Grèce, épuisa de contributions tous les pays voisins, et força les habitans de Chéronée d'apporter sur leurs épaules, jusqu'au rivage, des blés pour sa flotte. Il rappelle avec complaisance son grand-père Lamprias, dont il admirait l'éloquence, la brillante imagination et la gaîté, le verre à la main, dans un petit cercle de vieux amis. Il rapporte même un mot que Lamprias aimait à dire et à justifier par le fait: « C'est » que la vapeur du vin opère sur l'esprit, comme » le feu sur l'encens, dont il détache et fait évapo» rer la partie la plus subtile et la plus exquise. »

Quant à son père, Plutarque le vante beaucoup pour la vertu, la modestie, la connaissance des choses sacrées, l'étude de la philosophie et des poëtes;

et il cite avec respect plus d'un bon conseil qu'il avait reçu de lui dans sa jeunesse. Plutarque eut aussi deux frères qu'il aima tendrement, Lamprias et Tinon. Dans l'école d'Ammonius qu'il suivit fort jeune, et où il se lia d'amitié avec un descendant de Thémistocle, il apprit les mathématiques et la philosophie. Sans doute il avait également étudié sous des maîtres habiles, toutes les parties des belles-lettres. Ses ouvrages montrent assez que la lecture des poëtes avait rempli sa mémoire.

Il paraît que fort jeune encore, il fut employé par ses concitoyens à quelques négociations avec des villes voisines. Le même motif le conduisit à Rome, où tous les Grecs, doués de quelque industrie et de quelque talent, venaient régulièrement, depuis plus d'un siècle, chercher la réputation et la fortune, en s'attachant à quelques hommes puissans, ou en donnant des leçons publiques de philosophie et d'éloquence. Plutarque, on ne peut en douter, ne négligea pas ce dernier moyen d'acquérir de la célébrité. Il avoue lui-même que pendant ses voyages en Italie, il ne put trouver le temps d'apprendre assez à fond la langue latine, à cause des affaires publiques dont il était chargé, et des conférences qu'il avait sur les matières philosophiques avec les hommes instruits qui venaient le consulter et l'entendre. Il parlait, professait dans sa propre langue, suivant le privilége qu'avaient conservé les Grecs d'imposer leur idiôme à leurs vainqueurs, et d'en

faire la langue naturelle de la philosophie et des lettres.

Ces leçons publiques, ces déclamations furent évidemment la première origine, la première occasion des nombreux traités moraux de Plutarque. Le philosophe de Chéronée exerça dans Rome cette profession de sophiste dont le nom est devenu presque injurieux, et dont l'existence seule semble indiquer une décadence littéraire, mais qui fut plus d'une fois illustrée dans Rome par de grands talens et par la persécution. On sait que, sous les mauvais empereurs, dans l'esclavage public, la philosophie était le seul asile où se réfugiait la liberté bannie du forum et du sénat. La philosophie avait servi jadis à perdre la république; elle n'était alors qu'un vain scepticisme, dont abusaient les ambitieux et les corrupteurs. Par une vocation meilleure, elle devint plus tard une espèce de religion qu'embrassaient les âmes fortes. Il fallait le secours d'une sagesse qui apprît à mourir : on invoqua le stoïcisme.

Plutarque, le plus constant et le plus dédaigneux ennemi des doctrines épicuriennes; Plutarque, l'admirateur de Platon et son disciple dans la croyance de l'immortalité de l'âme, de la justice divine et du bien moral, enseignait des vérités moins pures que le christianisme, mais qui convenaient au besoin le plus pressant des âmes élevées. Il nous apprend lui-même quels illustres Romains assis-

taient à ses leçons. « Un jour, dit-il, que je déclamais à Rome, Arulenus Rusticus, celui que Domitien fit mourir pour l'envie qu'il portait à sa gloire, était présent, et m'écoutait. Au milieu de la leçon, il entra un soldat, qui lui remit une lettre de l'empereur. Il se fit un silence ; et moi-même je m'arrêtai, pour lui donner le temps de la lire ; mais il ne le voulut pas, et n'ouvrit point la lettre avant que j'eusse achevé mon discours, et que l'auditoire se fût séparé. » Cet Arulenus est celui que Tacite a tant loué, celui que Pline le jeune nomme souvent, avec une religieuse admiration, l'ami de Thraséas et d'Helvidius, et digne de mourir comme ces deux grands hommes.

On ne sait si Plutarque prolongea son séjour en Italie, jusqu'à l'époque où Domitien bannit, par un décret, tous les philosophes. Les savans ont pensé qu'il alla plusieurs fois à Rome, mais qu'aucun de ces voyages n'eut lieu depuis le règne de cet empereur. Ce qui paraît assuré, c'est que Plutarque revint, jeune encore, se fixer dans sa patrie, et qu'il y resta dès-lors, sans interruption, par une sorte de patriotisme, et pour faire jouir ses concitoyens de l'estime et de la faveur qui pouvaient s'attacher à son nom. Il s'était marié, et avait choisi sa femme dans une des plus anciennes familles de Chéronée : elle s'appelait Timoxène. Il parle de sa famille avec cette effusion de tendresse qu'une âme douce et pure ajoute encore à la force du sentiment paternel. Deux

de ses enfans et sa fille moururent presque au berceau.

Plutarque en a éternisé le souvenir, dans une lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme, et où respire cette vérité, et cette simplicité de douleur qui sied si bien aux esprits les plus élevés ; il trace un portrait des vertus d'une épouse et d'une mère, en y mêlant cette teinte de mœurs antiques et ces allusions poétiques qui donnent un si grand attrait à la lecture de ses écrits. Plutarque qui a composé un traité sur l'amour conjugal, et qui seul des anciens nous a transmis l'admirable histoire d'Éponine et de Sabinus, paraît avoir connu, dans toute sa pureté, le bonheur de cet amour dont il a célébré les devoirs et l'héroïsme.

On trouve, à ce sujet, dans ses ouvrages une anecdote charmante et qui semble bien plus digne de l'ancien âge d'or de la Grèce, que du siècle de fer de Domitien. Plutarque peu de temps après son mariage eut quelques démêlés avec les parens de sa femme, gens difficiles, ou intéressés peut-être, ce que nous nous gardons bien de juger. La jeune femme, inquiète de ces petits débats, et craignant la plus légère atteinte à la douce union où elle vivait avec son mari, le pressa de venir sur le mont Hélicon, faire un sacrifice à l'amour, qui, dans la gracieuse théologie de l'antiquité, n'était pas seulement, comme on le croit d'ordinaire, le Dieu des amans et le gardien des sermens passagers,

mais qui étendait son pouvoir à tous les liens de famille, à tous les sentimens affectueux, et était même chargé de maintenir dans le monde physique la concorde et l'harmonie.

Plutarque consentit à ce pieux voyage, et accompagna sa femme, avec quelques-uns de ses amis. Ils sacrifièrent sur l'autel du Dieu, et revinrent avec cette douce paix du cœur que le voyage seul était bien fait pour inspirer. De tels récits s'accordent peu avec une anecdote que raconte Aulu-Gelle.

Plutarque, selon ce récit, faisait battre de verges un esclave coupable de quelque faute. L'esclave, au milieu de ses gémissemens, s'avisa de reprocher à son maître que cette violence prouvait en lui peu de philosophie, et de lui objecter un beau traité contre la colère, qu'il avait composé, et dont il se souvenait si mal.

« Comment, malheureux! lui dit Plutarque d'un » ton calme, me crois-tu en colère, parce que je te » fais punir? Mon visage est-il enflammé? M'échappe » t-il aucun mot dont je doive rougir? Ce sont-là les » signes de cette colère que j'ai interdite au sage. » En même temps le philosophe, se tournant vers l'exécuteur du châtiment, lui dit, suivant le récit d'Aulu-Gelle: « Mon ami, pendant que cet homme » et moi nous discutons, continue toujours ton of- » fice. » Il y aurait dans ce bon mot plus d'esprit que d'humanité.

Plutarque semble nous apprendre lui-même qu'il

n'avait ni tant de patience, ni tant de rigueur. « Je » m'étais, dit-il, emporté plusieurs fois contre mes » esclaves; mais à la fin je me suis aperçu qu'il valait » mieux les rendre pires par mon indulgence que de » me gâter moi-même par la colère, en voulant les » corriger. »

Nous préférons croire à cet aveu, et il s'accorde davantage avec le caractère universel de bienveillance, avec cette espèce de tendresse d'âme que Plutarque montre dans ses écrits, et qu'il étend jusqu'aux animaux. Celui qui disait de lui-même, qu'il n'aurait voulu pour rien au monde vendre un bœuf vieilli à son service, pouvait-il plaisanter sur le supplice d'un esclave?

Plutarque, pendant le long séjour qu'il fit dans sa patrie, fut sans cesse occupé d'elle. Jaloux avec passion de l'ombre de liberté qui restait à ses concitoyens, sous l'abri de la conquête romaine, il les invitait à terminer leurs affaires et leurs procès par la juridiction de leurs propres magistrats, sans jamais recourir à la haute justice du proconsul ou du préteur. Pour leur donner l'exemple, il remplit lui-même avec zèle, dans Chéronée, toutes les fonctions, toutes les charges publiques de ce petit gouvernement municipal, que Rome laissait aux vaincus. Non-seulement il fut archonte, ce qui était la première dignité de la ville; mais il exerça long-temps avec exactitude et avec joie un office inférieur, une certaine inspection de travaux publics, qui lui don-

nait le soin, nous dit-il, de mesurer de la tuile, et d'inscrire sur un registre les quantités de pierres qu'on lui présentait. Tout cela se rapporte fort peu à la supposition d'un auteur ancien, que Plutarque fut honoré du consulat, sous Trajan. Ce conte de Suidas est assez démenti par le silence de l'histoire, et par les usages des Romains.

Une autre tradition plus récente, qui fait Plutarque précepteur de Trajan, ne semble pas mieux fondée; il a seulement dédié un ouvrage à ce prince. Mais un emploi que Plutarque paraît avoir rempli pendant longues années, c'est la prêtrise d'Apollon Pythien. « Tu sais, dit-il dans un de » ses traités, qu'il y a déjà plusieurs pythiades » que j'exerce le sacerdoce d'Apollon. Toutefois » je pense que tu ne voudrais pas me dire : Plu- » tarque, tu as assez sacrifié; tu as conduit assez » de processions, assez mené les danses autour de » l'autel; maintenant que tu es vieux, il est temps » de quitter la couronne que tu as sur la tête, et » d'abandonner l'oracle, à cause de ton âge avancé. » Plutarque s'était aussi fait initier, avec sa femme, à la *confrérie* de Bacchus, mystique réunion, où l'on enseignait le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui des peines et des récompenses à venir.

L'époque de la mort de Plutarque n'est pas exactement connue; mais probablement il vécut et philosopha jusqu'à la vieillesse, comme l'indiquent et

le caractère de quelques-uns de ses écrits, et plusieurs anecdotes qu'il y raconte.

On aime à se le représenter, plein de jours et d'expérience, au milieu de ses concitoyens émus, racontant les traditions de l'ancienne Grèce et les exploits des héros avec ces paroles abondantes et cette gravité douce que nous admirons dans ses écrits.

Les ouvrages de Plutarque, par leur étendue, autant que par la variété des objets qu'ils embrassent, présentent le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées que nous ait transmis l'antiquité. Produits dans des jours de décadence littéraire, ils sont cependant remarquables par le style et l'éloquence. On y sent renaître par intervalle le beau génie de la Grèce antique. On l'y sent à toutes ses époques, avec tous ses caractères de naïveté, d'élégance et de force, car l'imagination de Plutarque est contemporaine de tout ce qu'il raconte.

Ce n'est pas que tous les écrits de Plutarque nous paraissent avoir la même valeur, et, pour ainsi dire, renfermer la même substance. Quelques-uns de ses traités de morale sont d'un intérêt médiocre, d'une philosophie commune, et même un peu déclamatoire. C'est l'influence, ou de la première jeunesse, ou de cette profession de sophiste, qui devait perpétuer, jusque dans un âge plus avancé, les défauts de la jeunesse. Mais si l'on se reporte au temps où écrivait Plutarque, on concevra qu'il lui a fallu une force admirable de bon sens pour n'avoir pas

cédé plus souvent au faux goût si universel dans son siècle, et pour s'être rendu surtout remarquable par le naturel et la vérité. Sans doute le fond des meilleurs traités de Plutarque est emprunté à tous les philosophes de la Grèce, dont il n'est, pour ainsi dire, que l'abréviateur. Mais la forme lui appartient. Les doctrines qu'il expose ont reçu l'empreinte de son âme ; et ses compilations mêmes ont un cachet d'originalité.

La morale de ces traités, sans être haute et roide comme celle des stoïciens, ni purement spéculative et enthousiaste, comme celle de Platon, est généralement pure, courageuse et praticable. Sans cesse appuyée par les faits, presque toujours embellie par des images heureuses, de vives allégories, elle parle au cœur et à la raison. Quelques-unes même de ces petites dissertations de Putarque sont des chefs-d'œuvre, où l'on trouverait le germe de gros livres. Le traité sur l'éducation a fourni à l'éloquent Rousseau les vues les plus solides, et quelques-unes des belles inspirations de son Émile.

Nulle part le nom de chrétien n'est prononcé dans ces œuvres morales, où Plutarque a parlé de tant de choses. Cependant, à cette époque, une province voisine de la Grèce, le Pont était, au rapport de Pline, rempli d'une foule de chrétiens. Le christianisme avait depuis long-temps pénétré dans Athènes, et dans les cantons mêmes les plus sauvages de la Grèce.

A Rome il avait excité cette terrible persécution que Tacite a constatée avec une sorte d'indifférence, dont le témoignage n'est que plus expressif. Pendant le séjour même de Plutarque en Italie, la cruauté de Domitien *, si acharnée contre les philosophes, fit périr quelques disciples secrets du culte nouveau ; car toute conviction forte, toute croyance capable d'enthousiasme inquiète également la tyrannie. Enfin le philosophe Ammonius, dont Plutarque reçut les leçons dans sa jeunesse, né dans Alexandrie, l'un des foyers du christianisme, avait adopté, ou du moins connaissait la foi nouvelle.

On peut donc s'étonner que Plutarque, si attentif aux mœurs et aux opinions des hommes, n'ait rien dit du culte dont Lucien, quelques années plus tard, parlait avec cette violente amertume, où respire la jalousie des sophistes détrônés par un nouveau pouvoir.

Plutarque a-t-il ignoré le spectacle extraordinaire placé si près de lui ? On a cru voir dans le moraliste Sénèque une allusion détaillée aux tortures que subissaient les premiers chrétiens. Plutarque, écrivant trente ans plus tard, n'avait-il rien observé de semblable ? La réponse que nous cherchons se trouvera dans la vie même du philosophe de Chéronée. Nous avons vu qu'il appartenait tout-à-fait par les mœurs et par les études à la vieille Grèce, aux mœurs antiques : son père était un payen religieux, instruit

* *Brutius cité dans la Chronique d'Eusèbe.* — Dion.

des choses divines. Il fut toujours occupé lui-même des poëtes, des philosophes, des grands hommes de la Grèce polythéiste. Il remplissait avec soin les fonctions de la prêtrise. Il n'avait pas voyagé dans la Grèce asiatique, et dans la Syrie. Il se tenait paisiblement dans les montagnes de la Béotie, où le culte du pays était conservé par la simplicité même des mœurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il se soit peu enquis d'une religion nouvelle, qui cachait encore avec soin ses dogmes et ses livres sacrés; il paraît même n'avoir eu que des notions fort superficielles sur les juifs; il n'en parle que pour se moquer de leur exactitude à garder le repos du sabat, et pour raconter sur leur culte une fable populaire, également recueillie par Tacite. Homme des siècles passés par son génie et par ses mœurs, naïf observateur des anciennes coutumes, Plutarque a dû par cela même rester indifférent à cette grande nouveauté religieuse qui se répandait sourdement dans l'univers, et que les Tacite et les Pline, du haut de leur fierté romaine, ont jugée avec un dédain si frivole et si cruel.

Les ouvrages philosophiques de Plutarque sont sans doute le plus vaste et le plus amusant répertoire de la sagesse antique; mais les vies de ses grands hommes ont un mérite de plus: elles peignent la nature humaine avec une admirable naïveté. Là, cependant, nous trouvons encore, dans la conception générale de ses plans, quelques traces des ha-

bitudes de fausse éloquence, empruntée aux écoles sophistiques de la Grèce et de Rome.

Plutarque intitule son grand ouvrage les *Vies Parellèles*; et dans ce cadre, l'histoire abrégée de chaque grand homme de la Grèce a pour suite et pour pendant la vie d'un grand homme romain, laquelle est terminée par une comparaison, où les deux héros sont rapprochés trait pour trait, et pesés dans la même balance. Cette manie ne semble-t-elle pas rappeler d'abord les thèses un peu factices des écoles, et les jeux d'esprit de l'éloquence?

L'histoire peut-elle en effet offrir toujours à point nommé ces rapports, ces symétries, que le talent oratoire saisit quelquefois entre deux destinées, deux caractères célèbres? L'exactitude ne doit-elle pas souvent manquer à ces rapprochemens essayés sur une longue série de grands hommes? Et l'écrivain ne sera-t-il pas conduit à fausser les traits, pour créer des ressemblances, et à subtiliser, pour expliquer les différences? Enfin, un peu de monotonie ne s'attache-t-il pas à cette méthode, qui établit, dans l'histoire de deux peuples, des correspondances si régulières, et emboîte les grands hommes de deux pays dans ces étroits compartimens? Peut-être, pour justifier ce système de composition adopté par Plutarque, faut-il se souvenir qu'il était Grec, et que, dans l'esclavage de son pays, il trouvait une sorte de consolation à balancer la

gloire des vainqueurs, en opposant à chacun de leurs grands hommes un héros qui fût né dans la Grèce.

L'érudition fait à Plutarque historien beaucoup d'autres reproches; on l'a souvent accusé, et même convaincu de graves inexactitudes, d'oublis, d'erreurs dans les faits, dans les noms, dans les dates, de contradictions avec lui-même. On a découvert chez lui des fautes qui, dans les scrupules de notre exacte critique, compromettraient la renommée d'un historien, mais qui n'ôtent rien à son génie.

Plutarque qui a tant écrit sur Rome, savait, de son propre aveu, fort imparfaitement la langue latine. On conçoit d'ailleurs combien, dans l'antiquité, toute investigation historique, était lente, difficile, incertaine. Aidée par l'imprimerie, la patience moderne, en rapprochant les textes, les monumens, a pu rectifier les erreurs des anciens eux-mêmes; mais qu'importe que Plutarque ait écrit que Tullie, fille de Cicéron, n'avait eu que deux maris, et qu'il ait oublié Crassipes? Qu'importe qu'il se soit trompé sur un nom de peuple ou de ville, ou même qu'il ait altéré le sens d'un passage de Tite-Live? Ces petites découvertes de l'érudition laissent aux récits de l'historien tout leur charme et tout leur prix. On peut s'étonner davantage qu'il se contredise quelquefois lui-même; et que, dans deux vies, il raconte le même fait avec d'autres noms ou d'autres circonstances. Tout cela, sans

doute, indique une composition plus oratoire que critique, plus attentive aux peintures et aux leçons de mœurs qu'à la précision des détails : c'est en général la manière des anciens.

Au reste, malgré ces défauts, il n'en faut pas moins reconnaître que, même pour la connaissance des faits, les Vies de Plutarque sont un des monumens les plus instructifs et les plus précieux que l'érudition ait pu recueillir, dans l'état incomplet où nous est parvenue la littérature antique. Une foule de faits, et les noms même de beaucoup d'écrivains ne nous sont connus que par Plutarque. Indépendamment des grands hommes de l'histoire de la Grèce, qu'il a écrite avec des notions plus certaines et plus étendues, dans les vies mêmes des personnages romains, il a jeté grand nombre d'anecdotes qui ne sont point ailleurs. Il a rappelé des passages de Tite-Live, que le temps nous a ravis; et il cite une foule d'écrits latins qu'il avait lus et dont il a seul révélé quelque chose à notre curiosité : par exemple les harangues de Tibérius Gracchus, les lettres de Cornélie à ses deux fils, les mémoires de Sylla, les mémoires d'Auguste, etc.

La critique savante qui a relevé les inexactitudes de Plutarque, a voulu quelquefois lui ôter aussi le mérite de ses éloquens récits. On a supposé qu'il était plutôt un adroit compilateur qu'un grand peintre, et qu'il avait copié ses plus beaux passages dans d'autres historiens. Le reproche paraît peu vraisem-

blable. Dans les occasions où Plutarque pouvait suivre Thucydide, Diodore, Polybe, ou traduire Tite-Live et Salluste, nous le voyons toujours donner aux faits l'empreinte qui lui est propre, et raconter à sa manière. Dans la vie de Nicias même, il regrette l'obligation désavantageuse où il se trouve de lutter contre Thucydide, et de recommencer les tableaux tracés par un si grand maître. Laissons donc à Plutarque la gloire d'une originalité si bien marquée par la forme même de ses récits, par le mélange d'élévation et de bonhomie qui en fait le caractère, et qui décèle l'influence de ses études oratoires, et la simplicité de ses mœurs privées.

On a souvent célébré, défini, analysé, le charme prodigieux de Plutarque, dans ses Vies des hommes illustres.

« C'est le Montaigne des Grecs, a dit Thomas; mais » il n'a point comme lui cette manière pittoresque et » hardie de peindre ses idées, et cette imagination de » style que peu de poëtes même ont eue comme » Montaigne. »

Cette restriction est-elle juste? Plutarque, dont la hardiesse disparaît quelquefois dans l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot, n'a-t-il pas au contraire au plus haut degré l'expression pittoresque et l'imagination de style?

Quels plus grands tableaux, quelles peintures plus animées que l'image de Coriolan au foyer d'Attilius, que les Adieux de Brutus et de Porcie, que

le Triomphe de Paul-Émile, que la Navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le spectacle si vivement décrit de cette même Cléopâtre, penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu et blessé, qu'elle attend pour mourir! Combien d'autres descriptions d'une admirable énergie! Et à côté de ces brillantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait, et le peignent dans toute sa profondeur, en le montrant avec toutes ses petitesses!

Peut-être ce dernier mérite, universellement reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en lui l'éclat du style et le génie pittoresque; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui l'a rendu si puissant sur toutes les imaginations vives. En faut-il un autre exemple que Shakspeare, dont le génie fier et libre n'a jamais été mieux inspiré que par Plutarque, et qui lui doit les scènes les plus sublimes et les plus naturelles de son Coriolan et de son Jules César? Montaigne, Montesquieu, Rousseau sont encore trois grands génies, sur lesquels on retrouve l'empreinte de Plutarque, et qui ont été frappés et colorés par sa lumière. Cette immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. Il

a peint l'homme, et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. L'attrait de cette lecture ne passera jamais; elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie; elle charme le jeune homme et le vieillard; elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens.

TIBÈRE.

TIBÈRE.

TIBÈRE (*Claudius-Nero*), empereur romain, naquit à Rome, le 16 novembre de l'an 34 avant notre ère, de Tiberius Nero, grand pontife, et de Livia, fille de Drusus Claudianus. Tous deux descendaient également de l'illustre famille des Appius. Dans les troubles qui suivirent la mort de César, Tibérius Nero, long-temps attaché à la fortune du dictateur, courut de grands périls. Réfugiée dans divers lieux de l'Italie, sa femme manqua deux fois d'être décélée par les cris de son fils au berceau. Étant passée en Grèce, elle se retira quelque temps à Lacédémone; et Tibère, enfant, fut confié à la foi publique de descendans de Léonidas.

Emmené, de nuit, hors de cette ville, il faillit périr, en traversant une forêt, où le feu avait pris, et d'où sa mère n'échappa que les vêtemens et les cheveux à demi-brûlés. Cette périlleuse destinée fut bientôt fixée : Livie, de retour à Rome, plut aux regards du triumvir Octave, déjà tout-puissant. Elle était alors enceinte; mais cela ne fut point un obstacle. Son mari la fiança lui-même au nouveau

maître de Rome. Tibère fut élevé avec soin dans la famille impériale. A l'âge de neuf ans, il prononça, du haut de la tribune, l'éloge de son père, qui venait de mourir. Quelque singulier que nous paraisse ce fait, d'autres exemples le rendent vraisemblable; et il s'explique par l'éducation hâtive que recevaient les jeunes Romains d'une illustre naissance.

Les vices du jeune Tibère ne furent pas moins prématurés que son esprit. Un Grec savant, qui lui servait de précepteur, avait coutume de dire de lui, que *c'était de la boue détrempée avec du sang*. Sous ce maître habile et si clairvoyant, Tibère apprit la langue grecque, et s'exerça soigneusement à l'éloquence latine. Ses essais étaient marqués par une imitation du vieux langage, et un goût d'expressions antiques dont Auguste se moquait.

Ce prince lui montrait d'ailleurs une affection paternelle, soit par faiblesse pour Livie, soit pour relever aux yeux du peuple tout ce qui était allié à la maison des Césars. Dans le triomphe célébré pour la victoire d'Actium, Tibère parut à cheval, à côté du char d'Auguste. Il présida aux jeux qui suivirent le triomphe; et dans les jeux troyens donnés par Auguste, il commandait les plus âgés des jeunes combattans. Lorsqu'il eut pris la robe virile, il donna deux fois des spectacles de gladiateurs, toujours avec une grande magnificence, et par la libéralité d'Auguste.

Il avait épousé Agrippine, petite-fille de Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron; mais quoiqu'il l'aimât, et qu'il en eût un fils, il la répudia dans la suite, pour s'attacher de plus près à la maison des Césars, en épousant Julie, fille d'Auguste. Tibère était dès-lors un des appuis du pouvoir impérial. Dès l'âge de dix-neuf ans, Auguste l'avait nommé questeur; et il s'occupa de l'intendance des vivres avec beaucoup d'habileté. En même temps, suivant le système de l'éducation romaine, il s'exerçait à plaider. Il défendit, au tribunal de l'empereur, dans des causes diverses, le roi Archélaüs, les Tralliens et les Thessaliens; il porta la parole, dans le sénat, en faveur de quelques villes d'Asie qui avaient été affligées par un tremblement de terre; enfin, ce qui paraît un augure plus remarquable, il remplit le rôle d'accusateur, et fit condamner, pour crime de lèse-majesté, Fannius Cépio, prévenu d'avoir conspiré contre l'empereur.

Il aurait voulu dès-lors communiquer au gouvernement d'Auguste quelque chose de soupçonneux et de tyrannique, dont la froide modération de ce prince crut n'avoir pas besoin. Il s'irritait de la liberté de quelques écrits contre Auguste, qui circulaient impunément dans Rome. L'empereur, en réponse aux plaintes amères que Tibère faisait de cette indulgence, lui disait, dans une lettre citée par Suétone : « N'en croyez pas là-dessus, mon » cher Tibère, l'emportement de votre âge; et ne

» vous fâchez pas trop, si quelqu'un dit du mal » de moi; c'est assez que personne ne puisse m'en » faire. »

Les travaux militaires devaient se mêler à cet apprentissage de la vie civile et sénatoriale. Tibère y était disposé par la vigueur de son tempérament et son activité. Il fit d'abord, comme tribun militaire, la guerre des Cantabres, rude et ancienne école de la jeunesse romaine. Tibère avait le courage, mais non la tempérance des anciens généraux. Il était adonné aux excès du vin; et les soldats, pour s'en moquer, parodiaient son nom par celui de *Biberius-Mero.*

Ensuite, il fut envoyé dans l'Orient, subjugua l'Arménie, occupée par un prince que l'on appelait usurpateur, parce qu'il était l'ennemi des Romains; et il rendit le trône à Tigrane, auquel il mit lui-même le diadême sur la tête du haut de son tribunal. Ce fut à lui que le roi des Parthes renvoya les aigles romaines enlevées sur Crassus, hommage à la puissance romaine dont Horace a fait tant de bruit. Ensuite, il gouverna pendant un an la Gaule, nommée *Chevelue.* Il soumit les Rhètes et les Vindéliciens, dans les Alpes, et fit la guerre avec succès dans la Germanie, la Pannonie et la Dalmatie. Il perdit alors son frère Drusus, qu'Auguste avait élevé au consulat, et qui mourut dans cette guerre : il ramena son corps à Rome, en suivant à pied le char funèbre.

Il retourna combattre les Germains, les vainquit; et, pour mieux les assujettir, en transporta quarante mille dans les Gaules, au-delà du Rhin. Il entra dans Rome avec les honneurs de l'ovation, mais revêtu des ornemens du grand triomphe, privilége jusque-là sans exemple. Il fut alors créé consul, et décoré de la puissance tribunitienne pour cinq ans. Dans cette élévation, il se détermina tout-à-coup à quitter Rome et les affaires. Ses motifs, mal connus il y a dix-huit siècles, ne seront guère devinés aujourd'hui. Était-ce répugnance pour sa femme Julie, dont les débauches devenaient la fable de Rome, et qui, fille de l'empereur, ne pouvait être aisément répudiée? Était-ce un calcul pour se rendre nécessaire en s'éloignant? Était-ce enfin désespoir d'arriver à l'empire, en voyant les deux fils d'Agrippa qu'Auguste avait adoptés, grandir et occuper la seconde place?

Quoi qu'il en soit, Tibère n'obtint qu'avec peine la permission de se retirer. Auguste se plaignit dans le sénat d'être abandonné. Tibère partit, laissant à Rome sa femme et son fils. Ayant appris, sur la route, une indisposition d'Auguste, il ralentit son voyage; mais le bruit s'étant répandu qu'il tardait à dessein, et pour une grande espérance, il s'embarqua brusquement, et passa dans l'île de Rhodes, agréable colonie grecque, renommée pour la douceur et la salubrité du climat. Il y vécut en simple particulier, habitant à la ville et à la campagne une

maison modeste, fréquentant les écoles des sophistes et les gymnases, sans gardes, sans licteurs. Il n'avait près de lui qu'un seul ami du rang de sénateur, quelques confidens obscurs, associés à ses débauches, et un astrologue qu'il consultait sur sa destinée. Cependant les proconsuls et les lieutenans de l'empereur, qui se rendaient en Asie, ne manquaient guère de le visiter au passage; car la cause de sa disgrace était obscure; et son crédit pouvait renaître.

On conçoit, du reste, quelle devait être la déférence des habitans pour un Romain de si grand nom. Un matin, Tibère, qui sans doute s'ennuyait de son loisir, avait dit qu'il voulait visiter tous les malades de la ville. Le mot fut mal compris par quelques courtisans; on se hâta de transporter tous les malades sous une galerie publique, et de les ranger par ordre. Tibère fut embarrassé de ce singulier spectacle, qui n'attestait que le servile empressement des peuples pour le caprice présumé d'un Romain. Il fit le tour de la galerie, s'excusant auprès de chaque malade, même du plus pauvre et du plus inconnu.

Il gardait habituellement cette feinte douceur dans son commerce avec les habitans de l'île. Une fois seulement que, dans une école, deux sophistes se trouvaient aux prises, l'un d'eux ayant accusé Tibère de partialité pour son adversaire, l'orgueil du Romain et du prince impérial reparut tout-à-coup; et le pauvre sophiste fut jeté en prison.

Tibère apprit dans sa retraite la condamnation de sa femme Julie, et le divorce prononcé par l'empereur; dans la joie de cette nouvelle, il affecta cependant d'écrire plusieurs lettres à Auguste, pour l'adoucir en faveur de sa fille; et il le supplia de lui laisser tous les dons qu'elle tenait de son époux. Lorsque le temps de son tribunat fut expiré, il sollicita son retour à Rome, ne pouvant plus craindre, disait-il, ce qu'il avait voulu surtout prévenir, une apparence de rivalité avec le fils de l'empereur. Auguste ne goûta pas ces ambiguïtés, et répondit par un refus. Sa retraite devint un exil, dans lequel il traînait obscurément le titre de lieutenant de l'empereur; on l'appelait en Italie l'*exilé de Rhodes*. Il vécut dès-lors, non-seulement en homme privé, mais en homme suspect et menacé, se retirant au milieu des terres, cherchant la solitude, et évitant les hommages des officiers romains qui passaient par l'île de Rhodes.

Il fit un voyage à Samos, au-devant de Caïus, qui se rendait en Orient; mais ce jeune prince, aigri par Lollius son gouverneur, ne lui montra que haine et défiance. On l'accusa d'avoir voulu gagner quelques centurions. Auguste l'avertit lui-même des plaintes et des soupçons qu'il excitait; et Tibère ne cessa dès-lors de demander un surveillant de sa conduite et de ses discours; ce que probablement il avait déjà, sans le savoir. En même temps, il abandonna l'exercice des armes et du cheval; et quittant l'habit romain, il se réduisit au manteau et aux san-

dales grecques, comme pour se réfugier dans le rôle obscur d'un sophiste. Là même, il était, ou se croyait menacé; il demanda de nouveau son rappel avec d'instantes prières, que Livie appuya de sa tendresse et de son pouvoir.

Auguste se laissa fléchir, de l'aveu de Caïus, auquel il destinait l'empire du monde; et Tibère, après huit ans d'éloignement, revint à Rome, pour y vivre d'abord aussi retiré et aussi modeste que dans son île. Il conduisait au barreau son fils Drusus. Il avait quitté le quartier de la cour et la maison de Pompée, et il habitait aux Esquilies, dans les jardins de Mécène. Il y vivait paisible, ne se mêlant d'aucune affaire publique. Mais la mort prématurée de Caïus et de son frère Lucius vint tout changer. Auguste, qui cherchait des appuis et des héritiers de son pouvoir, fut obligé de reporter les yeux sur Tibère.

Il est aussitôt adopté par l'empereur, en même temps qu'Agrippa, dernier frère de Caïus. Il est de nouveau revêtu de la puissance tribunitienne, et mis à la tête des légions de Germanie. Son esprit inquiet et ardent qui avait dévoré l'ennui d'une si longue inaction, reparut tout-à-coup avec une nouvelle vigueur. Il revoyait le théâtre de sa gloire; il reprenait le chemin de l'empire. On peut croire même, sur la foi du flatteur Velléius, qu'il fut accueilli par les transports et les acclamations des soldats: « Nous te » revoyons, général, disaient-ils, nous te retrouvons » sain et sauf; » puis, il entendait de toutes parts ces

mots : « Moi, général, j'ai servi avec toi dans l'Ar-» ménie ; moi, dans la Rhétie ; moi, j'ai été décoré » de ta main dans la Vindélicie ; moi, dans la Panno-» nie ; moi, dans la Germanie. »

Tibère justifia cet enthousiasme par des victoires : il soumit plusieurs peuples de la Germanie, jusqu'au Véser, qu'il traversa ; puis il laissa son armée en quartiers d'hiver aux sources de la Lippe, et revint auprès d'Auguste, jusqu'au printemps, et à la campagne nouvelle. Elle fut marquée par des succès ; et Tibère revint encore à Rome surveiller la santé d'Auguste et l'héritage de l'empire. Il vainquit les Marcomans, que leur chef Maroboduus avait disciplinés presque à la manière romaine, et dont la résistance fut aidée par les Pannoniens et les Dalmates.

On ne doit lire qu'avec défiance les récits de Velléius, témoin oculaire, mais témoin corrompu, ayant à la fois l'engouement d'un officier pour son général, l'objection d'un courtisan, et l'emphase d'un rhéteur. Toutefois on ne peut douter que Tibère ne fut un général habile. Tacite et Suétone conviennent de sa réputation à cet égard. Il conduisit, avec prudence et vigueur la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates, et soumit la belliqueuse province d'Illyrie. Velléius porte jusqu'à huit cent mille hommes les forces des peuplades confédérées que Tibère eut à combattre. Cependant cet historien, au milieu de ses hyperboles, ne rapporte aucune grande bataille gagnée par Tibère, ni aucun

trait mémorable de sa part. Il s'extasie sur sa douceur, sur le soin qu'il avait des officiers malades, sur la bonté avec laquelle il prêtait sa litière, *comme je l'ai éprouvé moi-même*, dit-il, *ainsi que beaucoup d'autres.*

La défaite de Varus, qui survint à la même époque, fit encore ressortir la fortune et le talent du fils adoptif de l'empereur. Cette nouvelle arriva cinq jours après que Tibère eut terminé la guerre de Pannonie et de Dalmatie. Il se rendit sur-le-champ près d'Auguste, différa son triomphe, par égard pour le deuil public, et repartit au printemps, pour repousser les Germains, vainqueurs de Varus. Il porta, dans cette guerre, un nouvel effort de vigilance et d'activité. Tout était délibéré dans un conseil et réglé d'avance, la discipline sévèrement observée, la mollesse proscrite. Le général lui-même souvent n'avait pas de tente, bivouaquait sur le gazon, et était prêt à toute heure de nuit. Malgré sa prudence habituelle, il livrait bataille, lorsque, durant sa veille nocturne, il avait vu la lumière de sa lampe baisser et s'éteindre d'elle-même.

Il paraît qu'une fois son armée se trouva surprise dans un défilé, par un chef pannonien; mais Tibère séduisit ce général, que, dans la suite, il récompensa par un établissement et des terres en Italie. Sorti de ce péril, il acheva de soumettre la Germanie, et revint à Rome pour triompher. Auguste présida la cérémonie, et reçut les hommages de Tibère,

qui descendit du char, et fléchit les genoux devant lui avant de monter au Capitole.

Peu de temps après, il fut décidé, par une loi, que Tibère partagerait avec Auguste le gouvernement des provinces réservées à l'empereur, et qu'il célébrerait la cérémonie du *Cens*. Après s'être acquitté de ce dernier soin, il partit pour faire encore la guerre en Illyrie. Auguste, malgré son âge et le déclin de sa santé, l'accompagna jusqu'à Bénévent, et ensuite reprit la route de Nole, où il fut saisi d'une grande défaillance. Tibère averti revint à la hâte, trouva l'empereur qui respirait encore, et demeura un jour enfermé avec lui. Selon le flatteur Velléius, Auguste, environné des empressemens de Tibère, rassuré désormais sur l'avenir, et même un moment ranimé par la présence et l'entretien de ce fils chéri, rendit au ciel son âme divine. Suivant Suétone, Auguste, peu satisfait de cette dernière conversation, laissa échapper ces mots, lorsque Tibère fut sorti : *Malheureux le peuple romain de se trouver sous cette pesante mâchoire!*

Quoi qu'il en soit, tout avait été préparé ; toutes les issues étaient gardées, pour que le peuple apprît du même coup la mort d'Auguste et l'avénement de Tibère. Le dernier fils d'Agrippa, le jeune Agrippa Postume, déjà relégué loin de la cour par les intrigues de Livie, reçut la mort dans sa prison par les mains d'un centurion, contre lequel il se défendit long-temps. *Ce meurtre*, dit Tacite, *fut le premier*

crime du nouveau règne. Lorsque le tribun militaire vint rendre compte de l'accomplissement de cet ordre, Tibère dit qu'il n'avait rien ordonné de semblable, et que le tribun rendrait compte au sénat. Mais cette menace hypocrite tomba d'elle-même, et fut oubliée dans les soins nombreux qui suivirent.

Tibère, par le droit de la puissance tribunitienne, convoqua le sénat; mais à peine eut-il commencé de parler qu'il s'arrêta, comme accablé de sa douleur, et souhaita de perdre la parole et même la vie; puis il donna son discours à lire à son fils Drusus; ensuite les vestales apportèrent le testament d'Auguste, dont un affranchi donna lecture. Dans cet acte solennel, Auguste semblait agir comme particulier, et non comme prince : il disposait de sa fortune, et non de l'empire; mais il était entendu par la servilité commune, que l'une de ses expressions supposait l'autre. Telles étaient les premières paroles du testament : « Puisque la fortune ennemie » m'a enlevé Caïus et Lucius, mes fils, que Tibère » César soit mon héritier pour les deux tiers de ma » succession. » Les autres dispositions ne renfermaient que des legs et des libéralités pour le peuple romain.

Après cette lecture commença le singulier débat de servitude et d'hypocrisie si énergiquement dépeint par Tacite, et où Tibère, qui possédait la réalité du pouvoir, le palais, la garde, le trésor, se fit

supplier d'accepter l'empire. Après avoir résisté longtemps aux argumens et aux fausses larmes des sénateurs, il céda enfin, comme par la violence, et finit par ces mots : « Au moins que je puisse arriver à un » temps où vous jugerez équitable d'accorder quel» que repos à ma vieillesse ! » Cette comédie étonnera moins, si l'on songe que l'établissement impérial n'avait encore été confirmé par aucune transmission, et qu'Auguste lui-même avait feint de n'en jouir que pour dix ans.

Indépendamment de sa résistance publique, Tibère, même dans le secret du palais, exprima son anxiété, tantôt en reprochant à ses amis de ne pas savoir *quel monstre c'était que l'empire*, tantôt en avouant avec plus de franchise, *qu'il tenait le loup par les oreilles*. En effet, plusieurs provinces étaient agitées. En Germanie, les légions mutinées offraient l'empire à Germanicus, qui le refusait avec une indignation trop vertueuse pour être comprise par Tibère. En Illyrie, la sédition se bornait à des demandes de paie et de congés ; mais elle n'était pas moins violente. On parlait aussi d'un rassemblement formé par un esclave du malheureux Agrippa ; et l'on pouvait craindre des complots parmi les grands de l'empire.

Tout céda bientôt. Germanicus calma les légions, et les conduisit à de nouvelles victoires, au nom de l'empereur. Les légions d'Illyrie s'apaisèrent également par la présence et les promesses de Drusus.

Tibère eut un pouvoir aussi vaste que paisible; il parut d'abord en user avec modération. Il refusa les honneurs entassés à ses pieds par le sénat. Il ne voulut ni prêtres, ni temples, ni statues. Il ne permit pas de jurer par ses actes, de donner le nom de Tibère à l'un des mois de l'année. Il ne prit que rarement le nom d'Auguste, et refusa toujours le surnom d'*Imperator*. Il affectait en même temps une grande déférence pour le sénat, et quelquefois une apparence de soumission qui devait faire trembler les sénateurs. Ainsi, dans un discours au sénat, il proféra ces paroles littéralement conservées. « Je » l'ai dit, pères conscrits, et maintenant, et dans » d'autres occasions; un bon et utile prince que » vous avez entouré d'une puissance si grande et si » libre doit être le serviteur du sénat et des citoyens, » souvent de chacun d'eux en particulier : je ne me » repens pas de l'avoir dit; car j'ai trouvé, et je » trouve encore en vous des maîtres bons et équi- » tables. »

Quelques autres traits particuliers semblaient indiquer de la modération et des égards pour le peuple romain. Tibère avait fait transporter dans sa chambre * une statue précieuse, placée devant les Thermes

* *Plurima eœ omnibus signa fecit, ut diximus, fœcundissimœ artis; inter quœ distringentem se, quem Marcus Agrippa antè thermas suas dicavit, mirè gratum Tiberio principi : qui non quivit temperare sibi in eo, quamquam imperiosus sui inter initia principatûs, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto : cùm quidem tanta populi romani contumacia fuit, ut magnis theatri clamoribus reponi Apoœyomenon flagitaverit, princepsque, quamquam adamatum, reposuerit.* (Plin. *Hist. nat., lib.* XXXIV.)

d'Agrippa, et qui représentait un homme se frottant au sortir du bain. Le peuple romain, si peu sensible à la perte de sa liberté, réclama contre cette fantaisie du prince; et de grands cris éclatèrent au théâtre, pour redemander le rétablissement de la statue dans un lieu public. Tibère la fit replacer; mais il supprima les comices, dont Auguste avait conservé l'image, et qui s'étaient assemblées encore pendant toute la durée de son règne. Cette grande révolution, qui détruisait la dernière forme de la liberté populaire, est appelée dans Velléius par un de ces euphémismes communs à tous les temps de servitude, l'*organisation des comices* (*comitiorum ordinatio*). Des paroles hautaines, des traits de despotisme se mêlaient à tous les actes de Tibère, et annonçaient la dureté farouche de son règne : un ancien ami lui disait, dans les premiers jours de son élévation : « Vous souvenez-vous, César? » et il allait rappeler quelques souvenirs de leur liaison. « Je ne » me souviens pas de ce que j'ai été, » lui répondit Tibère. Il différait à payer les legs d'Auguste au peuple romain. Un homme, rencontrant un convoi funèbre, dit tout haut que le défunt devrait bien se charger de prévenir Auguste de cet oubli. Le plaisant est arrêté, conduit à Tibère, qui lui fait donner aussitôt sa part du legs, et ordonne qu'il soit pendu, afin d'aller avertir Auguste.

Insensiblement il marqua davantage son pouvoir, se montra surveillant sévère de la justice, et même

réformateur des mœurs. Il venait assister aux jugemens des tribunaux; et, s'il croyait apercevoir faveur ou corruption dans les juges, il les réprimandait : mais ce qu'il faisait ainsi pour la justice, il pouvait le faire au profit de la tyrannie; et il ne tarda pas. Il avait d'abord refusé de punir les libelles, et écarté les accusations de lèse-majesté; il parut bientôt disposé à les accueillir. Ce fut surtout après la mort de Germanicus qu'il laissa voir tous ses vices. La vertu du jeune prince le contenait; et il avait peur de sa gloire.

Il l'éloigna d'abord des provinces voisines de l'Italie, et l'envoya commander en Orient : mais l'amour et les vœux des Romains suivaient partout Germanicus. On comparait son affabilité, sa douceur, à la dureté de Tibère. On espérait en lui, comme on avait autrefois espéré dans son père Drusus. La haine de Tibère s'en irritait; Germanicus mourut en Orient, après une courte maladie. Suétone n'affirme pas l'empoisonnement de Germanicus; et, dans les temps modernes, Voltaire, avec ce scepticisme qui devient quelquefois trop favorable aux méchans, a rejeté, comme une fable, les soupçons de Tacite. Mais les plaintes de Germanicus mourant, les accusations répétées par sa femme et ses amis, le mécontentement de Tibère qu'on eût montré le corps du jeune prince, ses cruautés contre la veuve et les enfans de Germanicus : voilà des motifs de soupçonner un premier crime attesté par tant d'autres crimes.

La conduite de Tibère pendant le procès de Pison n'est pas moins remarquable. Rome et l'empire accusaient le gouverneur de Syrie, et demandaient sa mort. Il fallait une satisfaction. On dirait que Tibère eût voulu d'abord la détourner. Un accusateur aposté se présente afin de substituer une accusation de commande aux voix énergiques des amis de Germanicus. Ceux-ci ne voulurent pas se désister de leur pieuse vengeance. Le sénat leur fut ouvert. Tibère, dans un discours ambigu, parut laisser quelque espérance à Pison, pleura Germanicus, et blâma le zèle trop ardent de ses amis. Lorsque les débats s'animèrent, et que Pison, sans être convaincu sur le crime d'empoisonnement, fut accablé par la véhémence de ses adversaires, le prince parut si froid, si impénétrable, que Pison sortit du sénat sans espérance : on le trouva mort dans la nuit.

Selon quelques récits du temps, répétés par Tacite, cette mort eût été violente, et prévint le désespoir de Pison, qui, dépositaire des ordres secrets de l'empereur contre Germanicus, était résolu de les produire au sénat. L'imagination, qui aime le dramatique dans l'histoire, se figure Tibère présidant au jugement de son complice, redoutant un aveu, dernière défense de l'accusé, le retardant quelques jours par de fausses promesses, et s'assurant à la fin le silence par un meurtre secret. Cependant les dernières paroles écrites par Pison, et apportées dans le sénat, démentent cette conjecture.

Pison se plaint de succomber à la conspiration de ses ennemis. Il n'accuse ni l'indifférence, ni les ordres du prince; il lui rappelle seulement une ancienne amitié qu'il invoque pour ses enfans. Mais on sait que l'horrible loi des confiscations pouvait faire redouter à un Romain quelque chose après la mort. D'autres victimes de la tyrannie des Césars semblaient la bénir dans leur testament ou dans leurs derniers adieux, afin de sauver par cette flatterie de mourant le patrimoine de leur famille.

Il reste donc vraisemblable que Pison avait été l'agent de Tibère dans mille persécutions contre Germanicus. Plancine, son épouse, plus particulièrement soupçonnée de l'empoisonnement de Germanicus, fut sauvée à la demande du prince. Du reste, après la mort de Pison, Tibère eut égard à ses dernières prières; il fit réduire les amendes, et conserva la plus grande partie de ses biens à ses enfans. Mais en même temps il récompensa les accusateurs par des places et des honneurs.

Soit que Tibère se sentît délivré par la mort de Germanicus, soit que son orgueil fût ulcéré par les regrets qui la suivirent, il est certain que son gouvernement, jusque-là mêlé de quelque bien, devint depuis cette époque chaque jour plus tyrannique et plus cruel. Il avait déjà pour principal ministre Séjan, qui, par une circonstance remarquable, s'attira tant de haine, sans diminuer celle que l'on portait au prince. Il admettait en même temps

Drusus dans le gouvernement, l'associait au consultat, et ne paraissait pas jaloux de son pouvoir.

Cette même année, il quitta Rome, pour habiter la Campanie. La paix de l'empire était faiblement troublée par quelques guerres dans l'Afrique ou dans la Thrace, et quelques révoltes dans les Gaules. Tibère, du fond de sa retraite, donnait des ordres; et il annonçait au sénat ces troubles passagers lorsqu'ils étaient apaisés par le courage des généraux romains. Les principaux événemens de ce règne sont donc l'avilissement du sénat, ses iniques sentences et ses lâches délations, qui frappèrent tant de victimes, depuis les ennemis de Tibère jusqu'à ses favoris. On conçoit avec peine quelques-unes de ces barbaries légales, dont le sénat se montrait l'exécuteur docile avec un zèle tantôt blâmé, tantôt loué par Tibère. Drusus étant tombé malade, un chevalier romain, Lutorius Priscus, avait préparé des vers sur la mort du jeune prince. Drusus guérit; mais le poète, ayant lu son ouvrage dans quelques cercles de femmes, fut dénoncé pour crime de lèse-majesté. Le sénat le jugea digne de mort; et il fut exécuté dans sa prison.

Tibère, en trouvant la peine rigoureuse, approuva cependant le zèle des sénateurs à venger les injures du prince; mais, comme si l'on eût fait tort à sa clémence, il ordonna qu'à l'avenir les arrêts de mort ne seraient exécutés qu'après un délai de dix jours. La bassesse du sénat n'en fut pas moins ardente à

multiplier les victimes, sur un soupçon, sur un prétexte. Le progrès de la servitude était continu. Un général vainqueur n'osait pas, sans l'ordre du prince, accorder la couronne civique à un soldat. Tous les gouverneurs de provinces tremblaient devant les accusations, que l'on rendait mortelles, en y joignant le crime de lèse-majesté. Les premiers citoyens de Rome, possesseurs de ces immenses richesses, de ces palais, de ces vastes domaines, de ces armées d'esclaves, qu'ils tenaient de leurs aïeux, vivaient dans tous les excès du luxe. Ils en étaient moins suspects au prince. On avait proposé dans le sénat de nouvelles lois somptuaires. Tibère les désapprouva par une lettre; et l'on se réduisit à prescrire quelques réformes dans les plus obscures tavernes. L'empereur conservait au sénat un simulacre de pouvoir, dans des sujets semblables. Il lui laissait discuter longuement les titres, sur lesquels se fondait le droit d'asile réclamé pour les temples de quelques villes d'Ionie.

Après deux ans de séjour dans la Campanie, Tibère fut rappelé à Rome par une maladie d'Augusta, sa mère. Le sénat prodigua les offrandes, les prières publiques et les sacrifices. Tibère, sans affection pour sa mère, respectait en elle cependant la veuve d'Auguste, et redoutait la vieillesse encore ambitieuse de cette femme, à laquelle il devait l'empire. Jaloux de le perpétuer dans sa maison, il demanda le tribunat pour son fils, comme lui-même

l'avait reçu d'Auguste. Le sénat répondit en votant des arcs de triomphe, et des actions de grâces aux dieux. Tibère parut quelques momens tempérer la rigueur du pouvoir. Sur les rôles des accusations inscrites devant le sénat, il raya le nom d'un citoyen prévenu d'avoir fait fondre une image du prince, pour la transformer en une vaisselle d'usage. Mais le sénat trouvait alors en soi quelques forces de résistance : c'était une des bassesses ingénieuses du temps. Un sénateur, jurisconsulte célèbre, Asinius Capito, accusa Tibère d'abus de pouvoir, pour avoir ainsi soustrait à la justice du sénat un homme coupable de lèse-majesté.

Dans ce despotisme si grand et si peu contesté, Tibère se laissait lui-même dominer par Séjan ; et cette faiblesse était portée si loin, que le grave Tacite n'y trouve d'autre explication que le caprice du sort, et la colère des dieux contre Rome. Commandant des cohortes prétoriennes, ministre principal de l'empereur, qui le nommait en public le compagnon de ses travaux, Séjan voulut arriver à l'empire. Drusus, fils de l'empereur, élevait une barrière à son ambition. Séjan séduisit la femme de ce jeune prince, et le fit périr par le poison.

Pendant la courte maladie de Drusus, et dans les premiers jours qui suivirent sa mort, Tibère ne cessa point de paraître au sénat. Il réprima les larmes réelles ou feintes des sénateurs ; et il fit présenter

au sénat les deux fils aînés de Germanicus, comme les héritiers désignés de l'empire. Rien n'était plus conforme aux vœux des Romains ; et quand Tibère, selon l'usage, prononça, sur la place publique, l'éloge funèbre de son fils Drusus, une joie secrète se cachait sous le deuil apparent du peuple. On peut croire que le vieux prince pénétra sans peine cette hypocrisie de la douleur publique, et qu'il ne tarda pas à reprendre ses défiances et ses haines contre la maison de Germanicus.

Il regrettait peu son fils ; il trouvait mauvais qu'on lui rappelât un souvenir qu'il avait si vite oublié. Les envoyés d'Ilion venant un peu tard le haranguer sur cette perte, il leur répondit qu'il *leur faisait aussi son compliment de condoléance sur la mort d'Hector, leur illustre concitoyen.* Mais Agrippine l'offensait par son orgueil et par sa vertu ; et le sénat lui-même, par son imprévoyante flatterie, se hâtait trop d'honorer les fils de Germanicus, que lui avait recommandés Tibère.

Séjan, dont le premier crime était inutile, si de nouveaux héritiers remplaçaient Drusus, dénonçait à Tibère l'élévation et les espérances des jeunes princes. Dès-lors les anciens amis de Germanicus furent la proie désignée aux délateurs. Ces hommes, protégés par Tibère, devinrent le fléau de l'empire. Déchaînés, par des ordres secrets, contre tous ceux qui pouvaient déplaire, ils semblaient, dans leur servile impudence, imiter l'énergie et réclamer le

droit de ces libres accusations, usitées dans la république. Ainsi Rome, et ce fut la science d'Auguste perfectionnée par Tibère, s'enfonçait dans l'esclavage par l'abus des mêmes choses qui jadis l'avaient rendue libre. Le tribunat était devenu l'inviolabilité de la tyrannie, les accusations publiques l'instrument des soupçons et de la servitude commune, le sénat, le greffe de toutes les vengeances de l'empereur ou de ses favoris.

Ainsi périrent plusieurs amis illustres de Germanicus; ainsi l'on vit un père dénoncé par son fils; ainsi Crémutius Cordus, historien illustre, accusé d'avoir loué, dans ses livres, les grands hommes de la république, fut forcé de se donner la mort. Tibère, dissimulé sur tout le reste, protégeait ouvertement les délateurs. Il ne voulait pas permettre qu'on leur ôtât leur salaire, dans le cas où l'accusé se tuait avant le jugement, pour prévenir la confiscation de ses biens; et il les fit payer alors de l'argent du trésor.

Séjan, qui dirigeait, par ses cliens, toutes les accusations de lèse-majesté, mit sa faveur à l'épreuve, en demandant à Tibère la permission d'épouser la veuve de Drusus. L'empereur refusa; et, ce qui doit surprendre, le crédit de Séjan n'en fut point affaibli. Tibère vieillissait; et sans doute il lui paraissait pénible de changer sa confiance et l'ordre qu'il avait établi pour les affaires de l'empire. Le ministre profita de cette disposition. Rome fatiguait

Tibère. Il ne pouvait supporter aucune ombre de liberté; et son esprit amer et juste était dégoûté de la servitude.

Il refusait les temples qu'on voulait lui dédier. Il se plaignait, en sortant du sénat, de la bassesse des sénateurs. D'autres fois il était choqué des vérités qu'il entendait, par le zèle des accusateurs à reproduire tous les discours offensans, qu'ils imputaient à leurs victimes. D'ailleurs à Rome, il était lassé des prières et du crédit de sa mère. Il était importuné par la hauteur et les plaintes d'Agrippine; et pour la frapper, ainsi que ses enfans, il aimait mieux s'éloigner.

Ce fut ainsi qu'il quitta Rome, pour se rendre d'abord dans la Campanie, sous prétexte de dédier le temple de Jupiter à Capoue, et celui d'Auguste à Nole. Au commencement de ce voyage, le pouvoir de Séjan sur son maître s'accrut encore par un incident fortuit. Tibère dînait dans une grotte sauvage, dont une partie s'écroula pendant le repas. Tout le monde fuit. Séjan, couvrant Tibère de son corps, soutint l'effort de la chute, et fut trouvé dans cette situation par les soldats qui vinrent au secours. Plus assuré que jamais de la fidélité de son favori, Tibère ne s'en fia qu'à lui du soin de l'empire. En partant pour la Campanie, il avait défendu par un édit qu'on vînt troubler son repos; mais il voulut un asile plus solitaire, et il passa dans l'île de Caprée, où il fit construire douze maisons de

plaisance, dans lesquelles il cachait son ennui, ses vices et ses plaisirs infâmes.

Il fut un moment rappelé par deux grands désastres publics, la chute de l'amphithéâtre de Fidènes, où périrent plus de vingt mille Romains, et l'incendie d'un quartier de Rome. Mais après avoir donné quelques ordres et quelques secours, il rentra dans son île, comme si Caprée fût devenue la capitale du monde romain. Il avait près de lui quelques sénateurs, l'astrologue Thrasylle, qu'il avait éprouvé pendant son séjour à Rhodes, et quelques lettrés ou beaux esprits grecs. Il protégeait particulièrement cette classe de sophistes dont il aimait la langue et l'érudition frivole. On a conservé même une lettre de recommandation qu'il donnait à l'un de ses courtisans grecs qui retournait à Mytilène, dans sa patrie. Les termes de cette espèce de firman sont assez curieux. « Si quelqu'un ose faire tort à » Potamon, fils de Lesbonax, qu'il ait à voir auparavant s'il est en état de me faire la guerre. »

Il n'en fut pas moins quelquefois très-cruel pour ces pauvres sophistes, qu'il accablait habituellement de questions pédantesques et capricieuses sur la mythologie. L'un d'eux s'informant près des esclaves du prince quels livres il lisait le soir, afin de juger par-là des questions du lendemain, Tibère offensé l'exila d'abord, et bientôt après le fit mourir. Il s'était toujours occupé de minuties grammaticales, s'excusant au sénat d'avoir employé le mot de *monopolium*, et

proscrivant d'autres termes tirés du grec, pour ne faire usage que de termes bien latins; mais dans son oisive retraite, ce pédantisme augmenta. Tibère parut négliger même les affaires. Il laissa pendant plusieurs années des places vacantes, des provinces sans gouverneur. Mais c'était plutôt par défiance que par inertie; car en même temps il écrivait assidûment au sénat, accueillait toutes les délations, et désignait toutes les victimes.

Du fond de ce repaire de débauche, la tyrannie pesait sur Rome; et de Rome, sur l'univers. Le sénat continuait ses bassesses, comme sous les yeux du prince. Tout ce qui restait d'amis fidèles à la mémoire de Germanicus était poursuivi par les délateurs; sa veuve et ses fils étaient entourés d'espions et de gardes. Cependant le sénat dressait des autels à la clémence et à l'amitié, et les entourait des images de Tibère et de Séjan. En même temps, il suppliait le prince et son favori de revenir à Rome; et ce vœu pouvait être sincère, car il y avait quelque chose de plus terrible dans cette puissance qu'on ne voyait pas, et qui de loin ordonnait de mourir.

Mais Tibère ne voulut pas quitter son asile, même pour assister aux derniers momens de sa mère. Cette mort parut enlever une dernière protection aux Romains. Peu de temps après, Tibère accusa, dans une lettre au sénat, Agrippine et son fils. Cependant telle était la puissance du nom de Germanicus, que la bassesse des sénateurs hésita. Le peuple en

foule, portant les images d'Agrippine et de son fils, entourait l'assemblée. On accusait Séjan; on suppliait Tibère. Les séances du sénat étaient secrètes; mais on répandit dans le public, sous le nom de quelques sénateurs, des discours que l'on supposait prononcés contre Séjan.

Du fond de son île, Tibère réprimanda le peuple par un édit, et se plaignit des sénateurs; mais la perte de la famille de Germanicus parut quelque temps ajournée. C'est vers cette époque, dans la dix-huitième année de l'empire de Tibère, que se place le plus grand événement des annales humaines, le martyre du divin législateur. Quelques écrivains ecclésiastiques ont même avancé que Tibère fut attentif aux miracles qui s'accomplissaient dans la Judée. « Tibère, écrivait Tertullien dans le second » siècle, fit rapport au sénat des choses qu'il avait » apprises de Palestine sur la vérité de ce dieu nou- » veau, et il l'appuya de son suffrage. Le sénat, » n'ayant pas vérifié le fait par lui-même, refusa. » Tibère persista dans son opinion, en menaçant » du supplice les accusateurs des Chrétiens. »

A l'appui de cette anecdote, on cite une lettre de Pilate à Tibère, conservée par Hégésippe, et désignée par Eusèbe et Augustin. Mais * cette lettre fort courte, dans laquelle Pilate cite l'autorité des écritures et raconte les miracles et la divine mission de Jésus-Christ, ne peut raisonnablement être

* *Baronii Annales ecclesiastici*, t. 1, p. 400.

admise comme le rapport du gouverneur romain à l'empereur. C'est la fiction naïve d'un chrétien qui n'a pas su même contenir sa foi, et modérer ses paroles, pour donner plus de vraisemblance au témoignage qu'il mettait sous le nom d'un étranger payen ou sceptique.

Ne croyons donc pas que le christianisme naissant ait été recommandé par Tibère; ne plaçons pas sous de tels auspices une religion pure et sublime.

Au rapport de Suétone, Tibère souffrit quelquefois que des décisions contraires à son avis fussent prises par le sénat; mais c'était en choses indifférentes; et peut-on supposer une résistance du sénat, lorsque Tibère menaçait? Est-il vraisemblable d'ailleurs que Tibère, ennemi de toute nouveauté, et sévère inquisiteur des cultes étrangers, eût favorisé, contre tous les préjugés romains, une croyance venue de la Judée et du peuple le plus méprisé de Rome? Nous voyons, au contraire, dans Suétone, que Tibère réprima les cérémonies étrangères, les rites égyptiens et juifs, qu'il força les sectateurs de ces croyances à brûler les vêtemens et tous les objets qui servaient à leur culte. Tacite nous dit également que l'on s'occupa, sous Tibère, d'expulser les superstitions égyptiennes et judaïques, qu'il fut fait un sénatus-consulte pour déporter en Sardaigne quatre mille hommes de familles affranchies, livrés à cette superstition, et que les autres furent condamnés à sortir de l'Italie, s'ils

ne renonçaient pas, avant un terme fixé, à leurs rites profanes. Ces paroles, rapprochées d'une autre expression de Tacite, feraient plutôt supposer que, si le christianisme, à cette époque, était déjà parvenu jusqu'au centre de l'empire, il se cachait et fut frappé parmi la foule de ces malheureux fils d'esclaves que Tibère envoyait mourir en Sardaigne. En effet, ce n'est pas la religion juive en elle-même, mais les sectes dissidentes, les sociétés secrètes et nouvelles que cet empereur paraît avoir persécutées. Fidèle d'ailleurs à l'ancienne politique du sénat, il respecta les religions nationales dans les pays sujets ou dépendans de Rome; et le culte judaïque sur son propre territoire ne fut pas excepté de cette tolérance. Jérusalem, sous le joug des Romains, restait encore la ville sainte, que ne devait profaner aucune image des dieux étrangers. Pilate, haï des Juifs pour son avarice et sa dureté, ordonna, pour les humilier, de placer à l'entrée de l'ancien palais d'Hérode douze boucliers dédiés à l'empereur. La profanation était légère; car ces boucliers ne portaient aucune effigie des dieux, et n'étaient entourés d'aucun symbole d'idolâtrie. Toutefois les principaux d'entre les Juifs réclamèrent avec chaleur contre cette nouveauté sacrilége : « * L'empereur, disaient-ils, n'a » pas besoin d'être honoré par le mépris des lois; » Tibère ne veut pas que l'on profane nos rites; » montrez son édit, sa lettre, ses ordres, ou per-

* *Philonis operi legatio ad Caium*, t. 1.

» mettez-nous d'invoquer l'empereur lui-même par » une députation. »

Alors, malgré le mécontentement de Pilate, ils adressèrent une supplique à l'empereur, pour se plaindre de l'insulte faite à leur religion. Tibère, irrité, écrivit une lettre de reproche à Pilate, en lui donnant l'ordre de retirer sur-le-champ les boucliers. Ils furent en effet transportés à Césarée, ville toute romaine, et placés dans un temple dédié à Auguste. On ne peut douter de ce fait, allégué dans le palais même des Césars, peu de temps après la mort de Tibère, par les députés juifs qui venaient supplier l'insensé Caligula de ne pas les forcer à recevoir sa statue dans leurs temples.

Parmi les crimes qui souillèrent les dernières années de Tibère, il n'en est pas de plus lâche et de plus hideux que la lente agonie infligée à deux des enfans de Germanicus. Le sénat fut encore le premier instrument de cette barbarie. Il déclara d'abord Agrippine et Néron coupables, sans désigner leur crime.

Agrippine fut reléguée dans une maison de campagne près d'Herculanum, sous la garde d'un centurion féroce qui la frappait, et lui arracha même un œil par ces horribles outrages : ensuite Tibère la fit conduire dans l'île de Pandataire, comme pour avilir cette vertueuse princesse par le même exil que Julie.

Le jeune Néron, relégué dans l'île de Ponce, y

périt de faim, ou se donna la mort pour échapper aux tortures étalées devant lui. Velléius enveloppe ces horreurs de vagues expressions. « De quelle » douleur, dit-il, ces trois dernières années n'ont- » elles pas déchiré l'âme de l'empereur! Quel tour- » ment secret a dévoré son cœur par le chagrin, » par l'indignation, par la honte que lui ont causée » sa bru et son petit-fils! » On voit que le lâche ne sait comment accuser de si nobles victimes.

Drusus, le second fils de Germanicus, restait près de Tibère, et avait, dit-on, applaudi par ambition à la perte de son frère; mais il fut bientôt suspect, dénoncé devant le sénat et renfermé dans la prison du Capitole. Il paraît qu'alors Séjan, à son tour, fut l'objet des soupçons de Tibère. A travers les lacunes de l'histoire, il est difficile de juger s'il forma réellement une conspiration; dans ce cas, elle eût été bien lente, mais son immense pouvoir suffisait pour le rendre coupable, dès que Tibère commencerait à se défier de lui. Le vieux prince prépara de longue main la chute de son favori. Il le nomma consul avec lui. Le sénat ne vit rien de mieux que de proroger ce consulat pour cinq ans. Mais Tibère écrivit à son cher collègue, qu'un décret semblable était contraire aux anciennes lois, et qu'il fallait se démettre du consulat. Séjan obéit; et le sénat le consola par des honneurs presque divins. Tibère se plaignit pour lui-même de ce culte profane que l'on prodiguait à des hommes. Il es-

sayait, pour ainsi dire, d'ébranler le crédit de Séjan, puis il le raffermissait par des éloges publics: tantôt il annonçait dans ses lettres au sénat qu'il était accablé de vieillesse et près de mourir; tantôt qu'il allait se rendre à Rome. Il demandait au sénat la dignité d'augure et de pontife pour le jeune Caïus, dernier fils de Germanicus, et en même temps il faisait accorder le même honneur à Séjan et à son fils.

Dans cette sourde guerre qu'il faisait à son favori, Tibère s'appuyait sur un nouveau confident, Macron, officier du prétoire, aussi pervers que Séjan, et plus fidèle. Quelles furent les tentatives de Séjan? quelles forces avait-il réunies? quel coup devait-il porter? L'histoire mutilée nous apprend peu de choses à cet égard. Ses projets ou ses mécontentemens furent dénoncés par un des plus vils agens de son ancien pouvoir, Satrius, celui qui avait demandé au sénat le sang de Cremutius Cordus. Cet homme instruisit de tout Antonia, mère de Germanicus, et belle-sœur de Tibère. Antonia fit avertir l'empereur par l'affranchi Pallas.

Le vieux tyran, réfugié derrière les rochers de son île, prépara tout pour la perte de Séjan. Macron se rend à Rome avec une lettre du prince au sénat, et des ordres secrets pour l'un des consuls et pour le préfet des cohortes urbaines. Il convient avec eux du rôle qu'ils vont jouer. Le sénat est convoqué dans le temple d'Apollon, pour entendre la dé-

pêche de l'empereur, qui doit annoncer, dit-on, la nomination de Séjan au tribunat, c'est-à-dire un partage de l'inviolabilité impériale, et presque une désignation à l'empire. Séjan arrive plein de confiance au sénat. Macron lui répète que l'empereur a voulu le surprendre par cette faveur, et ne lui a pas écrit à lui-même, afin que son élévation lui fût annoncée dans le sénat, et de la bouche des consuls. Puis il se retire, et emmène avec lui les cohortes prétoriennes, sous prétexte de leur distribuer dans leur camp, hors des murs de Rome, une gratification de l'empereur. Le poste qu'elles viennent de quitter près le sénat est aussitôt rempli par les cohortes urbaines, et Lacon leur général.

La séance est ouverte; et chaque sénateur, en passant auprès de Séjan, se hâte de le féliciter, sur les nouveaux honneurs qu'il va recevoir, et de faire remarquer sa joie d'une chose si juste. Le consul déroule la lettre de l'empereur, et en commence la lecture. Tibère s'étendait en longs détails, en vagues digressions qui n'arrivaient pas au sujet attendu par tout le monde : enfin, le nom de Séjan se présente, avec un blâme, léger il est vrai. L'empereur passait à autre chose; puis il revenait à Séjan, pour le blâmer encore; puis bientôt, il lui donnait quelques louanges, et s'écartait encore de ce sujet, pour le reprendre, et le laisser avec une alternative de blâme ou d'approbation, jusqu'au moment où, sur la fin de cette longue lettre, les expressions devien-

nent plus amères, les reproches continus. A l'étonnement succède un sentiment nouveau. Les bancs les plus rapprochés de Séjan sont bientôt déserts. Le consul, qui poursuivait sa lecture, arrive enfin aux paroles décisives, à l'ordre d'arrêter Séjan comme un conspirateur ; et, se hâtant d'obéir : lève-toi, Séjan, dit-il. Frappé de ce coup inattendu, Séjan demeurait immobile, paraissant ne pas entendre l'ordre réitéré du consul. Il se lève enfin au milieu des injures et des cris du sénat qui rampait tout à l'heure à ses pieds. Il est saisi par les licteurs, entraîné hors de la salle, et, sous la garde des cohortes urbaines, conduit dans la prison.

Tibère qui avait calculé à dessein la longueur de sa lettre, pour donner à Macron le temps d'éloigner les cohortes prétoriennes dévouées à Séjan, n'avait pas moins soigneusement médité toutes les parties de son plan : si Séjan résistait, si quelques cohortes se déclaraient pour lui, Macron avait l'ordre de tirer de prison le jeune Drusus, pour le présenter aux Romains. Tibère avait fait approcher de son île la flotte de Misène, afin d'y monter au moindre péril, et de se réfugier en Orient. Il avait fait disposer sur la route de nombreux signaux pour être averti de l'événement ; et lui-même se tenait en observation sur la tour la plus élevée de son île.

Tant de précautions ne furent pas nécessaires. La joie du peuple, à la disgrâce de Séjan, éclate en mille transports. On brise, on renverse ses statues :

l'idole est détruite. Le sénat, réuni de nouveau dans le temple de la Concorde, condamne Séjan à l'unanimité ; et le même jour il meurt étranglé dans sa prison.

Cette justice du tyran contre un de ses ministres ne fut que le commencement de cruautés nouvelles ; et Séjan fut fatal, après sa mort, comme pendant sa vie. Les enfans de Séjan furent d'abord condamnés ; on n'épargna pas même sa fille à peine sortie de l'enfance ; et, comme la loi défendait le supplice d'une vierge, elle fut violée par le bourreau avant d'être mise à mort. Cette infamie, renouvelée pour d'autres victimes, était commandée par Tibère.

La femme de Séjan, séparée de lui par un divorce, n'ayant pas survécu au supplice de ses enfans, révéla, dit-on, avant de mourir, un ancien crime de son mari, l'empoisonnement de Drusus. Tibère se vit à l'aise pour punir, et faire couler le sang. On n'entendit plus parler que de la trahison et des complices de Séjan ; et, sous ce prétexte, une foule de victimes furent frappées. La bassesse devint crime d'État : on était coupable d'avoir connu, d'avoir salué le favori. Tibère se chargea lui-même d'une partie des poursuites, et fit torturer les prévenus sous ses yeux. Le sénat, complice tout entier d'un long dévoûment à Séjan, se justifiait en se décimant par des délations et des supplices.

Tibère, comme pour surveiller le zèle des bourreaux, sortit alors de Caprée, s'avança jusqu'à Sor-

rente, et visita même ses jardins aux portes de la ville : mais il n'entra pas dans Rome, et bientôt se retira, comme un banni, dans les rochers de son île.

On a dit plus d'une fois, pour expliquer la longue patience des Romains, que la tyrannie des Césars pesait sur le sénat, que leurs cruautés, quelque grandes qu'on les suppose, tombaient sur un petit nombre d'hommes rapprochés du pouvoir par leur ambition et leurs intrigues; que le reste des citoyens reposait en pleine sécurité, et qu'ainsi ces règnes odieux dans l'histoire ont pu n'être pas malheureux pour les peuples. Cette explication est mal fondée, même pour Tibère, le plus habile, et partant le plus modéré de ces despotes qui opprimèrent les Romains avec une férocité semblable à la démence. Sa tyrannie s'étendait dans toute l'Italie et dans les provinces : de riches citoyens de la Gaule, de l'Espagne et de la Grèce étaient injustement condamnés, l'un parce qu'il avait des mines d'or que le prince confisquait à son profit, un autre, parce qu'il était suspect, un autre parce qu'il déplaisait.

Non-seulement les défiances, mais les infâmes passions de Tibère cherchaient des victimes dans tous les rangs, et pénétraient dans les familles. La beauté, la jeunesse étaient enlevées par des satellites, pour être souillées par un monstre impur. La résistance, ou les plaintes des parens étaient châtiées; et, suivant l'expression de Tacite, *on exerçait*

sur les Romains, comme sur des captifs, le rapt, la violence et tous les caprices du plus fort.

Du milieu de ces infamies inexprimables pour une plume moderne, Tibère ne relâchait pas son inquisition politique; il se repaissait de cruautés, comme de débauches. Un monument authentique semblerait faire croire qu'une sorte de délire, un marasme de dégoût et d'horreur pour soi-même, se mêlait par intervalle à ses crimes et à ses vices. Une de ses lettres au sénat commençait par ces mots : « Que » vous écrirai-je, pères conscripts? ou comment vous » écrirai-je? ou que ne vous écrirai-je pas en ce » temps? que les dieux et les déesses me tuent plus » cruellement que je ne me sens chaque jour dé- » périr, si je le sais ! »

Mais il reprenait bientôt son activité malfaisante, attentif à recevoir les délations, dirigeant le sénat par ses lettres ironiques et impérieuses, suivant de loin toutes les délibérations de l'assemblée, blâmant l'un, excitant l'autre, s'occupant d'un détail relatif aux livres sibyllins, et d'une sédition pour la cherté des blés, s'offensant d'une proposition qui pouvait flatter les gardes prétoriennes, se moquant d'une flatterie qu'on lui adressait, confisquant les biens des condamnés, et créant une espèce de caisse publique, pour prêter de l'argent aux citoyens obérés.

Au milieu de ces soins, il poursuivait les complices de Séjan : les prisons en étaient remplies; et Tibère, quelle que fût la docilité du sénat, lassé de

tant de procès, les fit tous égorger. « Ce fut, dit » Tacite *, une immense boucherie de tout sexe, de » tout âge, gens illustres ou inconnus : ils gisaient » çà et là, par cadavres isolés, ou par monceaux. Il » n'était point permis aux parens ou amis d'en appro- » cher, de leur donner des larmes, ou même de » les regarder long-temps. Des gardes apostés à l'en- » tour, attentifs à la douleur de chacun, veillaient » sur ces corps putréfiés, jusqu'à ce qu'ils fussent » traînés dans le Tibre, où tantôt flottant sur l'onde, » tantôt rejetés au rivage, personne n'osait ni les » réduire en cendres, ni même les toucher. Toute » communauté de sentimens humains était inter- » rompue par la terreur ; et, plus la cruauté s'achar- » nait, plus la compassion était interdite. »

En poursuivant avec cette fureur le souvenir de Séjan, Tibère n'en fut pas moins cruel pour les anciennes victimes de son favori. Le jeune Drusus, prisonnier dès long-temps, exposé à mille outrages, mourut de faim, en dévorant la bourre de son matelas. Tibère publia lui-même ces affreux détails. Il fit lire dans le sénat le registre tenu par les gardes et les espions de Drusus. « Rien, dit Tacite, » ne sembla plus atroce. Que l'aïeul de Drusus ait pu » entendre, ait pu lire de pareils faits, qu'il les publiât » lui-même ; on le concevait à peine ; mais les lettres » du centurion Actius et de l'affranchi Didyme, in- » diquaient par leurs noms quels esclaves, lorsque

* *Tacit. Annalium*, libr. II, c.

» Drusus sortait de sa chambre, l'avaient frappé, l'a-
» vaient fait reculer d'épouvante. Le centurion citait
» de plus avec orgueil ses propres paroles pleines
» d'outrages, et les expressions du mourant, qui
» d'abord, sous une apparence de délire, avait laissé
» échapper quelques paroles funestes contre Tibère,
» et bientôt désespérant de la vie, avait prononcé
» des malédictions longues et méditées, souhaitant
» que celui qui, par le meurtre de sa bru, de son ne-
» veu, de son petit-fils, avait couvert de sang sa mai-
» son toute entière, satisfît par son propre supplice
» à la vengeance de ses aïeux et de ses descendans.
» Les sénateurs troublaient, en murmurant, cette
» lecture, comme par indignation de tels blas-
» phêmes; mais au fond des âmes pénétraient la
» crainte et l'étonnement que cet homme autrefois
» rusé, et qui couvrait ses crimes de ténèbres, en
» fût venu à cet excès d'impudence, d'abattre, pour
» ainsi dire, les murailles, et de montrer son petit-
» fils, sous le fouet d'un centurion, sous les coups
» des esclaves, implorant en vain les plus vils ali-
» mens, pour soutien d'une vie mourante. »

La mort d'Agrippine suivit celle de Drusus : cette illustre Romaine périt de faim dans sa prison. Tibère, selon le génie des plus vils tyrans, outragea par des calomnies la mémoire de sa victime. Il accusa d'impudicité cette femme renommée pour ses vertus, et supposa qu'elle s'était donné la mort par douleur de la perte de Gallus, consulaire récemment con-

damné. Il ajouta, comme une chose heureuse et mémorable, qu'elle avait péri à pareil jour que Séjan, deux années après lui; et il se vanta qu'elle n'avait été ni étranglée, ni exposée aux gémonies. Le sénat lui en rendit grâce, et décréta que tous les ans, le quinze des calendes de novembre, jour de cette double mort, un don serait consacré à Jupiter. Tandis que Rome et le sénat étaient plongés dans cet avilissement de servitude, un souverain étranger, Artaban, roi des Parthes, écrivit à Tibère pour lui reprocher ses infamies, ses meurtres, ses parricides, sa vieillesse inutile et souillée.

Tibère n'avait nulle envie d'entreprendre une guerre lointaine contre les Parthes; mais il fomenta des troubles dans leur empire. Il attira jusqu'à Rome des chefs barbares, qu'il excita contre Artaban; il lui donna pour compétiteur Phraate, du sang des Arsacides, et depuis long-temps otage des Romains. Phraate étant mort, il suscita l'ambition d'un autre chef qui, fort d'un grand parti dans la nation, et secondé par les légions de Vitellius, gouverneur de la Syrie, parvint à chasser Artaban du trône, et le repoussa jusqu'aux déserts de l'Hyrcanie. Ainsi la vengeance de Tibère atteignait partout; et du fond de son île, il destituait les rois barbares qui osaient lui dire la vérité, dans le silence de Rome. A Rome on acquérait le même droit en se donnant la mort.

Un consulaire, Fulcinius Trio, se tua, laissant un testament rempli de sarcasmes et d'insultes contre

Tibère ; celui-ci le fit lire dans le sénat, comme pour étaler sa propre infamie. Les supplices ou les suicides des accusés se multiplièrent, à mesure que le prince vieillissait. Ce qui peut étonner, c'est que le désespoir de tant d'hommes qui se donnaient la mort n'ait armé le bras d'aucun d'eux contre la vie de Tibère. Il avait cependant quitté son île inaccessible, et il venait jusqu'aux portes de Rome exciter les cruautés serviles du sénat.

La dernière année de sa vie fut marquée par un désastre public, et par les efforts qu'il fit pour le réparer. Le feu ayant détruit un quartier de Rome, il secourut les citoyens par un don de cent mille sesterces. Le sénat lui vota de nouveaux honneurs ; mais déjà, comme pour expier le bien qu'il avait fait, Tibère demandait de nouveaux supplices. On peut s'étonner qu'au milieu de tant de barbaries, ses soupçons aient épargné Caïus, un fils de Germanicus, élevé près de lui, et menaçant de lui succéder. Une puissance plus forte que la volonté du vieillard protégea Caïus : c'était Macron, qui espérait perpétuer son pouvoir sous le jeune César, auquel il avait livré sa femme Ennia.

Caïus d'ailleurs, par sa bassesse, par sa profonde indifférence sur le sort cruel des siens, désarmait Tibère ; et lorsqu'ensuite les soupçons du prince se ranimèrent, il était tard pour frapper. Tibère avait un autre héritier plus près de lui, Gemellus, fils de Drusus, et à peine sorti de l'enfance. Un jour

qu'il le tenait dans ses bras, il surprit un regard féroce que lui lançait Caïus : « Tu le tueras, dit-il » à Caïus, et un autre te tuera. » Malgré cette prévoyance, rassuré par l'astrologue Thrasylle, qui lui promettait à lui-même plusieurs années de vie, Tibère ajourna la mort de Caïus. Peut-être craignit-il ensuite de n'être pas obéi : du moins, dans ses derniers jours, il reprochait à Macron, par une allusion assez intelligible, d'*abandonner le soleil couchant, et de se tourner vers le levant.*

Sa langueur augmentait; il s'efforçait en vain de la cacher par la fermeté d'âme, et même par la débauche. Méprisant l'art trompeur des médecins, s'il fut cruel et soupçonneux, comme Louis XI, il n'eut pas ce pusillanime amour de la vie qui faisait ramper Louis XI devant son médecin. Il avait coutume de se moquer des hommes qui, passé l'âge de trente ans, avaient besoin des conseils d'un autre pour connaître les choses utiles ou contraires à leur tempérament. Un médecin grec nommé Chariclès, admis près de lui, ne découvrit, dit-on, que par adresse le danger prochain de Tibère. Au moment où il prenait congé du prince, qui séjournait alors près de Misène dans une maison de campagne qu'avait possédée Lucullus, en serrant sa main pour la baiser, il lui tâta le pouls. Tibère le devina, et peut-être pour mieux cacher le dépit qu'il en avait, il retint Chariclès et prolongea le repas. Ensuite, selon sa coutume, il se tint debout dans la salle,

un licteur à ses côtés, recevant le salut de chaque convive qu'il appelait par son nom.

Averti cependant par sa faiblesse, et mécontent d'apprendre que le sénat avait renvoyé quelques accusés, même sans les entendre, il voulait retourner dans son île, afin d'être cruel en sûreté; il fut retenu, par le mauvais temps et par la violence du mal, dans la maison de Lucullus.

Macron, sur les avis de Chariclès, attendait l'événement, et avait tout préparé pour faire régner Caïus. Le vieux tyran tomba dans une défaillance que l'on prit pour la mort; déjà Caïus sortait avec un grand appareil pour se montrer au peuple; tout à coup Tibère se ranime, appelle ses esclaves, et demande quelque nourriture. La terreur saisit toute sa cour: Caïus précipité de son espérance reste immobile, n'envisageant plus que sa dernière heure.

Macron, sans se troubler, fait étouffer le vieil empereur sous des amas de couvertures, et ordonne que tout le monde se retire. Selon d'autres récits, la mort de Tibère fut naturelle; et, au moment, où après avoir inutilement appelé ses esclaves, il faisait effort pour se lever, il expira le 16 mars de l'an 37 de notre ère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

A Rome, cette nouvelle excita de tels transports de joie, que l'on courait en foule, les uns disant qu'il fallait le jeter dans le Tibre, les autres suppliant la terre et les dieux mânes de ne donner asile

à son ombre que parmi les impies, les autres demandant le croc et les gémonies pour son cadavre. Toutefois on n'osa pas suspendre l'exécution de quelques condamnés. Leurs gardes, pour ne rien faire contre l'ordre établi, les étranglèrent dans la prison; horrible exactitude des bourreaux, qui, dans notre révolution, s'est reproduite à la mort du plus vil des tyrans démagogues.

Le corps de Tibère fut apporté à Rome par des soldats, et brûlé publiquement. Son testament, écrit deux ans avant sa mort, se trouva en double copie, l'une de sa main, et l'autre de celle d'un affranchi. Il y avait fait apposer le sceau même de ses derniers esclaves. Il instituait ses petits-fils Caïus et Gemellus ses héritiers pour moitié, en les substituant l'un à l'autre. Il faisait aussi des legs aux vestales, à tous les soldats, à chaque citoyen, et aux magistrats de chaque quartier. Il laissa un trésor de plus de cinq cents millions qui furent promptement dissipés par l'insensé Caligula. Tibère avait régné vingt-trois ans.

Tacite résume ainsi son caractère et son règne : « Une vie et une réputation honorable, tant qu'il » fut homme privé, ou qu'il commanda sous Auguste; du secret et de la ruse pour contrefaire » des vertus, tant que Germanicus et Drusus vivaient » encore. Mêlé de bien et de mal jusqu'à la mort de » sa mère; détestable par sa cruauté, mais caché » dans ses débauches, tant qu'il aima Séjan, ou qu'il

» en eut peur; enfin il se précipita tout ensemble » dans les crimes et dans les infamies, depuis que, » libre de honte et de crainte, il n'agissait plus que » par son propre génie. » Tibère avait écrit, sur sa vie, des Mémoires fort abrégés, et pleins de la même hypocrisie que ses discours. Il y disait que la haine de Séjan pour les fils de Germanicus avait été la seule cause de la perte de ce favori. Domitien n'avait pas d'autre lecture que les Mémoires et les actes de Tibère.

DE LA CORRUPTION DES LETTRES ROMAINES SOUS L'EMPIRE.

DE LA CORRUPTION

DES

LETTRES ROMAINES

SOUS L'EMPIRE.

Un écrivain du siècle de Tibère a fait d'ingénieuses réflexions sur ce hasard uniforme qui réunit et concentre, dans un intervalle d'assez courte durée, presque tous les génies dont s'honore une nation. Comparant son époque à celle qui avait précédé, et qu'il fait remonter jusqu'à Térence, il se demande pourquoi l'heureuse abondance de ce premier temps est suivie d'une longue stérilité. Il essaye d'en indiquer les causes : « L'émulation *, dit-il, nourrit » les talens ; et tantôt la rivalité, tantôt l'admiration, » excite à imiter. Ce que l'on poursuit avec ardeur, » on le conduit bientôt à la perfection : c'est un point » où l'on peut difficilement s'arrêter ; et, par un » effet naturel ce qui n'avance plus rétrograde. »

* *Quis enim abunde mirari potest, quòd eminentissima cujusque professionis ingenia, in eamdem formam, et in idem arctati temporis congruerint spatium?* (Velleii Paterculi libr. 1).

« D'abord nous sommes enflammés d'ardeur pour » atteindre ceux que nous croyons les premiers; » mais quand nous ne pouvons plus nous promettre » de les dépasser, ou de les égaler, le zèle languit » avec l'espérance; et ce qu'il ne peut atteindre, » il cesse de le poursuivre. Laissant la place qui » semble prise par d'autres, et négligeant les sujets » où nous ne pouvons exceller, nous voulons en » découvrir où nous puissions faire effort. Il arrive » que cette fréquente mobilité est le plus grand » obstacle à la perfection d'un ouvrage. »

Ainsi c'était seulement de la forme du travail, et de l'ambition plus ou moins sage de l'écrivain, que Velléius faisait sortir les causes de la décadence des lettres. Il n'osait pas en indiquer une bien autrement funeste, qu'il nommait par son silence, et qu'il devait sentir en lui-même, quand il flattait Tibère.

Le maintien et le progrès du despotisme, l'abaissement des esprits par l'esclavage, telle est en effet la cause la plus active qui, chez tous les peuples civilisés, a toujours restreint l'essor du génie, ou précipité sa décadence. Tous les raisonnemens fondés sur la difficulté d'atteindre un premier modèle, sur le besoin et le danger de chercher la nouveauté, n'expliquent pas le problème que se proposait Velléius; car les applications de la pensée sont infinies: et, si elle est libre de porter partout ses regards, l'homme de génie découvrira toujours

la carrière où il doit s'élancer. Que l'on y regarde bien, jamais chez une nation qui a joui de la liberté, les lettres ne se sont abaissées qu'avec cette liberté même.

L'empire d'Auguste fut une grande époque de splendeur dans les arts, parce qu'il hérita d'une foule de génies nés sous la république, et qu'il leur donna plutôt le repos que la servitude. Comparé en effet aux récentes fureurs de la proscription et aux tyrannies de Marius et de Sylla, le gouvernement d'Auguste semblait un retour aux lois. Le nom du sénat était encore puissant; les formes de la république étaient conservées; il y avait des élections populaires; l'usurpation impériale se déguisait, et se désavouait elle-même. Auguste annonçait qu'il ne voulait l'empire que pour dix ans. Il répétait souvent cette promesse; il semblait s'y complaire. « Je » sais, écrivait-il au sénat, long-temps avant le terme » fixé pour son abdication, que ces choses * se- » raient plus belles à faire qu'à promettre; mais » mon impatience de voir ce temps si désiré pour » moi, me presse, lorsque la réalité tarde encore, » de chercher une sorte de plaisir dans la douceur » des paroles qui l'expriment. »

Cette élégante hypocrisie, et ces raffinemens dé-

* *Ista fieri speciosius quam promitti possunt. Me tamen cupido temporis optatissimi mihi provexit, at quoniam rerum lætitia moratur adhuc, præciperem aliquid voluptatis ex verborum dulcedine.* (Seneca de brevitate vitæ.)

licats sur le bonheur de perdre le pouvoir trompaient sans doute fort peu de monde dans le sénat ; et tous les ambitieux ne manquaient pas d'engager Auguste à prendre patience et à garder l'empire. Mais il n'en est pas moins vrai que ces prétextes, que cette timide dissimulation, et ces subterfuges du maître devaient entretenir quelque sentiment de liberté dans les âmes. Cette situation même d'un pouvoir nouveau, qui agit par ruse plutôt que par menace, qui croit avoir besoin de ménagemens et d'excuses, est favorable à l'activité des esprits.

Si d'ailleurs Auguste mentait dans ses promesses d'abdication, il avait dans toutes ses habitudes privées et dans sa vie familière et simple quelque chose qui le rapprochait des autres citoyens. Il gardait presque l'égalité républicaine ; il refusait ce titre de seigneur qui, cinquante ans plus tard, fut donné dans Rome même aux moins importans personnages. Il n'avait aucun faste de cour, aucune imitation des despotes d'Asie. L'empire était pour Auguste une sorte de fonction publique, hors de laquelle il remplissait tous les devoirs d'homme et de citoyen.

Les principaux de Rome l'appelaient à leurs affaires et à leurs fêtes. Il assistait à des assemblées domestiques *, à des conseils de familles, où il opinait le dernier. Respectant tous les usages anciens, tous les droits des anciennes mœurs, il laissait même

* *Seneca de Clementiâ.*

au sénat et au barreau une grande liberté d'opinion et de langage.

Voilà les causes qui, plus puissantes que la protection de Mécènes, permirent aux lettres de fleurir sous Auguste. Il y avait encore de l'élévation dans les esprits; et l'imagination se complaisait sans péril aux souvenirs du passé.

La grande éloquence seule, l'éloquence du forum, n'était plus. Auguste, dit un ancien, avait pacifié l'éloquence comme tout le reste *. Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre. Le mot par lui-même est assez expressif; mais il indique en même temps qu'aucune idée d'oppression violente ne s'attachait alors dans les esprits à ce changement de l'état politique.

La gloire de Rome, l'immensité de son empire, cette soumission paisible de tant de peuples flattait l'orgueil des Romains. Ils se croyaient moins les sujets d'Auguste, que les maîtres des autres nations; et Virgile, par un ingénieux détour, ne pouvant plus les appeler le peuple libre, les appelait le peuple roi.

Ainsi, avec les élémens de génie qu'avait laissés la république, devait se former dans Rome une littérature élégante et majestueuse. Auguste mit tous ses soins à la favoriser, à la séduire. On eût dit qu'il voulait substituer à l'ancienne agitation de la république le mouvement paisible des lettres.

---

* *Eloquentiam Augustus sicut omnia pacaverat.*

Pollion *, favori de l'Empereur, fit don de sa bibliothèque aux Romains, et la consacra dans le temple de la liberté, qu'il avait fait reconstruire avec les trésors enlevés sur l'ennemi. Les lettres semblaient mises sous la protection de la gloire et de la liberté.

Auguste réservait les dons et les honneurs pour les hommes qui suivaient sa fortune; mais il souffrit l'indépendance des autres. Le zèle de ses partisans et de ses flatteurs en parut plus sincère. On chercha seulement à décréditer les fortes vertus d'un autre âge; mais on ne les persécuta point. Le courtisan Horace, par un trait jeté en passant, désignait Labéon ** comme un fou parmi les sages; mais ce savant jurisconsulte continuait à défendre hautement les anciennes lois du pays, à maintenir la liberté, au moins par le droit civil, et à jouir en paix d'une renommée populaire. Cent ans plus tard, les écrivains n'osaient le nommer, qu'en l'accusant d'un esprit de liberté excessif et extravagant; mais sous Auguste il fut seulement écarté du consulat ***.

---

* *Romæ primus bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit.* (Pl. Nat. H., lib. XXXV.)

** . . . . . *Labeone insanior inter*
Sanos dicatur . . . . . .
HOR. SATY.

*** *Sed agitabat, inquit, hominem libertas quædam nimia atque vecors; usquè eò ut Divo Augusto jam principe et rem publicam obtinente, ratum pensumque nihil haberet, nisi quod justum sanctumque esse in Romanis antiquitatibus legisset.* (Auli Gellii. Noct. attic., lib. XIII.)

Quoique la fatigue des guerres civiles et le souvenir de tant de maux eût porté les Romains vers la domination d'Auguste, et que par les séductions de quelques beaux génies, gagnés à son pouvoir, l'obéissance eût un air d'urbanité, cependant il y avait dans Rome un parti de mécontens, qui tenait peu de compte de la faveur ou de la disgrâce de César; et quelquefois le public entier était de leur avis.

« Timagène*, auteur de livres d'histoire, nous dit » Sénèque, avait lancé quelques sarcasmes contre » Auguste, contre sa femme et sa famille entière. » Il n'avait pas perdu ses paroles; car rien ne circule plus vite, et n'est plus répété qu'une hardiesse spirituelle. L'Empereur l'avertit souvent » d'être plus réservé dans son langage; et sur la » récidive, il lui interdit son palais.

» Depuis, Timagène vécut jusqu'à la fin de ses » jours commensal de Pollion; toute la ville se l'arrachait. Exclu de la maison de César, aucune » autre porte ne fut fermée pour lui. »

Timagène, au temps de sa faveur, avait écrit le journal de la vie d'Auguste; il le lut en public, et le brûla : sorte de vengeance plus pénible peut-être

---

* *Timagenes, historiarum scriptor, quædam in ipsum, quædam in uxorem ejus, et in totam domum dixerat; nec perdiderat dicta : magis enim circumfertur, et in ore hominum est temeraria urbanitas. Sæpè illum Cæsar monuit, ut moderatiùs linguâ uteretur; perseveranti, domo suâ interdixit. Posteà Timagenes in contubernio Pollionis Asinii consenuit, ac totâ civitate direptus est : nullum illi limen præclusa Cæsaris domus abstulit.* (Seneca de ira., lib. III.)

pour l'historien que pour l'Empereur ; mais, comme dit un ancien : « * Timagène refusa son esprit à celui » qui lui avait refusé sa maison. »

Quoi qu'il en soit, ces anecdotes montrent un état de mœurs et une indépendance d'esprit bien éloignés de l'abjection où Rome tomba dans la suite. On sait que même le courtisan Horace évita d'être le secrétaire d'Auguste. Il allégua sa santé, son repos ; bref, il ne voulut pas servir celui qu'il voulait bien célébrer. Auguste lui écrivait quelque temps après : « ** Tu pourras apprendre de Septimius, notre ami, » quel souvenir j'ai gardé de toi ; car j'ai eu occa- » sion d'en parler devant lui ; et si tu as dédaigneu- » sement repoussé notre amitié, nous ne te rendons » pas pour cela la pareille. »

Ailleurs il lui écrivait, avec un badinage où perçait peut-être quelque remords du passé : « *** Je » veux que tu saches ma colère de ce que tu ne m'as » pas choisi de préférence pour m'adresser la plu- » part de tes épîtres : crains-tu qu'il ne soit désho-

---

* *Quùm illi multis de causis iratus Cæsar interdixisset domo, combussit historias rerum ab illo gestarum, quasi et ipse illi ingenio suo interdiceret.* (Seneca, Controv., lib. V.)

** *Tui qualem habeam memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire. Nàm incidit ut illo coràm fieret a me tûi mentio. Neque si superbè amicitiamnostram sprevisti, ideò non quoque ἀνθυπερηφανεύσει.* (Suet. in Vitâ Horatii.)

*** *Irasci me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimùm loquaris. An vereris, ne apud posteros, tibi infame sit, quod videaris familiaris nobis esse?* (Suet. in Vit. Horat., p. 425.)

» norant pour toi, dans la postérité, de paraître » avoir été notre ami? »

On a cent fois cité le surnom de Pompéien, qu'Auguste donnait à Tite-Live; et l'ouvrage de ce grand écrivain porte assez la marque de son admiration pour les hommes de la république.

Ainsi, et les adroits ménagemens d'Octave, et les restes encore vivans des anciennes mœurs, et l'admiration accordée au génie, tout allégea d'abord le poids de la dictature.

Les lettres, remplaçant presque la liberté de la tribune populaire, furent regardées par Auguste comme une distraction plus douce qu'il donnait aux Romains. Il crut avoir beaucoup gagné de souffrir quelques souvenirs patriotiques, quelques nobles élans d'imagination vers le passé, au lieu d'avoir à redouter des harangues tribunitiennes. Il laissa même Virgile appeler Brutus un vengeur, et placer Caton dans l'Élysée, satisfait de ne plus rencontrer de tels hommes sur la terre. On peut le dire sans faux rapprochement, le sentiment spéculatif de la liberté, l'admiration de l'ancienne république fut pour les écrivains du siècle d'Auguste, ce que la roideur un peu stoïque d'une secte chrétienne fut pour quelques-uns des beaux génies de la France au XVII^e^ siècle; elle leur laissa quelque chose de fier et d'élevé sous un pouvoir absolu, et jusqu'au milieu des complaisances de la flatterie.

Cependant, combien n'est-il pas à croire que

même alors la course du génie fût entravée par ces chaînes que les Horace et les Virgile portaient avec tant de grâce? Horace est admirable dans la poésie familière et l'ironie de cour; mais, dans ses odes héroïques, ne sent-on pas qu'il manque quelque chose de l'ancienne âme de Rome? Et quand il plaisante de sa fuite et de sa honte, peut-il être poëte comme Tyrtée? Lucrèce, tout corrompu qu'il est par les dogmes d'Épicure, nous fait sentir dans sa nerveuse poésie une inspiration que n'ose avoir Virgile.

Repoussé d'ailleurs de la vie publique, sans occasions, sans combats, le génie se reportait vers les travaux solitaires et paisibles, où l'imitation des Grecs devait nécessairement occuper une grande place. La littérature, au lieu d'être une action, devenait une étude; elle passait du forum dans le cabinet. Le poëte même n'avait pour s'inspirer aucune de ces solennités éclatantes et patriotiques qui ravissaient la Grèce. La tragédie n'était pas une fête religieuse, mais une imitation de quelques pièces grecques, un peu froide pour des Romains qui ne tardèrent pas à préférer les combats du cirque. Les jeux séculaires, solennité unique dans un siècle, étaient devenus une pompe monarchique, assez froidement célébrée par Horace. Il ne restait donc à la poésie que le champ de l'imitation et des souvenirs.

Ce fut là cependant qu'elle éleva ces monumens admirables, bâtis avec les marbres et le ciseau de

la Grèce. Ce n'est point parce que l'étude de ces chefs-d'œuvre a préoccupé notre enfance, c'est pour leur beauté même qu'ils plairont toujours aux esprits délicats. Admiré tant que dura l'empire, Virgile fut, dans les siècles les plus barbares, toujours connu, toujours cité. On en faisait un magicien, un prophète, une espèce de Dieu. Apparaissant comme une vision céleste au génie du Dante, il le guida dans le chaos de l'enfer et du moyen âge. Il anima les poëtes du siècle de Léon X. Une studieuse métempsycose le fit renaître dans les vers de Racine, aux jours les plus florissans d'une société polie. Et maintenant, parmi cette libre et riche variété de tant de littératures modernes, Virgile n'a pas perdu sa puissance. Il est toujours renommé comme le modèle de la parole poétique; et sans doute sa gloire et ses vers ne mourront jamais, non plus que le souvenir de Rome.

La poésie du siècle d'Auguste, quoique savante et artificielle, rencontre souvent l'expression la plus vraie du bon sens et du cœur; voilà le charme d'Horace et de Tibulle.

Cependant cet éclat des lettres, né de tant de causes qui tempéraient le pouvoir d'Auguste, s'altéra même sous son empire. L'affectation et le faux goût, qui semblent inséparables des mœurs serviles, commencèrent à gâter l'esprit des Romains. Mécènes n'était pas moins corrupteur de l'éloquence par son style qu'il en était ennemi par sa politique. Il

énerva par de fausses grâces un heureux naturel. Il prenait plaisir à porter dans ses écrits la mollesse de ses mœurs. Il efféminait la langue énergique des Romains. On trouve des traces de cette corruption dans les plus grands poëtes de ce temps, dans cet Ovide, si ingénieux, si facile, admirable conteur de fables mythologiques de la Grèce, et peintre voluptueux des mœurs romaines. Pour étudier même dans un seul homme les progrès de cet abaissement que la servitude impose au génie, il suffirait de relire les longues élégies d'Ovide exilé.

Si ce déclin prématuré des lettres se montre dans l'éclat même du siècle d'Auguste, combien ne devrait-il pas être rapide sous ses successeurs? On le voit en effet, se hâter, pour ainsi dire, du même pas que la tyrannie. C'est une chose remarquable que la haine dont tous ces mauvais empereurs étaient animés contre les lettres. Les plus insensés avaient, à cet égard, le même instinct que les plus habiles. Tibère, en remplaçant la dictature modérée d'Auguste par un despotisme sanguinaire, porta le premier coup mortel au génie romain.

Après la condamnation de l'historien Crémutius et du poëte Lutorius, il ne fut plus sûr de penser, ni même de flatter. Si Phœdre écrivit alors, ses ouvrages supprimés restèrent sans doute long-temps inconnus; et cela même explique comment* Sénèque

* *Non audeo te usque eo producere ut fabellas quoque et æsopeos logos,*

a pu dire que les Romains n'avaient pas de fabuliste.

Il ne fut permis d'écrire qu'au flatteur Velleius; et son ouvrage, gâté par une adulation emphatique et une précision souvent subtile, montre déjà ce qu'avaient perdu même les esprits les plus heureux.

Le despotisme, en même temps qu'il faisait taire les lettres par l'esclavage, devait en quelque sorte les corrompre, leur ôter tout sentiment de bien et de mal par les spectacles continus de crime et de bassesse dont il remplissait Rome. Et plus tard sous Caligula, sous Claude, sous Néron, lorsque ce despotisme, au lieu d'être froidement pervers s'emportait en frénésie barbare, l'imagination des écrivains prit quelque chose de cette folie désordonnée et de ces affreux caprices qu'ils avaient devant les yeux.

Il y avait dans tous ces princes une haine de la pensée et de la gloire, qui, bien qu'elle se produisît parfois sous les apparences de la folie, n'en avait pas moins quelque chose de calculé. Que Caligula fît abattre les statues des hommes illustres placées par Auguste dans le Champ-de-Mars; qu'il proscrivît les ouvrages d'Homère; qu'il voulût exclure des bibliothèques Tite-Live comme un infidèle et mauvais historien, cela ne paraît qu'un absurde caprice. Mais Caligula montrait plus d'aversion encore

---

intentatum Romanis ingeniis opus, solità tibi suavitate connectas. (Senec. consolatio ad Polybium.)

pour les jurisconsultes, il voulait supprimer leur science, comme inutile*; et il répétait souvent qu'il ferait en sorte que l'on n'aurait à consulter personne, excepté lui. Cela se comprend mieux, et révèle la portée du despotisme.

Plus faible et plus dépravé que stupide, Claude n'était pas ennemi des sciences, et les cultivait lui-même; mais il suffit de parcourir les écrits datés de son règne pour y saisir l'action funeste du pouvoir impérial sur l'esprit des Romains. A cette époque brillait déjà un génie rare et facile, né pour l'éloquence, la philosophie et les études variées. Sénèque avait vu les dernières années de Tibère, le court et violent passage de Caius, et il fut exilé sous Claude. Sa première jeunesse avait été élevée dans les pratiques de la secte de Pythagore; son imagination était faite pour sentir l'éclat des grandes actions et des nobles dévouemens. Il avait célébré dignement la mémoire de Crémutius Cordus; et cependant tout ce que la flatterie peut entasser de mensonges et de serviles apothéoses remplit un traité, qu'il adressait du fond de son exil à l'affranchi Polybe, l'un des ministres de l'Empereur. Le subtil, le faux, l'emphatique règnent dans son style et dans ses pensées. On le sent à la lecture de cet ouvrage:

---

* *De juris quoque consultis, quasi scientiæ eorum omnem usum aboliturus, sæpè jactavit se, mehercle effecturum ne qui respondere possint præter eum.* (Suet. in Caio.)

ce n'est pas l'école des rhéteurs, c'est la crainte et la servitude qui ont gâté l'éloquence.

Les adulations de Sénèque furent exaucées; il quitta les rochers de l'île de Corse pour le palais d'Agrippine. Une nouvelle puissance s'élevait pour soutenir les lettres et tempérer la tyrannie. Les sectes grecques, depuis long-temps répandues dans Rome, conseillaient la vertu, la vérité, le courage: c'était une transformation de la liberté proscrite par les Césars; mais le mal du despotisme était trop profond. La philosophie se corrompit elle-même, au lieu d'instruire.

Sénèque eut Néron pour élève; et peut-on s'en étonner, lorsque dans les livres du philosophe pour l'Empereur, on aperçoit toute l'abjection de la servitude asiatique. Pour l'inviter à la clémence, Sénèque lui accorde, en termes pompeux, la puissance de tout tuer, de tout détruire; il met, pour ainsi dire, en contraste sa force avec la faiblesse de l'univers; il cherche à lui inspirer de la pitié par orgueil. Alors sous le règne de Néron se forma une éloquence, une poésie analogue, pour ainsi dire, aux frénésies du pouvoir absolu. Lucain, flatteur de Néron avant de conspirer contre lui, Lucain, qui dans sa vie comme dans ses ouvrages, ne put soutenir l'élévation de ses propres idées, Lucain, assez lâche pour dénoncer sa propre mère, après avoir été assez hardi pour s'associer à Thraséas, fut le premier poëte de cette école nouvelle; mais il

n'est grand que par secousse et par effort : son enthousiasme est une sorte d'ivresse, mélange de bouffissure et d'élévation, d'élégance pompeuse et d'images révoltantes, sa poésie ressemble à ce palais de marbre et d'or que Néron bâtit sur les cendres de Rome.

Néron, qui dans les premiers momens où il préludait à ses crimes par tous les caprices, était acteur, musicien et poëte, avait accueilli d'abord les talens de Lucain ; il le fit questeur, augure, le combla de faveurs, et voulut même l'honorer de sa rivalité. Dans les jeux littéraires que l'Empereur avait établis, Lucain chanta la descente d'Orphée aux enfers, et Néron la métamorphose de Niobé ; on ajoute que Lucain remporta le prix, sans qu'il soit aisé de concevoir l'audace des juges. Il est douteux cependant que cette préférence ait seule causé la haine de Néron pour le poëte qu'il avait protégé. Il y a dans la Pharsale un autre délit plus impardonnable. Lucain pouvait-il flatter assez Néron pour s'absoudre des sentimens généreux répandus dans son ouvrage. Les malédictions lancées contre César et contre ceux dont la faiblesse ou la défaite trahit la république, ces seules expressions :

Quid meruere Nepotes
In regnum nasci?

pouvaient-elles rester impunies? On peut dire que Lucain a par momens toute l'élévation de la liberté.

comme Sénèque tout le sublime du stoïcisme : et cependant le vice d'une société dégradée par la plus abjecte servitude se communique à leurs écrits, et souvent égare ou rapetisse leur génie. Nul exemple peut-être n'atteste mieux la fatale influence d'un mauvais siècle ; tous deux renièrent la tyrannie, et furent ses victimes ; ils n'ont pas cependant, même à ce prix, évité sa contagion. Cette influence est si puissante, qu'elle agit sur les esprits les plus opposés, et leur donne en quelques points une déplorable conformité. Sénèque et Pétrone se ressemblent : on sent qu'ils datent tous deux du règne de Néron. Le philosophe, dans les questions naturelles, a écrit des pages où les plus obscurs raffinemens du vice sont détaillés avec une science honteuse ; et le cynique auteur du *Satyricon* a mêlé à ses impurs tableaux des sentences déclamatoires, et des vers emphatiques qui rappellent et exagèrent la fausse grandeur de Sénèque.

Lorsque Sénèque, dans une de ses lettres, s'évertue à prouver que les philosophes ne sont pas séditieux et ennemis de la puissance, il ne prévoyait pas encore la grande persécution qui frappa plus tard ce nom de philosophe. Elle commença sous un prince élevé à l'empire par ses talens, et modéré autant qu'un despote peut l'être. Chose étrange, Vespasien continua l'ouvrage de Néron ; déjà l'imagination, flétrie par tant de tyrannie, avait cessé de produire ; le sentiment du grand et du beau était

détruit ; la vivacité des âmes émoussée ; mais il restait encore ces traditions philosophiques venues de la Grèce, que plus tard Marc-Aurèle porta sur le trône. Elles étaient dans le sénat la consolation de quelques esprits généreux.

Vespasien fut blessé de la liberté des philosophes, et surtout de la fermeté d'Helvidius. Les délateurs, cortège impérial depuis Tibère, accusèrent Helvidius de regretter la république. Vespasien le bannit d'abord, et le fit tuer dans son exil.

Cependant Vespasien voulait être favorable aux lettres ; il dota richement les écoles des rhéteurs grecs et latins, il encouragea les poëtes, il enrichit les acteurs tragiques ; mais le proscripteur d'Helvidius ne pouvait rendre aux lettres l'âme qui leur manquait. Un homme seul, à cette époque, éleva dans les sciences un monument durable. Pline, en écrivant l'histoire du monde matériel et de tous les produits des arts, fut secondé par la protection de Vespasien, sans être gêné par son absolu pouvoir. Pline, dans une autre époque, pour ne pas effaroucher l'Empereur, s'était réduit à composer un ouvrage sur les manières douteuses de parler : admis dans la faveur de Vespasien, il lui dédia son vaste et brillant Tableau de la Nature ; et l'Empereur accueillit un ouvrage qui détournait les Romains d'eux-mêmes, pour les occuper de l'univers.

On sent à plus d'une parole de Pline que son âme a quelque chose de celle des Thraséas et des Hel-

vidius : c'est-là qu'il prend l'éloquence. On démêle aussi chez lui un sentiment d'humanité qui semble tenir au progrès de quelque idée nouvelle mêlée à la servitude romaine. Mais la décadence du goût, le faste des paroles altèrent souvent son génie. Curieux compilateur de tout ce qu'on savait alors, esprit énergique, élevé, il ne lui manque pour être sublime que des temps plus libres.

Cependant on ne peut douter que les vertus de Vespasien, la gloire qu'il rendit à l'empire, n'aient favorablement agi sur les lettres ; mais les délateurs n'avaient pas disparu ; et ils veillaient sur la pensée. Maternus, avocat célèbre et poëte, avait fait applaudir, dans des cercles nombreux, une tragédie de Caton ; les oreilles des puissans, nous dit Tacite, furent blessées du bruit de ce succès ; et Maternus fut obligé de retoucher beaucoup son ouvrage, pour le rendre non pas meilleur, mais moins suspect.

On voit cependant par le dialogue où Tacite déplore la chute de l'éloquence romaine, qu'à cette époque elle comptait encore d'heureux génies ; mais cette espèce de trève que le despotisme accordait aux lettres allait cesser.

Sous Domitien, la culture de la philosophie morale fut de nouveau proscrite avec plus de rigueur : Domitien, qui fut un Tibère plus jeune et plus féroce, rabaissa les Romains au-dessous de leur ancienne servitude ; tout fut frappé de terreur, toute idée gé-

néreuse, et même toute image du vrai fut interdite.

« O Calliope ! s'écriait, dans de beaux vers, une » femme de ce temps, que médite le père des » Dieux? Veut-il bouleverser la terre et les races » humaines? Nous enlève-t-il, dans notre agonie, » ces arts qu'il nous donna jadis? et veut-il que, » silencieux et privés d'intelligence comme aux pre- » miers jours où nous sommes nés, nous allions nous » courber de nouveau pour le gland sauvage et l'eau » pure des fontaines * ! »

Ailleurs elle représente

« De sages vieillards errans au loin, et forcés de » détruire eux-mêmes leurs livres, comme un far- » deau funeste **. »

Des éloges donnés à la vertu de Thraséas et d'Helvidius furent punis de mort. L'imagination ne pouvait plus être libre, qu'à condition de s'égarer dans des fables monstrueuses et surannées; les lettres n'étaient plus qu'un travail de mots, et une recherche d'images capricieuses. Tel fut le génie de Stace, qui, lorsqu'il ne s'épuise pas à célébrer

---

* *Dic mihi, Calliope, quidnam pater ille Deorum*
Cogitat? an terras, et patria sæcula mutat?
Quasque dedit quondam morientibus eripit artes?
Nosque jubet tacitos, et jam rationis egenos,
Non aliter, primo quam cùm surreximus ævo,
Glandibus et puræ rursus procumbere lymphæ?
(Sulpiciæ Satyra.)

** *Sic nostri palare senes dicuntur, et ipsi*
Ut ferale suos onus extirpare libellos.

le bronze gigantesque du cheval de Domitien, raconte en vers forcés la vieille histoire de la Thébaïde. Les poëtes, chez qui se conservait un goût plus sobre et plus timide, allaient également chercher pour sujet de leurs vers des fables lointaines, qu'ils versifiaient avec un travail subtilement artificiel; ils chantaient les Argonautes, sous l'invocation de Domitien, qu'ils proclamaient le bienfaiteur du monde.

Une chose remarquable, c'est que la poésie de Stace, encore plus que celle de Lucain, a de singuliers rapports avec la poésie espagnole du temps de Philippe II : c'est la même pompe vide et sonore, le même besoin d'échapper au péril de penser, par la bizarre obscurité des expressions. A quinze siècles de distance, sous des religions et des civilisations différentes, la même tyrannie dégrade et fausse également les talens.

Les temps de Domitien virent cependant naître un ouvrage, que l'on a coutume de citer comme le modèle du goût le plus pur. Nourri de l'étude des Grecs et de Cicéron, curieux amateur des beautés du langage, Quintilien prétendit rendre à l'éloquence sa grandeur par de sages conseils sur la manière d'écrire. Mais dans son livre, trop scholastique, la plus haute destination de l'éloquence lui échappe ou l'effraye; il en parle, comme d'un art ingénieux et difficile, que l'on apprend à force de soin, en joignant au talent naturel le travail

et la probité ; mais, à ce qu'il paraît, cette probité n'est pas celle d'une âme libre. Quintilien prodigue à l'odieux despote de Rome les plus vils éloges ; non-seulement il en fait un Dieu, il le loue même d'être un grand poëte, ce qui devait coûter davantage à sa conscience de critique ; il le félicite aussi d'avoir banni les philosophes ; il s'indigne que ces hommes se soient crus plus sages que les empereurs, et les accuse dans les mêmes termes, dont les délateurs s'étaient servis contre Thraséas. Faut-il s'étonner, après cela, que Quintilien, si habile maître d'éloquence, ait composé lui-même de froides et emphatiques déclamations? Son goût si juste et si délicat dans l'analyse des anciens orateurs l'abandonnait alors, ou ne lui servait pas ; car il lui manquait la grande inspiration de l'éloquence, sans laquelle les leçons du goût ne sont rien. Qu'importe, en effet, que l'on étudie l'art des paroles, que l'on calcule l'élégance et l'harmonie, quand tout mouvement fier et libre est interdit à l'âme? Que pouvaient apprendre les conseils de Quintilien aux hommes abattus par la cruelle et soupçonneuse tyrannie qu'il flattait devant eux?

A la vérité, les esprits qui survivent à cette oppression, et qui ne sont pas flétris par elle, y prennent un surcroît de vigueur et d'originalité. L'empire de Domitien, plus court et plus violent que celui de Tibère, ne corrompit pas autant les ames. Tacite eut le bonheur d'écrire sous Trajan avec

les souvenirs profonds et l'indignation, long-temps étouffée, des tyrannies précédentes; l'histoire est pour lui comme une tardive vengeance; l'oppression qu'il a soufferte l'a rendu contemporain de toutes les autres oppressions; elle le fait remonter jusqu'à Tibère; il écrit, avec le souvenir de ce qu'il a senti, le passé qu'il n'a pas vu : aussi jamais ouvrage ne fut plus vrai par les couleurs. Tacite a l'air d'un témoin d'autant plus fidèle, qu'il est encore ému. Quand on lit dans Pline le Jeune l'anecdote de ce Romain, qui, tourmenté d'un mal sans remède, diffère de se donner la mort, pour survivre à Domitien, on conçoit le génie de Tacite et sa longue impatience. Mais si le passage d'un affreux despotisme à la douceur des règnes de Nerva et de Trajan, si la joie de survivre à la tyrannie, si l'espoir d'en prévenir le retour en la flétrissant, si l'émotion du citoyen et l'austérité du sage donnent au livre de Tacite un caractère inimitable, on ne peut supposer cependant que même sous Nerva et sous Trajan, le champ du génie fût aussi vaste que dans l'ancienne liberté grecque. Le pouvoir de Trajan était un despotisme réparateur et doux; il permettait la censure des tyrans, il ne pouvait la redouter pour lui-même. La simplicité de ses manières, sa modération allégeaient le joug de l'empire, mais ne l'ôtaient pas : une si longue habitude, ces reprises de tyrannies si fréquentes et si cruelles avaient d'ailleurs énervé la force des âmes.

Hormis l'histoire portée si haut par Tacite, cette époque ne vit fleurir que l'érudition et les panégyriques. Dans les lettres ingénieuses de Pline, consul sous Trajan, on aperçoit la petitesse des intérêts laissés aux citoyens; on y parle beaucoup de poésies lues dans des cercles, de déclamations entendues dans les écoles, de plaidoyers élégans et fort applaudis. C'est une chose curieuse que l'air de triomphe avec lequel Pline s'attache à quelques faibles simulacres de liberté permis par Trajan. « Le sénat, dit-» il, ne s'est séparé qu'à la nuit; il a été convoqué » trois jours; il a siégé trois jours : noble spectacle » et digne de l'antiquité * ! »

Dans ces joies enfantines d'une imagination républicaine, on surprend le secret que tout Romain éclairé portait au fond du cœur. Mais lorsqu'on lit une lettre où Trajan refuse d'autoriser une petite association pour réparer les bains d'une ville d'Asie, parce que, dit-il, toute réunion, toute société d'intérêts privés est une chose contraire à notre empire, on reconnaît le vice du pouvoir absolu. Beaux esprits, rhéteurs brillans, ingénieux panégyristes, cette époque en produisit un grand nombre qui ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais elle n'eut qu'un génie original, Tacite. En lui seul étaient la voix du peuple, la liberté du sénat et la conscience du genre humain.

* *Jam hoc pulchrum et antiquum senatum nocte dirimi, triduo vocari, triduo contineri.* (Plin. Epist.)

Cependant le sentiment qui avait inspiré Tacite, l'indignation, en passant dans une âme moins forte et moins pure, a fait aussi le talent de Juvénal. Ce n'est point parce qu'il fut élevé dans les cris de l'école, c'est parce qu'il se sent libre, au moins contre le passé, que Juvénal s'emporte en expressions si véhémentes; il traîne aux gémonies les anciens tyrans, les Tibère, les Domitien, les Séjan, les Messaline : ses vers ont tout le cynisme de la vengeance populaire; il lui doit aussi son énergie mâle et terrible : c'est le plus grand poëte des lettres romaines en décadence, parce que ce fut le plus libre. Malheureusement toutes les souillures de l'antiquité, redoublées par la longue domination des Césars, infectent les chants de sa muse effrontée.

Cependant, à cette époque de corruption si profonde, et sous ce gouvernement si absolu, lors même qu'il se montrait modéré, une grande et sublime nouveauté cheminait dans le monde, à travers les ruines mal soutenues de l'ancienne société romaine. Du fond de l'Assyrie, de ville en ville, sur cette longue traînée de civilisation grecque, répandue dans l'Asie mineure, un culte inconnu gagnait de proche en proche; on le voit partout jeter sur son passage de petites colonies pleines d'une pureté enthousiaste, et libres, comme on l'est, quand on veut mourir.

Aussi combien étaient puissantes les paroles de ces premiers apôtres ! que leur mission était nou-

velle et grande! Tandis que l'on déclame à Rome, que l'on fait des vers et des panégyriques, quelle est cette éloquence qui agit comme un glaive, coupe tous les liens de l'ancien monde, en forme de nouveaux, réunit le Grec et le barbare, le juif et le gentil, brave les édits des empereurs, la jalousie des prêtres payens, les préjugés d'un peuple féroce, et suscite tout à coup une société immense et nouvelle au milieu de cet empire, où Trajan n'avait pas voulu souffrir une réunion de quelques ouvriers! C'était le christianisme à sa naissance; c'était la liberté morale réfugiée dans la religion.

DE L'EMPEREUR JULIEN.

DE L'EMPEREUR JULIEN.

Une société peut long-temps exister sans arts, et sans littérature. Quelques chants populaires font toute sa poésie; quelques traditions, ses annales : elle n'a pas d'autres philosophes que ses prêtres. Mais lorsqu'un peuple favorisé par le climat, et développé par les institutions, s'est adonné aux lettres, elles deviennent une partie de sa vie, et de sa puissance; elles ne peuvent s'affaiblir ou disparaître, sans que l'esprit de la nation elle-même ne semble baisser et s'éteindre. Liées au culte, aux traditions, aux mœurs de l'État, les lettres en suivent les progrès, le déclin et la chute. Elles vivent et meurent avec lui. Considérées sous ce dernier point de vue, elles deviennent, dans leur stérilité même, une curieuse instruction, et l'image la plus fidèle des derniers momens d'une société. Quand on les voit, pauvres d'imagination, et faibles de raison, commenter de vieux faits, reprendre de vieilles disputes, s'obstiner pour des opinions détruites, c'est que la société est devenue comme ces vieillards qui redisent le passé, et n'ont plus ni sensation, ni mémoire

du présent. Heureux si près de cette civilisation qui meurt, il s'élève une autre civilisation animée d'un esprit fécond et nouveau : c'est la métempsycose d'un empire ; et les époques se succèdent alors pour lui, comme les générations dans une famille.

Ces transitions climatériques, ces maladies de renouvellement sont souvent mortelles aux peuples qui les éprouvent. La société romaine périt dans le passage du polythéisme au culte chrétien ; en quelques siècles tout fut changé, depuis la race d'hommes, jusqu'au nom des lieux ; et ce n'était pas seulement des invasions de peuples étrangers, des colonies de barbares qui avaient fait cette révolution. Elle sortait de la lutte intérieure de l'ancienne Société, dont les élémens ne pouvaient plus, ni compatir ensemble, ni s'améliorer par eux-mêmes.

On est frappé de cette idée, quand on parcourt les derniers monumens de la littérature païenne, témoignages de l'ancien monde, près de finir. On croit lire des rêveries de vieillards, et des songes fièvreux de mourans ; mais cet état même est curieux à constater, et dément l'opinion vulgaire qui regarde l'indifférence religieuse des peuples, comme un signe d'épuisement social.

Pour ne s'arrêter qu'au polythéisme grec et romain, jamais il n'inspira tant d'ardeur superstitieuse ; jamais il ne fut défendu par de plus mys-

tiques enthousiastes, que dans le siècle qui précéda sa ruine, et celle de l'empire. Il était devenu la folie de ses derniers sectateurs; et il avait pris par la contradiction et le désespoir, une exagération plus absurde que la crédulité des premiers temps. Car l'imagination qui fait l'utopie du passé, et qui rêve sur des souvenirs, a tout l'entêtement du préjugé, et toute l'impétuosité de l'esprit novateur.

Le chef de cette société, ou plutôt de cette école, fut Julien que l'on a traité tour-à-tour d'apostat, et de philosophe, et qui n'était qu'un fanatique du passé. Que l'on se figure en effet un nouveau culte, s'emparant du monde, le patriotisme local remplacé par une fraternité cosmopolite, l'ancienne philosophie, l'ancienne éloquence dédaignée pour des idées nouvelles, les anciens rites chassés par des rites nouveaux, puis les crimes d'une politique barbare, mêlés à la victoire et aux vertus des chrétiens: un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme souffre dans l'exil la tyrannie ombrageuse de Constance, qui a fait périr toute sa famille. Constance est chrétien; c'est assez pour que Julien soit polythéiste. Constantin a détruit l'ancien culte de l'empire; c'est assez pour que Julien veuille le rétablir. Il y trouve de grands exemples de vertu qu'il adore; et son fanatisme qui cherche partout des prétextes, se croit justifié par la philosophie de Marc-Aurèle. Alors dans le chaos d'idées anciennes

et nouvelles qu'il rassemble, despote, et républicain, païen dévot, et païen novateur, plagiaire du christianisme qu'il proscrit, chargeant de cérémonies bizarres le paganisme qu'il épure, sacrificateur, devin, général, empereur, sophiste, Julien réunit dans sa personne tous les rôles du paganisme, et leur imprime un nouveau caractère par cette espèce de superstition raisonneuse et préméditée, qu'il se donne à lui-même.

Quand nous lisons l'histoire, quand nous entendons un chrétien du quatrième siècle, s'écrier au nom de Julien : « Il fut traître envers Dieu, mais non traître envers l'univers, » nous pensons bien qu'il y avait de la grandeur et du génie dans cet homme singulier ; mais c'est surtout comme représentant de l'ancienne société, comme témoignage de la lutte contre le temps, qu'il mérite d'être étudié.

En effet, au milieu même de cette infatuation du passé, dont il est saisi, dans cette tentative si hardie de reconstruire l'ancienne croyance du monde, les idées nouvelles l'assiègent, et le pénètrent; il voudrait être plus superstitieux que le roi Numa; il voudrait enchérir sur les fables poétiques d'Homère ; il cherche à croire plus que l'on a cru jamais, comme pour mettre en sûreté les débris des traditions païennes; et cependant il appelle la morale au secours du dogme chancelant. Il se défait du préjugé grec et romain contre les juifs; il recon-

naît * le dieu suprême qu'ils adorent; et dans sa restauration religieuse, en même temps qu'il multiplie les sacrifices sanglans, et tout l'appareil du culte païen, il voudrait établir, près de chaque temple, des instructions morales et des hôpitaux.

Ainsi, le génie entreprenant de Julien ne pouvait se renfermer dans les bornes des anciennes opinions qu'il prétendait rétablir; et retenu par une imitation superstitieuse du passé, il était emporté cependant par les idées nouvelles qui dominaient son siècle. Homère est pour lui, comme la Bible pour nos prédicateurs; il y prend des préceptes de charité; il refait avec la morale chrétienne les fables sensuelles du polythéisme, et cache des idées nouvelles, sous des mots antiques. En même temps il affecte de regarder le paganisme de son temps, comme une corruption du véritable paganisme qu'il cherche dans la plus obscure antiquité.

Ce singulier travail devait affaiblir le génie naturel de Julien. Aussi son éloquence est-elle à la fois mystique et subtile, pleine d'emphase et de sophisme. Rien n'est vrai, rien n'est simple, dans cet effort pour vivre hors de son temps, pour imiter, pour exagérer une civilisation qui n'est plus.

Julien, par sa haine aveugle contre le christianisme, par son esprit rigide et moqueur, par sa forte volonté

* *Juliani opera passim.*

qui le fit général et conquérant, malgré son goût pour les études et le repos philosophique, offre de grands traits de ressemblance avec Frédéric. Ces deux âmes avaient été jetées dans un moule semblable ; et la différence des temps fit peut-être seule le grand contraste qui se mêle à leurs nombreuse analogies. Tous deux nés près du trône, ils eurent à supporter une jeunesse pleine d'entraves, de périls, et menacée par la dure tyrannie de leurs proches. Julien fut emprisonné dans un cloître ; Frédéric dans un château fort. L'un redouta la cruauté de son oncle Constance ; l'autre la colère d'un père implacable ; tous deux furent préservés par le besoin que le trône avait d'un héritier ; tous deux passèrent ce temps de rude épreuve dans la philosophie et les lettres, en s'attachant précisément aux études qui leur étaient le plus interdites. L'un élevé de force dans le christianisme, dévorait en secret les ouvrages des sophistes païens ; l'autre menacé par un père qui aurait voulu brûler tous les livres, recevait furtivement les ouvrages des plus hardis écrivains du dix-huitième siècle. Frédéric dans les donjons de Spandau s'animait en lisant Voltaire, comme Julien dans l'église d'Antioche, en étudiant le sophiste païen Libanius. Cette contrainte également éprouvée, ne fit qu'exciter également deux esprits vifs et pleins de vigueur. Ils eurent la haine des opinions qu'on leur avait imposées, et le fanatisme de celles qu'on leur avait défendues. Mais la

philosophie de Julien fut empreinte de la superstition de son temps; elle fut austère et mystique; celle de Frédéric eut la licence et le scepticisme du sien. Julien eut les mœurs pures et la tête exaltée; Frédéric eut les mœurs corrompues, et le cœur dur.

La philosophie de l'un et de l'autre, venant en partie de leur orgueil, ne les défendit pas de l'ambition. Julien mis à la tête d'une armée, avec sa démarche négligée, son attitude pensive, ses doigts tachés d'encre, parut d'abord un sophiste hors de sa place: Frédéric devenu roi, et n'ayant pas oublié ses leçons de philosophie épicurienne, s'enfuit à sa première bataille; mais bientôt Julien et Frédéric devinrent de grands généraux, firent admirer leur courage, et enlevèrent après eux les cœurs des soldats : ici la comparaison s'arrête; l'une des deux existences fut courte, moissonnée au milieu de sa tâche, après dix-huit mois de règne.

Frédéric remplit toute la carrière de la vie humaine, acheva ses desseins et jouit de sa gloire. On ne peut dire ce qu'eût essayé Julien par les armes et les lois. Il est à remarquer cependant qu'il était en lutte avec son siècle; que la philosophie était rétrograde et stérile, tandis que la philosophie de Frédéric, malgré ses erreurs, se liait au progrès social, et n'excluait pas la liberté sans la vouloir. Julien fut persécuteur, quoique généreux; Frédéric tolérant, parce qu'il était sceptique.

Julien par une victoire d'un moment, et par une tentative insensée, précipita la ruine de l'ancien culte et des anciennes opinions; Frédéric fut le créateur d'une puissance durable.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

La poésie anglaise, si neuve et si libre dans Shakspeare, si savamment originale dans Milton, si facile et quelquefois si brillante sous les pinceaux de Dryden, a donné, dans les beaux ouvrages de Pope, l'exemple de cette élégance ingénieuse et noble, de cette pureté de formes que l'on a nommée le goût classique, et qui fut long-temps le goût français. Après avoir senti les créations immortelles de Shakspeare, après avoir étudié le sublime du génie anglais, dans ce grand poëte né de lui-même, barbare et puissant comme son siècle, après avoir contemplé cette âme poétique de Milton, où l'enthousiasme était sans cesse nourri par les études et les souvenirs, on peut goûter encore les chefs-d'œuvre artistement travaillés de ces talens plus timides qui brillaient au milieu d'une civilisation plus avancée. On voit dans leurs écrits moins le génie personnel d'un homme

que le savoir d'une époque ; leurs idées semblent un produit artificiel de la vie sociale. Mais si quelquefois ils reviennent à la nature par des accès d'humeur, s'ils ont les caprices d'une imagination froissée par le monde, alors un intérêt de surprise et de nouveauté s'attache à leurs ouvrages polis avec tant de soin ; tel fut Pope, le plus correct des poëtes anglais, et cependant original.

Pope (Alexandre) naquit à Londres le 22 mai 1688, d'une famille catholique fort zélée pour la cause des Stuarts. De trois frères qu'avait eus sa mère, fille d'un gentilhomme du comté d'York, l'un avait péri en combattant pour Charles I^er^, un autre était demeuré jusqu'à sa mort au service de ce prince, et le dernier, ayant émigré pendant l'usurpation de Cromwell, était devenu officier général en Espagne.

L'année même de la naissance de Pope, ses parens quittèrent le séjour de Londres, et vinrent se retirer, loin des affaires, à Binfield, dans la forêt de Windsor.

Son père, long-temps occupé de banque ou de commerce, avait vendu tout ce qu'il possédait ; et ne voulant pas se fier au crédit du nouveau gouvernement, il mit dans un coffre vingt mille guinées, et vécut tranquillement sur ce petit trésor, qu'il entamait chaque année. Entourée des soins les plus tendres, l'enfance du jeune Pope fut très-faible, et très-délicate ; sa voix avait une singulière douceur ; on l'appelait le *petit rossignol.* Il se montra studieux dès qu'il sut lire. Il apprit lui-même à écrire, en

imitant d'abord les caractères des livres imprimés; et il garda toute sa vie cette petite science qu'il avait dans une singulière perfection, quoique son écriture vulgaire, si l'on peut parler ainsi, fût assez mauvaise.

Vers l'âge de huit ans, il fut mis en pension chez un prêtre catholique, qui, par une méthode que l'on ne suit pas assez, lui donnait en même temps les premières notions du grec et du latin. Le jeune élève lisait aussi beaucoup dans sa langue les versions poétiques d'Homère et d'Ovide. Il profita beaucoup, et fut bientôt après envoyé dans une école à Twyford, près de Winchester, et ensuite dans une autre école à Londres même, à l'entrée d'Hyde-Park. Étant allé de là quelquefois au spectacle, il compila lui-même une espèce de drame tiré de la traduction de l'Iliade d'Ogylby, et mêlé de ses propres vers; il fit représenter cet essai par ses camarades, avec le secours du jardinier de la maison, qui remplit le rôle d'Ajax.

Boileau, dans son enfance, avait également composé une tragédie avec des lambeaux de romans chevaleresques; et malgré cette précoce ambition, ni l'un, ni l'autre poëte n'était né pour le théâtre.

Rappelé à Windsor, dès l'âge de douze ans, le génie naturel de Pope, et son penchant pour la poésie achevèrent seuls, au milieu des inspirations de la campagne et de la solitude, une éducation plutôt faite par les livres que par les maîtres. Pope disait lui-même qu'il ne pouvait se souvenir du temps où

il avait commencé à faire des vers. Son père, plus indulgent que ne l'avait été le père d'Ovide, encourageait un instinct poétique qui n'était pas moins irrésistible que celui du poëte romain, et qui sans doute n'aurait pas cédé davantage à la contrainte. Le bon gentilhomme, sans être lui-même fort lettré, indiquait à son fils de petits sujets de poëme, lui faisait plus d'une fois retoucher son ouvrage, et lui disait enfin, pour grand et dernier éloge, qu'il avait fait là de bonnes rimes.

Quelque minutieux que soient ces détails, ils expliquent peut-être comment le génie poétique, ainsi préparé, excité dès l'enfance, produisit dans Pope cette maturité précoce, et cette science des vers qui marquèrent ses premiers ouvrages, et que l'on retrouve dans une ode sur la Solitude, qu'il écrivit dans sa douzième année. L'étude des modèles anglais et de la littérature latine se mêlait à ces jeux poétiques. Il s'exerçait à imiter, et quelquefois à corriger, à remanier, à reproduire sous une forme plus correcte et plus élégante, des vers du vieux Chaucer, ou de quelque poëte brillant et négligé, comme Rochester. Ce genre de travail, ce goût d'exactitude et de pureté, singulier dans un enfant, ne semblait-il pas déjà révéler le caractère du génie de Pope, et cette manière d'écrire plus savante qu'inspirée, plus habile que féconde, plus faite pour imiter avec art, que pour s'appliquer heureusement à des compositions originales?

Cette étude attentive, et ce soin prématuré de la correction et de l'élégance produisirent des ouvrages doublement remarquables, par la perfection du style et par l'âge de l'auteur. Les essais de traduction et les pastorales, l'un des premiers fruits de sa jeunesse, ne portent presque aucune trace d'inexpérience : c'est la maturité d'un poëte, mais ce n'est pas la mollesse heureuse et le divin naturel de Virgile ; Pope n'y parvint jamais.

Cependant, poëte déclaré dès l'âge de seize ans, il vint quelquefois à Londres, et se lia d'amitié avec plusieurs beaux esprits du temps, qui lui donnèrent d'utiles conseils, et surtout des louanges, dont sa vanité était insatiable. Il fut accueilli par l'élégant et l'ingénieux Congrève ; et il devint le confident de Wycherley, auteur comique plein de verve, qui, dans sa jeunesse, avait été l'amant de la duchesse de Portsmouth à la cour de Charles II.

Le jeune poëte revoyait sévèrement les ouvrages du vieux et libre Wycherley, auquel il ne pouvait apprendre la correction et la décence. Il recherchait en même temps l'amitié de Walsh, le plus habile critique de cette époque. Il avait encore pour ami un gentilhomme nommé Cromwell, et sir Trumball, ancien ambassadeur à Constantinople, qui s'était retiré à Windsor. Il les entretenait de ses lectures et de ses vers, car il paraît n'avoir eu guère d'autre pensée. Il étudiait sans cesse les anciens, depuis Homère jusqu'à Stace, qu'il appelle le meil-

leur versificateur latin après Virgile *. Son admiration alla même jusqu'à traduire le premier livre de la *Thébaïde*, quoiqu'il relevât dans ce poëme beaucoup d'hyperboles, d'extravagances, et même des fautes de géographie. Il avait appris l'italien et le français; étudiait La Rochefoucauld, et admirait fort l'harmonie de Malherbe. Quatre pastorales qu'il avait faites à seize ans furent le premier ouvrage qu'il publia. Dans la même année, en 1709, il mit au jour l'*Essai sur la Critique*, poëme qui ne vaut pas l'*Art poétique* de Boileau, mais production étonnante par la force de sagacité, la justesse et le goût qu'elle suppose dans un poëte de vingt ans : là aussi se montraient cette amertume de satire, ces haines personnelles et violentes contre les mauvais auteurs, dont Pope fut toujours animé, et qui firent l'agitation et le chagrin de sa vie.

Né avec une constitution faible et maladive, plongé dès l'enfance dans les livres et l'étude, n'ayant guère connu que les émotions de la vanité poétique, Pope contracta de bonne heure une sorte d'irritabilité inquiète et jalouse. Il était de taille très-chétive, presque bossu, et s'appelait lui-même *la plus petite chose humaine qu'il y eût en Angleterre.* Ces désavantages naturels lui attirèrent souvent de grossiers sarcasmes, mêlés à des critiques littéraires; son humeur s'en aigrissait encore. Presque

* The best versifier, next Virgil. *Pope's Letter* XVII.

autant persécuté que Voltaire par les injustices de la satire, il en souffrit, et s'en vengea de même.

L'époque de Guillaume III et de la reine Anne, au milieu des luttes de la liberté publique, avait rendu cependant, à tous les arts de l'esprit, un intérêt que la vive préoccupation de la politique ne leur laisse pas toujours : de grands talens s'élevaient à la fois, et étaient assez également distribués entre les deux partis rivaux. Dryden n'était plus, mais Swift faisait la gloire et la force du parti des Torys qu'il défendait avec une véhémence toute républicaine. L'élégant, le correct Addisson, qui semblait né pour être un académicien du siècle de Louis XIV, combattait dans les rangs des Whigs, avec une amertume ingénieusement tempérée, et une ironie d'homme de cour. Des écrivains diversement célèbres se réunissaient autour de ces chefs, Arbuthnot, Steele, Congrève, Gay, Walsh, et beaucoup d'autres.

Pope, qui par sa religion était, pour ainsi dire, Tory de naissance, resta cependant assez impartial entre les deux opinions qui se disputaient le bonheur de l'Angleterre, et le plaisir de la gouverner. La passion exclusive de la poésie et peut-être aussi trop d'indifférence ou trop peu de lumières sur les intérêts publics, favorisaient en lui cette modération, qui semblait peu d'accord avec son caractère. Probablement il inclinait pour les Whigs ou pour les Torys, suivant qu'il était plus ou moins blessé

par les jugemens littéraires de l'un ou de l'autre parti.

Le *Spectateur*, écrit dans l'intérêt des Whigs alors en pouvoir, célébra les premiers ouvrages de Pope, et même publia dans ses feuilles l'églogue sacrée du *Messiah*, qui suivit de près le poëme sur la *critique*. Les beaux vers à la mémoire d'une femme infortunée, le joli poëme de *la Boucle de cheveux enlevée*, le poëme de *la Forêt de Windsor*, l'épître d'*Héloïse*, se succédèrent promptement, et marquèrent la place de Pope au premier rang parmi les poëtes anglais.

En 1710, le pouvoir était passé tout-à-fait dans les mains des Torys; et le brillant ministère d'Oxford et de Bolingbroke favorisait les lettres par goût et par calcul. La cour même d'Angleterre, cédant à cette inclination secrète qui la reportait vers les exemples du siècle de Louis XIV, songeait à former une académie, sur le modèle de celle qu'avait fondée Richelieu. Swift avait esquissé le plan de cette réunion savante, et Pope était désigné parmi les hommes qui devaient en faire la gloire. Il était, après Swift, l'homme de lettres le plus estimé par Bolingbroke; et peut-être ce ministre, dans les projets de son ambition, avait-il compté sur le secours qu'il pourrait tirer de la verve du jeune poëte.

Mais Pope était d'humeur trop capricieuse et trop libre pour s'assujettir aux vues d'un ministre puissant, même son ami, et pour servir un parti, même

le sien. Lorsque Addisson, en 1713, pour lutter contre l'ascendant des Torys, voulut donner au théâtre sa tragédie républicaine de *Caton*, Pope, par un zèle de littérature et d'amitié, employa tous ses efforts et son crédit de royaliste pour faire jouer cette pièce ; il en composa même le prologue, dans lequel il jeta quelques vers très-conformes à l'esprit de l'ouvrage, et qui s'adressaient aux passions que voulait exciter Addisson. « Ici, dit-il, les pleurs » couleront pour une cause plus généreuse, des » pleurs tels que les patriotes en versent sur les lois » mourantes : le poëte ordonne à vos cœurs de s'ani- » mer de l'antique ardeur, et demande aux yeux » anglais des larmes romaines *. » Au reste, Bolingbroke lui-même, tout ministre et Tory qu'il était **,

---

* Here tears shall flow from a more generous cause,
Such tears as patriots shed for dying laws :
He bids yours breasts with ancien ardour rise,
And calls forth roman drops from british eyes.

** Il faut remarquer au reste que, malgré la chaleur des partis politiques, jamais en Angleterre, même à cette époque, le pouvoir ne se montra persécuteur pour les lettres, et ne proscrivit l'indépendance des opinions. Le poëte Congrève, fort attaché au parti Whig, et ancien ami de lord Hallifax, occupait une place considérable; comme on témoignait un jour quelque crainte pour lui devant lord Oxford, ce ministre, s'indignant d'une pareille idée, répondit avec vivacité :

Non obtusa adeò gestamus pectora Pœni.

Notre époque ne fournira guères de pareilles anecdotes, et nos hommes d'État ne peuvent s'appliquer la citation de lord Oxford.

affecta de s'associer au zèle de Pope, et d'applaudir les maximes de liberté proférées par Caton.

Cependant Pope, que sa religion éloignait des emplois, et qui n'était pas homme à s'enrichir par la faveur ministérielle, voulut chercher dans son talent une honorable indépendance. A l'âge de vingt-cinq ans, consommé dans tous les secrets de son art, mais averti peut-être que la gloire d'une grande composition originale lui était refusée, il forma le projet d'une traduction de l'*Iliade*. Si jeune encore, ayant fait presque lui-même son éducation par la lecture, et surtout en s'exerçant à composer des vers, Pope paraissait manquer de quelques-unes des connaissances que demandait une si vaste entreprise. Mais une étonnante application d'esprit, et une facilité merveilleuse suppléèrent à tout. Les ennemis de son talent avaient publié qu'il ne savait pas le grec; d'autres insinuaient qu'il était jacobite dans le cœur. Toutefois l'annonce de ce grand projet d'ouvrage fut accueillie par de nombreuses souscriptions de la ville et de la cour. Dans l'intervalle de cinq ans, Pope fournit la carrière qu'il s'était proposée; et, à l'âge de trente ans, il eut publié cette traduction célèbre, le plus beau monument, peut-être, de la versification anglaise. On admira généralement un si grand travail, où l'immensité de l'entreprise n'avait rien ôté au soin des détails.

Addisson, envieux, quoique honnête homme, devint le détracteur, et voulut être le rival de Pope. Il

fit paraître, sous le nom d'un poëte subalterne, une traduction en vers du premier livre de l'Iliade, et la vanta comme un chef-d'œuvre.

Pope se vengea par d'excellentes satires contre le poëte devenu ministre; il accusait son despotisme jaloux, et le représentait comme un sultan qui s'entoure d'esclaves et de muets, et qui croit ne bien régner qu'en étranglant ses frères. Leurs amis voulurent en vain apaiser cette querelle; Pope, en sortant d'une entrevue ménagée pour réunir les deux poëtes, fit des vers contre Addisson, et les lui envoya.

Malgré cette caustique amertume dont il donna tant d'autres marques, Pope était singulièrement touché du plaisir de la vie champêtre. Il n'avait quitté la forêt de Windsor que vers la fin du ministère tory, à l'époque où le crime tenté par Preston fit remettre en vigueur les lois de surveillance contre les papistes. Sa fortune s'étant augmentée par le succès de sa traduction d'Homère, et les généreuses souscriptions de ses amis, il se hâta de chercher quelque agréable retraite.

En 1718, il acheta cette maison de Twickenham, illustrée comme le Tibur d'Horace, mais due tout entière à l'argent du public, qui vaut mieux que les largesses d'Auguste.

Ayant perdu son père, qu'il avait tendrement aimé, il se retira dans ce charmant asile avec sa mère, qu'il honora toujours d'un soin religieux, et dont la vie

se prolongea jusqu'à l'extrême vieillesse. Pope, qui n'avait voulu recevoir aucune faveur des ministres torys, fut fidèle à leur disgrâce. En publiant les œuvres de Parnell, son ami, il saisit l'occasion d'adresser à lord Oxford, persécuté par les Whigs, une dédicace en beaux vers.

Après l'Iliade, Pope entreprit de traduire l'*Odyssée;* mais la patience et le courage lui manquèrent dans ce travail, et il en abandonna la seconde moitié à deux poëtes subalternes, qui versifièrent à sa place. Il est superflu de dire que cette version parut fort inférieure à la précédente. On ne retrouve pas deux fois l'enthousiasme en traduisant.

Las de ce travail, qui fut moins bien accueilli, Pope, ayant toujours à se plaindre des critiques et des auteurs, et, cette fois, étant aussi fort mécontent des libraires, réunit toutes ses animosités dans un poëme célèbre, la *Dunciade*, monument de verve satirique, de mauvaise humeur, et souvent de mauvais goût, dans lequel figurent et le journaliste Dennis et lord Harvey, et le libraire Lintot, et tant d'autres personnages bizarrement assemblés.

Vers ce temps, Pope éprouva un accident qui faillit lui coûter la vie; passant sur un pont de la Tamise, le carosse où il était fut précipité dans le fleuve par les chevaux qui s'emportèrent. On retira Pope, en le faisant sortir par la glace brisée de l'une des portières. Voltaire, alors à Londres, lui écrivit avec un vif intérêt, et le visita. Mais Pope, à la fois

grave et caustique, ne se plut pas à la brillante gaieté de Voltaire, et le trouva peu religieux.

Pope fit une noble diversion aux nouvelles haines qu'avait excitées la *Dunciade*, en publiant ses belles épîtres de l'*Essai sur l'Homme*, qui furent d'abord admirées, sans que l'on en connût l'auteur : elles étaient le fruit des entretiens de Pope avec Bolingbroke, ce grand homme d'état, érudit, philosophe, incrédule et jacobite. Bolingbroke, écrivant à Pope, après la publication de la première épître, lui rappelle avec beaucoup de grâce les démonstrations philosophiques qu'il avait souvent faites, à la prière du poëte, dans son petit jardin de Twickenham : « Champ, dit-il désormais, assez vaste pour mon » ambition ; » et il le félicite de les avoir si fort embellies par le charme des vers. Pope paya noblement le secours de Bolingbroke par le magnifique hommage qu'il lui adressait à la fin de la quatrième épître. Ce qui relève encore cet hommage, c'est qu'il s'adressait à Bolingbroke, déchu tout à la fois de ses honneurs et de sa popularité, au moment où, revenu d'un exil injuste, ayant gâté son malheur par des fautes, il perdait aux yeux du public le mérite de ses grandes actions et celui de ses disgrâces.

Bolingbroke, en effet, poursuivi par la haine implacable des Whigs, pour cette paix d'Utrecht d'abord si glorieuse, accusé, peut-être sans motif, d'avoir voulu trahir la maison d'Hanovre, avait fui

sa condamnation, et était venu en France fournir des preuves à ses ennemis en se faisant secrétaire du prétendant, qu'il abandonna bientôt avec de lâches insultes, pour obtenir un rappel humiliant qui le ramenait en Angleterre sans rang politique, sans parti, et même sans persécution.

Dans une respectueuse pitié pour tant de génie et d'abaissement, Pope, voulant rendre à cette grande âme, abattue par ses fautes, la conscience d'elle-même, lui adressa ce pompeux éloge, cette apothéose vengeresse qui termine l'*Essai sur l'Homme*, et que l'on peut placer au rang des plus beaux vers qu'un noble sentiment ait jamais inspirés à un poëte. On peut remarquer même que ce secours si généreux fut la date des nouveaux et heureux efforts de Bolingbroke pour reprendre, par ses ouvrages, de l'ascendant sur l'Angleterre, et pour retrouver l'estime publique à défaut du pouvoir.

Bolingbroke, en effet, ne rentra pas dans la chambre des pairs, d'où il avait été banni par cette espèce de coup d'état légal qui fait un peu de honte à la liberté anglaise; mais il secoua le joug d'inaction que le rusé Walpole faisait peser sur lui par de fausses promesses. Il éleva dans des écrits publics une voix éloquente contre un ministère astucieux et corrupteur. Il ne fut plus jacobite ou tory, mais citoyen anglais. Repoussé vers la liberté par l'injustice, il défendit avec chaleur tous les vrais principes, tous les droits populaires qu'avaient méconnus les

Stuarts. Il donna des leçons d'indépendance aux Whigs eux-mêmes ; et s'il ne renversa pas le pouvoir de Walpole fondé sur la base trop solide d'une servilité vénale, du moins il concourut puissamment à maintenir la constitution et l'honneur public ; il protesta par ses écrits contre la soumission intéressée de la chambre des communes ; il exerça constamment et il entretint par l'exercice cette liberté de la presse, sauvegarde de tous les droits, indispensable appui de toute constitution, tellement sacrée pour les Anglais que dans une administration de vingt ans, Walpole lui-même n'osa jamais y porter la moindre atteinte, et que, ne pouvant l'acheter, il avoua qu'elle était plus forte que lui, et n'essaya pas de la détruire.

Pendant cette lutte difficile et longue, Bolingbroke n'avait pas d'ami plus fidèle, de confident plus intime, que le poëte de Twickenham. Il visitait souvent le modeste asile de l'Horace anglais ; il s'y reposait de la controverse politique par des entretiens de littérature et de philosophie. Dans ces allées irrégulières, qu'il appelle lui-même la *nouvelle académie*, il retrouvait au milieu de quelques amis le feu de son éloquence, et répandait avec profusion le trésor de ses idées et de ses souvenirs. Pope lui avait consacré une espèce de monument. Son jardin, sur les bords de la Tamise, se terminait par une grotte artistement formée de rocailles, et qu'il a décrite plus d'une fois. A l'entrée de ce ré-

duit poétique on lisait cette inscription gravée sur le marbre : « O vous qui aimez le spectacle de la » nature sans soupirer après ses trésors, regardez et » admirez ! C'est ici la grotte sacrée où Bolingbroke » vint se reposer et méditer; où Windham, prêt à » quitter la vie, ne faisait de vœux que pour la gloire » de ses concitoyens; où le zèle pur de Windham » passait dans le cœur de Marchmont... Mais éloi- » gnez-vous de cet asile, ô vous qui n'avez pas le » courage d'aimer la patrie et la pauvreté. »

L'*Essai sur l'Homme* suscita contre Pope un nouveau genre de critique. On accusa la philosophie chantée par le poëte d'être irréligieuse, au moins dans les conséquences. Par bonheur, le savant et fougueux Warburton, jusque-là censeur assez amer de Pope, s'avisa de prendre parti pour les principes de l'*Essai sur l'Homme*, et défendit le disciple de Bolingbroke en le couvrant de son orthodoxie théologique et anglicane.

Pope, rassuré par un tel appui, continua, dans quelques épîtres, de s'exercer sur ces problèmes philosophiques auxquels la précision savante et les formes habiles de son style se prêtaient heureusement. On voit même, par une de ses lettres, qu'il avait formé le projet de parcourir, dans plusieurs poëmes, toutes les grandes questions de la métaphysique et de la morale.

Mais sa faible santé, détruite aux approches de la vieillesse, ne lui permit pas de suivre ce grand

travail. Le plus cruel chagrin de sa vie fut la perte de sa mère, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans; cet homme, si capricieux et si chagrin, n'avait jamais eu pour sa mère que la plus inaltérable douceur, et l'âge si avancé où elle parvint avait transformé la tendresse de Pope en un culte presque religieux. Son cœur, trop accessible à la colère et à la haine, connut aussi l'amitié. Il paraît avoir aimé, de l'affection la plus constante, le poëte Gay, esprit sage et doux, auteur de plusieurs ouvrages élégans, mais sans génie. Il le perdit presqu'en même temps que sa mère, et ne fit plus que languir, affaibli chaque jour, et découragé par les souffrances de l'âme et du corps.

Une autre affection qu'il avait éprouvée ne fut pas heureuse. Il aima long-temps une jeune et spirituelle Anglaise, miss Blount; et les journaux satiriques du temps n'épargnaient pas les allusions sur cette tendresse, qui, sans doute, était fort pure. Dans les derniers temps de sa vie, lorsque Pope était déjà malade d'une hydropisie de poitrine, miss Blount négligea celui qui l'aimait depuis tant d'années. Elle vint enfin, à la prière des amis du poëte. Lorsqu'elle parut sur la petite terrasse du jardin au fond duquel Pope était assis, il se leva avec empressement malgré sa faiblesse. Quelques amis s'avancèrent pour recevoir la jeune dame, qui laissa échapper quelques cruelles paroles sur son étonnement que Pope vécût encore.

Accablé d'infirmités et de vieillesse à l'âge de 56 ans, Pope mourut le 2 mai 1744, pleuré de quelques amis, et surtout de Bolingbroke, dont l'esprit supérieur et l'âme ardente, mobile, capricieuse, paraissent avoir éprouvé pour Pope une affection à peu près invariable.

Pope méritait et sentait l'amitié. Une des dernières paroles qu'il dit avant de mourir fut celle-ci : « Il » n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié ; et en » vérité, l'amitié est elle-même une partie de la » vertu. » Par son testament, il disposait de sa fortune en faveur de miss Blount, et léguait quelques livres et d'autres marques de souvenir à ses principaux amis.

Les biographes anglais se sont attachés à nous transmettre beaucoup de particularités minutieuses sur la vie et la personne de Pope. Elles prouvent que ce grand poëte fut sujet à bien des petitesses ; mais elles n'altèrent en rien l'idée qu'on aime à se former de la droiture et de l'honnêteté de son cœur. Il eut les impatiences et les caprices de l'amour-propre gâté par le succès, l'humeur irritable d'un poëte, et la malignité d'un homme d'esprit. Il vécut avec les grands ; mais il ne porta dans ce commerce ni calcul, ni flatterie, et abusa même habituellement, avec tout l'égoïsme de la mauvaise santé, des complaisances qu'il trouvait dans le monde, et qui venaient à la fois d'admiration pour son talent, et de pitié pour sa frêle existence. On rap-

porte qu'un jour, dans une réunion à table chez lui, il s'endormit, pendant que le prince de Galles, son illustre convive, dissertait sur la poésie. La vie de Pope fut constamment tourmentée par des querelles littéraires; on s'étonne de trouver parmi ses ennemis la spirituelle lady Montague qui, pendant qu'elle voyageait en Orient, lui avait écrit des lettres charmantes. Mais la vanité du poëte, et sa capricieuse humeur se blessaient aisément.

Lady Montague se crut désignée, par quelques allusions assez obscures, dans une des satires de Pope; elle s'en vengea par une méprisante froideur. Pope dans son dépit, l'attaqua dès-lors en style de Juvénal; et ce qui peut nous surprendre sans justifier Pope, lady Montague répliqua sur le même ton, et accabla le poëte des plus libres sarcasmes, sur sa personne et sur sa taille.

Le déchaînement des ennemis de Pope ne lui épargnait aucune des humiliations de la satire. Il jouissait cependant d'une grande renommée dans le monde, et conservait d'illustres amis. La reine Caroline marqua plus d'une fois le désir de le visiter dans sa retraite; et Pope évita cet honneur. Walpole lui-même respectait dans l'ami de Bolingbroke le plus grand poëte de l'Angleterre; et l'on assure que ce ministre qui avait, comme on sait, beaucoup de crédit sur le cardinal Dubois, fit donner un évêché en France, à la recommandation de Pope; dans tous les cas, au reste, cette recomman-

dation était plus orthodoxe que celle dont s'était servi Dubois lui-même, pour obtenir le cardinalat.

Le talent de Pope, si pur, si brillant et même si fécond, à l'invention près, semble avoir été mêlé de petitesses, comme son caractère. Uniquement occupé de vers et de style, il tenait note d'un mot, d'une expression : il mettait en réserve le moindre trait heureux qui lui échappait, et ne perdait rien de son temps, ni de son esprit. Des critiques ont même prétendu qu'une étude attentive et une adroite imitation de tous les poëtes qui l'ont précédé, était la source presque unique de son talent, et qu'on trouverait à peine dans ses vers, si habilement faits, une expression remarquable qui ne fût dérobée quelque part; mais peu importe d'où viennent les mots; le tissu de la fiction fait le grand écrivain ; et l'on ne peut nier que Pope, sous ce rapport, ne se place parmi les premiers modèles du style et du goût. Il appartient beaucoup plus, sans doute, à cette école savante et correcte dont Boileau fut le chef parmi nous, qu'à l'école irrégulière et brillante que Shakspeare a créée, sans le savoir : mais la sève vigoureuse du génie anglais anime et colore la sagesse de son style.

Si on le rapproche de Boileau, dans les ouvrages où ces deux grands poëtes ont traité des sujets analogues, l'avantage paraît du côté de l'auteur français. Sans comparer l'*Art poétique* et l'*Essai sur la Critique*, c'est-à-dire un chef-d'œuvre et une pre-

mière ébauche, *le Lutrin* nous semble avoir plus de feu, de naturel et de poésie que *la Boucle de cheveux enlevée.* Les Gnômes assez péniblement ramenés dans la fiction du poëte anglais, ne valent pas la charmante et malicieuse allégorie de la Mollesse; et Pope met en scène de jolies femmes avec moins de grâce et d'enjouement que Boileau n'y met des chanoines. Enfin, la *Dunciade*, si on l'oppose aux satires de Boileau, est une inspiration de malice et de gaieté beaucoup moins heureuse, et parce qu'elle est plus longue, et parce qu'elle offre moins de force, de finesse et de variété. La satire *à mon esprit* vaut mieux, à elle seule, que toute la *Dunciade.* Il ne semble pas non plus que Pope ait connu au même degré que Boileau, cet art d'une louange noble et délicate, cette ingénieuse urbanité de langage qui rehausse même la flatterie.

Mais si le poëte anglais est inférieur quand il veut imiter l'école française du dix-septième siècle, il a, sous d'autres rapports, une incontestable prééminence. L'épître d'*Héloïse à Abailard*, par la peinture naïve et libre de la passion, par une sorte de mélancolie amoureuse et mystique, alors nouvelle, et toujours difficile à bien rendre, est une des créations les plus heureuses de la poésie moderne. Dans un genre bien opposé, l'*Essai sur l'Homme*, par le caractère élevé, par le tour philosophique des pensées, par l'application heureuse et neuve de la poésie à la métaphysique, ne fait pas moins d'hon-

neur au génie du poëte anglais : mais le grand titre, le monument du talent de Pope, c'est la traduction de l'*Iliade*, vaste entreprise que dans notre langue Boileau et Racine avaient voulu tenter en commun, et qui les effraya bientôt.

Les critiques anglais ont exalté cet ouvrage, comme un trésor d'éloquence poétique : ils lui attribuent l'honneur d'avoir fixé l'harmonie de leur langue ; ils ont remarqué même qu'il n'existait pas une heureuse combinaison de leur idiome, pas une beauté de style, qui ne fût dans cette version. Il resterait peut-être à demander si le beau naturel, si la grande simplicité d'Homère s'y retrouvent également. La même question s'appliquerait à l'*Odyssée*, qui, dans quelques parties, n'est pas travaillée par le traducteur avec moins d'art, et une élégance moins curieuse. En admettant, comme le veut Johnson, que les progrès du temps, le raffinement des mœurs ne permettaient pas de reproduire tout entier le caractère antique ; en convenant que Virgile est moins simple qu'Homère, il resterait encore le regret de voir tous les ornemens, tous les artifices de la diction moderne parer cette belle statue grecque, si grande dans sa négligence.

On en conclurait que si la politesse plus raffinée du langage est inévitable, le choix d'un nouveau sujet devient alors nécessaire, et qu'il vaut mieux ne pas traduire, même avec génie, que d'altérer les mœurs et l'expression en gardant les person-

nages. Les traductions de Pope, et surtout son *Iliade*, n'en demeurent pas moins un beau monument de l'art d'écrire dans une langue perfectionnée. Toutefois la gloire de Pope, appuyée sur ce grand ouvrage, ne supposant pas le mérite de l'originalité, a subi plus d'une contradiction et d'une censure dans la patrie même de ce grand écrivain.

On lui a prodigué le reproche de timidité, de médiocrité ; et la nouvelle école littéraire, surtout, a paru le rejeter assez dédaigneusement. Il est à croire que la force, la pureté, l'élégance du style de Pope survivront à ces injustes dégoûts. Lord Byron déjà lui rend un hommage expiatoire. « La tourbe » de nos poëtes modernes, dit-il, demande l'ostra- » cisme de Pope, parce qu'ils sont, comme l'Athé- » nien, fatigués de l'entendre nommer le juste. Ils » ont élevé une mosquée à côté d'un temple grec » de la plus magnifique architecture. » Sans doute la postérité ne le mettra point au rang d'un Shakespeare ou d'un Milton ; mais il doit demeurer le type de la correction et de l'élégance poétique, dans une langue qui s'étend sur une vaste partie de l'univers

Au talent de la poésie, Pope joignait celui d'écrire en prose avec beaucoup de pureté et de verve satirique. Le *Traité de l'art de ramper* en poésie, et le *Martin Scriblerus*, ont la malicieuse énergie de Swift. Parmi les lettres nombreuses de Pope, il en est de charmantes, et qui semblent plus naturelles qu'on ne l'espèrerait d'un écrivain si correct et si soigné.

Toutes les productions originales de Pope ont été traduites dans notre langue ; quelques-unes plusieurs fois. L'*Essai sur l'Homme* en particulier, déjà traduit par l'abbé Duresnel, a mérité les efforts et la noble concurrence de Delille et de Fontanes.

Le goût si pur, la poésie correcte de Fontanes, semblaient faits pour imiter Pope, mais ne pouvaient donner à l'*Essai sur l'Homme* ce qu'on y cherche en vain, l'intérêt et la variété.

D'UN

FRAGMENT D'HÉRODOTE,

TRADUIT

PAR M. COURRIER.

D'UN

FRAGMENT D'HÉRODOTE,

TRADUIT

PAR M. COURRIER.

Un homme de beaucoup d'esprit qui savait supérieurement le grec, et qui avait fait de notre langue une étude particulière et curieuse, a traduit avec soin la moitié d'un livre d'Hérodote, et n'a pas réussi : voilà certes un préjugé tout fait et un argument *à priori*, contre toute entreprise pareille. Cependant, si l'entreprise manquée par M. Courrier*, le fut, pour ainsi dire, à dessein; si l'écrivain, ni la langue n'ont failli, mais seulement le système, alors l'exemple n'est plus décisif. Le savant et le spirituel helléniste, le Swift de l'érudition, et

* On ne saurait publier ces réflexions littéraires sans un triste souvenir. Tout le monde sait comment M. Courrier fut enlevé aux lettres par une fin prématurée, et par un crime horrible, dont la justice n'a pas entièrement éclairci le mystère.

le Lucien du pamphlet politique avait cela de singulier, parmi les érudits, qu'il connaissait à fond tous les tours et tous les détours de notre langue, qu'il l'avait, pour ainsi dire, apprise par cœur, comme une langue morte, et la savait d'instinct, comme une langue vivante : mais cette connaissance profonde et si rare de nos jours, lui avait donné le goût du vieux langage, des formes surannées, des idiotismes. Comme ces tours anciens ont quelque chose de naïf, il avait pensé que l'emploi en paraîtrait toujours naturel, et il écrivait artificiellement avec des paroles simples, négligées, à la vieille française.

Quelque chose manquait à ce naturel, puisqu'il n'était pas involontaire : l'auteur, qui avait trop d'esprit pour ne pas se douter de cela, crut avec raison qu'il pourrait bien user de ce vieux langage appris, de cette langue morte ressuscitée, en l'appliquant à une traduction, œuvre d'imitation et d'industrie. Sur ce plan, il réussit à merveille à restaurer en gothique, le *Daphnis et Chloé* d'Amyot, auquel les lecteurs français étaient déjà faits, et qu'il corrigea, revit, augmenta, rendit plus agréable à lire, plus naïf, et s'il se peut même, plus français. La naïveté de ce joli roman est, comme on le sait, toute d'Amyot, qui a jeté ses tours simples, ses locutions un peu traînantes, mais gracieuses sur les descriptions arrangées, et les subtilités élégantes du romancier grec. Courrier acheva cette bonne œuvre, en traduisant du même style le fragment

qu'il avait découvert, et en revoyant tout le reste de la version d'Amyot, souvent inexacte, fautive, altérée par des éditeurs. Mais cet heureux travail qu'il avait fait sur la traduction d'un ouvrage, artificiel dans son origine, et, chose unique, rendu naturel par la traduction, il a voulu le tenter, de prime abord, sur le plus naturel des écrivains, sur un écrivain vraiment simple, sur Hérodote.

Il s'est dit que le français de notre temps, et en remontant plus haut, que le français de cour et d'académie n'était nullement propre avec ses formules de politesse, sa pompe et sa bienséance, à rendre les libres récits, les tours irréguliers, et les paroles expressives du vieux historien de la Grèce; il s'est moqué de Larcher, qui a traduit Hérodote dans un français moderne selon lui, et, selon nous, d'aucune époque, idiome froid, insipide, sans date ni caractère. Partant de là, il a voulu opposer notre naïveté refaite à la naïveté d'Hérodote, notre gaulois à son grec; et comme il possédait Rabelais, Comines et tous nos vieux auteurs, il a mis Hérodote en leur langue, prenant non pas seulement les vives allures de leur langage, mais imitant jusqu'à leurs entorses, et, s'il faut le dire, boitant comme eux. « Hérodote, disait-il, a peint le monde encore » dans les langes : son style dut avoir, et, de fait, » a cette naïveté bien souvent un peu enfantine, » que les critiques appelèrent innocence de la dic- » tion, unie avec un goût du beau et une finesse

» de sentiment qui tenait à la nation grecque. »

Cela est très-bien dit, mais ne conclut pas ; car notre moyen âge, et notre langue et nos mœurs d'alors n'ont rien de semblable. Les temps décrits par Hérodote, les temps où il vivait et dont il dépose par ses récits, et plus encore par son langage, étaient simples, peu cultivés même, dans le sens moderne; mais ils étaient poétiques : les nôtres étaient barbares ; nulle liberté, peu de grandeur, une rusticité bourgeoise, et non cette belle simplicité qui respire dans les pages d'Hérodote.

Voyons les faits : je sais bien qu'à la place Maubert, le cordelier Jean-Petit, monté sur un tréteau, les grands et le peuple assemblés, prononçait une longue harangue, entremêlée de mots latins, pour justifier l'assassinat du duc d'Orléans, le tout dans un jargon digne de sa logique. Mais cela peut-il me donner quelque idée de cette assemblée de la Grèce aux plaines d'Olympie, de cette fête du patriotisme et de la poésie, où, parmi les courses de chars, les jeux, les hymnes, Hérodote vient réciter aux Grecs les livres de son histoire, qu'ils applaudissent avec transport, et qu'ils nomment du nom des muses? A cette fête, un jeune homme jeté dans la foule se fait remarquer dans l'ivresse commune par son ardeur, et les larmes qu'il verse en écoutant l'historien de la Grèce ; quelqu'un lui dit alors : « Fils d'Oluros, » et toi aussi tu seras grand, puisque tu répands de » si nobles larmes. » Ce jeune homme devint Thu-

cydide. Je voudrais bien savoir si, au pied de l'échafaud où déclamait le cordelier Jean-Petit, il y avait quelque historien ou quelque orateur qui reçût l'enthousiasme en l'écoutant. Monstrelet, ou le religieux de Saint-Denis, ont-ils jamais eu spectacles pareils à ceux de la Grèce, et leur langage, fût-il vrai pour nous, peut-il être bon pour traduire Hérodote?

Sans doute la langue *courtisanesque* du grand siècle, quoiqu'elle soit assez fière dans Pascal, dans Corneille et dans Bossuet, n'est pas très-conforme aux mœurs du moyen âge de la Grèce. Mais notre moyen âge, avec sa grossièreté bourgeoise, ses serfs, ses corporations de métiers, ses hommes d'armes et son commun peuple, ses savans et ses tribunaux qui parlaient latin, n'est pas fait non plus pour rendre le langage simple, mais poétique, les tournures élégantes et pittoresques d'un historien formé par Homère, et qui forma Thucydide.

Ce n'est pas sans doute qu'il y ait dans quelques monumens de notre vieille histoire de précieuses couleurs que l'on pourrait assortir, pour rendre quelques traits du pinceau des Grecs. Nos temps barbares ont eu leur poésie; car ils ont eu leur merveilleux. Joinville et Froissart sont des poëtes à leur manière, et ont plus d'un rapport avec Hérodote; ils racontent ce qu'ils ont vu, ou ce qu'on leur a conté; ils n'ont rien derrière eux; ils ne savaient que leur langue, et avaient échappé au latin.

Froissart surtout est admirable dans son langage, moins vieux que son temps, et plein d'expressions si justes et si vives, qu'elles ne passeront pas; sa vie aventureuse, son servage à la cour des princes, ses courses lointaines l'ont élevé au-dessus des habitudes étroites du clerc qui vivait dans son cloître, ou de l'échevin qui restait dans sa ville; il a voyagé comme Hérodote, pour voir et pour faire des récits. En route, et conduisant deux lévriers au seigneur de Foix, il s'est enquis près du chevalier Espaing du Lions, comme Hérodote s'enquérait près du grand-prêtre de Memphis. Son principal récit est, comme dans Hérodote, celui d'une grande invasion; il a ses héros, et, non moins impartial que l'historien grec, il les prend dans les deux partis : le prince noir, Talbot, Clisson, Duguesclin, Charles V.

Hérodote commence son histoire avec une sorte de simplicité poétique et majestueuse, à peu près en ces mots : « Hérodote d'Halycarnasse raconte » ainsi les recherches qu'il a faites, afin que les ac- » tions des hommes ne s'oublient pas dans la durée » du temps, et que les œuvres grandes et merveil- » leuses accomplies, les unes par les Grecs, les autres » par les barbares, ne restent pas sans gloire. » Le chroniqueur français dit avec plus de vivacité : « Pour tous nobles cœurs encourager, et leur mon- » trer exemple en matière d'honneur, je, sire Jean » Froissart, commence à parler. » Puis il raconte avec cet agréable babil du moyen âge, comment il est

venu au monde en même temps que les faits et aventures, et y a toujours pris grande plaisance, plus qu'à autre chose; comment les grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers de quelque nation qu'ils fussent, l'aimaient et le voyaient volontiers, etc.; *et comment à leur côté, il a recherché la plus grande partie de la chrétienté.*

Hérodote, dans le second livre de son histoire, fait intervenir les prêtres d'Héliopolis, qui lui racontent les traditions de l'Égypte; il paraît prendre lui-même quelque chose de la gravité mystérieuse de ceux qu'il a consultés : « Ce qu'ils m'ont appris, » dit-il, sur les choses divines, je n'ai pas l'intention » de le publier, hormis les noms des dieux, parce » que je crois que tous les hommes en sont également » instruits. Quant à ce que je pourrais dire des dieux » mêmes, je ne le dirai qu'entraîné par le discours. »

Les témoins de Froissart sont moins imposans, et son récit plus familier; il vous dit : « Or advint » qu'un écuyer d'Angleterre, ayant vu le livre que » j'avais présenté au roi, imagina, comme je vis par » ses paroles, que j'étais un historien. Messire Jehan, » avez-vous point encore trouvé, en ce pays, et la » cour du roi, qui vous ait dit ni parlé du voyage que le » roi a fait, en cette saison, en Irlande, et la manière » comment quatre rois d'Irlande sont venus en obéis- » sance du roi d'Angleterre? et je répondis, pour » mieux avoir matière de parler : Nenny. — Et je » vous le dirai, dit l'écuyer, afin que vous le mettiez

» en mémoire perpétuelle, quand vous serez re-
» tourné en votre pays, et que vous aurez le loisir
» et la plaisance de ce faire. De cette parole, je fus
» tout réjoui, et répondis : Grand merci. Lors com-
» mença le chevalier de parler, et dit.... »

Il est inutile de multiplier les exemples, pour montrer que cet enjouement de troubadour, cette insouciance gaie ne ressemble pas au langage homérique de l'historien grec. Que si l'on quitte Froissart pour regarder nos autres chroniqueurs, la différence est plus sensible encore. Prenez les beaux récits d'Hérodote, la mort du fils de Crésus, le voyage de Solon chez le roi de Lydie, l'entrée de Xercès dans la Grèce, la bataille de Salamine ; ce sont des fragmens d'Homère ; Thémistocle parle comme Achille. Quelques-unes même des narrations d'Hérodote ont l'air d'une allégorie morale, plutôt que d'un récit exact. Ailleurs, quand les faits sont contés avec le plus de détails, cette exactitude est poétique, ces détails sont des images tracées pour un peuple qui a fait son éducation dans les poëtes, et ne retient que les choses dont il est ému. Sans faire tort à la vieille France, il faut avouer que les châtelains, les clercs, les bonnes villes et les serfs, n'avaient pas dans leurs mœurs cet éclat de la Grèce orientale qui respire dans l'idiome d'Hérodote. Les deux langues ne sont donc pas faites pour se traduire réciproquement ; ce n'est pas le même naturel, ni le même tour d'imagina-

tion. Les mots répétés dans Hérodote, les phrases simples, les maximes courtes et de morale commune, annoncent sans doute un peuple qui n'est encore ni subtil, ni rhéteur; mais tout le reste annonce un peuple libre et passionné pour les arts. Quand Hérodote écrivit, on avait applaudi sur le théâtre d'Athènes les *Perses* d'Eschyle, cet hymne du patriotisme et de la gloire, où la poésie prodigue ses plus riches couleurs. Les âmes des Grecs s'étaient élevées à cette espèce d'idéal poétique qu'ils portaient dans leurs actions comme dans leurs ouvrages. Il y a de grandes choses dans notre moyen âge, mais rien de semblable à cela. Quelques caractères furent héroïques; quelques arts même furent cultivés avec un rare génie; l'architecture surtout fit des choses admirables. Elle rendit, si l'on peut parler ainsi, de grandes idées avant que la parole sût les exprimer. La pensée principale de ces temps, la religion fut plus éloquente dans les monumens que dans les écrits. La construction de quelques églises gothiques est sublime de hardiesse et de majesté; mais les drames appelés *mystères* que l'on composait au même temps sont pitoyables. Les arts de l'esprit n'avaient encore aucune grandeur. Le XIV^e^ siècle a produit *l'avocat patelin*, farce admirable que Pasquier avait raison de préférer à Plaute; mais vous ne trouverez pas dans la langue de cette époque une scène grave et forte. Cette langue même n'avait rien de fixe et changeait rapidement,

parce que nul type frappé au coin du génie ne restait encore dans la mémoire. Hérodote, au contraire, dans la liberté de ses expressions, parle cependant la langue d'Homère, c'est-à-dire, de toute une école poétique qui avait marqué le premier âge de la civilisation grecque.

Avant lui, et jusqu'à lui, grand nombre d'auteurs avaient écrit l'histoire dans tous les dialectes de la Grèce, Eugéon de Samos, Eudème de Paros, Hécaté de Milet, Acusilaïs d'Argos, Charon de Lampsaque, Amelesagoras de Chalcédoine.

Parmi les devanciers ou contemporains d'Hérodote, on compte encore Hellanicus de Lesbos, Damase de Sigée, Xenomède de Chio, Xantus de Lydie, et beaucoup d'autres, tous perdus pour nous. Voici l'idée que Denys d'Halicarnasse nous en donne : « Ils étaient conduits, dit-il *, par le » même dessein, dans le choix de leurs sujets; et » leur talent était à peu près semblable. Les uns » écrivirent les histoires des Grecs, les autres celles » des barbares; mais ils ne lièrent pas ces récits en- » tre eux; ils les divisèrent par nation et par ville, » et les publièrent séparément, n'ayant qu'un seul » et même but, de recueillir les monumens et les » écritures conservées par les habitans de chaque » pays et de chaque cité, soit dans les temples, soit » dans les lieux profanes, et de les porter à la con-

* Dionysii Halycarnensis Opera, t. VI.

» naissance publique, comme ils les avaient trouvés, » sans y rien ajouter, sans y rien ôter.

» Il s'y mêlait quelques fables, auxquelles on » avait foi depuis long-temps, et quelques catastro- » phes de théâtre qui paraissaient des contes puérils » aux hommes de notre siècle. Quant à la diction, » elle est presque généralement la même chez tous » ceux d'entre eux qui ont adopté le même dialecte : » c'est un parler clair, usuel, simple, court, accom- » modé aux choses, et où l'on ne voit paraître aucun » arrangement artificiel. Une certaine fleur de jeu- » nesse brille sur leurs ouvrages, et une grâce plus » vive chez les uns, moindre chez les autres, mais » sensible chez tous; c'est par elle que leurs écrits » subsistent encore. »

Quelques traits de ce jugement pourraient se rapporter à nos chroniqueurs, l'uniformité de langage, la naïveté, la crédulité; mais, sans compter cette grâce dont parle le critique grec, et dont notre moyen âge n'approchait guère, il faut se souvenir que ces chroniqueurs de la Grèce sont fort loin d'Hérodote. Ce fut lui qui, suivant l'expression de Denys d'Halicarnasse, agrandit et illustra l'histoire, ne se bornant pas à raconter les traditions d'une seule ville ou d'un seul peuple, mais embrassant dans un seul récit tous les événemens de l'Europe et de l'Asie, et enrichissant son discours de toutes les beautés de style inconnues à ses prédécesseurs.

La diction d'Hérodote, dit ailleurs le même cri-

tique, est à la fois gracieuse et belle. Puis il décompose un récit familier du vieil historien, pour montrer que ses paroles, simples par elles-mêmes, ont reçu de l'arrangement et de l'harmonie un charme merveilleux. Rien ne ressemble moins à l'élocution inculte de nos chroniqueurs ; et ce n'est pas le hasard du talent qui produit cette différence ; elle tient à l'état même de la société, à la culture des esprits, et méritait par-là d'être remarquée.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA RÉCEPTION DE M. FOURIER,

SUCCÉDANT

A M. LEMONTEY.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA RÉCEPTION DE M. FOURIER.

JAMAIS on n'a mieux compris que de nos jours combien tous les talens doivent s'entr'aider et s'unir, pour le progrès des connaissances et l'honneur de l'esprit humain. Le discours même que nous venons d'entendre atteste, par un heureux exemple, ce secours mutuel que se donnent tous les travaux de la pensée et cette alliance intime qui les rapproche. Le savant profond s'est montré, sans nous surprendre, habile orateur, et l'éloge d'un brillant imitateur de Swift vient d'être tracé, d'une main sûre et légère, par un des héritiers de Newton.

Ne vous étonnez donc pas, Monsieur, que nos suffrages soient allés vous demander à cette illustre compagnie qui vous a choisi pour l'un de ses organes : nous lui rendions, en partie, un hommage qui pouvait, tout entier, s'adresser à vous ; nous honorons en elle cette élite de talens, à la fois

utiles et glorieux, qui, dans la confusion même des troubles civils, ont toujours sauvé la science, l'ont fait servir à la défense et à la grandeur du pays, éclairent le commerce, perfectionnent les arts, et sont encore la première société savante du monde, après avoir perdu et Lagrange et Laplace.

Plus contesté par l'injustice, le bienfait des lettres se montre surtout dans ces écrivains d'un esprit libre et sage qui se servent du talent pour éclaircir et rendre populaires les vérités sociales.

Voilà, Monsieur, le caractère que vous avez remarqué dans les ouvrages de M. Lemontey. Ce peintre original, et quelquefois satirique, écrivait surtout pour être utile aux hommes. C'est la pensée qui se cache à demi sous les formes spirituelles ou capricieuses dont il amuse ses lecteurs.

Nourri d'études variées, avocat et publiciste, un des travaux de sa jeunesse avait été consacré à la défense des protestans opprimés encore par les lois. Il resta fidèle à ce noble engagement; il soutint toujours les idées de réforme sociale et d'humanité, l'abolition de l'esclavage, la tolérance religieuse, la liberté civile, l'enseignement populaire; tous ces principes, enfin, que le génie, d'abord, hasarde dans les livres, et que le temps introduit lentement dans les lois.

Plus fait pour la méditation et l'étude que pour les orages de la vie publique, M. Lemontey, cependant, ne se montra pas sans distinction dans

cette assemblée législative qui, pressée entre toutes les théories et toutes les violences, disparaît elle-même et s'efface devant la grandeur de ce qui la précède, et la terreur de ce qui la suit.

Vous avez rappelé, Monsieur, dans quelle déplorable épreuve il donna des marques d'une piété devenue courageuse. Sa modération ne le fut pas moins. Éclairé par un esprit droit, il lutta pour les principes invariables de la justice, contre les excès de la force et les décrets de l'anarchie; et quand la raison fut trop faible, il se retira, sans la trahir.

Lorsque des temps plus calmes invitèrent les esprits à la culture des lettres, M. Lemontey tourna ses regards vers l'histoire, pour y étudier les causes du spectacle qu'il avait vu. Éloigné des affaires, il occupait seulement une de ces places de censeur des théâtres que l'on peut remplir avec prudence, et que l'on perd quelquefois avec noblesse. Mais son active sagacité et ses curieuses recherches découvraient dans l'histoire ce que la pratique même des affaires n'enseigne pas toujours.

Tel est surtout le mérite des piquans mémoires qu'il avait préparés sur le dix-huitième siècle. Après d'éloquens écrits, son ouvrage semblerait encore instructif et nouveau.

En partageant votre vœu, pour que les lettres et la France ne soient pas privées d'un si précieux travail, on doit regretter que M. Lemontey ne l'ait pas fait paraître lui-même. La vérité mérite bien que

l'on s'engage un peu pour elle, et qu'on la dise de son vivant. Il ne faut pas imiter ces Romains dont parle Tacite, qui n'avouaient leur pensée que par testament.

On ne connaît encore de l'important ouvrage de M. Lemontey que la préface, c'est-à-dire l'essai sur la monarchie de Louis XIV. Dans le siècle dernier, le vénérable abbé de Saint-Pierre avait été banni de l'Académie pour quelques jugemens un peu libres sur le gouvernement du grand roi. De nos jours, tout le monde compta parmi les titres académiques de M. Lemontey un ouvrage où ce règne immortel est décrit avec une sévérité quelquefois trop amère. Tels sont les priviléges que l'histoire acquiert en vieillissant. Cette analyse de la gloire, ce commentaire exact d'une domination si brillante, plaisent à l'esprit par un contraste qui n'est pas sans recherche et sans défaut.

Du reste, comme vous le remarquez, Monsieur, l'ingénieux historien ne détruit pas l'admiration pour un grand monarque ; mais il l'éclaire, et quelquefois il la déplace. Il inspire l'amour des lois et des institutions, en montrant dans les fautes d'un prince généreux le malheur d'un gouvernement sans limites, et, pour ainsi dire, la fatalité du pouvoir absolu.

On peut se plaindre seulement que l'auteur n'ait pas marqué davantage cette grande influence des lettres tant favorisée par Louis XIV, et qui doit plus

que jamais consacrer sa mémoire. Il n'a pas dit assez, il n'a pas décrit avec les détails qui lui sont familiers les efforts continuels de Louis XIV et de Colbert pour hâter les succès de l'intelligence, pour appeler les talens étrangers, pour animer les talens français, pour préparer des secours à toutes les études, des inspirations à tous les génies.

Sous Louis XIV, l'émulation et quelquefois la liberté descend du trône. L'estime du monarque excite et récompense toutes les nobles ambitions; il aime la gloire de ses sujets; il protège les hardiesses de Molière, comme il honore la fidèle indépendance de Pélisson; il semble convaincu qu'en élevant l'esprit de la nation il ennoblit encore la royauté même.

L'éclat oratoire et poétique du XVIII^e^ siècle frappe surtout nos regards; mais nous ne devons pas oublier que le zèle de Louis XIV s'étendit également sur toutes les connaissances; que, par de précieux dépôts et d'immortels monumens, il encouragea les sciences positives, que le temps perfectionne, et qui grandissent avec les nations. Dans le progrès même de l'esprit moderne, il faut donc reconnaître le premier mouvement qui fut donné par cette main puissante. Vous l'avez fait tout à l'heure, Monsieur, avec l'autorité du savoir et du talent; vous l'avez fait, vous, dont le nom est inscrit dans les fastes d'une autre grande époque, et dont la jeunesse prit part aux entreprises et aux travaux de ces années

historiques auxquelles nous touchons encore.

Vous étiez de cette expédition d'Égypte, brillant épisode de gloire, qui jette une sorte de merveilleux sur les annales trop sanglantes de notre âge. On vous distinguait dans cette colonie savante qui vint s'embarquer à Toulon, sur une flotte de guerre, pour des périls inconnus.

Vous quittiez une des chaires de l'École polytechnique, alors naissante, si célèbre depuis, et qui soutient maintenant sa renommée, sous la protection d'un prince, appui du trône et cher à la patrie. Votre âme et celles de vos généreux compagnons n'étaient ouvertes qu'à l'enthousiasme de la science; mais dans le mouvement du monde, la science alors devenait aventureuse comme la guerre; et, tandis que le jeune vainqueur d'Italie, naviguant vers l'Égypte, dévorait en espérance la conquête de tout l'Orient, sur le même vaisseau, de jeunes ambitieux d'une autre espèce rêvaient mille découvertes et la conquête de mille vérités nouvelles.

Momens rapides d'ivresse et de bonheur! sublimes émotions que devaient suivre tant de souffrances! Faut-il en retracer l'image? Peut-on, Monsieur, parler après vous de cette Égypte, où tous les grands dominateurs des nations, Alexandre, César, Bonaparte, ont voulu passer tour à tour, comme par un instinct de gloire, qui leur disait que cette contrée fameuse donnerait à leurs exploits quelque chose de l'éternité de ses monumens?

Journées des Pyramides et du mont Thabor, bataille d'Héliopolis, et vous, Kléber, Desaix, vainqueurs désintéressés, grands hommes qui ne souhaitiez pas d'être dictateurs, vos noms ne s'effaceront jamais dans le souvenir d'un peuple ami de la gloire et fait pour elle!

Mais, parmi ces trophées de la vertu militaire, combien fut belle l'activité des sciences! combien leur génie parut-il secourable! Après la soumission d'Alexandrie et du Caire, ce furent les sciences qui, par des procédés habiles et d'heureuses inventions, luttèrent contre les dangers d'un climat nouveau, les innombrables besoins d'une armée exilée dans sa conquête, et tous les obstacles réunis de la barbarie et de la guerre.

Les Berthollet, les Monge, les Conté (A), les Malus, et d'autres que nous possédons encore, faisaient servir les connaissances les plus hautes à tous les arts utiles à la vie. On apprenait aux habitans à mieux distribuer le cours du Nil et à moudre plus rapidement le blé des moissons qu'il fait éclore. La capitale des Mameloucks recevait, comme par enchantement, les ingénieuses machines et les industries de l'Europe. A côté d'une poudrière et d'une fabrique d'armes s'élevait une imprimerie; comme si la civilisation, conduite par la guerre, eût voulu attaquer de toutes parts la barbarie musulmane.

Sans indiquer votre utile concours à tous ces travaux, il suffit, Monsieur, de rappeler que vous

fûtes alors, par le choix de vos collègues, nommé secrétaire de l'Institut d'Égypte, de cette création célèbre qui marque si bien le génie français, son amour des arts, et sa confiance dans l'avenir. Vous y lisiez de savans mémoires, comme un poëte *, encore aujourd'hui votre collègue, y récita plus d'une fois de beaux vers inspirés par la muse du Tasse et le ciel d'Orient.

Des soins politiques se mêlaient à vos études; une rapide intelligence de la langue arabe, l'art de communiquer avec les hommes, et cette urbanité, dont l'influence est sentie même des barbares, vous fit choisir pour être le commissaire de l'armée française auprès d'un divan formé des principaux ulémas de la ville du Caire. Pendant l'expédition de Syrie et l'absence du chef suprême, votre pouvoir s'accrut encore; et le secrétaire d'une académie des sciences se trouva presque le gouverneur d'une moitié de l'Égypte; singularité qui ne devait pas surprendre, dans une époque où l'ambitieuse politique du conquérant inscrivait en tête de ses proclamations et de ses lettres : « Membre de l'Institut, et général de » l'armée française en Orient. »

Plus tard, on vous confia, dans l'Égypte, l'administration de la justice, ce bien que tous les peuples comprennent, lors même qu'ils en sont privés; et ces Orientaux si malheureux éprouvèrent, au milieu

* M. Parseval Grandmaison.

de la guerre, le bienfait des lois. On venait du fond des Oasis de Libye demander justice au Caire, occupé par les Français.

Avant cette époque, vous aviez déjà pris part à ces nobles excursions que le zèle de la science tenta dans la Haute-Égypte, vers les ruines magnifiques de Thèbes; et vous fûtes le témoin ou l'auxiliaire de tant de découvertes conquises, pour ainsi dire, sur l'ennemi, dans ces courses périlleuses, où le géomètre, l'artiste, l'élève de Buffon calculaient les grandeurs, dessinaient les monumens, observaient la nature à la faveur d'une victoire, ou dans l'intervalle de deux combats.

Associé à tant de savans illustres, dont plusieurs furent martyrs de la science, vous avez, en remontant le cours du Nil, visité l'île mystérieuse d'Éléphantine, et recueilli, sur le lieu même, les impressions si vives, dont vous avez plus tard animé vos récits.

On doit regretter que vous ne les ayez pas réunies toutes dans un ouvrage complet et détaillé. Cette gloire n'appartenait à personne mieux qu'à vous, dont l'éloquence noble et simple servit d'interprète aux sentimens de vos concitoyens en Égypte. Dans les grandes douleurs qui frappèrent plus d'une fois cette vaillante armée, dans les pertes trop cruelles qu'elle eut à déplorer, c'était vous en effet, Monsieur, dont elle empruntait le secours.

Que ne puis-je, en quelques mots, ressusciter

ces grandes scènes qu'anima votre voix! L'armée française, abandonnée de son premier général, et décimée par tant de victoires, avait capitulé par la main du généreux Kléber; elle cédait toutes ses conquêtes, depuis les ports de la mer Rouge jusqu'à Damiette, antique rançon d'un roi de France; elle se retirait du Caire, sous la condition que le passage lui serait laissé libre pour revenir en Europe. Mais cette promesse est tout à coup violée, et la captivité seule est offerte aux Français. Par une trahison calculée on leur ferme la mer, tandis qu'une grande armée musulmane envahissant tout le pays qu'ils ont rendu, ne leur laisse plus d'asile que les sables du désert.

Forcé de combattre alors, Kléber, ramassant tous ses soldats, jusqu'aux vétérans mutilés, disperse les hordes nombreuses du grand-visir, le fait fuir par-delà le Saïd, et du champ de bataille où il a vaincu, recommence en quelques jours la conquête de toute l'Égypte; mais il meurt assassiné au comble de la gloire.

Tous les Français vainqueurs, et délaissés par sa mort, conduisirent au lieu funèbre les restes inanimés du héros. A leur suite s'avançaient les chrétiens d'Égypte et de Syrie, les évêques, les prêtres et la légion grecque pleurant un libérateur : les musulmans même honoraient en lui cette clémence inconnue dans l'Orient. Alors, du haut d'un bastion, naguère enlevé par nos armes, ayant près de vous

la ville du Caire, à demi sauvée des flammes, et sous vos yeux cette héroïque armée, qui serrait autour de vous ses rangs trop peu nombreux, votre voix célébra dignement le vainqueur de Maëstricht et d'Héliopolis. Puissant panégyrique! grande et noble éloquence, qui redoublait au cœur des Français le courage de vaincre, et sur cette terre lointaine et barbare leur faisait sentir encore la patrie!

Quand votre bouche, en attestant les regrets des soldats, fit entendre ces mots : « Je vous prends à » témoin, intrépide cavalerie, qui accourûtes, pour » le sauver, sur les hauteurs de Coraïm, » l'armée entière se troubla en agitant ses étendards, et vous demeurâtes long-temps interrompu par le bruit des armes et le frémissement de tant de soldats en pleurs.

Deux mois après cette triste solennité, on apprit au Caire le destin du généreux Desaix, qui, récemment parti d'Égypte, avait déjà trouvé la mort et donné la victoire dans les plaines d'Italie (B). Orateur de l'armée d'Orient, votre voix célébra la mémoire de Desaix au même lieu où vous aviez honoré les restes de Kléber. Des bords du Nil aux champs de Marengo, les armées de la France se communiquaient leur deuil et leur gloire.

Vos discours, alors si puissans sur les âmes, n'ont rien perdu après tant d'années; et lorsque de nos jours, une noble pensée du roi, fondateur de la charte, fit élever un tombeau à Kléber, dans sa ville natale, on ne trouva pas de plus belle consé-

cration pour cette fête funèbre, que de répéter vos paroles au pied du monument.

Retenu en Égypte jusqu'au terme de l'expédition, éloquent témoin des derniers malheurs de l'armée, vous revîtes enfin la France avec le petit nombre de savans et de guerriers échappés à cette dévorante épreuve. D'une conquête si hardie, de tant de combats et de gloire, il ne restait que les travaux de la science, la carte du pays, la copie des monumens. On voulut au moins ne laisser perdre aucun de ces signes précieux de notre passage en Égypte.

Les hommes distingués auxquels ce soin était commis, vous désignèrent, par un suffrage unanime, pour tracer le frontispice du temple qu'ils élevaient à la gloire des sciences et de la patrie. De là ce discours sur l'Égypte, exposition éloquente et rapide, où sont réunis à grands traits les événemens de l'histoire, les observations de la science, les vues de la politique. Vous invoquez à la fois l'autorité des âges et les spéculations du génie. Vous montrez saint Louis, âme sublime dans un siècle barbare, qui, devançant la civilisation par l'enthousiasme, aspire à la conquête de l'Égypte, et remplit tout l'Orient de la gloire de ses infortunes, et de la nouveauté de son héroïsme. Vous montrez, dans le siècle des arts, le grand Leibnitz proposant l'Égypte à Louis XIV, et traçant pour ce prince le plan de l'invasion que le courage français accomplit dans notre ère nouvelle.

Éclairé par cette glorieuse expérience, vous jetez de grandes lumières sur les entreprises que pourrait essayer l'Europe pour humaniser l'Orient. Là se trouvent quelques-unes de ces hautes idées auxquelles vous avez donné tout à l'heure une élévation et une énergie nouvelle. On aime à voir ainsi la supériorité de la raison venir à l'appui des espérances généreuses, et le savoir justifier l'enthousiasme.

Oh ! si le génie de l'Europe pouvait enfin pénétrer dans ces beaux climats de l'Orient, non pour opprimer, mais pour secourir, comme elles se relèveraient ces races déchues, mais chrétiennes, Oasis vivantes au milieu du désert de la tyrannie turque, peuplades infortunées que depuis tant de siècles l'Évangile réserve et prépare au bienfait de la civilisation et de la liberté ! Ce sont là, peut-être, les conquêtes et les colonies laissées à notre âge. Le monde est parcouru. Il n'y a plus de nouveau continent à découvrir; mais il y a près de nous des contrées, mortes par la barbarie, à faire renaître par le commerce, la justice et les arts; c'est là que l'Europe doit s'indemniser d'avoir perdu l'Amérique.

Je m'attache, Monsieur, à ce caractère élevé, à ces grandes vues que tout le monde peut reconnaître dans vos ouvrages. Une autre partie de votre gloire m'échappe, mais vos juges naturels ont placé vos théories dans le rang de celles qui joignent la nouveauté de l'analyse à la grandeur des résultats. En portant l'application des lois mathématiques sur un

nouvel ordre de phénomènes, vous avez, disent les savans, ajouté à la science ; et nous éprouvons tous que votre esprit lui prête la plus lumineuse clarté.

Depuis votre retour en France, ces hautes méditations furent souvent mêlées pour vous au soin des affaires et à l'embarras des devoirs publics. Préfet de Grenoble pendant quatorze années, votre administration active et sage ne parut pas souffrir des distractions solitaires de la science ; elle en profita même quelquefois. De grands travaux publics achevés par vous, des marais desséchés, des terres rendues à la culture, la richesse et la salubrité du pays s'augmentant à la fois, ce sont là des titres, Monsieur, qui feront long-temps honorer votre nom dans les industrieux cantons de l'Isère.

Aussi, dans des temps difficiles, les plus honorables témoignages vous furent décernés par toutes les opinions. En vous, l'homme sage et bienveillant, le magistrat intègre et modéré obtenait autant d'estime que le savant illustre mérite d'admiration.

Continuez, Monsieur, dans la retraite, à cultiver ces hautes sciences qui font votre gloire, sans négliger les lettres que vous aimez, et dont vous avez aussi le génie. Vous les servez, vous les honorez également par ces beaux éloges académiques, où, plus simple que Fontenelle, vous n'avez pas moins de grâce et de finesse. Rappellerai-je votre éloge d'Herschell, monument d'une éloquence inspirée par ces grandes découvertes qui sont le sublime de la science ?

Si, comme vous le dites, en parlant de cet illustre étranger, il *n'a été donné à aucun homme de faire connaître aux autres un aussi grand nombre d'astres nouveaux*, jamais ce magnifique présent du génie n'aura été plus dignement célébré. Vos regards savans pénètrent jusqu'aux limites de notre système planétaire, au-delà duquel il découvrit une autre création, une autre science, et tout un infini de nouveaux univers, et redescendant de ces spéculations célestes, pour vous arrêter à peindre l'âme irréprochable, les jours paisibles et la douce famille d'Herschell, vous nous faites dire que la vertu vaut le génie, dans ce qu'il a de plus grand, et qu'une vie pure n'est pas moins belle à contempler que le spectacle des cieux. La même philosophie anime vos éloges du célèbre Delambre et de Bréguet, qui fut un grand artiste et un sage. Continuez, Monsieur, ces nobles travaux; notre siècle est fait pour vous entendre.

Une sage indépendance élève les esprits; l'émulation est dans la société, la vertu sur le trône. Un prince, dont les inspirations naturelles sont toujours confiantes et généreuses, a marqué les premiers temps de son règne par l'affermissement de ce droit d'écrire, et de publier ce qu'on pense, bienfait irrévocable de deux monarques, institution royale et populaire que personne ne pourra désormais arracher à la France! Ainsi puissent les sciences et les lettres long-temps fleurir par la plus belle des protections, la liberté publique!

NOTES.

(A) On aurait pu facilement étendre cette liste. Beaucoup d'hommes associés à l'expédition d'Égypte sont encore aujourd'hui l'honneur des sciences. Il suffit d'indiquer MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Girard, Cordier, Savigny, Jomard. Un administrateur éclairé, M. de Chabrol, servait en Égypte comme ingénieur. Les Desgenettes, les Dubois, les Larrey commencèrent là leur grande réputation. Des officiers supérieurs et des généraux, les Caffarelli, les Andréossy, cultivaient les sciences, et mêlaient leurs observations à celles des savans les plus célèbres. Sous ce rapport, rien n'est plus curieux que la collection des Mémoires de l'Institut d'Égypte, imprimés au Caire.

Mais parmi tous les savans coopérateurs de l'expédition d'Égypte, il en est un que la reconnaissance de l'armée avait particulièrement distingué; c'est Conté, génie inventeur qui trouvait, par son industrie merveilleuse, autant d'expédiens et de ressources, que l'armée éprouvait de besoins.

Dans les premiers jours de l'expédition, les soldats regardaient avec un peu de dérision ce cortége de savans dont ils étaient accompagnés. Dans leurs plaisanteries militaires, ils donnaient même un nom si respectable à cet animal utile et dédaigné dont il est fait grand usage en Égypte. Chaque soldat appelait son âne un savant. Mais bientôt ils revinrent de ce grossier dédain, et comprirent les grands égards que leur général avait pour de si précieux auxiliaires.

Conté n'avait d'autre titre que chef des aérostiers; mais ses services furent immenses, et s'appliquaient à tout.

Cet homme, privé d'un œil qu'il avait perdu dans une expérience chimique, était, au milieu de l'Égypte redevenue barbare, un véritable Hermès Trismégiste, qui semblait créer tous les arts. Dès le commencement de l'expédition, si l'on avait cru son avis, il eût, par l'établissement d'une ligne de télégraphes, prévenu la surprise et le désastre de la flotte française dans la rade d'Aboukir; mais il sauva du moins Alexandrie.

Bientôt après, il établit des ateliers au Caire. La révolte de cette ville ayant fait tomber aux mains des Turcs tous les instrumens que l'on avait apportés d'Europe, il en fabriqua de nouveaux, et fit à la fois les outils et les ouvrages de presque tous les métiers. Il établit des moulins, des fonderies, des fabriques d'acier et de toile. Dans ses ateliers, pour ainsi dire encyclopédiques, il faisait fabriquer des canons, des sabres, des instrumens de chirurgie et de mathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons, des trompettes, tout ce qu'il fallait enfin et aux besoins du soldat et aux recherches du savant. Il employait des naturels du pays à tous ces travaux. Il perfectionnait quelques grossières industries en usage chez eux, et leur apprenait à mieux faire le pain, en même temps qu'il les frappait d'admiration par le spectacle magique des aérostats.

Après la bataille d'Héliopolis, quand l'Égypte, bloquée par les Anglais, se trouva privée de tout commerce, il fabriqua des draps pour habiller les troupes et les habitans.

Mille recherches curieuses sur l'état du pays se mêlaient à tant de travaux. La droiture et les nobles qualités de cet homme si rare augmentaient encore l'admiration qu'il inspirait, et les regrets qui suivirent sa perte. Conté mourut le 6 décembre 1805, quatre ans après son retour d'Égypte.

(B). Par une fatalité singulière, Desaix fut tué à Marengo le même jour, et presqu'à la même heure où Kléber était assassiné sur la terrasse de la maison qu'il occupait au Caire. Ce fut le 14 juin 1800. Ces deux grands capitaines appartiennent à cette première école de généraux français qui, nés de la révolution, gardèrent dans les camps l'esprit de liberté. A la tête de tous, il faut nommer le général Hoche si grand sur le champ de bataille, si généreux même dans la guerre civile, proscrit plus d'une fois par les chefs de la révolution, et se vengeant de chaque persécution par d'immortelles victoires. Là se place aussi le jeune et intrépide Marceau que Kléber aima d'une vive amitié, et dont il dessina le monument funèbre. Le caractère commun de ces hommes n'était pas seulement le mépris du danger, et l'instinct de la guerre, c'était surtout une sorte d'élévation humaine et patriotique, un amour de la France pour elle-même, un enthousiasme de liberté sans fureur politique, un désintéressement admirable et qui dédaignait à la fois le pouvoir et la richesse. L'histoire de ces grands capitaines morts trop tôt est signalée par une foule de traits qui feraient honneur aux vies de Plutarque.

Moins fier, moins indépendant peut-être, Desaix vient se placer à leurs côtés par ses héroïques et modestes vertus. Rien de plus beau que la rivalité de Kléber et de Desaix dans la campagne d'Égypte; et ces deux hommes attirent également les regards par des qualités différentes. Sorti d'une condition pauvre, presque sans éducation, Kléber, avec sa haute stature et son air martial, était un soldat parvenu, mais un soldat plein de génie. Ses manières ouvertes et franches gardaient quelque chose d'un peu rude. Ses paroles énergiques enlevaient le cœur de ses compagnons d'armes dont il était adoré.

Dans le peu de temps qui suivit la victoire d'Héliopolis,

jusqu'à sa mort, il montra des talens pour gouverner comme pour vaincre. Plus fier qu'ambitieux, sa loyauté n'aimait pas le génie profond et dissimulé de Bonaparte; et s'il eût vécu, peut-être eût-il été le plus redoutable adversaire du premier consul.

Desaix avait, au contraire, un génie cultivé par la réflexion et l'étude. Savant lui-même, il partageait les travaux de l'Institut d'Égypte. Par sa générosité, son abord affable, son amour des arts, il semblait un nouveau Germanicus envoyé dans l'Orient. Au-dessus de la jalousie comme de l'ambition, il admirait Bonaparte, et ne s'en défiait pas. Celui-ci, frappé d'une sorte de respect pour la modeste grandeur de Desaix, lui avait confié la partie la plus importante de l'expédition, le soin de soumettre la Haute-Égypte. Desaix atteignit les Mamelouks, les vainquit, et fit respirer sous sa conquête les malheureux habitans du Saïd. Les chrétiens d'Égypte le chérissaient; les musulmans ne l'appelaient que *le sultan juste*. Il quitta l'Égypte, au moment où il croyait la guerre terminée, avant la rupture des conventions et la victoire d'Héliopolis. Si Desaix, resté en Égypte, eût survécu à Kléber, on ne peut douter que son génie n'eût long-temps maintenu l'armée française en Orient. Nul homme n'était mieux fait, par son habileté et par ses vertus, pour pacifier un pays vaincu, et civiliser des barbares. Son esprit éclairé avait fortement saisi tous les grands avantages de politique et de commerce que pouvait offrir l'établissement des Français en Égypte. Mais la destinée l'appelait ailleurs; et l'on ne peut s'empêcher de remarquer ici avec quelle rapidité tous les obstacles s'applanissaient devant Bonaparte, par la mort prématurée de ces grands capitaines qu'avaient enfantés les guerres de la république.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Page.

PRÉFACE. . . . . j

LASCARIS. 1

NOTES. 85

ESSAI

HISTORIQUE SUR L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE.

CHAPITRE Ier. Démembrement de la Grèce à l'époque de la prise de Constantinople.—Conquête de la Morée par les Turcs. . . 93

CHAP. II. Agitation de la Grèce vers la fin du XVe siècle.— Guerres des Vénitiens. — Conquête de Sélim et de Soliman II. 112

CHAP. III. État des Grecs depuis l'affermissement de la conquête.— Du clergé grec.— Lettre curieuse du patriarche d'Antioche au patriarche de Constantinople. — Communication avec les Russes. — Moines du mont Athos à la fin du XVIe siècle. 120

CHAP. IV. État de l'île de Scio sous la domination turque. — Guerre de Chypre. — Candie paisible sous les Vénitiens. — Mœurs des Spacchiotes.— Poésie grecque. 137

Page.

CHAP. V. Descente des Turcs dans l'île de Candie. — Siége de la capitale. — Courage des Grecs de Candie. — Secours envoyés par Louis XIV. 150

CHAP. VI. Émigration d'une tribu de Maniotes dans l'île de Corse.— Vue générale de la Grèce au commencement du XVII^e^ siècle.— Intrigues du patriarchat de Constantinople.— Imprimerie dénoncée au divan par les Jésuites. — Influence des nobles du Fanar. — Lettres de Constantinople. — Napoli.— Athènes. — Commerce de la Grèce. 158

CHAP. VI *bis*. Conquêtes de la Morée par les Vénitiens.— Morosini assiége Athènes. — Gouvernement des Vénitiens dans la Grèce.— Ils en sont expulsés de nouveau. 173

CHAP. VII. Tentative des Turcs sur Corfou. — Paix de 1718 qui confirme l'esclavage de la Grèce. — Klephtes devenus célèbres.—Commencement de l'influence des Russes sur la Grèce. 180

CHAP. VIII. Travaux des missionnaires dans les îles de la Grèce. —Tableau d'Athènes au XVIII^e^ siècle. — Fondation d'Aivali. — Progrès de civilisation chez les Grecs. — Intrigues de la Russie. 190

CHAP. VIII *bis*. Projet d'Orloff pour soulever la Grèce. — Émissaires envoyés dans le canton de Maïna.— Départ d'une flotte russe.— Descente d'Orloff à Porto-Betilo.— Soulèvement d'une partie de la Morée.— Prise de Tripolitza. — Siége de Modon. — Arrivée des Albanais mahométans. — Fuite des Russes. — Exploits héroïques d'un chef de Klephtes. 200

CHAP. IX. Victoire navale des Russes à Tchesmé. — Siége de Lemnos.— Hivernement de la flotte russe dans l'île de Paros. — Pillages et cruautés des Albanais dans la Morée. — Dispersion des habitans. — Colonie d'Hydra. — Massacre des Albanais par les Turcs. — Situation déplorable de la Morée. 218

CHAP. X. Nouvelle cause d'affranchissement pour la Grèce.— Puissance d'Ali-Pacha. — Détails sur les villages de Souli. — Progrès de la marine grecque. — Protection donnée par la Russie aux armateurs grecs.— Tentative pour soulever l'Épire.

Page.

— Victoire des Souliotes sur Ali-Pacha. — Ambassade grecque auprès de la Czarine. — Nouvel abandon de la Grèce. 229

CHAP. XI. Nouvelle guerre des Souliotes contre Ali. — Défaite du pacha. — Intervalle de paix. — École florissante de Janina. — Influence de la révolution française sur la Grèce. — Idées nouvelles. — Entreprise et mort de Rhigas. — Précaution du gouvernement turc. — Circulaire du patriarche de Jérusalem, imprimée à Constantinople. 241

CHAP. XII. Nouvelle guerre d'Ali-Pacha contre Souli en 1800. — Héroïsme de Photos, fils de Tsavellas. — Victoire des Souliotes, — Leurs souffrances. — Trève avec Ali. — Bannissement de Photos. — Son généreux stratagème. — Sa captivité. — Nouvelles tentatives contre les villages de Souli. — Trahison de deux chefs. — Défaites des Souliotes. — Dévouement du moine Samuel. — Capitulation des Souliotes. — Ils sont attaqués, et en partie massacrés dans leur retraite. 252

CHAP. XIII. Les Russes s'emparent des îles Ioniennes, et leur donnent une constitution. — Nouvelle entreprise des Souliotes réfugiés à Corfou. — Mutations fréquentes de la république. — Sept-Insulaire sous le pouvoir des Russes. — Elle est cédée à la France. — Progrès du commerce des Grecs. — Prospérité d'Hydra. — Nouvelle disposition d'esprit parmi les Grecs. . . 268

CHAP. XIV. Année 1814. — Influence des grands événemens de l'Europe sur la Grèce. — Les sept îles cédées aux Anglais. — Vente de Parga. — *Étairie*. — Dispositions à un prochain soulèvement. — Révolte d'Ali-Pacha. — Commencement de la guerre. 281

ESSAI SUR LES ROMANS GRECS. 301

DE PLUTARQUE ET DE SES OUVRAGES. 345

TIBÈRE. 367

DE LA CORRUPTION DES LETTRES ROMAINES. 413

Page.
DE L'EMPEREUR JULIEN. 441
ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE. 451
D'UN FRAGMENT D'HÉRODOTE. 477
DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉCEPTION DE M. FOURIER. 491
NOTES. 509

FIN DE LA TABLE.